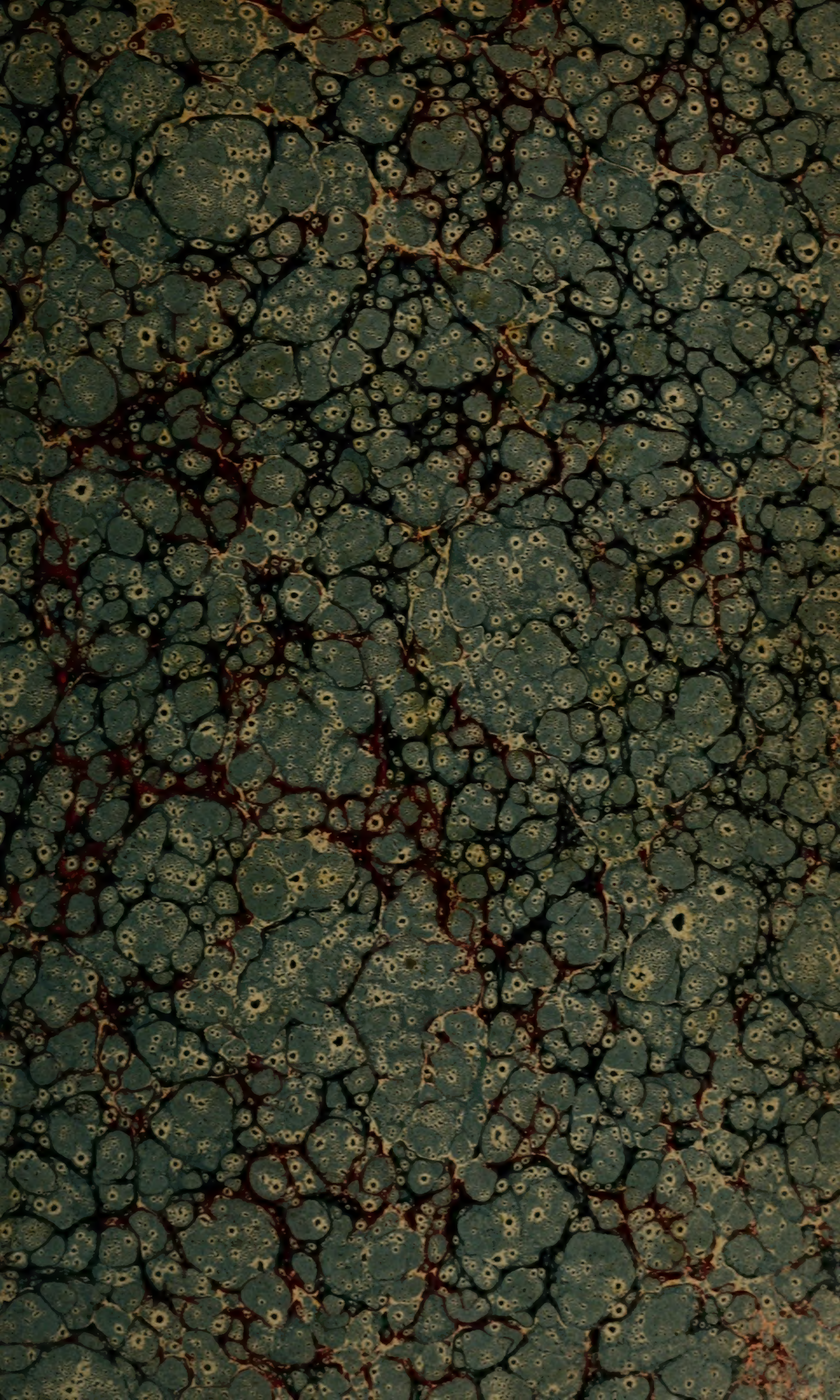






4 vol

rare

Avant 1830 = 1 v.

Après 1830 = 2 v.

d 1852 = 1 v.

VICTOR HUGO AVANT 1830

DU MÊME AUTEUR

Victor Hugo et la Restauration. *Étude historique et littéraire.* — Lecoffre fils et Cie, éditeurs, 1869. Un vol. in-18. VIII-478 pages. — *Epuisé.*

Dialogues des Vivants et des Morts. — Lecoffre fils et Cie, éditeurs, 1872. Un vol. in-18. XLIII-344 pages. — *Épuisé.*

La Légende des Girondins. — Victor Palmé et Cie, éditeurs. — 1882. Un vol. in-18. IV-480 pages.............. 3 fr.

Les Poètes lauréats de l'Académie française, par Edmond Biré et Émile Grimaud. — Bray et Retaux, éditeurs, 1864. — Deux volumes in-18, de XL-395 et 416 pages......... 5 fr.

VICTOR HUGO

AVANT 1830

PAR

EDMOND BIRÉ

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
JULES GERVAIS
LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, Rue de Tournon, 29.

NANTES
ÉMILE GRIMAUD
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
4, Place du Commerce, 4.

1883

VICTOR HUGO AVANT 1830

CHAPITRE I.

Les ancêtres de M. Victor Hugo.

Hugo en Lorraine. Pierre d'Hozier et le IVe registre de l'*Armorial général.* — Soixante-quatre quartiers de noblesse. Chanoinesses et couturières. — Les chevaliers Hugo de Rouvrois, les barons Hugo de Spitzemberg et le menuisier Hugo de Nancy.— M. Victor Hugo et M. Jourdain. — Une lettre du procureur-général Bellart. — Le commandant Muscar, l'adjudant *Brutus* Hugo et les massacres du château d'Aux.— Melle Sophie Trébuchet. — La vraie noblesse de M. Victor Hugo.

I

M. Victor Hugo publie en ce moment l'édition définitive de ses *Œuvres complètes*, — édition *ne varietur* d'après les manuscrits originaux [1]. L'illustre poète, et on ne peut que l'en louer, tient à mettre ordre lui-même à ses affaires littéraires. Ainsi avait

[1] *Œuvres complètes, parues ou à paraître, de Victor Hugo,* environ 40 vol. in-8°. — Paris, J. Hetzel et Ce, A. Quantin et Ce, éditeurs.

fait Chateaubriand dans les dernières années de la Restauration, et les nombreuses éditions de ses œuvres qui se sont succédé depuis n'ont point fait oublier ces beaux volumes, publiés chez le libraire Ladvocat, et dont chacun a pour frontispice une vignette, où le palmier d'Orient s'unit au chêne d'Amérique pour couronner la pierre sur laquelle est inscrit le nom de Chateaubriand. Sortis des presses de M. Quantin, les volumes de l'auteur des *Odes et Ballades* n'ont rien à envier, pour la perfection typographique, à ceux de l'auteur des *Martyrs ;* mais peut-être doit-on regretter que M. Victor Hugo n'ait point suivi l'exemple de Chateaubriand, qui a fait précéder chacun de ses ouvrages d'une préface nouvelle, pleine de renseignements inédits et curieux, de considérations élevées, de fermes et judicieuses critiques. Sur un autre point encore, nous aurions aimé à voir le grand poète imiter le grand prosateur. En 1797, Chateaubriand avait fait paraître, à Londres, sans nom d'auteur, un gros volume de 681 pages in-8°, intitulé : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française* [1]. Disciple de Jean-Jacques Rousseau, le jeune écrivain avait méconnu le caractère divin de la religion chrétienne, et il était tombé dans les déclamations et les sophismes. Son livre pouvait donc fournir à ses adversaires les moyens de le mettre en

[1] *A Londres*, chez J. Deboffe, Gerrard-Street ; J. Debrett, Piccadilly ; Mme Lowes, Pall-Mall ; A. Dulau et Ce, Wardour-Street ; Boosey, Broad-Street ; et J.-F. Fauche, à Hambourg.

contradiction avec lui-même ; malheureusement pour eux, les rares exemplaires qui avaient franchi le détroit étaient devenus à peu près introuvables. Chateaubriand se chargea de venir en aide à ses ennemis ; il réédita l'*Essai sur les révolutions,* sans y changer un seul mot.

Comme Chateaubriand, M. Victor Hugo a publié dans sa jeunesse des écrits, — en vers et en prose, — dans lesquels il professe des opinions diamétralement opposées à celles qui sont aujourd'hui les siennes. Pourquoi ne les a-t-il pas fait figurer dans ses Œuvres complètes ? Il y a là une lacune que je voudrais essayer de combler. Je le ferai, non certes pour montrer que M. Victor Hugo, aujourd'hui ardent républicain, a commencé par être un ardent royaliste, mais parce que ces écrits de la jeunesse du poète sont pleins de talent et méritent d'être arrachés à l'oubli auquel il les voudrait condamner. J'y trouverai texte d'ailleurs à étudier de près ses premières années et ses premières œuvres. Je m'efforcerai d'apporter dans ce travail ce souci d'exactitude et de précision dont la critique contemporaine se fait une loi lorsqu'elle aborde les grands écrivains du dix-septième siècle, Corneille ou Racine, La Fontaine ou Molière. Je traiterai M. Victor Hugo comme un *classique*.

Aussi bien, je suis de ceux qui n'ont jamais fait difficulté de reconnaître et de saluer son génie, et il ne m'étonnerait pas d'être traité d'hugolâtre par quelques-uns de mes lecteurs. Pendant ce temps, j'en ai peur, le MAITRE, si ces pages

tombent par hasard sous ses yeux, trouvera sans doute mes éloges bien pâles et bien tièdes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'extrême louange a seule le don de plaire aux poètes; et le sage Ulysse le savait bien, lui qui abordait le chantre Démodocus par ces paroles : « *Démodocus, je te mets sans contredit au-dessus de tous les mortels ensemble ;* car c'est la Muse elle-même qui t'a enseigné, la Muse, fille de Jupiter, ou plutôt Apollon [1]. »

Eh bien ! non, M. Victor Hugo n'est pas *au-dessus de tous les mortels ensemble ;* mais il n'en demeure pas moins un puissant poète et un prosateur admirable. Il est avec Chateaubriand et avec Lamartine l'une des trois plus grandes figures littéraires du dix-neuvième siècle, et sa gloire, eût-elle, comme celle de l'auteur du *Génie du Christianisme* et celle de l'auteur des *Méditations*, des retours à subir, sa gloire ne périra pas. Il ne saurait dès lors être sans intérêt de bien connaître les origines et les premières manifestations de son génie. Le poète lui-même, il est vrai, semble avoir fourni d'avance sur ce point tous les éclaircissements désirables, dans les deux volumes de *Mémoires* écrits sous son toit et à peu près sous sa dictée et publiés en 1863 sous ce titre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* [2]. Malheureu-

1 *Odyssée*, l. VIII.

2 Deux volumes in-8°. — Ces deux volumes, qui prennent le poète à sa naissance, le conduisent jusqu'à sa nomination à l'Académie française en 1841. M. Victor Hugo, en lui donnant place dans l'*édition définitive* de ses Œuvres, a reconnu par là même que cet ouvrage était son œuvre personnelle. Nous sommes donc autorisé à y voir de véritables *Mémoires*, écrits à la troisième personne, — comme les *Commentaires de César*.

sement ce livre, à côté de renseignements précieux et dont l'histoire littéraire de notre temps devra faire son profit, renferme en grand nombre des inexactitudes qu'il est essentiel de redresser et des lacunes plus ou moins involontaires qu'il est utile de faire disparaître. Je m'y suis appliqué de mon mieux et le soin que j'ai mis à relever les erreurs du *témoin* de M. Victor Hugo ou à rechercher les écrits de sa jeunesse témoigne peut-être d'une admiration plus sincère à son endroit que celle des *bons amis de cour* qui vont célébrant bien haut ses dernières œuvres, et qui, entre eux, *sotto voce*, le gratifient, en dépit de son anticléricalisme, d'un ample canonicat dans le diocèse de l'archevêque de Grenade.

II

« Si j'avais écrit ces mémoires avant la Révolution, j'aurais peut-être évité de parler longtemps de mon origine : né avec un sentiment absolu d'indépendance, je n'estimais peut-être pas assez autrefois l'avantage d'être sorti d'une ancienne maison ; mais depuis qu'on a voulu prouver que la noblesse n'était rien, j'ai senti qu'elle valait quelque chose et j'aime à présent à retrouver le gentilhomme sous la plume de Montesquieu comme à sentir la chevalerie sous la lance de Bayard. Je descends d'une des plus anciennes familles de la Bretagne et de la monarchie française. » Ainsi

s'exprimait Chateaubriand en tête des *Mémoires de sa vie,* commencés en 1809 [1].

M. Victor Hugo, qui écrivait sur son journal de collège, à la date du 10 juillet 1816 (il avait alors quatorze ans) : « Je veux être Chateaubriand ou rien; » — M. Victor Hugo n'a pas voulu qu'il fût dit que, l'égal de Chateaubriand par le génie et par la gloire, il n'était pas son égal par la naissance. Fils d'un soldat qui avait conquis sur les champs de bataille le titre de comte, il a tenu à nous apprendre que sa noblesse remontait bien au delà du premier Empire, et que lui aussi possédait *l'avantage d'être sorti d'une ancienne maison.*

Au mois de juillet 1831, à la veille de la publication des *Feuilles d'automne,* M. Sainte-Beuve, alors son ami, faisait paraître, dans la *Biographie des Contemporains,* une notice dont le poète lui-même lui avait fourni les éléments. « Je n'ai point écrit mon article, dit M. Sainte-Beuve, sans m'informer et sans puiser à la meilleure source. » Or voici l'information que M. Victor Hugo avait fournie à son biographe, relativement à l'ancienneté de sa maison : « Sa famille paternelle, anoblie, dès 1531, en la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, avait donné, au dix-septième siècle, un savant théologien de ce nom, évêque de Ptolémaïs [2]. »

Cet évêque de Ptolémaïs reparaîtra trente ans plus

[1] *Mémoires de ma vie,* manuscrit des trois premiers livres des *Mémoires d'Outre-Tombe,* publié, en 1874, par Mme Charles Lenormant.

[2] *Biographie des Contemporains,* publiée sous la direction de MM. Rabbe et Vieilhe de Boisjolin, t. IV, 2e partie, p. 331.

tard dans les *Misérables* : « Dans une autre dissertation, dit M. Hugo, l'évêque de D. examine les œuvres théologiques de Hugo, évêque de Ptolémaïs, *arrière-grand-oncle de celui qui écrit ce livre* [1]. » Dans *William Shakespeare*, l'auteur nous présente « Françoise d'Issembourg de Happoncourt, femme de François Hugo, chambellan de Lorraine, et fort célèbre sous le nom de Mme de Grafigny [2] ». Enfin, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, voici ce que nous trouvons dès la première page :

Le premier Hugo qui ait laissé trace, parce que les documents antérieurs ont disparu dans le pillage de Nancy par les troupes du maréchal de Créqui, en 1670, est un Pierre-Antoine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. Parmi les descendants de Pierre-Antoine, je remarque : au seizième siècle, *Anne-Marie, chanoinesse de Remiremont* ; au dix-septième siècle, Charles-Louis, abbé d'Etival, évêque de Ptolémaïde, auteur d'un recueil estimé, *Sacræ antiquitatis monumenta ;* au dix-huitième siècle, Joseph-Antoine, officier près du maréchal de Montesquiou, tué à la bataille de Denain ; Michel-Pierre, lieutenant-colonel au service de Toscane ; et Louis-Antoine, que M. Abel Hugo disait être le conventionnel Hugo, exécuté pour modérantisme [3]. Le père de M. Victor

[1] *Les Misérables*, Ire partie. l. Ier, c. v. — On lit encore, dans la seconde partie des *Misérables*, au livre Ier, consacré à la bataille de Waterloo : « Hougomont, pour l'antiquaire, c'est *Hugomons*. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire de Somerel, le même qui dota la sixième châtellenie de l'abbaye de Villiers. » — Au l. IV, c. v, de *Notre-Dame-de-Paris*, M. Victor Hugo parle de l'évêque Hugo de Besançon, « *Hugo II di Bisuncio*, 1326-1332 ; » et dans ses Lettres sur *le Rhin*, t. I, p. 101, il n'omet point de rappeler qu'au moyen âge la ville de Mézières a été anoblie par « le comte Hugo ».

[2] *William Shakespeare*, par Victor Hugo, p. 338.

[3] Je puis rassurer M. Victor Hugo sur le sort de ce conventionnel. Envoyé à la Convention par le département des Vosges, il y joua un rôle si effacé.

Hugo, Joseph-Léopold-Sigisbert, s'engagea *comme cadet* en 1788, à l'âge de quatorze ans. Sept frères qu'il avait, sans compter les sœurs, partirent presqu'en même temps que lui. Cinq furent tués dès le commencement de la guerre, aux lignes de Wissembourg. Deux survécurent, Francis-Juste, qui devint major d'infanterie, et Louis-Joseph, mort il y a dix ans général de brigade [1].

Chateaubriand avait dit, au début de ses *Mémoires* : « Lorsque Chérin vit nos titres pour ma présentation à Louis XVI, et pour faire les preuves de ma sœur Lucile au chapitre de Largentière et ensuite à *celui de Remiremont*, il déclara qu'il n'avait jamais eu entre les mains une plus belle et plus complète généalogie. » Puisque les portes du chapitre de Remiremont, en Lorraine, s'ouvraient toutes grandes devant les Chateaubriand, il ne se pouvait pas qu'elles restassent fermées devant les Hugo, et c'est pour cela que nous voyons figurer dans la généalogie du poète, *Anne-Marie, chanoinesse de Remiremont*. Or sait-on combien il fallait prouver de quartiers de noblesse pour être reçue chanoinesse du chapitre de Remiremont ? « Pour entrer dans ce chapitre, dit M. le comte d'Haussonville, il fallait prouver trente-deux quartiers de noblesse dans les lignes paternelles, et autant dans les lignes maternelles, en tout : soixante-quatre quartiers [2]. »

que ni les Tables, pourtant si complètes, du *Moniteur* de la Révolution, ni les diverses biographies des Membres de la Convention nationale ne font mention de lui. Dans les Appels nominaux lors du procès de Louis XVI, il est porté *absent par maladie*. Il n'a point eu l'honneur d'être guillotiné, et il est mort tranquillement dans son lit le 15 septembre 1825.

1 *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 1.

2 *Souvenirs et Mélanges*, par le comte d'Haussonville, p. 3.

Soixante-quatre quartiers ! On voit que M. Victor Hugo laisse bien loin derrière lui ce gentilhomme, si fier de ses parchemins, à qui Boileau disait :

Votre race est connue,
Depuis quand ? répondez. Depuis mille ans entiers,
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers :
C'est beaucoup[1].

C'est peu, pourrait répondre M. Hugo, qui possède une collection d'*ancêtres* presque aussi riche que celle de don Ruy Gomez de Silva :

Voilà don Vasquez, dit le sage ;
Don Jayme, dit le fort. Un jour sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures, tout seul. —
J'en passe, et des meilleurs [2].

Lui aussi, M. Hugo, a été forcé d'en passer, et des meilleurs, parce que *les documents antérieurs à 1532 ont disparu dans le pillage de Nancy, en 1670*. Sans ce déplorable événement, sans le maréchal de Créqui et ses troupes, nul doute que l'auteur des *Misérables* n'eût été en mesure d'établir que sa famille marchait de pair avec les *petits chevaux de Lorraine* [3], comme celle de l'auteur du *Génie du Christianisme* rivalisait

1 Boileau, satire V.

2 *Hernani*, acte III, scène VI.

3 « Les familles appelées *grands chevaux de Lorraine* étaient au nombre de quatre : les Ligneville, les du Chatelet, les Lenoncourt et les Haraucourt... On n'est point parfaitement d'accord sur le nombre et sur les noms des familles qualifiées de *petits chevaux de Lorraine*. Les auteurs qui en parlent varient à ce sujet. Ils citent tantôt huit, tantôt douze et quelquefois seize familles comme portant ce titre honorifique. » (Comte d'Haussonville, *Souvenirs et Mélanges*, p. 5, et *Hist. de la réunion de la Lorraine à la France*, t. I, p. 20.

de grandeur et d'ancienneté avec celle des Rohan et des Montmorency-Laval[1].

Je ne me serais point étendu aussi longuement sur les prétentions aristocratiques de M. Victor Hugo, si elles n'avaient quelque chose de singulier chez un écrivain qui se pique d'être démocrate ; si elles n'avaient pas, en second lieu, droit de nous étonner encore davantage, venant d'un homme assez illustre par lui-même pour pouvoir se passer d'aïeux ; si enfin elles n'offraient pas ce caractère particulièrement étrange d'être dénuées de tout fondement.

Le père de M. Victor Hugo, qui a écrit, lui aussi, ses *Mémoires*, nous apprend « qu'il doit le jour à d'honnêtes gens dont rien n'égala mieux les vertus que l'excellente réputation qu'elles leur méritèrent[2] ». Ces *honnêtes gens*, à qui leurs *vertus* avaient valu une *excellente réputation*, demeuraient à Nancy ; c'est donc là que nous devons nous adresser si nous voulons être renseignés exactement. J'ouvre en conséquence l'*Histoire de Nancy*, par M. Jean Cayon, et, à la page 353, consacrée au récit de la fête des époux, dans le département de la Meurthe, je lis ce qui suit :

« Parmi les citoyens couronnés dans ces fêtes patriarcales, nous remarquons, le 10 floréal an V (29 avril 1797), Joseph Hugo, menuisier, « très excellent républicain » et père de neuf enfants dont plusieurs

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, p. 5.
[2] *Mémoires du général Hugo*, t. I, p. 1.

étaient à la frontière. Il est l'aïeul de notre célèbre Victor Hugo, pair de France [1].»

III

Ce n'est pas sans raison que Joseph Hugo avait été couronné le jour de la fête des époux. Il s'était marié deux fois : sa première femme, demoiselle Dieudonnée Béchet, était fille de Dominique Béchet, maître cordonnier; sa seconde femme, demoiselle Jeanne-Marguerite Michaud, était gouvernante d'enfants chez le comte Rosières d'Euvezin [2]. De ses deux mariages il avait eu douze enfants, sept filles et cinq garçons : Jean-François, né le 27 janvier 1757, François-Balthazar, né le 5 janvier 1762, Joseph-Léopold-Sigisbert, né le 15 novembre 1773, Louis-Joseph, né le 14 février 1777 et François-Juste, né le 3 août 1780. Que les deux premiers aient été tués aux lignes de Wissembourg, comme l'affirme M. Victor Hugo, je le veux bien croire, mais je fais mes réserves pour les trois autres, pour Joseph-Léopold-Sigisbert, père du poète, mort en 1828, pour Louis-Joseph, mort en 1854, et pour François-Juste, qui vivait encore en 1823, ainsi que l'établit une lettre de Louis-Joseph Hugo à sa sœur madame Martin Chopine, en date du 10 août 1823, que j'ai en ce moment sous les yeux. Après

[1] *Histoire de Nancy*, par M. Jean Cayon. Nancy, 1846.

[2] *Les Archives de Nancy ou Documents relatifs à l'histoire de cette ville, publiés sous le patronage de l'administration municipale*, par M. Lepage, archiviste de la Meurthe, 1865, t. IV.

tout, il est fort heureux pour M. Victor Hugo que Joseph Hugo n'ait pas eu cinq fils tués ensemble à Wissembourg, car alors Joseph-Léopold-Sigisbert aurait été compris dans cette hécatombe, — et M. Victor Hugo ne serait pas né ! La victoire des lignes de Wissembourg eût été, pour la France, désastreuse à l'envi d'une défaite !

Deux mots maintenant sur les sept filles du menuisier Joseph Hugo. Il résulte du recensement officiel des habitants de Nancy, fait en l'an IV (1796), que trois d'entre elles, Victoire, Anne-Julie et Marie-Françoise, étaient couturières et demeuraient avec leur père dans une maison de la rue des Maréchaux. Trois étaient mariées, l'une à Joseph Pettinger, boulanger, puis livreur de blé[1], une autre à Joseph George, perruquier ; la troisième, qui habitait Paris, à René-François-Martin Chopine. Peu après ce recensement, Victoire quitta à son tour la maison paternelle pour épouser Jean-Baptiste-André Werquin, magistrat de sûreté à Neufchâteau, département des Forêts (Luxembourg)[2]. L'aînée, Catherine, née le 12 mars 1755, est restée célibataire, ainsi qu'Anne-Julie et Marie-Françoise.

[1] Ces renseignements et la plupart de ceux qui, dans ce chapitre, concernent la famille paternelle de M. Victor Hugo, nous ont été fournis, avec une obligeance dont nous ne saurions lui être trop reconnaissant, par M. Charles Courbe, un érudit qui connaît son Nancy comme pas un, qui en sait toutes les pierres et tous les hommes, auteur des *Promenades historiques à travers les rues de Nancy au XVIIIe sciècle, à l'époque révolutionnaire et de nos jours.*

[2] On lit dans les annonces de l'*Espérance, courrier de Nancy*, du 11 mars 1843 : « A céder amiablement une statue gothique de la Vierge, en pierre colo-

Dans le tableau généalogique que l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* a placé en tête de son livre, tous ces braves gens brillent par leur absence. M. Hugo parle bien de ses oncles « Francis-Juste, qui devint major d'infanterie, et Louis-Joseph, qui devint général de brigade » ; mais les oncles perruquiers et boulangers n'ont pas obtenu la moindre mention, non plus que les tantes couturières. Que ne se faisaient-elles admettre, comme chanoinesses, au chapitre de Remiremont ? De la grand'mère *gouvernante d'enfants*, il n'est pas soufflé un traître mot : passe encore, si elle eût été, comme la grand'mère de Lamartine, sous-gouvernante des enfants de M. le duc d'Orléans[1] ! Quant au grand'père, M. Victor Hugo n'a pas hésité à le biffer de son tableau. Le moyen, je vous le demande, de faire figurer, dans un si bel arbre généalogique, un maître menuisier ! Mais cette façon commode de se débarrasser des gens ne réussit pas toujours, paraît-il, et on assure que le spectre du menuisier de l'an V apparaît parfois, à l'heure de minuit, à son petit-fils, qui frissonne en entendant la *Bouche d'Ombre* lui adresser ces vers de Destouches, — des vers classiques :

riée, de moyenne grandeur et d'une parfaite conservation. Cette statue, qui provient de la succession d'une *tante de M. Victor Hugo*, ornait autrefois l'église des Cordeliers. — S'adresser pour la voir à M. George, coiffeur, grande rue Ville-Vieille, 121. »

La tante dont il s'agit ici était Anne Hugo, veuve du boulanger Joseph Pettinger. — M. George, coiffeur, était le cousin-germain de M. Victor Hugo.

[1] *Les Confidences*, par A. de Lamartine, livre I.

J'entends : la vanité me déclare à genoux
Qu'un *aïeul menuisier* n'est pas digne de vous [1] !

Comment faire pour conjurer ces fâcheuses apparitions et pour clouer à tout jamais ce trouble-fête dans un de ces cercueils qu'il fabriquait lui-même autrefois ? Le dernier biographe du poète, M. Barbou, s'y est appliqué de son mieux, et M. Victor Hugo l'a eu, certes, pour agréable, car l'honnête M. Barbou nous apprend qu'il n'a écrit son ouvrage qu'après en avoir soigneusement recueilli les éléments dans ses conversations avec le MAITRE [2]. Son livre est un livre de biographie domestique et qui entend M. Barbou entend M. Victor Hugo lui-même. Comprenant que le silence avait ici ses dangers, l'auteur de *Victor Hugo et son temps* s'est décidé, non pas à nommer Joseph Hugo,— son nom n'attristera jamais des pages consacrées à la gloire de M. Victor Hugo, — mais à y faire une allusion discrète. « Certains généalogistes, dit-il, ont contesté cette descendance (celle qui rattacherait directement M. Victor Hugo à une *famille de vieille noblesse*). Ils ont prétendu que le grand'père du général Hugo avait exercé un métier manuel. » (Pourquoi ce tour classique et cette périphrase ? Le mot de *menuisier* est-il donc si terrible à prononcer et à écrire?) « Cela est possible, continue mélancoliquement M. Barbou, les plus illustres familles ayant eu des revers à subir ; mais il n'en est pas moins exact que Victor Hugo, qui n'en tire point vanité, qui

[1] *Le Glorieux*, de Destouches, acte IV, scène VII.
[2] *Victor Hugo et son temps*, par M. A. Barbou, 1882, p. 11.

ne rougirait pas, bien au contraire, de la plus humble extraction, qui estime qu'un homme ne vaut que par ce qu'il fait, que Victor Hugo, disons-nous, appartient à une famille de vieille noblesse, de cette noblesse vénérable devant ses titres aux services rendus au pays. » — « Ses pères, ajoute le bon biographe Barbou,

Avaient donjon sur roche et fief dans la campagne[1]. »

Et à l'appui de son dire, l'auteur de *Victor Hugo et son temps* invoque Pierre d'Hozier, juge d'armes de France, et le quatrième registre de son *Armorial général*, publié en 1752. D'Hozier a dressé, en effet, sous ce titre : *Hugo en Lorraine*, l'arbre généalogique des descendants de Georges Hugo, capitaine dans les troupes de René II, duc de Lorraine, et anobli par lettres du 14 avril 1535 :

Premier degré : *Georges Hugo*.

Deuxième degré : *Claude Hugo*, écuyer, gendarme dans la compagnie du prince Nicolas de Lorraine.

Troisième degré : *François Hugo*, avocat au parlement de Saint-Mihiel.

Quatrième degré : *Nicolas Hugo*, écuyer, syndic de la noblesse du bailliage de Saint-Mihiel.

Cinquième degré : *Nicolas-Ignace Hugo*, écuyer, conseiller d'Etat et privé du duc Léopold de Lorraine.

Sixième degré : *Charles-Hyacinthe Hugo*, chevalier, né le 16 décembre 1699, conseiller-maître en la chambre des Comptes de Lorraine, lequel épousa, le 9 mars

[1] *Victor Hugo et son temps*, p. 15

1734, Anne Lhuillier de Spitzemberg, fille de Léopold Lhuillier, seigneur de la capitainerie de Spitzemberg et capitaine d'infanterie au service de France. François, duc de Lorraine, accorda à Charles-Hyacinthe, le 20 novembre 1736, des lettres par lesquelles lui, ses enfants et sa postérité, née et à naître en légitime mariage, furent créés *chevaliers* [1].

L'Armorial général de France ayant paru en 1752, l'arbre généalogique dressé par d'Hozier s'arrête forcément à cette date. M. Barbou profite de ce silence obligé pour continuer à sa façon la généalogie interrompue, et il écrit bravement : « Charles-Hyacinthe Hugo, issu de Georges au cinquième degré, obtint d'autres lettres patentes, et son petit-fils, Sigisbert Hugo, entra au service en 1788. »

Ce n'est pas plus difficile que cela et le tour est joué. Du moment que le général Sigisbert Hugo, père de M. Victor Hugo, est le *petit-fils* de Charles-Hyacinthe, conseiller-maître en la chambre des Comptes de Lorraine et époux d'Anne de Spitzemberg, M. Victor Hugo est bien le descendant direct de Georges Hugo, capitaine dans les troupes du duc René II : ce qu'il fallait démontrer.

Tout cela serait à merveille s'il n'y avait dans cette démonstration une lacune fâcheuse, une omission regrettable. M. Barbou affirme bien que le général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo était le *petit-fils de Charles-Hyacinthe* ; mais c'est là une assertion abso-

[1] *Armorial général ou registre de la noblesse de France.* Registre IV. MDCCLII.

lument fantaisiste : nous allons l'établir, à l'aide d'une double série de preuves.

Pierre d'Hozier termine ainsi son article sur les *Hugo en Lorraine :*

Charles-Hyacinthe mourut à Estival, le 24 janvier 1738, laissant sa femme veuve, — Delle Anne Lhuillier de Spitzemberg, — et trois enfants nés de son mariage, savoir :

1o Nicolas-Dieudonné Hugo, chevalier, né le 12 juin 1735 ;

2o Louis-Charles-Toussaint Hugo, chevalier, né le 29 mai 1736 ;

3o Joséphine-Mectilde Hugo, née le 6 juillet 1737 [1].

Nicolas-Dieudonné Hugo devint lieutenant au régiment de Caraman et mourut sans enfants.

Louis-Charles-Toussaint, chevalier Hugo de Spitzemberg, épousa le 25 septembre 1770 Marie-Catherine de Bazelaire de Neuvillers, et sa descendance directe s'est continuée jusqu'à nos jours. Massacré par la populace à Saint-Dié, au mois de septembre 1793, et *scié entre deux planches,* il laissait quatre enfants, une fille et trois fils, qui émigrèrent et s'établirent à Stuttgart.

Deux de ses fils sont morts sans postérité ; le troisième, *Louis-François-Xavier, baron Hugo de Spitzemberg,* né à Saint-Dié le 21 juillet 1781, et marié à Elisabeth-Juliane-Caroline-Charlotte baronne de Massembach, est mort à Stuttgart le 25 avril 1844, laissant quatre fils, dont les deux plus jeunes décédèrent sans enfants.

Des deux autres, l'aîné, *Guillaume, baron Hugo de Spitzemberg*, né à Stuttgart le 19 janvier 1825, géné-

[1] *Armorial général*, registre IV.

ral au service du Wurtemberg, grand chancelier, premier aide de camp du roi, a eu de son mariage avec Marie, baronne de Hermoux :

1. Maximilien-Xavier-Guillaume, baron Hugo de Spitzemberg, né à Stuttgart le 18 mars 1858, lieutenant de dragons au service du Wurtemberg, mort à Ulm le 2 décembre 1881 ;

2. Elisabeth Hugo de Spitzemberg, née à Stuttgart, le 8 mars 1881 ;

3. Olga Hugo de Spitzemberg, née à Stuttgart le 18 janvier 1863 ;

4. Amélie Hugo de Spitzemberg, née à Stuttgart le 25 mai 1869.

Le second fils de Louis-François-Xavier, *Frédéric-Henri-Charles, baron Hugo de Spitzemberg*, né à Stuttgart le 19 septembre 1826, a été conseiller d'Etat, chambellan du roi de Wurtemberg, ministre plénipotentiaire à Berlin, où il est mort le 13 décembre 1880. Il avait épousé Hildegarde, baronne de Warnbüler de Nemmingen. Sont issus de ce mariage :

1. *Constantin-Henry-Conrad-Lothard Hugo de Spitzemberg*, né à Berlin le 16 octobre 1868 ;

2. Anne-Francisca-Vilma-Caroline-Johanna de Spitzemberg, née à Berlin le 21 juin 1877 [1].

Pendant la guerre de 1870, le baron Guillaume Hugo de Spitzemberg et son frère demandèrent — ce qui leur fut accordé — à ne point prendre part à la campagne contre la France.

[1] *Généalogie des Hugo de Spitzemberg.* — Bibliothèque publique de Nancy.

Nous avons donc, d'une façon complète et sans solution de continuité, de 1535 à 1882, le tableau généalogique de la famille qui a pour chef Georges Hugo, capitaine dans les troupes de René II, duc de Lorraine. Et sur ce tableau, pas la moindre lacune, pas le plus léger vide où il soit possible, avec la meilleure volonté du monde, d'introduire Joseph-Léopold-Sigisbert, père de M. Victor Hugo.

IV

Après avoir démontré que M. Victor Hugo est étranger à la *famille de vieille noblesse* dont il prétend descendre, il nous reste à faire connaître sa généalogie véritable.

Son père, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, mort en 1828, lieutenant-général des armées du roi, est né à Nancy, le 15 novembre 1773. Voici l'extrait de son acte de naissance, relevé sur les registres de la paroisse Saint-Epvre :

15 novembre 1773. Joseph-Léopold-Sigisbert, fils de Joseph Hugo, maître menuisier, et de Jeanne-Marguerite Michaud. Parrain, le sieur Joseph Béchet, avocat à la Cour ; marraine, demoiselle Marthe-Elisabeth Béchet [1].

De qui était fils Joseph Hugo, le maître menuisier?

[1] On lit dans la dédicace des *Voix intérieures:* A JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT *comte* HUGO, *lieutenant-général des armées du roi,* NÉ EN 1774... — C'est une erreur que le poète n'aurait pas commise s'il avait consulté l'acte de naissance de son père, NÉ EN 1773 ; mais on pense bien qu'une telle pièce, où il est parlé de *Joseph Hugo, maître menuisier,* n'est pas pour être admise jamais dans le chartrier de M. Victor Hugo !

C'est ce que vont nous apprendre avec certitude ses deux actes de mariage publiés, d'après les registres de l'état civil de Nancy, par M. Lepage, archiviste de la Meurthe.

1755. 1er juillet. Acte de mariage de Joseph Hugo, maître menuisier, fils de Jean-Philippe Hugo et de feu Catherine Grandmaire, avec Dieudonnée, fille de Dominique Béchet, maître cordonnier.

1770. 22 janvier. Acte de mariage de Joseph Hugo, maître menuisier, veuf de Dieudonnée Béchet, avec Marguerite Michaud, gouvernante d'enfants chez M. le comte Rosières d'Euvezin[1].

Nous avons voulu remonter plus haut et nous y sommes arrivé, grâce à d'obligeantes communications. Jean-Philippe Hugo, père de Joseph, n'habitait point Nancy. Il était cultivateur à Baudricourt, près Mirecourt (département des Vosges). Nous reproduisons ici son acte de mariage avec Catherine Grandmaire :

Ce premier janvier de l'an mil sept cent sept, Jean-Philippe, fils de Jean Hugo, paroissien de Domvallier, et de Catherine Mansuy, et Catherine Grandmaire, fille de défunt Didier Grandmaire et de Marguerite Voizy, paroissiens de Baudricourt, se sont volontairement promis en présence du curé soussigné et des témoins, et ont signé:

Jean-Philippe Hugo, Catherine Grandmaire, Jean Hugo, P. Grandmaire, Grandmaire, Pierre Voizy, N. Meunier et Claude Durand[2].

De ce mariage sont nés, à Baudricourt :

[1] *Les Archives de Nancy*, par Auguste Lepage, tome IV, p. 17 et 18.

[2] Extrait des actes de l'état civil de la commune de Baudricourt (ci-devant Saint-Menge), arrondissement de Mirecourt, département des Vosges.

1. Pierre Hugo, le 7 juin 1708.
2. Claude-Joseph Hugo, le 19 mars 1713.
3. Jeanne Hugo, le 4 mars 1716.
4. Laurent Hugo, le 29 avril 1719.
5. Jean Hugo, le 30 mars 1722.
6. Joseph Hugo, le 17 février 1726.
7. Joseph Hugo, le 24 octobre 1727.

Le premier Joseph Hugo, né en 1726, paraît être mort peu de temps après sa naissance. Il est d'usage en Lorraine, si l'on perd un enfant, de donner à celui qui vient après lui les prénoms de l'enfant défunt. C'est ce qui eut lieu pour le fils qui naquit de Jean-Philippe Hugo et de Catherine Grandmaire le 24 octobre 1727 et qui fut appelé Joseph comme son frère. Comme il est devenu le *menuisier* Joseph Hugo, père du général et aïeul du poète, il convient que nous reproduisions son acte de naissance, extrait du registre des actes de l'état civil de la commune de Baudricourt :

Joseph, fils légitime de Jean-Philippe Hugo et de Catherine Grandmaire sa femme, est né le vingt-quatrième jour d'octobre de l'an mil sept cent vingt-sept et a été baptisé le même jour. Il a eu pour parrain Joseph L'Huillier, laboureur à Offroicourt, et pour marraine Marguerite Christophe, femme de Claude Mansuy, de ce lieu, qui ont signé et marqué. Ont signé : Claude Mansuy, L. Pillement, J.-F. Rollin, curé de Saint-Menge. Marque † de Marguerite Christophe.

Appuyé sur les pièces qui précèdent, nous pouvons dresser, avec une certitude absolue, l'arbre généalogique de M. Victor Hugo.

I. Jean Hugo, cultivateur à Domvallier.
II. Jean-Philippe Hugo, cultivateur à Baudricourt.
III. Joseph Hugo, menuisier à Nancy.
IV. Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, lieutenant-général.
V. VICTOR HUGO.

Nous nous sommes adressé à Domvallier pour avoir les actes de l'état civil concernant *Jean Hugo* et ses ascendants. Il nous a été répondu que les plus anciens registres existant dans la mairie de cette commune ne remontaient pas au delà de l'année 1690. Il faut croire que cet affreux maréchal de Créqui, que M. Victor Hugo, à la première page de ses *Mémoires*, accuse d'avoir détruit, à Nancy, ses papiers de famille et ses titres de noblesse *antérieurs à 1532*, a fait aussi des siennes à Domvallier !

Nous arrêterons là cette démonstration, à l'appui de laquelle il nous serait facile d'apporter d'autres preuves, s'il en était besoin ; mais celles qui précèdent nous paraissent suffire et au delà. Que M. Victor Hugo renonce donc à falsifier d'Hozier pour se forger une généalogie menteuse ; qu'il ne rougisse plus d'avoir pour aïeul un honnête ouvrier, et un honnête cultivateur pour bisaïeul ; qu'il cesse de prêter à rire aux gens en se faisant — lui, qui est presque l'égal des Corneille et des Molière — l'émule de M. Jourdain ! Et encore M. Jourdain était-il moins ridicule ! Lui, du moins, n'était pas républicain ! J'ajoute que si cet honnête M. Jourdain est sottement entiché de noblesse, s'il prête complaisamment l'oreille à cet intrigant de

Covielle, lui disant « que son père, lequel se connaissit fort bien en étoffes, allait en choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui et en donnait à ses amis pour de l'argent », il ne pousse cependant point la faiblesse jusqu'à renier ses parents pour se parer des titres d'une famille étrangère ! M. Jourdain prête à rire et c'est tout ; et c'est à d'autres qu'il convient de faire l'application de ces belles paroles que Molière a mises dans la bouche de Cléonte : « *Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas* [1]. »

Un homme dont M. Victor Hugo s'est moqué dans un de ses livres [2], le procureur général Bellart, écrivait, le 23 juin 1823, à certain biographe qui lui avait demandé des renseignements sur *ses ancêtres :*

Hélas ! monsieur, vous faites trop d'honneur à ma famille. Elle n'a pas d'armoiries ! Je suis le premier des miens à qui le roi ait daigné en accorder, et j'ai supplié Sa Majesté de permettre qu'à côté de la fleur de lis dont elle m'honorait, je plaçasse la cognée de mon père, qui était charron. Il n'y a pas en France, ni peut-être au monde, de famille plus roturière que la mienne. Je ne connais, dans aucune de mes deux lignes, mes bisaïeuls. Mes aïeuls, dans chacune des deux, étaient de bons et honnêtes fermiers, au delà desquels je ne trouve plus rien..... Je ne vous en remercie pas moins de votre obligeance, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me dire de flatteur. Je révère certainement la noblesse acquise au prix des services rendus à son roi, à son pays. Je

[1] *Le Bourgeois gentilhomme*, acte III, scène XII.

[2] *Les Misérables*, I[re] partie, l. III.

serais très fier d'être un Montmorency, un Crillon, un Duguesclin ; mais puisque la fortune ne m'avait pas réservé cette gloire, je ne veux pas usurper ni celle-là ni aucune autre analogue. Je me tiens à mon lot, content d'avoir été du moins un homme d'honneur, un homme de bien, et peut-être quelquefois un citoyen utile [1].

« L'auteur de ce drame a toujours mieux aimé des armes que des armoiries. » Telles sont les fières paroles par lesquelles M. Victor Hugo terminait, en 1827, la fameuse préface de *Cromwell*. Ce noble dédain pour les armoiries ne l'a point empêché d'en prendre : il porte d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable. L'écu est sommé d'un vol banneret d'azur chargé d'une fasce d'argent. S'il lui plaît de conserver ces armoiries, — qui sont celles des barons Hugo de Spitzemberg, — je n'y vois, pour mon compte, aucun inconvénient, et je me borne à exprimer timidement le vœu qu'à côté des deux merlettes il place le rabot de son grand-père, le menuisier, comme Bellart plaçait la cognée de son père, le charron, à côté de la fleur de lis. Qu'il ne veuille pas mettre les chevilles de maître Adam dans son écu, je le comprends ; mais que du moins le rabot y figure, accompagné de ces vers écrits par Boileau à l'adresse des poètes... et des menuisiers :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
> Polissez-le sans cesse, et le repolissez.

[1] *Œuvres de N.-F. Bellart,* t. VI, p. 164.

V

Du moment que M. Victor Hugo s'était accordé, du côté paternel, une si belle généalogie, il lui en coûtait peu de nous apprendre que, du côté maternel, il était de souche bourgeoise. Aussi ne fait-il aucune difficulté de dire que le père de sa mère était un *honnête bourgeois, un armateur de Nantes, appelé Trébuchet* [1]. Ici encore cependant il s'est arrangé de façon à ne pas être tout à fait exact. On lit dans la préface des *Feuilles d'automne :* « La mère de l'auteur, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande,* comme Mme de Bonchamps et Mme de la Rochejaquelein. » Avoir été une *brigande* en 93, avoir suivi, à travers le Bocage de la Vendée, la veuve de Bonchamps et la veuve de Lescure, savez-vous bien, monsieur Hugo, que cela n'est pas une moindre gloire que d'avoir été aux croisades ? Certes, vous le savez, et c'est pour cela que vous faites de votre mère une *brigande* : elle aurait pu l'être, elle ne l'a pas été. « Ce Trébuchet, dit le *témoin* de M. Victor Hugo, était un de ces honnêtes bourgeois qui ne sortent jamais de leur ville et de leur opinion. » Pendant toute la guerre de la Vendée, il ne s'éloigna pas de Nantes, et sa fille resta auprès de lui. C'est dans cette ville que le capitaine Hugo eut occasion de voir, chez son père, Mlle Sophie Trébuchet. Entre

[1] *Victor Hugo raconté,* etc., t. I, p. 16.

la famille de l'armateur royaliste et l'officier républicain des relations s'établirent, que les divisions de la politique ne parvinrent pas à rompre. Le républicanisme du jeune capitaine était pourtant, à cette époque, singulièrement ardent ; il avait même dépouillé son prénom de Léopold, pour prendre celui de *Brutus*. J'ai sous les yeux l'original d'une adresse des officiers, sous-officiers et soldats du bataillon de l'Union, en date du 10 juillet 1793. Dans cette adresse, datée du *camp sous Angers, près de la Vendée*, « les républicains, composant le bataillon de l'Union », félicitent la Convention d'avoir expulsé de son sein les membres de la Gironde et d'avoir donné à la nation la Constitution de 93 : « Législateurs, nous sanctionnons cette sublime Constitution, et nous jurons d'en défendre les principes et de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour écraser les tyrans, les fanatiques, les royalistes et les fédéralistes. » — Parmi les signatures, à côté de celle de Muscar, premier chef du bataillon de l'Union, je relève celle de *Brutus Hugo*, adjudant-major [1].

Une étroite amitié unissait le chef de bataillon et son adjudant, si bien qu'il leur arriva de refuser de l'avancement pour ne pas se séparer. Au mois d'avril 1794, nous les retrouvons tous les deux au château d'Aux ou d'O, nommé aussi la Hibaudière, près de Nantes. Muscar commande le poste, Hugo signe plus

[1] Nous devons la communication de cette pièce à M. Gustave Bord, dont la collection d'autographes et de documents inédits sur la Révolution est une des plus précieuses qui soient en France.

que jamais *Brutus*. Les 2 et 3 avril (13 et 14 germinal an II), des paysans du bourg de Bouguenais [1], arrêtés dans leurs maisons ou dans leurs champs, alors qu'ils se livraient à leurs travaux, sont traduits, au nombre de plusieurs centaines, devant une commission militaire révolutionnaire, séante au château d'Aux, condamnés à mort et fusillés par les soldats de Muscar. Dans ses *Mémoires*, le capitaine Hugo a célébré, à cette occasion, les sentiments d'humanité de son ami, et il s'est mis lui-même en scène dans des conditions qui lui feraient grand honneur, mais dont il nous est malheureusement impossible de lui laisser le bénéfice.

Voici son récit, écrit longtemps après les événements et publié en 1823, à une époque où le général comte Hugo oubliait volontiers qu'il s'était placé autrefois sous le patronage de *Brutus* :

Je vis, après quelques courtes questions de pure forme, condamner ces deux cent soixante-dix infortunés à la peine terrible à laquelle ils s'attendaient : on les conduisit à la mort par petites troupes, ils la reçurent avec calme, à côté des fosses ouvertes pour les recevoir. J'ai beaucoup fait la guerre, j'ai parcouru de vastes champs de bataille, jamais rien ne m'a tant frappé que le massacre de ces victimes de l'opinion et du fanatisme.

A peine ces malheureux furent-ils condamnés, que le tribunal reçut ordre de revenir à Nantes. Le président pria Muscar de faire juger les jeunes filles par une commission militaire ; et cet officier, désirant les sauver, me nomma, quoique bien jeune encore, pour présider à ce tribunal, certain

[1] Et non *Bouquenay*, comme l'écrivent le général Hugo dans ses *Mémoires*, et après lui *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

que je ne démentirais pas les sentiments d'humanité qu'il me connaissait. Il n'osa point influencer la nomination des autres membres, mais il me pria de tout faire pour les apitoyer sur les infortunées dont le sort était remis entre nos mains.

Un vieux sous-lieutenant du 13e de Seine-et-Oise, nommé Fleury, s'il m'en souvient bien, homme sombre et taciturne, devant opiner le premier, je craignais que sa voix n'influençât défavorablement les autres juges, et je crus, avant de lui demander son opinion, devoir, après la rentrée des prévenues dans la chapelle, représenter au tribunal qu'il était bien pénible, pour des militaires, d'être appelés à prononcer sur le sort de malheureuses victimes de la guerre ; qu'il l'était plus encore quand les jugements devaient tomber sur des jeunes filles qui ne pouvaient avoir pris aucune part aux hostilités ; sur des infortunées qui toutes versaient déjà des larmes de sang par suite des événements affreux dont nous venions d'être témoins, et dont elles ne pouvaient douter, puisque tous les feux avaient retenti jusqu'à elles. J'engageai les juges à bien se recueillir, à ne chercher aucun modèle de conduite et à prononcer d'après leur cœur.

Alors ce vieil officier, que je craignais tant, dit à haute voix et sans sortir de son caractère : « Je me suis fait militaire « pour combattre des hommes et non pour assassiner des « femmes. Je vote la mise en liberté des vingt-deux préve-« nues et leur renvoi immédiat chez elles. »

Cette opinion, qui m'aurait précipité dans les bras du brave homme, si j'avais osé le faire, fut appuyée de suite par un lieutenant de la légion nantaise qui le suivait, et bientôt une heureuse unanimité ouvrit les portes de la chapelle à ces enfants tous à genoux. Muscar vint alors remercier le tribunal de sa généreuse conduite, et nous exprimer ses regrets que les deux cent soixante-dix prisonniers qui venaient de périr n'eussent pas été soumis à un arrêt aussi doux que le nôtre [1].

Je regrette d'être obligé de dire que ce récit, en ce

[1] *Mémoires du général Hugo*, t. Ier.

qui concerne le rôle du commandant Muscar et celui du capitaine Hugo, est absolument imaginaire. Un certain nombre de pièces officielles nous édifieront tout d'abord sur l'humanité du commandant du château d'Aux.

En frimaire an II, le citoyen Lenoir, président d'une commission révolutionnaire instituée par Carrier, écrivait à Muscar, *commandant temporaire de la Hibaudière* (ci-devant château d'Aux) :

Nous avons reçu ta lettre du 18 frimaire (8 décembre 1793). Les quatre brigands sur lesquels elle contenait des renseignements ont été jugés de suite ; ils subiront ce jour la peine due à leurs crimes. Quand tu nous enverras les renseignements sur les cinq derniers, prompte justice sera faite... Sois tranquille, la tête des coupables tombera ; nous en avons bien condamné sept. Vive la République [1] !

Le 8 nivôse (28 décembre 1793), Muscar écrivait à son tour :

Encore sept brigands de fusillés hier. Tous les jours ce *jeu patriotique* va se reproduire. Bien décidé à donner la chasse à mort à tous ceux qui infectent encore ces environs, j'espère qu'aucun n'échappera à mon activité et à ma haine implacable contre tout ce qui ose fouler aux pieds les lois saintes de la République [2].

Il écrit encore, le 22 avril 1794 (3 floréal an II), au citoyen David Vaugeois, accusateur public près la commission militaire révolutionnaire qui, vingt jours auparavant, avait fait fusiller au château d'Aux les malheureux habitants de Bouguenais :

[1] Cahier de correspondance de la commission Lenoir. — Greffe du tribunal de Nantes.

[2] Papiers de la commission Bignon. — Greffe du tribunal de Nantes.

Je vous envoie une petite collection de brigands, au nombre de quarante-cinq, que j'ai fait prendre hier au Pont-Saint-Martin. Vous en nourrirez la guillotine. Le citoyen Beilvert, ce fléau des brigands, vous donnera des renseignements plus circonstanciés sur ces coquins. Que ne puis-je vous envoyer toute l'armée de Charette [1] !

Et quelques jours plus tard, le 27 avril, il confirmait sa lettre du 22 en ces termes :

Je t'envoie Beilvert, pour vous donner des renseignements sur les brigands que vous allez juger. Il porte une pièce de conviction trouvée chez eux, un habit de volontaire percé de balles et coupé de coups de sabre. D'ailleurs, il ne faut pas de grands renseignements sur le compte des gens qu'on est moralement sûr d'avoir été avec des brigands ; le tact révolutionnaire doit plus faire dans ces procès que les formes [2].

La cruauté implacable de Muscar ne s'arrêtait pas aux *brigands :* elle s'étendait aussi aux femmes. Le 8 germinal an II (28 mars 1794), il écrivait aux membres de la Commission militaire, à Nantes :

Je viens de faire fusiller dix brigandes : une onzième, nommée Jeanne Bonneau, tout aussi coupable que les autres, étant femme de brigand et complice de son mari, est enceinte de cinq mois. Le conseil militaire assemblé pour la juger, craignant d'offenser la nature en suivant le cours rigoureux de la justice, a cru devoir la renvoyer à votre tribunal ; votre sagesse saura concilier les égards qu'on doit à son état avec l'inflexible sévérité de la loi [3].

Manifestement contraire à la vérité en ce qui regarde le commandant Muscar et ses prétendus sentiments d'humanité, le récit du général Hugo est-il

[1] Greffe du tribunal de Nantes.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

plus exact en ce qui touche la commission militaire dont il aurait été le président ?

Un écrivain que recommandent ses patientes et consciencieuses études sur l'histoire de la Révolution en province, M. Alfred Lallié [1], a retrouvé, au greffe du tribunal de Nantes, et a bien voulu nous communiquer quelques-unes des pièces concernant cette commission militaire. L'adjudant-major Hugo n'en était point le président. Le *vieux sous-lieutenant du 13e de Seine-et-Oise, nommé Fleury,* n'en faisait pas partie.

Voici quelle en était la composition : Simon, second chef du bataillon de l'Union, *président ;* Boudar, Bourette, Jubert, Rothan, Kraust, *Brutus Hugo*, ce dernier faisant fonctions de greffier. Du moment que le capitaine Hugo, au lieu d'être le président de la commission, n'en était que le greffier, il est évident que son récit manque de base et croule de toutes parts. Ce qui achève de le démontrer, c'est que, d'après ce récit, les jeunes filles et les femmes traduites devant le conseil militaire auraient été *immédiatement remises en liberté et renvoyées chez elles ;* il est, au contraire, établi, par les documents officiels, que les femmes furent condamnées, et que les jeunes filles elles-mêmes, bien loin d'être mises en liberté, furen renvoyées devant le tribunal révolutionnaire. Le greffe du tribunal de Nantes ne possède plus que deux

[1] Auteur du *District de Machecoul*, des *Notes concernant l'histoire du Bouffay de Nantes*, de *la Grande Armée vendéenne et les prisonniers de Saint-Florent-le-Vieil*, d'*Une Commission d'enquête et de propagande en l'an II de la République*, des *Noyades de Nantes*, etc., etc.

des jugements rendus par le conseil militaire du château d'Aux et signés tous les deux par *Brutus Hugo*. Le premier condamne à la peine de mort Marie Brossot, femme Joseph Gautier, âgée de trente-quatre ans, coupable *d'avoir fait du pain pour alimenter son mari, brigand*. Le second a trait à une jeune fille âgée de quinze ans, Jeanne Onillon, accusée « d'avóir porté le fusil d'un brigand son oncle, qu'elle a dit être saoul. » En voici le texte :

Le Conseil, considérant que cette fille n'étant âgée que de quinze ans a été sous la dépendance de ses parents, dont son âge lui a fait suivre l'impulsion, n'est pas moins coupable que sa mère déjà condamnée à mort, décide qu'elle sera renvoyée devant le tribunal révolutionnaire, pour qu'il prononce sur les peines que la loi inflige aux personnes trop jeunes pour être punies de mort[1].

On le voit, bien en a pris à la mère de M. Victor Hugo de ne point être une *brigande*, en fuite à travers le Bocage ; car si elle avait été prise et traduite devant le conseilmilitaire où siégeait le capitaine Brutus Hugo, elle eût été condamnée à mort, ou tout au moins, en raison de son âge, renvoyée devant le tribunal révolutionnaire de Nantes.

VI

Deux ans après les sinistres exécutions du château d'Aux, en 1796, le mariage de Melle Sophie Trébuchet et du capitaine Hugo était célébré à Paris, où le jeune

[1] *La Commune de Bouguenais et la garnison du château d'Aux*, par Alfred Lallié.

officier avait été appelé pour remplir les fonctions de rapporteur du premier conseil de guerre. « Le futur, lisons-nous dans le livre de biographie domestique que nous avons déjà cité, ne pouvant aller à Nantes, la future vint à Paris avec son père et son frère, mais sans ses sœurs qui, à force de dévotion, venaient de se faire Ursulines[1]. »

Mlle Sophie Trébuchet avait trois sœurs, — et non deux, comme le dit *Victor Hugo raconté*. De ces trois sœurs, Madeleine, Marguerite et Renée, une seule, Madeleine, se fit Ursuline, et cela dès 1787, et non en 1796, époque à laquelle il n'y avait plus de maisons religieuses en France. Elle était à la veille de prononcer ses vœux, en 1789, quand l'évêque de Nantes, Mgr de la Laurencie, crut devoir le lui défendre en raison de la tournure inquiétante que prenaient les événements. Elle resta alors dans la communauté comme novice agréée, et ne quitta le couvent que lorsqu'il fut fermé, le 1er octobre 1792. Pendant toute la durée de la crise révolutionnaire, elle vécut avec sa demi-tante maternelle, Rose Lenormand-Dubuisson, religieuse ursuline, et se consacra, comme elle, lorsque les plus mauvais jours furent passés, à l'instruction des enfants. La communauté ayant été rétablie en 1806, elle prononça solennellement ses vœux le 16 novembre de cette même année : elle avait alors trente-six ans. Mère Trébuchet est morte à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, laissant un nom béni et vénéré.

Très nombreux, du reste, sont les membres de la

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 16.

famille maternelle de M. Victor Hugo qui ont embrassé la vie religieuse.

Deux de ses cousines, suivant l'exemple de leur tante Madeleine et de leur grand'tante Lenormand, sont entrées aux Ursulines : Mlle Fanny Bellet, sœur Sainte-Ursule, morte à la communauté de Nantes, le 10 février 1881 ; Mlle Joséphine Allory, sœur Saint-Stanislas, qui fait encore aujourd'hui partie de la même communauté.

Deux autres de ses parentes appartiennent à l'ordre des religieuses de Nazareth : Mlle Anaïs Trébuchet, maîtresse des novices, à Oullins, et Mlle Léonide Trébuchet, religieuse à Reims.

Un cousin germain de Mme Victor Hugo mère, M. Lenormand, est mort, il y a peu d'années, curé de la Boissière, dans le diocèse de Nantes.

Dans la famille paternelle de M. Victor Hugo, les vocations religieuses n'ont point fait défaut non plus.

Il a une cousine germaine, de son nom, carmélite à Tulle.

L'un des fils de son frère Abel, Jules Hugo, qui se destinait à la prêtrise, est mort à Rome, tout jeune encore et ayant déjà reçu plusieurs des ordres ecclésiastiques. C'était un des plus chers amis de Mgr de Ségur. D'une lettre que j'ai sous les yeux et qui lui est consacrée, je détache ces lignes : « J'ai eu la consolation de voir Jules Hugo deux fois ; il avait alors dix-huit ans. Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré personne qui m'ait fait autant d'impression,

tant la sainteté brillait sur ses traits et respirait dans toutes ses paroles. Il me semblait voir saint Louis de Gonzague ou saint Stanislas de Kotska. »

Vraiment, on serait tenté de dire de la famille de M. Victor Hugo ce que disait un jour Grégoire XVI de la famille du marquis de la Ferronnays : *Sono tutti santi!* Encore bien qu'il se soit fait l'ennemi de cette religion à laquelle un si grand nombre des siens ont demandé la consolation et la force, il est permis de croire que leurs vertus et leurs prières viennent parfois rafraîchir son âme à son insu. S'il a peint, avec tant de suavité et de grâce, l'aimable et touchante figure de sœur Simplice, c'est parce que le modèle était là, non loin de lui. C'est parce qu'il ne peut défendre à sa pensée de se tourner quelquefois vers ces humbles et admirables femmes, — la vraie noblesse de sa famille, — qu'il a écrit sur le cloître ces pages que l'on est étonné de rencontrer dans les *Misérables*, et qui sont en contradiction si formelle avec les idées, les passions et les haines du parti dont il a accepté si docilement sur tous les autres points le déplorable mot d'ordre :

Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être, — c'est M. Victor Hugo qui s'exprime ainsi, — que celles que font ces âmes. Et nous ajoutons : il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais...

Quant à nous, qui ne croyons pas ce que ces femmes croient, mais qui vivons comme elles par la foi, nous n'avons jamais pu considérer, sans une espèce de terreur religieuse et tendre,

sans une sorte de pitié pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, c'est-à-dire soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'éternité [1].

Et plus loin, après une admirable peinture du couvent, « ce lieu de captivité, où l'on est enchaîné par la foi », — d'où sortent « la bénédiction et l'amour », — qui renferme « une seule chose, l'innocence, — l'innocence parfaite, presque enlevée dans une mystérieuse assomption, tenant encore à la terre par la vertu, tenant déjà au ciel par la sainteté » ; — M. Victor Hugo poursuit en ces termes :

Jean Valjean comprenait bien l'expiation personnelle, l'expiation pour soi-même. Mais il ne comprenait pas celle de ces créatures sans reproche et sans souillure, et il se demandait avec un tremblement : Expiation de quoi ? quelle expiation ?

Une voix répondait dans sa conscience : la plus divine des générosités humaines, l'expiation pour autrui.

Il avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible, l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place ; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli ; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct et suppliant ; de doux êtres faibles ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés [2].

[1] *Les Misérables*, 2e partie, l. VII, c. VIII.
[2] *Ibid.*, l. VIII, c. IX.

Mais ces citations nous ont entraîné bien loin de la mère du poète, qui ne partageait pas les sentiments religieux de sa sœur Madeleine et de sa tante Mère Lenormand-Dubuisson. C'est du moins ce qu'affirme l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Après avoir dit que le capitaine Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et Mme Sophie Trébuchet se marièrent civilement à l'Hôtel de Ville, et qu'il n'y eut pas de mariage religieux, il ajoute : « Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés, les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout [1]. »

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., I, p. 17.

CHAPITRE II

L'Enfance du poète

Le baptême d'Abel. — La Corse, l'île d'Elbe et l'Italie. — Napoléon Ier et Victor Hugo. — *Les Feuillantines.* — Madrid et le collège des Nobles. — Retour à Paris. — La légende de *l'éducation cléricale* de M. Victor Hugo. Le père et la mère Larivière. Mme Hugo et Mme Phlipon. L'entresol du bonhomme Royol. — La mère de M. Victor Hugo et la mère de Lamartine. La mère de Chateaubriand et celle de Béranger. — Le parrain de M. Victor Hugo et le dix-huit brumaire. — La *brigande de la Vendée* et le *brigand de la Loire.*

I

Un érudit, poète à ses heures, M. Edouard Fournier, dans sa notice sur le chef de l'école romantique, dit qu'il était le second des trois fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo [1]. Il y a là une légère inexactitude. M. Edouard Fournier avait-il donc oublié la pièce des *Contemplations* qui commence ainsi :

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants :
Notre mère disait : « Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.»

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.

[1] *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*, par Edouard Fournier. p. 199. — 1880.

Né à Paris le 15 novembre 1798, Abel fut baptisé à Nancy dix-neuf mois plus tard. A défaut de son acte de naissance, qui a péri, lors des incendies de la Commune, avec tous les registres de l'état civil antérieurs à 1860, nous pouvons donc donner son acte de baptême, copié sur les registres de la paroisse Saint-Epvre. Il porte la date du 1er thermidor an VIII (20 juillet 1800):

Jean-François, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, chef de bataillon, et de Sophie-Françoise Trébuchet, a été baptisé le 1er thermidor an VIII, âgé d'environ dix-neuf mois ; a eu pour parrain François-Juste Hugo, fils majeur de feu Joseph Hugo, oncle paternel de l'enfant, et pour marraine Jeanne-Marguerite Michaud, veuve de Joseph Hugo, ayeule maternelle, qui ont signé.

Pagnant. — Hugo Jeune. — Michaud, veuve Hugo.

Pagnant était le curé constitutionnel de la paroisse Saint-Epvre.

Le second des trois frères, Eugène, naquit à Nancy le 29 fructidor an VIII (16 septembre 1800). Son acte de naissance fut dressé le lendemain par Bouteiller, adjoint au maire, en présence d'André-Urbain Decomble, caissier de la recette d'arrondissement, et de Julie Hugo, âgée de vingt-neuf ans.

Le chef de bataillon Hugo, appelé, dans les premiers mois de 1801, à commander le quatrième bataillon de la 20e demi-brigade, en garnison à Besançon, y avait fait venir sa femme et ses deux enfants. C'est dans cette ville que Victor Hugo est né, le 26 février 1802 (7 ventôse an X).

Voici l'extrait de naissance :

Du huitième du mois de ventôse l'an dix de la République.

Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure) ; — profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon : — mariés ; — présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. — Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

Premier témoin, Jacques Delelée, chef de brigade, aide-de-camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

Second témoin, Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée à la dite ville.

Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

Et ont signé : Hugo, Dessirier, épouse Delelée, Delelée.

Constaté suivant la loi par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'Etat civil.

En 1798, le capitaine Hugo et sa femme n'avaient pas fait baptiser leur fils aîné, Abel ; mais on vient de voir qu'en 1800, ils avaient réparé cette omission. Comment supposer qu'en 1802, après le rétablissement de la religion en France, ils auraient négligé de faire conférer le baptême à leur nouvel enfant ? Nous trouvons d'ailleurs, au chapitre IV de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, une lettre écrite par Madame Hugo au général *Victor* Lahorie et dans laquelle elle lui disait : « A la veille d'être mère d'un troisième enfant, il me serait très agréable que vous fussiez le parrain de l'enfant qui va venir. » Lahorie

accepta. Il n'est donc pas douteux pour nous que M. Victor Hugo ait été baptisé ; nous devons dire cependant que nous avons fait compulser les registres de toutes les paroisses de Besançon pendant l'année 1802, et que l'ami qui avait bien voulu se charger pour nous de ces recherches n'a pas trouvé trace de l'acte de baptême de *Marie-Victor Hugo*.

II

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
J'errai, je parcourus la terre avant la vie.

Rien n'est plus exact que ces deux vers du poète, empruntés à la pièce des *Odes et Ballades* qui a pour titre : *Mon enfance*. A peine âgé de six semaines, il faisait son premier voyage et allait de Besançon à Marseille. De Marseille, le quatrième bataillon de la 20e demi-brigade fut envoyé en Corse et à l'île d'Elbe. Les trois fils du commandant Hugo le suivirent et, pendant trois ans, ils allèrent d'une île à l'autre, tantôt à Porto-Ferrajo, tantôt à Bastia. La première langue que balbutia le jeune Victor fut donc l'italien des îles, c'est-à-dire la même langue qu'avait, aux mêmes lieux, parlée l'enfant qui devait être Napoléon.

Jean-Jacques Rousseau disait de la Corse, en 1762, dans un chapitre du *Contrat social* : « J'ai quelque pressentiment que cette petite île étonnera l'Europe [1]. »

[1] *Contrat social*, l. II, ch. x.

Nul doute que, dans l'opinion de M. Victor Hugo, *cette petite île* n'ait doublement justifié le pressentiment de Jean-Jacques, puisqu'elle a été la nourrice de deux hommes également grands, — à ses yeux du moins, — l'homme d'Austerlitz et l'homme d'*Hernani*, le captif de Sainte-Hélène et le proscrit de Guernesey, le poète et l'empereur, géants tous deux, occupant, dans l'ordre de l'action et dans l'ordre de la pensée, les deux sommets du dix-neuvième siècle... et de tous les siècles, — Napoléon Bonaparte et... Victor Hugo !

> Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
> Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
> L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
> Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont[1] !

Sur la fin de l'an XIII (septembre 1805), Mme Hugo, dont le mari avait reçu l'ordre d'embarquer son bataillon pour Gènes et de gagner à marches forcées

[1] *Hernani*, acte IV, scène II. — Se faire accepter comme l'héritier véritable, comme le successeur et l'égal de Napoléon le Grand, telle a été, pendant plus de vingt ans, la préoccupation principale de l'auteur de *Napoléon le Petit*. Il lui plaît que l'on voie en lui « l'homme prédestiné qui devait, en se combinant avec Napoléon, selon la mystérieuse algèbre de la Providence, donner complète à l'avenir la formule générale du dix-neuvième siècle ». — « Jusqu'ici, écrivait-il encore en 1833, vous n'avez qu'un profil de ce siècle, Napoléon : laissez se dessiner l'autre. La physionomie de cette époque ne sera fixée que lorsque la révolution française, qui s'est faite homme dans la société sous la forme de Bonaparte, se sera faite homme dans l'art. Et cela sera. Notre siècle tout entier s'encadrera et se mettra de lui-même en perspective entre ces deux grandes vies parallèles, l'une du soldat, l'autre de l'écrivain, l'une toute d'action, l'autre toute de pensée, qui s'expliqueront et se commenteront sans cesse l'une par l'autre. Marengo, les Pyramides, Austerlitz, la Moskowa, Montereau, Waterloo, quelles épopées ! Napoléon a ses poèmes, le poète aura ses batailles. » (*Littérature et Philosophie mêlées*, p. 341.)

l'Adige et l'armée d'Italie[1], quitta la Corse avec ses trois fils et vint à Paris, où elle se logea au numéro 24 de la rue de Clichy, dans une maison aujourd'hui démolie et qui se trouvait sur l'emplacement occupé par le square de l'église de la Trinité.

Pendant que Victor allait à l'école rue du Mont-Blanc[2], Napoléon entrait à Vienne, gagnait la bataille d'Austerlitz, signait le traité de Presbourg, donnait à son frère Louis le trône de Hollande et le trône de Naples à son frère Joseph. Le chef de bataillon Hugo, qui avait connu le prince Joseph à Lunéville, passait à son service, s'emparait de Michel Pezza, dit Fra-Diavolo, partisan habile et redouté, dont les coups de main, presque toujours couronnés de succès, inquiétaient vivement la royauté nouvelle, et se voyait récompensé de ses services par le brevet de colonel de Royal-Corse et par le titre de gouverneur de la province d'Avellino[3].

Son premier soin fut d'écrire à sa femme de venir le rejoindre ; et, à la fin d'octobre 1807, Mme Hugo se mit en route avec ses enfants. Les voyageurs traversèrent le mont Cenis, virent Turin, Florence, Rome, et arrivèrent à Naples :

Naple aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant[4].

[1] *Mémoires du général Hugo*, t. I, p. 112.
[2] Aujourd'hui la rue de la Chaussée-d'Antin.
[3] *Mémoires du général Hugo*, t. I, p. 179.
[4] *Mon enfance* (*Odes et Ballades*).

De Naples on se rendit à Avellino, ville pittoresque, pays abrupt et sauvage, semé de défilés, de gorges, de montagnes, fait à souhait pour emplir d'images inoubliables les yeux et l'esprit de l'enfant que la fée de la poésie semblait prendre plaisir à promener ainsi du berceau de Napoléon à la tombe de Virgile.

Pendant son séjour à Avellino, son père le fit inscrire sur les contrôles du régiment de Royal-Corse. M. Victor Hugo a donc été enfant de troupe, ce qui lui a permis de dire plus tard :

Moi qui fus un soldat quand j'étais un enfant !

Et ailleurs :

J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

Seulement lorsqu'il a rappelé ce souvenir dans sa lettre *à Charles Hugo*[1], il l'a fait avec son inexactiude accoutumée : « *A ma naissance*, j'ai été inscrit par mon père sur les contrôles du Royal-Corse. (Oui, Corse. Ce n'est pas ma faute.) » A la naissance du poète, en 1802, le régiment de Royal-Corse n'existait pas. Il fut créé seulement en 1806, dans le royaume de Naples, pour aider le roi Joseph à combattre les partisans de la Pouille et des Calabres[2].

Au mois de juin 1808, Joseph *passa* roi d'Espagne. Dès son arrivée à Madrid, il adressa au gouverneur d'Avellino, par un courrier extraordinaire, une lettre dans laquelle il lui proposait de venir le rejoindre[3].

1 18 décembre 1869. *Pendant l'Exil*, par Victor Hugo, p. 382.
2 *Mémoires du général Hugo*, t. I, ch. XXVI.
3 *Ibid.*, t. I, p. 187.

Le colonel Hugo accepta l'offre qui lui était faite et se dirigea immédiatement vers l'Espagne, tandis que sa famille revenait à Paris. Mme Hugo se logea d'abord dans une maison voisine de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, puis, au bout de peu de temps, s'installa, tout près du Val-de-Grâce, au rez-de-chaussée d'une vaste maison qui avait été, avant la révolution, le couvent des Feuillantines.

M. Victor Hugo a immortalisé, dans ses poésies, le souvenir de la maison et du jardin des Feuillantines. Il y a passé les trois années écoulées depuis la fin de 1808 jusqu'à son départ pour l'Espagne, au printemps de 1811. Lorsqu'il revint de Madrid, au commencement de 1812, il rentra aux Feuillantines pour y demeurer jusqu'au 31 décembre 1813. Qui n'a présente à la mémoire la pièce des *Rayons et des Ombres : Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813* ?

> Le jardin était grand, profond, mystérieux,
> Fermé par de hauts murs aux regards curieux...
> Et tout ce beau jardin, radieux paradis,
> Tous ces vieux murs croulants, toutes ces jeunes roses,
> Tous ces objets pensifs, toutes ces douces choses,
> Parlèrent à ma mère avec l'onde et le vent,
> Et lui dirent tout bas : « Laisse-nous cet enfant !... [1] »

Il est revenu ailleurs, — non plus en vers cette fois, — sur ces radieux souvenirs, colorés des premiers feux du matin et trempés des larmes de l'aurore :

[1] Voy. aussi, dans *les Contemplations*, la pièce intitulée : *Aux Feuillantines*.

Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce.

Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin.

La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pepa.

Nos mères ont dit d'aller courir ensemble [1]...

La charmante Pepa, c'est Mlle Foucher, celle qui sera quelques années plus tard la femme du poète et sur laquelle il a écrit là, dans le *Dernier jour d'un condamné*, livre étrange où l'on ne s'attendait guère à les rencontrer, des pages vraiment délicieuses.

III

Cependant, à l'heure même où le vieil enclos des Feuillantines est témoin de ces fraîches idylles, là-bas, en Espagne, les bataillons s'entre-choquent, le canon tonne avec fureur, le sang coule dans les ravins comme l'eau des torrents, et le vieux soldat, le père, songeant, le soir de la bataille, aux trois enfants dont il est séparé depuis tant de mois, sent une larme humecter sa paupière, pendant que, suivi de son hussard fidèle, il parcourt à cheval

Le champ couvert de morts sur qui tombe la nuit [2].

[1] *Le Dernier jour d'un condamné*, ch. XXXIII.
[2] *Après la bataille*. (*La Légende des siècles*, XIII.)

La situation de l'ancien colonel du Royal-Corse a d'ailleurs singulièrement grandi. Il a été nommé successivement aide de camp du roi, général, premier majordome du palais, comte de Cisuentes, inspecteur général de tous les corps formés et à former dans la péninsule, gouverneur des trois provinces d'Avila, de Ségovie et de Soria. Le siège de son gouvernement était établi à Ségovie.

Au printemps de 1811, il appela auprès de lui Mme Hugo et ses fils, qui partirent avec un convoi composé de quinze cents fantassins, de cinq cents chevaux et de quatre canons. On traversa successivement Irun, Ernani, Tolosa, Burgos, Valladolid et Ségovie :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois, Vittoria ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours[1]...

Le général n'était plus à Ségovie, où il avait été remplacé par le comte de Tilly, et Mme Hugo en repartit, au bout de quelques jours, pour conduire ses enfants à Madrid. La famille du majordome du palais s'installa au palais Masserano, dont Victor et son frère Eugène sortirent bientôt pour être pensionnaires au collège des Nobles. Abel resta pour être page du roi Joseph. Victor, que l'on destinait, lui aussi, à entrer dans les pages, vécut un an entre les quatre grands murs du collège, où il eut pour ami le fils

[1] *Mon enfance. (Odes et Ballades.)*

aîné du duc de Benavente, qu'il devait retrouver à Paris, en 1825. C'est à lui qu'est adressée l'ode vingt et unième des *Odes et Ballades : A RAMON, duc de Benav.* :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné,
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné !
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Le collège des Nobles était fréquemment témoin de *ces combats d'enfants pour le grand empereur*, dont l'auteur des *Orientales* fait quelque part mention [1], et où les fils du premier majordome du palais rencontraient surtout pour adversaires deux Espagnols : l'un, appelé Frasco, comte de Belverana, qui, un jour, se jeta sur Eugène et le blessa à la joue, ce qui lui a valu de donner son nom à l'un des personnages les moins sympathiques des drames de M. Victor Hugo, à ce *Gubetta, comte de Belverana, gentilhomme castillan*, l'âme damnée de Lucrèce Borgia, *Gubetta-poison, Gubetta-poignard*, *Gubetta-gibet* [2] ; — l'autre « un affreux grand gaillard, à cheveux crépus, à mains griffues, mal bâti, mal peigné, mal lavé, hargneux et risible [3] », qui s'appelait Elespuru, et dont le nom

[1] *Les Orientales*, XLI.
[2] *Lucrèce Borgia*, acte Ier, 1re partie.
[3] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 200.

s'est retrouvé plus tard sous la plume du poète, qui, sans doute en souvenir de quelques taloches reçues, en a fait l'un des quatre fous de *Cromwell*, celui qui chante, au troisième acte du drame :

Oyez ceci, bonnes âmes !
J'ai voyagé dans l'enfer.
Moloch, Sadoch, Lucifer
Allaient me jeter aux flammes,
Avec leurs fourches de fer.
Déjà prenait feu mon linge ;
Mon pourpoint était roussi ;
Mais par bonheur, Dieu merci !
Satan me prit pour un singe,
Et me lâcha : — Me voici.

IV

Au commencement de 1812, en présence de la tournure fâcheuse que prenaient les affaires des Français en Espagne, le général Hugo jugea prudent de renvoyer à Paris sa femme et ses deux plus jeunes enfants. L'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père.

Mme Hugo reprit son logement des Feuillantines, et c'est là qu'Eugène et Victor achevèrent leur éducation classique sous le vieux maître, M. Larivière, qui, de 1808 à 1811, leur avait enseigné les premiers éléments du latin. Depuis qu'il est devenu républicain, M. Victor Hugo a trouvé bon de faire de son vieux maître un émule du P. Loriquet, afin de bien montrer que, s'il avait été, sous la Restauration, catholique et royaliste, il en fallait rendre respon-

sable l'*éducation cléricale* dont son enfance avait été victime, l'*étroite éducation de caste et de clergé* qui avait déformé son intelligence.

Au commencement de ce siècle, dit-il, un enfant habitait, dans le quartier le plus désert de Paris, une grande maison qu'entourait et qu'isolait un grand jardin. Cet enfant vivait là, seul, avec sa mère et ses deux frères et un vieux prêtre, ancien Oratorien, encore tout tremblant de 93, digne vieillard persécuté jadis et indulgent maintenant, qui était leur clément précepteur, et qui leur enseignait baucoup de latin, un peu de grec et pas du tout d'histoire..... Le digne prêtre-précepteur s'appelait l'abbé de la Rivière.

Avoir été enseigné dans sa première enfance par un prêtre est un fait dont on ne doit parler qu'avec calme et douceur ; ce n'est ni la faute du prêtre ni la vôtre. C'est, dans des conditions que ni l'enfant ni le prêtre n'ont choisies, une rencontre malsaine de deux intelligences, l'une petite, l'autre rapetissée, l'une qui grandit, l'autre qui vieillit. La sénilité se gagne. Une âme d'enfant peut se rider de toutes les erreurs d'un vieillard.....

Le prêtre a été lui-même anciennement le patient de cet enseignement dont il est aujourd'hui l'opérateur ; devenu maître, il est resté esclave. De là ses leçons redoutables. Quoi de plus terrible que le mensonge sincère ? Le prêtre enseigne le faux, ignorant le vrai ; il croit bien faire.

Cet enseignement a cela de lugubre que tout ce qu'il fait pour l'enfant est fait contre l'enfant ; il donne lentement on ne sait quelle courbure à l'esprit ; c'est de l'orthopédie en sens inverse ; il fait tors ce que la nature a fait droit ; il lui arrive, affreux chefs-d'œuvre, de fabriquer des âmes difformes, ainsi Torquemada ; il produit des intelligences inintelligentes, ainsi Joseph de Maistre ; ainsi tant d'autres, qui ont été les victimes de cet enseignement avant d'en être les bourreaux.

Étroite et obscure éducation de caste et de clergé qui a pesé sur nos pères et qui menace encore nos fils !

Cet enseignement inocule aux jeunes intelligences la vieillesse des préjugés ; il ôte à l'enfant l'aube et lui donne la nuit, et il aboutit à une telle plénitude du passé, que l'âme y est comme noyée, y devient on ne sait quelle éponge de ténèbres et ne peut plus admettre l'avenir...

Les trois écoliers des Feuillantines étaient soumis à ce périlleux enseignement [1].

Il est fâcheux, pour ce plaidoyer du poète, que les bases sur lesquelles il repose aient été détruites d'avance par le *témoin de sa vie,* c'est-à-dire par lui-même. On lit, en effet, au tome premier de ses *Mémoires*, une page singulièrement curieuse sur *le digne prêtre-précepteur*, M. Larivière.

Voici cette page :

La mère s'inquiéta bientôt de commencer leur éducation. Ils n'avaient pas, surtout Victor, l'âge du collège ; elle les envoya d'abord à une école de la rue Saint-Jacques, où un brave homme et une brave femme enseignaient aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'arithmetique. Le père et la mère Larivière, comme les appelaient les écoliers, méritaient cette appellation par la paternité et la maternité de leur enseignement. Ça se passait en famille. La femme ne se gênait pas, la classe commencée, pour apporter au mari sa tasse de café au lait, pour lui prendre des mains le devoir qu'il était en train de dicter, et pour dicter à sa place pendant qu'il déjeunait.

Ce Larivière, du reste, était un homme instruit et qui eût pu être mieux que maître d'école. Il sut très bien, quand il le fallut, enseigner aux deux frères le latin et le grec. C'était un ancien prêtre de l'Oratoire. La révolution l'avait épouvanté, et il s'était vu guillotiné s'il ne se mariait pas ; il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il

[1] *Actes et paroles*, par V. Hugo, t. I. *Introduction*. 1875.

n'était pas allé chercher sa femme bien loin ; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui, sa servante[1].

Allons ! avouez-le, avec ce prêtre jureur qui a épousé sa servante, nous voilà loin, bien loin de Joseph de Maistre et du P. Loriquet !

Est-ce tout ? Non. Le poète a eu un autre maître que le *digne abbé-précepteur*, il a eu sa mère.

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,
Trois maîtres : un jardin, un vieux prêtre et ma mère[2].

Or le système d'éducation de Mme Hugo était encore moins *clérical* que celui du « père et de la mère Larivière ». Mme Roland raconte, dans ses *Mémoires*, qu'un jour, toute jeune encore, elle lisait *Candide*, lorsqu'elle fut surprise par une voisine, Mme Charbonné, qui dénonça le fait à sa mère et lui en témoigna son étonnement. « Ma mère sans lui répondre, continue Mme Roland, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette femme à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis onques je n'ai souri à Mme Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était[3]. »

Mme Hugo faisait mieux encore que cette excellente Mme Phlipon. Aimant beaucoup à lire, et ne voulant

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 57.
[2] *Les Rayons et les Ombres*.
[3] *Mémoires de Mme Roland*, édition Dauban, p. 17.

pas s'exposer à entamer une lecture ennuyeuse, *elle faisait essayer ses livres par ses enfants*. Ici encore, il faut citer les propres paroles de l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie:*

Mme Hugo était pour l'éducation en liberté. On a déjà vu qu'en fait de culte elle n'avait pas voulu violenter l'âme de ses fils et leur faire leur religion : elle ne gênait pas plus leur intelligence que leur conscience. Elle lisait beaucoup et avait un abonnement à l'année chez un loueur de livres. Quand on aime lire, quelque livre qu'on ait commencé, on va jusqu'au bout ; afin de ne pas s'engager dans une lecture trop ennuyeuse, Mme Hugo faisait essayer ses livres par ses enfants. Elle les envoyait chez son loueur, un nommé Royol, qui était un bonhomme très particulier... Les deux frères (Eugène et Victor) allaient chez ce bonhomme, fourrageaient dans sa bibliothèque, et emportaient ce qu'ils voulaient. Avec ces deux pourvoyeurs qui ne manquaient jamais à sa faim de livres, Mme Hugo en consomma effroyablement et eut bientôt épuisé le rez-de-chaussée du bonhomme Royol ; il avait bien encore un entresol, mais il ne se souciait guère d'y introduire des enfants ; c'était là qu'il reléguait les ouvrages d'une philosophie trop hardie ou d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux. Il fit l'objection à la mère, qui lui répondit que les livres n'avaient jamais fait de mal, et les deux frères eurent la clef de l'entresol.

L'entresol était un pêle-mêle. Les rayons n'avaient pas suffi aux livres et le plancher était couvert. Pour n'avoir pas la peine de se baisser et de se relever à tout moment, les enfants se courbaient à plat ventre et dégustaient ce qui leur tombait sous la main. Quand l'intérêt les empoignait, ils restaient quelquefois là des heures entières. Tout était bon à ces jeunes appétits, prose, vers, mémoires, voyages, sciences. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Diderot ; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même nature[1].

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I. p. 213-215.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !

Cette *étroite et obscure éducation de caste et de clergé* qui a pesé sur l'enfance du poète ; cet *enseignement lugubre* qui a *cloîtré* sa jeunesse dans *Loriquet* [1], les voilà ! Nous savons maintenant quelle réalité se cache sous cette légende de l'*éducation cléricale* de M. Hugo. La réalité, la voici : une *éducation en liberté ;* pour maître, un prêtre apostat, qui se fait à l'occasion remplacer dans sa classe par sa cuisinière, devenue sa femme ; pour guide, une mère voltairienne, dont l'un des principes est que les livres, — même les livres obscènes, — n'ont jamais fait de mal ; — pour salle d'études, l'entresol d'un *bonhomme très particulier*, qui avait entassé là, pêle-mêle, les ouvrages de Voltaire et de Louvet, de Diderot et de Restif de la Bretonne [2] !

V

Il était essentiel de rétablir la vérité sur ce point, et ce n'est pas ma faute, si je n'ai pu le faire sans montrer la mère du poète telle que lui-même nous l'a peinte. En reproduisant ces pages sur Mme Hugo, dictées par son fils, écrites par sa belle-fille, je ne pouvais me défendre de reporter ma pensée sur cette admirable et noble femme qui a été la mère de Lamar-

[1] *Les Contemplations*, t. II, p. 85.

[2] « Il passa cette année à lire toutes sortes de livres, même *les Contemporaines* de Restif de la Bretonne. » (Sainte-Beuve, *Biographie des Contemporains*, 1831.)

tine, et dont il nous a laissé, dans les *Confidences*, un si vivant portrait :

Ma pensée, dit-il, toujours en communication avec celle de ma mère, se développait, pour ainsi dire, dans la sienne... Le goût de la lecture m'avait pris de bonne heure... Je regardais avec envie les volumes rangés sur quelques planches dans un petit cabinet du salon. Mais ma mère modérait chez moi cette impatience de connaître ; elle ne me livrait que peu à peu les livres et avec intelligence.....

On peut dire que ma mère vivait en Dieu, autant qu'il est permis à une créature d'y vivre. Il n'y a pas une face de son âme qui n'y fût sans cesse tournée, qui ne fût transparente, lumineuse, réchauffée par ce rayonnement d'en haut, découlant directement de Dieu sur nos pensées. Il en résultait pour elle une piété qui ne s'assombrissait jamais. Elle croyait humblement, elle aimait ardemment, elle espérait fermement...

Elle était née pieuse, comme on naît poète ; la piété, c'était sa nature ; l'amour de Dieu, c'était sa passion ! mais cette passion, par l'immensité de son objet et par la sécurité même de sa jouissance, était sereine, heureuse et tendre comme toutes ses autres passions.

Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle... Sa piété, qui découlait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle, et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir, et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne pas l'avoir connu ; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous.

Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage [1].

Et maintenant viennent la jeunesse et ses passions, la vieillesse et ses douleurs, les révolutions et leurs orages, le fils d'une telle mère pourra voir s'obscurcir et se voiler les rayons de la foi qu'elle a déposée au fond de son âme ; comme la lampe qui veille au fond du sanctuaire, elle ne s'éteindra jamais tout à fait. Il ne descendra jamais à d'indignes blasphèmes ; même au plus profond de sa chute, il balbutiera encore avec respect et avec amour le nom du Dieu qui a béni son enfance, et lorsque approchera l'heure suprême, il pressera sur ses lèvres mourantes le crucifix qui a reçu le dernier soupir de sa mère !

Il ne m'appartient pas d'insister plus longuement sur le rapprochement auquel j'ai été conduit presque

[1] *Les Confidences*, par A. de Lamartine. l. IV. — Le *Manuscrit de ma mère*, publié par A. de Lamartine. — Chateaubriand a dit de sa mère, dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* : « Pour la piété, ma mère était un ange. » — Béranger a dit de la sienne « qu'elle servait dans les troupes légères du beau sexe, qu'elle aimait la toilette au-dessus de tout.

malgré moi ; j'estime d'ailleurs que ce serait manquer à l'admiration même et au respect que je professe pour la mère de Lamartine que d'opposer sa mémoire à celle de la mère de M. Victor Hugo. Mais je tiens en même temps que la critique littéraire ne serait plus qu'un jeu puéril, si elle se refusait à proclamer les enseignements qui se dégagent de la vie et des œuvres des écrivains qu'elle étudie. Or, ici, comment ne pas faire remarquer que les leçons reçues au foyer de la famille par l'enfant qui sera, un jour, un poète, un orateur ou un historien, sont les plus puissantes de toutes ; qu'à cet enfant, à ce jeune homme, destiné à répandre un jour autour de lui la poésie ou l'éloquence, elles impriment une direction favorable ou funeste, qui sera le salut ou la perte de bien des âmes ? Mères, dont le fils porte au front le signe du génie, n'oubliez jamais la grandeur de la mission que Dieu vous a donnée ; n'oubliez pas que vous avez charge d'âmes, non seulement de l'âme de cet enfant que vous avez nourri de votre lait, mais encore de toutes ces âmes à qui votre fils versera le lait et le vin de sa parole.

VI

Par une contradiction singulière, en même temps qu'il nous peint son enfance courbée sous le joug d'une *étroite et obscure éducation de caste et de clergé,*

et cet enseignement lugubre *inoculant à sa jeune intelligence la vieillesse des préjugés* [1], M. Victor Hugo s'attache à nous persuader qu'il est non seulement un républicain de la veille, mais encore un républicain de naissance. Dans l'introduction de son livre *Actes et Paroles,* il se réclame de son parrain, le général Lahorie, qui lui aurait donné, aux Feuillantines, à l'heure où l'Empire était à son apogée, des leçons de républicanisme. Lahorie, qui avait été impliqué dans la conspiration de Georges Cadoudal, de Pichegru et de Moreau, en 1804, — et non en 1801, — comme le dit M. Victor Hugo, par distraction [2], — et qui devait être fusillé dans la plaine de Grenelle, le 23 octobre 1812, pour la part qu'il avait prise à la conspiration du général Malet, — était venu demander à Mme Hugo, qui le lui avait généreusement accordé, un asile aux Feuillantines. C'est là que se serait passée, en 1809, la scène dont l'auteur d'*Actes et Paroles* nous a tracé un si dramatique récit. Trois généraux, les comtes Drouet, Lucotte et de Tilly, sont venus visiter Mme Hugo. C'est le soir, le grand jardin est dans l'ombre, tandis qu'au dehors resplendit la clarté d'une fête en l'honneur de l'empereur et de la grande armée. La coupole du Panthéon est entourée d'un cercle d'étoiles, le dôme du Val-de-Grâce dresse une flamme à son sommet ; le canon des Invalides tire de quart d'heure en quart d'heure. Les trois généraux se promènent dans les herbes du vieux jardin ; ils causent,

[1] *Actes et paroles*, par Victor Hugo. *Introduction.*
[2] *Avant l'Exil*, p. 19.

et le jeune Victor, marchant à leurs côtés, grave au fond de sa mémoire chacune de leurs paroles. Soudain, dans le clair-obscur des arbres, apparaît Lahorie.

— Quelqu'un est plus grand que Napoléon, dit Lahorie au général Lucotte.

— Qui ?

— Bonaparte.

Il y eut un silence. Lucotte le rompit.

— Après Marengo ?

Lahorie répondit.

— Avant Brumaire..... Brumaire, c'est la chute.

— De la République, oui.

— Non, de Bonaparte.

Les trois hommes écoutaient, stupéfaits et sérieux.

Lucotte s'écria :

— Tu as raison. Pour effacer Brumaire, je ferais tous les sacrifices. La France grande, c'est bien ; la France libre, c'est mieux.

— La France n'est pas grande si elle n'est pas libre.

— C'est encore vrai. Pour revoir la France libre, je donnerais ma fortune. Et toi ?

— Ma vie, dit Lahorie.

Il y eut encore un silence. On entendait le grand bruit de Paris joyeux ; les arbres étaient roses ; le reflet de la fête éclairait les visages de ces hommes ; les constellations s'effaçaient au-dessus de nos têtes dans le flamboiement de Paris illuminé ; la lueur de Napoléon semblait remplir le ciel.

Tout à coup l'homme si brusquement apparu se tourna vers moi qui avais peur et me cachais un peu, me regarda fixement et me dit :

— Enfant, souviens-toi de ceci : avant tout, la liberté.

Et il posa sa main sur ma petite épaule, tressaillement que je garde encore.

Puis il répéta :

— Avant tout, la liberté.

Et il rentra sous les arbres d'où il venait de sortir [1].

La scène est belle ; est-elle vraie ?

Suivant M. Victor Hugo, sa mère assistait à l'entretien de Lahorie avec le général Lucotte, et c'était à elle que ce dernier était venu faire visite. Comment alors expliquer ce passage de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : « Mme Hugo, à la cour du roi Joseph, — en 1811, — fit plusieurs connaissances, entre autres celle du général Lucotte, qui était, comme son mari, majordome et comte [2]. » Si Mme Hugo a fait la connaissance du général Lucotte, à Madrid, en 1811, elle ne l'avait donc pas reçu chez elle en 1809 ? Il y avait d'ailleurs une excellente raison pour que le général Lucotte ne se trouvât pas en 1809 aux Feuillantines. Attaché à la fortune de Joseph, qu'il avait servi à Naples, il l'avait suivi en Espagne en 1808, et il y resta jusqu'en 1813 [3]. Le comte de Tilly était également en Espagne en 1809, et il se signala particulièrement à la bataille d'Ocana, livrée et gagnée par le maréchal Soult, le 19 novembre de cette même année [4]. Lorsque Mme Hugo vint à Ségovie, en 1811, ce fut le comte de Tilly qui lui fit les honneurs de cette ville ; et il ressort du récit même de *Victor Hugo raconté* qu'elle le voyait alors pour la première fois [5]. Quant au général Drouet, comte d'Erlon, il était, en

1 *Actes et Paroles*, Introduction.

2 *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 184.

3 *Biographie universelle*, t. LXXII.

4 *Biographie moderne*, t. III.

5 *Victor Hugo raconté*, etc., t. I.

1809, employé dans le Tyrol, sous les ordres du maréchal Lefebvre [1].

Les trois interlocuteurs de Lahorie lui font donc défaut. Ses antithèses sur Bonaparte et Napoléon, sur Brumaire et Marengo, sur Brumaire qui est la chute, — non de la république, — mais de Bonaparte il paraît que l'on cultivait l'antithèse, sous le premier empire, entre généraux, avec autant d'ardeur et de succès que, sous le gouvernement de Juillet, entre romantiques, toutes ces belles paroles se heurtent, du reste, à une autre impossibilité : Lahorie avait coopéré au 18 Brumaire et il en tirait gloire. L'*Histoire de la conspiration du général Malet*, par l'abbé Lafon, l'un des conjurés, ne laisse à cet égard aucun doute. Devant la commission militaire chargée de juger le général Malet et ses coaccusés, Lahorie fit la déclaration suivante : « Je n'ai pas cru concourir à une conspiration ; j'ai cru concourir à la formation d'un nouveau gouvernement, comme *j'ai concouru au 18 Brumaire*. C'était dans Paris un même état de tranquillité. Trompé par ce souvenir, j'ai pu, plus qu'un autre, être dans l'erreur ; et j'y ai été, j'en conviens : je dirais franchement si j'avais eu un tort [2]. »

Tout le monde a lu, dans les *Châtiments*, la belle pièce intitulée *l'Expiation*. Dans une suite de tableaux d'un dessin vigoureux et d'un coloris superbe, le poète fait passer sous nos yeux la retraite de Moscou,

[1] *Biographie moderne*, t. I.

[2] *Histoire de la conspiration du général Malet*, par M. l'abbé Lafon, p. 125.

la déroute de Waterloo, l'agonie de Sainte-Hélène. A chaque nouveau coup qui le frappe, *est-ce le châtiment, Seigneur ?* demande Napoléon, et une voix lui répond dans l'ombre : Non !

L'empereur a été ramené sur les rives de la Seine, il dort dans son tombeau des Invalides, confiant et tranquille, sacré par l'exil et par la mort. Une nuit, il s'éveille. Une vision, où l'horrible le dispute au grotesque, emplit sa paupière : son nom sert d'enseigne à une baraque de la foire :

On quête des liards dans le petit chapeau.

La redingote grise, couverte de taches sordides, s'étale sur le dos de Cartouche ; et, à la porte de la baraque, des pitres essouflés se démènent en criant :

Nous sommes les neveux du grand Napoléon.

L'horrible vision s'évanouit. L'empereur, désespéré, pousse un cri :

Les victoires de marbre à la porte sculptées,
Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur,
Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,
Écoutaient le Titan pleurant dans les ténèbres.
Et lui cria : — Démon aux visions funèbres,
Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, dit la voix.
La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange,
Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge ;
Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César :
Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
Leva sa face pâle et lut : — DIX-HUIT BRUMAIRE !

Quand M. Victor Hugo écrivait ces vers, se

doutait-il que son *parrain* avait été l'un des auteurs du *Dix-huit Brumaire*, de ce *crime*, le plus grand de l'histoire, à ses yeux... après le *Deux Décembre* ? Lahorie effaça-t il du moins sa faute le jour où il prit part à la conspiration du général Malet ? Aucunement. Cette conspiration, en effet, n'était rien moins qu'une entreprise républicaine. M. Albert Duruy a très-bien démontré qu'elle avait pour but le rétablissement de la Monarchie légitime [1]. Parmi les membres du gouvernement provisoire appelé à remplacer le gouvervement impérial, figuraient le général Moreau, le duc Mathieu de Montmorency et le comte Alexis de Noailles. Un des articles du sénatus-consulte, préparé par Malet et par l'abbé Lafon, son principal complice, portait que tous les émigrés seraient rappelés; un autre, qu'une députation « serait envoyée à Sa Sainteté Pie VII, pour le supplier, au nom de la nation, d'oublier les maux qu'il a soufferts et pour l'inviter à venir à Paris, avant de retourner à Rome ». Étranges républicains, il le faut avouer, que ces hommes qui jouaient leur tête pour rouvrir aux émigrés les portes de la France, pour rouvrir au pape les portes de l'Italie ! J'estime que M. Hugo a commis une imprudence, en évoquant le souvenir de Lahorie, et puisqu'il lui plaît d'antidater son républicanisme, il faut qu'il cherche d'autres *parrains* !

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1879.

VII

La conspiration de Malet avait éclaté au milieu des prospérités de l'empire, comme dans un ciel pur l'éclair précurseur de l'orage. La nouvelle en parvint à Napoléon, à Mikalewska, le 6 novembre 1812, « à l'instant même, dit l'historien de la grande armée, où les nuées, chargées de frimas, crevaient sur nos têtes [1]. »

A partir de ce moment, les désastres se succèdent sans relâche au midi comme au nord de l'Europe. Le 21 juin 1813, la défaite de Vittoria entraîne la chute du roi Joseph et l'évacuation de l'Espagne. Le roi détrôné congédia les officiers de sa maison. Le général Hugo, qui perdait du même coup son titre de premier majordome du palais, ses trois gouvernements et son commandement à l'armée, revint à Paris avec son fils Abel, et, après avoir embrassé ses plus jeunes enfants, se rendit aux eaux pour soigner une blessure qu'il avait reçue au pied.

Un autre changement, presque une révolution, s'opérait à cette époque dans la vie de Mme Hugo et de ses fils : la ville de Paris expropria le jardin des Feuillantines pour prolonger la rue d'Ulm :

[1] Philippe de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, t. II, p. 169.

Un jardin verdissait où passe cette rue [1].

Mme Hugo dut chercher une autre maison. Le 31 décembre 1813, elle s'installa rue du Cherche-Midi, presque en face de l'hôtel des conseils de guerre, où logeait un intime ami de la famille, M. Foucher.

C'était le moment où les armées alliées franchissaient le Rhin et envahissaient la France. Le 9 janvier 1814, le général Hugo reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de Thionville. Il y déploya un talent et une énergie qui furent couronnés de succès. L'empire était tombé ; le 6 avril, Napoléon avait signé à Fontainebleau l'acte de son abdication ; le 12 avril, les Bourbons étaient rentrés à Paris : Thionville tenait encore. La place ne fut rendue que le 20 avril.

Pendant les Cent-Jours, le général fut de nouveau appelé à la défendre. Cette fois encore, il se montra à la hauteur de sa mission. Les Prussiens n'entrèrent dans la forteresse dont la garde lui avait été confiée, que le 20 septembre 1815, trois mois après Waterloo.

M. Victor Hugo ne s'est pas fait faute d'attaquer, à cette occasion, le gouvernement royal, et de montrer la Restauration punissant son père d'avoir conservé à la France une de ses meilleures places fortes. « On en voulait, dit-il, au général Hugo d'avoir été si incommode aux alliés et d'avoir arrêté si longtemps les Hessois devant Thionville. Avoir refusé de rendre à l'étranger une forteresse française, c'était alors une trahison... En septembre 1815, la Restauration se

[1] *L'Année terrible*, par V. Hugo.

crut assez forte pour punir ceux qui avaient résisté à l'invasion : le général Hugo fut destitué de son commandement et mis hors d'activité[1]. »

C'est le général Hugo lui-même qui va répondre à ces accusations sans vérité comme sans justice :

L'empereur Napoléon ne m'aimait pas..... Il me traitait quelquefois avec une négligence et une aigreur que rien ne pouvait justifier. J'avais soutenu la gloire et l'honneur des étoiles de mon grade, et après plus de quatre années passées dans des fonctions qui n'étaient, la plupart, remplies partout que par des généraux de division français, j'obtins du ministre, pour toute récompense, — à la fin de 1813, — l'ordre d'aller servir comme major dans l'armée française. Je m'y rendis avec la seule intention d'y combattre comme volontaire... Je serais sorti général espagnol de la grande lutte nationale, *si l'extrême justice de S. M. Louis XVIII* n'eût, en partie, réparé les torts de la fortune envers moi[2].

Le 7 août 1814, le comte Dupont, ministre de la guerre de Louis XVIII, lui adressa la lettre suivante :

Général,

J'ai reçu, avec votre lettre, du 28 juillet dernier, le rapport général sur les opérations du siège de Thionville. Les détails qu'il contient m'ont mis à portée d'apprécier la fermeté et la sagesse des mesures que vous avez prises pour la défense de cette place[3].

Le général Hugo a rédigé, sous forme de journal et en parlant de lui à la troisième personne, la *Relation du Blocus, du siège et de la défense de*

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 254, 257.
[2] *Mémoires du général Hugo*, t. III, p. 160, 178, 182.
[3] *Ibid.*, p. 176.

Thionville, en 1814 *et en* 1815. On lit, à la fin de la première partie de cette relation :

Le général Hugo n'avait point été confirmé dans son grade en France [par le gouvernement impérial], quoique officier général depuis le 20 août 1809..... *Le roi n'a pas voulu qu'une action aussi honorable que la défense de cette place appartînt à un général étranger à son service,* et il a confirmé M. Hugo dans son grade, à dater du 11 septembre 1813, époque où il avait quitté l'Espagne.

S. E. M. le général comte Dupont, alors ministre de la guerre, a lui même proposé au monarque et contresigné cet acte de justice [1].

On le voit, rien n'est moins fondé que les imputations de M. Victor Hugo, accusant la Restauration d'avoir puni le défenseur de Thionville, coupable d'avoir résisté à l'invasion. Lorsqu'il écrivait ces lignes malheureuses, il avait oublié, il faut le croire, les *Mémoires* de son père; il avait oublié aussi le sentiment de légitime et noble fierté dont son cœur de fils et de Français avait battu, le 10 décembre 1818, le jour où le roi Louis XVIII, annonçant aux Chambres que les armées étrangères avaient quitté notre territoire avant l'époque convenue, prononça ces paroles vraiment patriotiques :

Au commencement de la session dernière, tout en déplorant les maux qui pesaient sur notre patrie, j'eus la satisfaction d'en faire envisager le terme comme prochain. Un effort, dont, j'ai le noble orgueil de le dire, aucune autre nation n'a donné un plus bel exemple, m'a mis en état de réaliser ces espérances. Mes troupes seules occupent toutes mes places. Un de mes fils, accouru pour s'unir aux premiers transports de

1 *Mémoires du général Hugo*, t. III, p. 383-384.

nos provinces affranchies, a, de ses propres mains et aux acclamations de mon peuple, arboré le drapeau français *sur les remparts de Thionville*. Ce drapeau flotte aujourd'hui sur tout le sol de la France [1].

M. Victor Hugo s'est peint, dans les *Misérables*, sous les traits de *Marius*, le héros du livre : on se rappelle que l'un de ses prénoms est *Marie*. S'est-il proposé, en esquissant le portrait du père de Marius, le colonel baron Pontmercy, de tracer celui de son propre père, le général comte Hugo ? Il n'est guère possible de mettre en doute que telle ait été son intention. Ne pouvant décemment se représenter lui-même comme ayant fait la guerre aux Bourbons pendant la Restauration, il est bien aise du moins de nous montrer son père persécuté par les *tyrans* Louis XVIII et Charles X, et vouant au gouvernement royal une haine irréconciliable. Et puis, songez-y donc ! faire de son père un *brigand de la Loire*, après avoir fait de sa mère une *brigande de la Vendée*, quelle belle antithèse ! Et comment M. Victor Hugo aurait-il pu y résister ? « Mon père, dit-il en tête de l'écrit intitulé *Mes Fils*, a été un brigand de la Loire [2]. » La vérité est que ni mademoiselle Sophie Trébuchet n'a suivi, à travers le Bocage, Mme de Bonchamps et Mme de la Rochejaquelein, ni le général Hugo n'a été un ennemi farouche de la Restauration. Ses *Mémoires*, publiés en 1823, témoignent qu'il était loin d'aimer l'empereur et qu'il était, au contraire, sincèrement

[1] *Moniteur* du 11 décembre 1818.

[2] *Mes Fils*, par Victor Hugo.— Petit in-18. Calmann-Lévy, éditeur. 1879.

rattaché au gouvernement des Bourbons. En tête de la seconde partie de son ouvrage, il a placé un *Précis des événements qui ont conduit Joseph Napoléon sur le trône d'Espagne*, précis rédigé par son fils Abel et empreint du plus pur sentiment royaliste.

La lettre suivante montrera d'ailleurs avec quel empressement, j'allais dire avec quel enthousiasme, ce prétendu *brigand de la Loire* s'était rallié à la Restauration. Il écrivait, le 18 avril 1814, à M. le comte Roger de Damas, gouverneur pour le roi dans les provinces de Lorraine, d'Alsace et des Trois-Evêchés :

Thionville, le 18 avril 1814.

Monsieur le comte,

La brave garnison que je commande, mon conseil de défense et moi, avons unanimement adhéré le 14 aux actes du Sénat [1].

Enfermés pendant 88 jours dans cette forteresse, nous y avons été fidèles à l'oriflamme de l'honneur : c'est vous rappeler celui d'Henri IV.

En combattant, nous n'avons pas attendu les éloges des hommes, l'amour sacré de la patrie nous animait. Que le bon prince qui vient régner sur nous daigne sourire à notre constance, et nous en aurons reçu le prix. Nous avons été fidèles et loyaux sous l'empereur ; le serment qui nous enchaîne au roi Louis XVIII est la garantie que nous le serons également sous lui. Donnez à cet auguste monarque de la confiance dans sa brave garnison de Thionville : elle y répondra noblement, elle saura mourir pour sa gloire et pour son service.

Je vous prie, etc.

Le général Hugo [2].

[1] Le Sénat avait décrété, le 3 avril, la déchéance de Napoléon Bonaparte.
[2] *Journal historique du blocus de Thionville en 1814. — et de Thionville.*

Le comte de Damas lui répondit le 20 avril :

A M. Hugo, général de brigade au service du Roi, commandant à Thionville.

Nancy, le 20 avril 1814.

Monsieur le Général,

Je viens de recevoir, par M. de la Salle, la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, en date du 18 avril; les sentiments d'honneur et de dévouement au Roi qu'elle renferme seront mis par moi, par le courrier d'aujourd'hui, sous les yeux de Sa Majesté. Votre réputation, Monsieur le général, avait devancé la première communication que j'ai avec vous, et je m'attendais à recevoir d'un moment à l'autre l'expédition que M. de la Salle m'a remise.

La Restauration ne fut pas ingrate.

Louis XVIII, non content de confirmer le gouverneur de Thionville dans le grade de général, qu'il tenait du roi Joseph, lui accorda la croix de Saint-Louis. Charles X lui conféra, en 1825, le titre de lieutenant-général de ses armées [1]. Les faveurs royales allaient trouver le fils en même temps que le père. On lit dans le *Moniteur* du 29 avril 1825 : « Le roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo chevaliers de la Légion d'honneur. »

Des deux chevaliers du 29 avril 1825, le premier du moins a eu le bon goût de ne point jeter l'insulte au gouvernement qu'il avait chanté. Il a toujours parlé de la Restauration avec respect, et lorsqu'il en a

Sierck et Rodemack en 1815, contenant quelques détails sur le siège de Longwi: rédigé sur des rapports et mémoires communiqués par M. A.-An. Alm**, ancien officier d'état-major au gouvernement de Madrid. Blois, 1819.

[1] *Moniteur* du 5 juin 1825.

écrit l'histoire, il s'est rappelé qu'il avait célébré la *Naissance du duc de Bordeaux* et le *Sacre de Charles X*. Pourquoi M. Victor Hugo n'a-t-il pas suivi cet exemple ? Pourquoi a-t-il mérité que M. de Lamartine lui adressât, à propos d'un chapitre des *Misérables*, ces trop justes observations :

« On éprouve un certain déplaisir à voir un lionceau, devenu plus tard un lion, jeter gratuitement le sarcasme et le rire malséants sur les malheurs et les vieillesses des princes qui protégèrent son enfance. A quoi bon ces ridicules posthumes jetés en pâture au peuple impérial de 1862 par l'enfant sublime baptisé par les Bourbons d'un autre temps ? A quoi bon une page de Paul-Louis Courier, reliée par mégarde dans un volume de Hugo ? S'il daignait m'écouter, je lui dirais : — Déchirez ce chapitre, il retombe un peu de cette poussière sur votre berceau ! Ne flattez pas ce peuple à vos dépens. Vous avez aimé les Bourbons quand ils rentraient, très innocents de la campagne de France, de la déroute de Russie, de l'invasion du monde coalisé, en 1814, pour disputer la France au partage de la Pologne ; n'en rougissez pas plus que moi [1]. »

[1] *Cours familier de littérature*, entretien LXXXV.

CHAPITRE III

La pension Cordier et l'Académie française.

La pension Cordier et Decotte. Le concours général de 1818. M. Andrieux et J. Michelet. Un accessit de physique. L'arithmétique de M. Hugo et la géométrie de Mme de Staal. — Premiers vers : *Le vieillard du Galèse.* M. Victor Hugo et Virgile. — *Je veux être Chateaubriand ou rien.* — Le concours de 1817 à l'Académie française. *Le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* Une erreur de Sainte-Beuve. Le rapport de M. Raynouard. M. Charles Loyson, M. Campenon, le *Constitutionnel* et Malfilâtre. — Vers inédits. — Le salon de Mme Bouclier et le Bibliophile Jacob. François de Neufchâteau s'est-il approprié un manuscrit de Victor Hugo ? — Le concours de 1819. *L'institution du Jury en France* et *les Avantages de l'enseignement mutuel.* — Le concours de 1820. *Le Dévouement de Malesherbes.*

I

Après la seconde restauration, au mois de septembre 1815, le général Hugo s'était fixé à Paris ; mais son retour, bien loin de réunir enfin les deux époux, tenus si souvent et si longtemps éloignés l'un de l'autre par les événements, devint au contraire l'occasion de leur séparation complète et définitive. « Les dissidences domestiques entre Mme Hugo et le général s'étaient envenimées, dit Sainte-Beuve ; celui-ci usa des droits de père, et reprit d'autorité ses deux fils. Comme il les destinait à l'école polytechnique,

il les plaça dans la pension Cordier et Decotte, rue Sainte-Marguerite; ils y restèrent jusqu'en 1818 et suivirent de là les cours de philosophie, de physique et de mathématiques au collège Louis-le-Grand. L'aptitude d'Eugène et de Victor pour les mathématiques frappa beaucoup leurs maîtres... Les solutions habituelles qu'ils donnaient des problèmes étaient promptes, rigoureuses, mais en même temps indirectes, imprévues, d'une construction singulièrement rare et d'une symétrie compliquée [1]. »

Au concours général de 1818 [2], le jeune Victor obtint un accessit de physique, le cinquième, et non le sixième, comme le dit, dans son autobiographie, M. Victor Hugo qui, ce jour-là, par extraordinaire, aspirait à descendre [3]. Cinquième ou sixième accessit, la chose assurément n'importe guère, et ce sont là des vétilles dont un homme de génie a raison de se peu soucier : *de minimis non curat prætor*. J'en tombe d'accord, et je n'aurais eu garde de relever ce détail minuscule, si M. Hugo n'avait retourné pour son propre compte le vieil adage latin, et si, poussé sans doute par l'amour de l'antithèse, il n'affichait en toute rencontre la prétention d'unir au laurier du poète la palme de l'érudit, de suivre l'aigle dans son vol audacieux et d'imiter la fourmi dans son patient labeur, de s'élever aux conceptions les plus hautes et de s'astreindre à

[1] *Portraits contemporains*, t. I, p. 395.

[2] Et non 1817, ainsi qu'il est dit, par erreur, au tome Ier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

[3] *Victor Hugo raconté*, etc., t. Ier, p. 399. — *Palmarès des concours généraux*. Bibliothèque de la Sorbonne.

l'exactitude la plus minutieuse, de mettre la main à la fois aux choses sublimes et aux petites choses, comme Charlemagne qui déployait dans la guerre, dans la politique et dans l'administration le génie le plus vaste, et qui s'occupait en même temps des légumes de ses jardins et des œufs de ses basses-cours : *de minimis curat Victor.*

La distribution solennelle des prix du concours général entre les quatre collèges royaux de Paris, — Bourbon, Louis-le-Grand, Henri IV et Charlemagne [1], — eut lieu, le 17 août 1818, dans la salle des séances publiques de l'Institut, sous la présidence de M. Royer-Collard, ayant à sa droite M. Cuvier et à sa gauche M. Sylvestre de Sacy: l'Université reverra-t-elle jamais pareille fête ?

Le discours latin, prononcé par M. Andrieux, professeur au collège Bourbon, avait pour texte : *Non metuendum esse ne juvenes, in tractandis veterum scriptis, concipiant insanum status popularis amorem, aut regni odium legibus temperati* [2].

1 Ce n'est pas Louis XVIII qui a proscrit les noms de *Lycée Impérial*, *Lycée Napoléon* et *Lycée Bonaparte*, et les a remplacés par ceux de Louis-le-Grand, Henri IV et Bourbon. C'est le conseil *impérial* de l'instruction publique, présidé par le sénateur, comte de Fontanes, grand-maître de l'Université, qui, dès les premiers jours d'avril 1814, prit l'initiative de cette mesure et la réalisa sans même attendre l'arrivée du comte d'Artois (12 avril).

2 Un ancien élève de M. Andrieux, M. Albert du Boys, le savant auteur de l'*Histoire du droit criminel*, de *Catherine d'Aragon*, etc., m'a fait l'honneur, après avoir lu ce passage dans le *Correspondant*, de m'écrire une lettre d'où j'extrais les lignes suivantes : « D'une piété égale à son talent, M. Andrieux faisait tous les samedis, de trois à quatre heures, à sa classe de rhétorique, un cours de religion ou de haut catéchisme. Michelet, alors élève de l'Ecole normale, venait le voir souvent et lui témoignait une grande déférence. »

Un incident signala la cérémonie. En rhétorique, le premier et le second prix de discours latin furent remportés par les jeunes Demersan et Gibon, tous les deux élèves de Henri IV. Les camarades des lauréats célébrèrent la victoire de leur collège en demandant à grands cris l'air de *Vive Henri IV!* Les vaincus, de leur côté, acceptèrent galamment leur défaite, et l'on vit Bourbon et Louis-le-Grand répéter avec Charlemagne : *Vive Henri IV!*

Parmi les lauréats de ce concours, il en est jusqu'à sept qui auraient pu marquer d'avance leur place sur les bancs de l'Institut : Eugène Burnouf, Sylvestre de Sacy, Élie de Beaumont, Littré, Duchâtel, Cuvillier-Fleury et Victor Hugo. D'autres noms retentirent, le 17 août 1818, sous la coupole du palais Mazarin, qui devaient marquer plus tard dans la philosophie et dans les lettres, au théâtre et au barreau, à la Chambre des Pairs et à l'Ecole de droit : Georges Farcy, Paravey, Léon Halévy, Gustave et Léon de Wailly, Baroche, Léon Duval, de Kergorlay, Oudot et cet incomparable professeur de droit, mort à trente ans, au seuil même de la gloire, Joseph-Édouard Boitard.

Le nom de Victor Hugo fit moins de bruit ce jour-là que celui de Paravey, qui remporta le premier prix de dissertation française, et je soupçonne que son cinquième accessit de physique passa inaperçu. A propos de cet accessit, le *Témoin de sa vie* fait cette remarque : « Contrairement à la philosophie, la physique l'avait vivement intéressé [1]. » N'y avait-il pas là

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. 1er, p. 302.

un symptôme significatif ? Tel enfant, tel homme ; tel était l'écolier, tel est resté le poète, plus sensible à la forme qu'au fond, plus préoccupé de la physique, c'est-à-dire de la nature et des objets matériels, que de la philosophie, c'est-à-dire des principes et de l'âme même des choses.

Encore bien que Victor Hugo n'ait point été reçu à l'École polytechnique, — où d'ailleurs il ne se présenta pas, — les études spéciales auxquelles il se livra, pendant trois ans, à la pension Cordier, n'ont pas été perdues pour lui, et l'on en retrouve la trace en plus d'un endroit de ses œuvres. Nous lisons, par exemple, au premier chapitre de *Notre-Dame de Paris* :

Maître Andry, reprit Jehan, toujours pendu à son chapiteau, tais-toi, ou je te tombe sur la tête !

Maître Andry leva les yeux, parut mesurer un instant la hauteur du pilier, la pesanteur du drôle, multiplia mentalement cette pesanteur par le carré de la vitesse, et se tut.

Dans *Littérature et philosophie mêlées*, à la fin d'un article sur un jeune poète suisse, Ymbert Gallois, M. Victor Hugo écrit :

Toute grande ère a deux faces ; tout siècle est un binome, $a + b$, l'homme d'action, plus l'homme de pensée, qui se multiplient l'un par l'autre et expriment la valeur de leur temps.

Mais c'est surtout dans les *Misérables* que sa passion pour le chiffre et sa prétention à l'exactitude et à la précision mathématique se donnent libre carrière. Il se complaît dans des calculs comme celui-ci :

On a calculé qu'en salves, politesses royales et militaires, échanges de tapages courtois, signaux d'étiquettes, formalités de rades et de citadelles, levers et couchers du soleil salués tous les jours par toutes les forteresses et tous les navires de guerre, ouverture et fermeture des portes, etc., etc., le monde civilisé tirait à poudre par toute la terre, toutes les vingt-quatre heures, 150 000 coups de canon inutiles. A 6 francs le coup de canon, cela fait 900 000 francs par jour, 300 millions par an qui s'en vont en fumée [1].

L'application des mathématiques à la littérature ne saurait sans doute être proscrite d'une manière absolue ; mais du moins convient-il de ne point s'en servir pour jeter de la poudre aux yeux du lecteur, et d'en user sobrement, sans affectation et sans pédantisme, comme l'a su faire, dans une page de ses *Mémoires*, Mme de Staal :

Je fus reçue dans mon couvent, écrit-elle, avec une extrême joie. J'y vécus comme à mon ordinaire, avec mes amis, M. Brunel, Mlles d'Epinay et M. de Rey, qui me témoignait toujours beaucoup d'attachement. Je découvris cependant, sur de légers indices, quelque diminution de ses sentiments. J'allais souvent voir Mlles d'Epinay, chez qui il était presque toujours. Comme elles demeuraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer, et dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il la traversait par le milieu ; *d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré* [2].

Glissez, mortels, n'appuyez pas. En sa qualité d'im-

[1] *Les Misérables*.
[2] *Mémoires* de Mme de Staal (Mlle de Launay). I, 35.

mortel, M. Hugo a refusé de prendre pour lui ce conseil, peut-être parce qu'il ne vient pas de Voltaire, à qui on l'attribue généralement, mais du poète Roy, lauréat de l'Académie française, en 1715, et dont Fontenelle disait : « C'est l'homme d'esprit le plus bête que j'aie connu. » L'auteur des *Travailleurs de la mer* appuie de toutes ses forces, il entasse chiffres sur chiffres, il met de l'arithmétique partout.

Le plus fécondant des engrais, dit-il dans la cinquième partie des *Misérables*, c'est l'engrais humain.... Tout l'engrais humain et animal que le monde perd, rendu à la terre au lieu d'être jeté à l'eau, suffirait à nourrir le monde. La statistique a calculé que la France à elle seule fait tous les ans à l'Atlantique, par la bouche de ses rivières, un versement d'un demi-milliard..... Or, Paris contenant le vingt-cinquième de la population française, et le *guano parisien* étant le plus riche de tous, on reste au-dessous de la vérité en évaluant à 25 millions la part de perte de Paris dans le demi-milliard que la France refuse annuellement [1].

Et plus bas :

De 1806 à 1831, on avait bâti annuellement, en moyenne, 750 mètres d'égouts ; depuis, on a construit tous les ans 8 et même 10 000 mètres de galeries, en maçonnerie de petits matériaux à bain de chaux hydraulique sur fondation de béton. A 200 francs le mètre, les 60 lieues d'égouts du Paris actuel représentent 48 millions [2].

Décidément, je préfère la géométrie de Mme de Staal à l'arithmétique de M. Hugo.

1 *Les Misérables*, p. 687.
2 *Ibid.*, p. 696.

II

Nascuntur poetæ ; mathematici fiunt. — Victor Hugo aurait pu devenir mathématicien ; mais certes il était *né poète*. A l'âge où les autres enfants sont à peine en état de distinguer la prose des vers, il sentait déjà s'éveiller en lui et chanter sur ses lèvres de vagues et fraîches mélodies.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
J'allais chantant des vers d'une voix étouffée,
Et ma mère, en secret, observant tous mes pas,
Pleurant et souriant, disait : C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas [1].

On sait quels spectacles magiques avaient frappé ses premiers regards, de quels récits merveilleux avaient été bercées ses premières années : les Alpes et les Apennins, Florence et Rome, le golfe de Naples et les gorges de la Calabre, ces incomparables décors se déroulant devant les yeux d'un enfant de cinq ans ; le palais de marbre d'Avellino, « tout creusé par le temps et par les tremblements de terre [2], » et le soir, dans la grande salle, le colonel Hugo racontant la capture de Fra Diavolo ; Naples quittée pour Paris, le *vieux puisard* et l'*escarpolette sous les marronniers* dans le jardin des Feuillantines, *profond, mystérieux*,

Plein de bourdonnements et de confuses voix ;

et, un jour, au Panthéon, la vision du grand empe-

[1] *Odes et Ballades*.
[2] *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 51.

reur, apparaissant dans un flot de poussière dorée, muet et grave, pendant que devant lui passent les régiments, les drapeaux, les musiques, et que la foule emplit les airs de cris enthousiastes ; — puis le voyage de Paris à Madrid, Ernani, ce nom inconnu, frappant les oreilles de cet enfant qui passe et qui s'en souviendra un jour, Burgos, où les pas des soldats de Napoléon retentissent sans réveiller dans sa tombe le Cid Campéador, les cathédrales gothiques, les palais mauresques, les rues mystérieuses ; partout le bruit des combats, et, le soir encore, dans le palais Masserano, le général racontant ses chasses contre les guérillas ; — le retour de Madrid à Paris, les désastres qui se succèdent comme hier encore se succédaient les victoires, la France envahie, l'empereur qui prend le chemin de l'île d'Elbe pendant que le frère de Louis XVI rentre aux Tuileries ; et bientôt, comme sur un théâtre se produisent en un instant les changements de décors, Napoléon qui reparaît, Louis XVIII qui s'éloigne à son tour, le Champ de Mai, Waterloo, la seconde Restauration : Victor Hugo avait vu tout cela, et il n'avait pas quatorze ans ! Dans ces tableaux et ces souvenirs, que de germes d'inspirations pour cette âme de poète ! Et comment nous étonner maintenant qu'en 1815 — à treize ans — il eût déjà composé des pièces de vers sans nombre ?

Pendant les trois années qu'il passa à la pension Cordier, de 1815 à 1818, il mena de front les mathématiques et la poésie. D'ordinaire, les écoliers-poètes

quittent le collège avec une tragédie en portefeuille. A la fin de ses études, Victor Hugo, outre la tragédie de rigueur, emportait avec lui force cahiers, sur lesquels il avait mis au net, de sa plus belle main, un mélodrame en trois actes avec deux intermèdes : *Inez de Castro*, un opéra comique : *A quelque chose hasard est bon*, un poème sur le déluge, des odes, des satires, des épîtres, des élégies, des idylles, des imitations d'Ossian, des traductions de Virgile, d'Horace, de Lucain, d'Ausone et de Martial, des romances, des fables, des contes, des épigrammes, des madrigaux, des logogriphes, des acrostiches, des charades, des énigmes et des impromptus [1].

Il avait quatorze ans, lorsqu'il fit sa tragédie. Elle était intitulée *Artamène*, et célébrait, sous des noms égyptiens, le retour de Louis XVIII et la chute de Napoléon. L'usurpateur s'appelait Actor, et le roi légitime Zobéir.

Le dernier vers, qui renfermait la morale de la pièce, était celui-ci :

> Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois.

L'année suivante, en 1817, il commença une autre tragédie, *Athélie ou les Scandinaves*, mais, cette fois, il n'alla que jusqu'à la fin du second acte.

Les deux actes d'*Athélie* et les cinq actes d'*Artamène* n'ont jamais vu le jour ; il n'en est pas de même des fragments de l'*Enéide* et des *Géorgiques*, traduits par le jeune écolier : ils ont été publiés en 1820, dans le

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 277.

Conservateur littéraire. Ces fragments sont au nombre de quatre : le *Vieillard du Galèse (Géorgiques,* l. IV); l'épisode d'*Achéménide* (*Enéide,* l. III) ; celui de *Cacus* (l. VIII), et l'*Antre des Cyclopes* (l. VIII).

Ces essais de Victor Hugo enfant témoignent déjà d'un rare talent de versificateur. Dans sa traduction de l'épisode des *Géorgiques,* tout en restant bien loin de l'inimitable perfection du poète latin, sans atteindre même à la souplesse et à la dextérité de l'abbé Delille, il a des vers d'une facture excellente.

Voici cette pièce, que le lecteur nous saura peut-être gré de placer sous ses yeux, M. Victor Hugo ne l'ayant recueillie dans aucune édition de ses œuvres.

LE VIEILLARD DU GALÈSE

Si mon vaisseau, déjà prêt à toucher les bords,
Vers le but désiré ne tournait sans efforts,
Poète des jardins, je chanterais peut-être
La culture des fleurs et la rose champêtre.
Je décrirais l'acanthe arrondie en berceaux,
L'endive, se gonflant du suc des clairs ruisseaux,
Le myrte, amant des eaux qu'il couvre de son ombre,
Les contours tortueux de l'énorme concombre,
Le narcisse tardif, le persil frais et vert,
Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.

Aux plaines du Galèse, où, noire et sablonneuse,
Roule en des champs dorés son onde limoneuse,
Sous les tours d'Œbalie, il fut, je m'en souviens,
Un paisible vieillard, riche de peu de biens.
C'était un lieu désert, aride pâturage,
Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage.
Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux,
Des légumes, parmi les chardons épineux,

Et croyait, cultivant le lis et la verveine,
Être l'égal des rois dans son humble domaine.
Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui
Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui.
Le premier au printemps, le premier en automne,
Il recueillait les dons de Flore et de Pomone ;
Et quand le triste hiver, brisant les rocs durcis,
Mettait un frein de glace aux ruisseaux épaissis,
Déjà taillant le front de l'acanthe encor tendre,
Il hâtait les zéphirs, qu'il se lassait d'attendre.
Aussi, sur mille essaims il étendait ses droits,
Des rayons pleins de miel écumaient sous ses doigts ;
Dans l'automne, chez lui, chaque arbre se colore
D'autant de fruits nouveaux qu'il voit de fleurs éclore.
Il plantait le tilleul près du pin résineux,
Et greffait le prunier sur l'arbuste épineux ;
Chez lui, se soumettant au cordeau qui l'aligne,
Le platane ombrageait les sarments de la vigne ;
Et seul il sut toujours transplanter, sans efforts,
Des poiriers déjà vieux, des ormeaux déjà forts.
Mais à d'autres sujets il faut que je me livre,
Je laisse un vaste champ à qui voudra me suivre [1].

La traduction de l'épisode d'Achéménide et de Polyphème a été reproduite au tome premier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* [2]. Elle peut soutenir, sans désavantage, la comparaison avec celle de l'abbé Delille et celle de Barthélemy.

Les trois fragments de l'*Enéide*, auxquels s'est attaché le jeune traducteur, présentent tous les trois un caractère commun : ils sont consacrés à peindre des

[1] *Géorgiques*, l. IV. — *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 329.
[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 295.

monstres, ici Cacus, là Polyphème, ailleurs les Cyclopes,

Brontesque, Steropesque et nudus membra Pyracmon.

N'y avait-il pas là comme un présage de l'étrange sympathie qui, plus tard, poussera le poète à choisir ses héros parmi les êtres difformes faits pour exciter l'horreur ou le dégoût, nains comme Habibrah, borgnes comme Quasimodo, bossus comme Triboulet, aux mains crochues, aux genoux noueux, aux rugissements féroces comme Han d'Islande ?

Quoi qu'il en soit, ces traductions de l'*Enéide* et des *Géorgiques* témoignent, chez celui qui sera bientôt le chef de l'école romantique, d'une prédilection toute particulière pour Virgile. A la même époque, dans une pièce qu'il présentait à l'Académie française et sur laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure, il disait :

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !...
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude
S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude ;
Là... mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir.

M. Victor Hugo — et ceci étonnera peut-être plus d'un de nos lecteurs, — est resté fidèle au culte de Virgile. On en trouve la preuve en plus d'un endroit, et en particulier dans les *Voix intérieures* et les *Rayons et les Ombres.*

O Virgile ! ô poète ! ô mon maître divin,

s'écrie-t-il dans le premier de ces ouvrages. — Et dans

le second, s'adressant à *M. le duc de...*, le poète lui dit :

> Prenez ce vieux Virgile où tant de fois j'ai lu !
> Cherchez l'ombre, et tandis que dans la galerie
> Jase et rit au hasard la folle causerie,
> Vous, éclairant votre âme aux antiques clartés,
> Lisez mon doux Virgile, ô Jule, et méditez !

« Vous connaissez, écrivait-il, en 1838, à M. Louis Boulanger, mon goût pour les grands voyages à petites journées, sans fatigue, sans bagage, en cabriolet, seul avec mes vieux amis d'enfance, Virgile et Tacite [1]. »

Plus tard, et alors que, devenu pair de France, il semblait vouloir donner le pas à la politique sur la littérature, il écrivait à M. le baron Gaston de Flotte, en réponse à l'envoi de son poème sur *la Vendée :*

Ne croyez pas, Monsieur, que je renonce jamais à la place que les Poètes comme vous veulent bien me garder au milieu d'eux. Je me tourne, en ce moment, vers ce que les hommes appellent *l'Utile*, mais je n'en reste pas moins le contemplateur religieux de l'Idéal et du Beau. *Vingt vers de Virgile* tiennent plus de place dans le génie humain, et j'ajoute dans le progrès même de la civilisation, que tous les discours de tribune faits ou à faire. Je sais cela, Monsieur, et c'est mon *Credo* de Penseur. Je ne l'oublierai jamais, je ne m'oublierai jamais [2]. »

Sans doute Victor Hugo n'a ni le goût exquis, ni le

[1] *Le Rhin*, lettre première.

[2] Lettre du 31 mars 1846. M. le baron Gaston de Flotte, à qui nous devons la communication de cette lettre, est mort au mois d'août 1882, à Saint-Jean-du-désert (Bouches-du-Rhône), où il était né le 26 fevrier 1805. Catholique et royaliste ardent, poète distingué, érudit aimable, il a publié plusieurs volumes de vers, *Jésus-Christ, la Vendée, Souvenirs poétiques, Sainte Cécile*, et deux volumes de prose, singulièrement piquants, sous ce titre : *les Bévues parisiennes.*

sentiment profond qui respirent dans le chantre de l'*Enéide*. Racine avait depuis longtemps recueilli cette partie de l'héritage. Mais peut-être le poète des *Feuilles d'automne* est-il parvenu, dans plusieurs de ses pièces, à donner à son vers un caractère de perfection qui prouve que, comme artiste et au point de vue de la forme, il a plus d'une fois merveilleusement profité des leçons de Virgile.

En ces mêmes années où, dans sa petite chambre de la pension Cordier, au fond de la vieille rue Sainte-Marguerite, entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon, « enserré et martelé par ses forgerons[1], » il demandait des inspirations au chantre de *l'Enéide*, il en puisait d'autres dans un écrivain qui a eu, sur la direction de ses idées à cette époque, la plus heureuse et la plus puissante influence. « Tous ceux, a dit Augustin Thierry dans une page ineffaçable, où il raconte comment, au fond d'un collège de province, à Blois, il a senti s'éveiller en lui, à la lecture du VIe livre des *Martyrs*, sa vocation d'historien, tous ceux qui, en sens divers, marchent dans la voie de ce siècle, ont rencontré, de même, à la source de leurs études, à leur première inspiration, l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Il n'en est pas un qui ne doive lui dire, comme Dante à Virgile : *Tu duca, tu signore e tu maestro* [2]. »

Plus encore que d'Augustin Thierry, l'auteur des *Martyrs* a droit de réclamer de Victor Hugo cet hom-

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., I. 258.
[2] Préface des *Récits des temps mérovingiens*.

mage. Le lecteur se rappelle peut-être cette note, signalée déjà dans notre premier chapitre et jetée par l'élève de la pension Cordier sur l'un de ses cahiers, à la date du 10 juillet 1816 : *Je veux être Chateaubriand ou rien*. C'est que pour lui, en effet, la vérité politique, religieuse et littéraire se personnifiait tout entière en Chateaubriand. L'auteur de *la Monarchie selon la Charte* est *ultra ;* son jeune disciple l'est également. L'auteur des *Martyrs* est catholique ; en dépit de l'éducation qu'il a reçue, en dépit de sa mère voltairienne, en dépit même de l'entresol du bonhomme Royol [1], le poète des *Odes et Ballades* sera catholique [2]. L'auteur du *Génie du Christianisme* a remis en honneur la Bible et Homère, en même temps que Virgile [3]; Virgile, Homère et la Bible seront les lectures favorites du poète des *Rayons et des Ombres* et des *Voix intérieures :*

> Dans ma retraite obscure où, sous un rideau vert,
> Luit comme un œil ami maint vieux livre entr'ouvert,
> Où *ma Bible* sourit dans l'ombre à *mon Virgile* [4] .....

Et dans la pièce : *A des oiseaux envolés :*

[1] Voy. ci-dessus, chap. II.

[2] « La lecture de Chateaubriand modifia sensiblement les idées de Victor sur un point. Le *Génie du Christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poètes. Victor passa du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand. » *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 4.

[3] Voir dans le *Génie du Christianisme* la *seconde partie*, consacrée à la *Poétique du Christianisme*, et en particulier le livre cinquième : *la Bible et Homère*.

[4] *Les Rayons et les Ombres*. Dans la préface de ce recueil (mai 1840), M. Victor Hugo déclare que « la Bible est son livre ».

Je vous laisserai même, et gaîment et sans crainte,
O prodige ! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'Empereur [1] !

Après Virgile et la Bible, Homère :

Elle parlait, charmante et fière, et tendre encor,
Laissant sur le dossier de velours à clous d'or
Déborder sa manche traînante,
Et toi, tu croyais voir à ce beau front si doux
Sourire ton vieux livre ouvert sur tes genoux,
Ton *Iliade* rayonnante [2] !

Chateaubriand ne s'était pas borné, dans le *Génie du Christianisme*, à donner le signal du retour à la vérité littéraire, en même temps qu'à la vérité religieuse ; il avait encore déposé, dans cette œuvre féconde, le germe de la réaction qui devait s'opérer quelques années plus tard en faveur de l'architecture gothique, couverte depuis plusieurs siècles d'un injuste mépris. C'est là que M. Victor Hugo a puisé cet amour passionné pour nos vieux monuments qui lui dictera de si beaux vers et de si belles pages contre la *Bande noire* et qui lui inspirera un jour, dans le plus célèbre de ses romans, cet admirable chapitre qui a pour titre *Notre-Dame* [3].

Mais le futur auteur de *Notre-Dame de Paris* n'est encore que l'élève de la pension Cordier, et, en même temps qu'il traduit quelques-uns des plus beaux épisodes de Virgile, il met en vers quelques-

[1] *Les Voix intérieures.*
[2] *Ibid.*
[3] *Notre-Dame de Paris*, l. III, ch. I.

uns des plus beaux morceaux de Chateaubriand. Millevoye, dans son poème sur *l'Amour maternel*, Alexandre Soumet, au deuxième chant de son poème sur *l'Incrédulité*, avaient imité cette page charmante d'*Atala*, qui nous montre une jeune mère suspendant aux branches d'un arbre, selon la coutume indienne, le tombeau de son enfant mort et plaçant sa dépouille innocente dans la demeure des petits oiseaux [1]. Séduit par les couleurs douces et pures de cet adorable tableau, Victor Hugo le reproduisit à son tour, dans une pièce très supérieure à celle de ses deux devanciers et publiée, en 1819, dans le *Lycée français* [2], sous ce titre : *la Canadienne suspendant au palmier le tombeau de son nouveau-né*.

Ces vers, qui n'auraient certes pas déparé les premières *Odes*, ne figurent dans aucun des recueils du poète, qui les a seulement insérés, en 1863, au tome Ier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* [3].

L'enfant qui écrivait à seize ans cette élégie, fraîche comme une rose trempée de rosée [4], était déjà un vrai poète. Il maniait, du reste, non moins heureusement le vers de l'épître. Je trouve encore, dans l'ouvrage que je viens de citer [5], des fragments d'une *Epître à*

1 *Atala*, épilogue.

2 *Lycée français ou mélanges de littérature et de critique*. Ce recueil, à la rédaction duquel concoururent Casimir et Germain Delavigne, Eugène Scribe, Brifaut, Patin, Victor Le Clerc, Bruguière de Sorsum, Viollet-Le-Duc père, Théry, Avenel, Charles de Remusat, E.-J. Delécluze, fut fondé, en 1819, par Charles Loyson. Il avait pour épigraphe : *Dulces ante omnia Musæ*.

3 P. 292-294.

4 Milton, l'*Allegro*.

5 *Victor Hugo raconté*, etc., t. Ier, p. 36[illegible].

M. Ourry, d'une facture excellente. M. Ourry, *membre du Caveau moderne,* auteur de jolies chansons et de médiocres poèmes, venait de publier un volume dont les vers sont loin de valoir ceux de son jeune correspondant [1]. Celui-ci lui écrivait :

Peut-être tu me crois de ces vieux cacochymes,
Nobles et grands prêcheurs des anciennes maximes ;
Ourry, détrompe-toi : j'ai seize ans et mes jours
Dans une humble roture ont commencé leur cours...

Il paraît qu'à cette époque, Victor Hugo ne s'était pas encore avisé qu'il sortait d'une ancienne et illustre maison. Royaliste, il ne se piquait pas d'être noble. C'est surtout depuis qu'il est devenu républicain qu'il a senti le besoin de se forger une généalogie et de nous apprendre qu'il sortait d'une souche aristocratique.

J'ai seize ans, disait-il à M. Ourry ; cette épître est donc de 1818, l'année où il quitta les bancs du collège. L'année précédente, il avait concouru pour le prix de poésie à l'Académie française. C'est l'épisode le plus marquant de sa jeunesse, et il convient de s'y arrêter quelques instants, d'autant qu'il a été rapporté inexactement par tous ses biographes.

III

« En 1817, dit Sainte-Beuve, Victor avait envoyé de sa pension, au concours de l'Académie française, une

[1] *Poèmes, poésies fugitives, romances, chansons, etc.,* par M. Ourry, membre du Caveau moderne, 1817.

pièce de vers sur *les Avantages de l'étude,* qui obtint une mention. La pièce du jeune poète de quinze ans se terminait par ces vers :

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Elle parut si remarquable aux juges qu'ils ne purent croire à ces *trois lustres,* à ces quinze ans de l'auteur, et, pensant qu'il avait voulu surprendre la religion du respectable corps, ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. *Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard.* Un des amis de Victor, qui assistait à la séance, courut à la pension Cordier avertir le *quasi-lauréat*, qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance et l'alla porter à M. Raynouard, qui fut tout stupéfait comme d'une merveille ; mais il était trop tard pour réparer la méprise [1]. »

L'anecdote, ainsi mise en circulation par Sainte-Beuve et reproduite par lui dans la *Revue des Deux Mondes* [2] et dans ses *Portraits littéraires*, a été répétée depuis par les autres biographes de Victor Hugo, et en particulier par M. de Loménie, dans sa *Galerie des Contemporains illustres :*

> Le ton grave et sérieux du morceau, dit M. de Loménie, annonçait au moins *cinq lustres*. L'Académie s'offensa de ces prétendus *quinze ans* de l'auteur comme d'une mystification irrespectueuse, et elle jugea à propos de l'en punir en le pri-

[1] *Biographie des contemporains*, t. IV, deuxième partie.
[2] T. III, 1831.

vant du prix. Vainement le jeune Victor, averti par un ami, s'empressa de venir porter lui-même son extrait de naissance au rapporteur, M. Raynouard. Il était trop tard : la palme avait été adjugée.

Cette anecdote, maintenant passée à l'état de *légende*, est si inoffensive, que je me reproche vraiment de venir en démontrer la fausseté ; mais n'est-ce pas Sainte-Beuve lui-même qui a dit : « L'histoire littéraire veut des détails exacts ? »

Dans un livre que nous avons déjà cité et dont il nous faut bien tenir compte, puisque l'auteur dit tenir ses informations de M. Victor Hugo lui-même, nous lisons ce qui suit, au sujet du concours de 1817 :

> On était en 1817, en pleine Restauration. Sujet imposé : *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*
>
> Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie, cela était une excuse pour la Restauration, et les gens de lettres se consolèrent. Par bonheur, le peuple ne fut pas longtemps de l'avis des gens de lettres [1].

Encore un crime à ajouter à tous ceux de la Restauration ! Par une inspiration machiavélique, le gouvernement de Louis XVIII a *imposé* ce sujet de concours : *les Avantages de l'étude*, afin d'endormir les esprits et d'étouffer les souvenirs importuns des victoires impériales ! Malheureusement, cette belle invention a contre elle une date, et rien n'est brutal comme une date. C'est dans la séance publique du 5 avril 1815, — pendant les Cent-Jours, — que la seconde classe de l'Institut impérial fit connaître

[1] *Victor Hugo et son temps*, par A. Barbou, p. 55.

qu'elle mettait au concours, comme sujet du prix de poésie, *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie* [1]. Suivant l'usage, le prix ne fut décerné que deux ans plus tard, le 25 août 1817.

Ce concours fut très brillant et offrit ce résultat qui ne s'est encore produit qu'une fois depuis deux siècles [2] : sur quarante-six pièces soumises à l'examen de l'Académie, il y en eut jusqu'à dix qui parurent dignes d'être distinguées.

Le prix fut partagé entre MM. P. Lebrun et Saintine. Ce dernier, qui débutait alors et que le *Journal des Débats*, dans le compte rendu de la séance, appelait *M. de Saint-Cricq*, gros comme le bras, avait pris pour épigraphe un des vers de son poème :

Je voudrais d'un laurier faire hommage à ma mère.

« Cette mère que je ne connaissais pas, écrivait le lendemain M. Tissot, dans le *Constitutionnel*, était à ma droite ; ses larmes et sa joie l'ont trahie au milieu du triomphe de son fils. »

L'ouvrage qui obtint l'*accessit* et qui portait pour épigraphe :

Me vero primum dulces ante omnia Musæ,

était, d'après le secrétaire perpétuel, celui où l'on trouvait le plus de verve, et M. Raynouard exprimait, au nom de ses collègues, le regret que l'auteur eût consumé les forces de son talent à dépasser le but.

[1] *Journal de l'Empire*, 6 avril 1815.

[2] Le prix de poésie a été décerné par l'Académie française pour la première fois le 25 août 1671.

L'écrivain, dont le *Rapport* parlait en ces termes, était Charles Loyson, maître de conférences à l'Ecole normale, et chef de bureau au ministère de la Justice. Publiciste et poète distingué, ami de Victor Cousin et de M. Guizot, consulté par MM. de Serre et Royer-Collard, Charles Loyson était une des espérances les plus brillantes de la Restauration. Il mourut de la poitrine, à peine âgé de vingt-neuf ans, le 27 juin 1820. Vingt ans plus tard, dans la discussion de l'Adresse de 1841, M. Guizot, qui avait pris plusieurs fois la parole, descendait de la tribune, tout prêt à y remonter encore. Son collègue, M. Villemain, lui représenta qu'il semblait bien fatigué ; pour toute réponse, M. Guizot lui dit avec un sourire mélancolique :

> C'est pour périr bientôt que le flambeau s'allume,
> Mais il brille un instant sur les autels des dieux !

Ce sont deux vers de Charles Loyson, dans sa pièce sur *le Bonheur de l'étude* [1].

Au-dessus de cette dernière pièce, l'Académie en plaçait une autre qui ne recevait cependant aucune récompense, l'auteur, M. Casimir Delavigne, s'étant mis lui-même hors du concours. Au lieu d'accepter le sujet comme une vérité reconnue, il l'avait envisagé comme une question à résoudre, et il était arrivé à cette conclusion que *l'étude ne fait pas le bonheur dans toutes les situations de la vie.* C'est dans cette *Epître* de Casimir Delavigne *à MM. de l'Acadé-*

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, II, 225.

mie française que se trouve ce vers, devenu proverbe, dès son apparition :

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

Voilà donc quatre pièces, — celles de MM. P. Lebrun, Saintine, Casimir Delavigne et Charles Loyson, — dont la supériorité avait paru incontestable aux juges du concours. Ils accordèrent de simples mentions aux six autres pièces distinguées par l'Académie, mais placées par elle à une longue distance des quatre premières. Elles furent classées dans l'ordre ci-après : 5° le n° 36, « qui paraît être, disait M. Raynouard, d'un auteur exercé dans l'art d'écrire et qui sait employer sagement les ressources de la versification ; » 6° une pièce de la princesse de Salm-Dyck ; 7° et 8° deux discours en vers, dont l'un était du chevalier de Langeac, traducteur des *Bucoliques* de Virgile et *lauréat* de 1768 ; 9° la pièce inscrite sous le n° 15, avec cette épigraphe empruntée à Ovide :

At mihi jam puero cœlestia sacra placebant.

C'était la pièce de Victor Hugo ; 10° une autre pièce, portant pour épigraphe ce vers de Racine :

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres.

En présence de ce résultat, officiellement constaté par le rapport du secrétaire perpétuel, force nous est bien d'écarter le récit de Sainte-Beuve. Bien loin que M. Raynouard ait *exposé dans son rapport prononcé en séance publique* que l'Académie, au moment de

décerner le prix à Victor Hugo, s'était ravisée et avait pris le parti de lui accorder une simple mention, pour le punir d'avoir voulu mystifier ses juges avec ses *trois lustres*, on trouve, au contraire, dans ce document, la preuve que l'Académie avait considéré les *quinze ans* du poète comme un titre à sa sympathie. « Si véritablement il n'a que cet âge, — ainsi s'exprimait le rapporteur, — l'Académie a dû un encouragement au jeune poète [1]. » Un *encouragement*, voilà donc ce qui fut accordé à Victor Hugo : on ne le fit pas descendre du premier au *second* rang ; on lui assigna d'emblée le *neuvième* rang, parce que huit autres pièces avaient paru à ses juges l'emporter sur la sienne.

J'ai déjà eu occasion, il y a quelques années [2], de rectifier cette petite erreur de Sainte-Beuve, dans les œuvres duquel les erreurs de faits sont si rares. L'illustre auteur des *Causeries du lundi* me fit l'honneur de m'écrire à ce sujet ce qui suit, sous la date du 29 novembre 1864 : « En ce qui est de la pièce de Victor Hugo qui a concouru, mon récit, qui peut bien être inexact, est pourtant authentique, car le passage a été écrit d'après une communication directe de Victor Hugo lui-même. » Nul doute, en effet, que M. Victor Hugo ne soit le premier et véritable auteur de cette anecdote ; mais à quoi servirait d'être poète,

[1] *Recueil des discours, rapports et pièces diverses lues dans les séances publiques et particulières de l'Académie française*, 1803-1819, deuxième partie, p. 847.

[2] Dans *les Poètes lauréats de l'Académie française*, par Edmond Biré et Emile Grimaud, 2 vol. in-18, Bray et Retaux, éditeurs. T. Ier, p. 224 et suiv.



et grand poète, si l'on n'avait pas le droit d'embellir les faits et de les inventer au besoin ?

M. Victor Hugo, ou le *Témoin de sa vie* (ce qui est tout un), reconnaît d'ailleurs que l'Académie fut pleine de sourires pour l'adolescent. François de Neufchâteau le complimenta en vers :

Ce n'est pas seulement votre âge
Qui de l'Académie a fixé les regards,
Lorsque jusqu'à deux fois elle a lu votre ouvrage ;
Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts ;
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons, courage[1] ?

Ces vers de François de Neufchâteau confirmeraient, s'il en était besoin, le rapport de M. Raynouard ; comme le rapport, ils montrent que les *quinze ans* du poète, au lieu de le desservir auprès de ses juges, avaient au contraire augmenté ses chances. Un autre académicien, le successeur de Delille, M. Campenon, lui écrivait de son côté :

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés ;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins d'âme et de grâce
Que *Malfilâtre* eût enviés.

Je soupçonne M. Campenon, quoique bon royaliste, de s'être inspiré, pour composer ce quatrain, de la lecture du *Constitutionnel* qui, au sortir de la séance acadé-

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 390.

mique, écrivait, avec un lyrisme auquel il n'avait point habitué ses lecteurs : « Parents auxquels appartient ce disciple de Virgile, lisez la *Poétique* de Vida et voyez avec quels soins, avec quelle tendresse il faut élever cette innocente et douce créature, écarter d'elle les peines qui usent le cœur avant le temps, les rigueurs qui flétrissent le talent avant qu'il ait poussé toutes ses fleurs : nous vous devrons peut-être un *successeur de Malfilâtre.* »

Il faut avouer que M. Victor Hugo a fait mentir la prédiction, toute bienveillante, d'ailleurs, du *Constitutionnel*, et que, s'il est vrai que *la faim ait mis au tombeau Malfilâtre ignoré*[1], son successeur n'est menacé ni de finir à l'hôpital, ni de mourir ignoré !

IV

Sa pièce sur *le Bonheur de l'étude* n'a jamais été imprimée. J'en possède une copie, avec cette épigraphe : *Œgri somnia* et ce titre : *Essais poétiques*. Elle est précédée d'une dédicace à *M. D. L. R.* (M. de la Rivière) :

[1] Gilbert, *le Dix-huitième siècle.* — Il n'est point vrai que Malfilâtre soit *mort de faim.* Il mourut d'un abcès au genou qui s'était formé à la suite d'une chute de cheval, et les soins dont il fut entouré donnent un éclatant démenti au vers de Gilbert. Par une rencontre bizarre, Gilbert, qui devait être représenté à son tour pauvre et mourant de misère, alors qu'en réalité il touchait jusqu'à trois pensions, sur la Cassette du roi, sur le *Mercure de France* et sur la Caisse épiscopale des économats, est mort, comme Malfilâtre, des suites d'une chute de cheval.

Maître chéri, daigne accepter
Le faible essai que mon cœur te présente ;
C'est toi qui, le premier, à ma raison naissante
Des leçons de l'étude appris à profiter.
C'est par toi seul que j'ai pu la chanter,
C'est pour toi seul que je la chante.

V.-M. H.

Une note de la main du poète nous apprend que sa pièce fut écrite du 18 mars au 7 avril 1817. Elle a 334 vers, et non 320, comme il est dit au tome II de *Victor Hugo raconté*. Le *Témoin de sa vie* en a reproduit 66 seulement, ayant soin d'éviter, bien que ce fussent peut-être les meilleurs, tous les vers royalistes. N'étant point tenu à la même discrétion, nous ferons de nombreux emprunts à cette pièce, qui est une date dans la vie et dans les œuvres de l'auteur, et qui est véritablement son *maiden speech*. Les passages que nous allons citer sont entièrement inédits :

Si des lauriers épais, des myrtes odorants
Sur ma tête en berceau courbent leurs bras errants ;
Si, pour mieux m'enchanter, une onde vive et pure
Au murmure des bois mêle son doux murmure,
Par un charme secret je me sens entraîné ;
Dans ces lieux ravissants je m'arrête enchaîné.
Là, je rêve ces vers qu'en un tendre délire
Tibulle fit jadis soupirer à sa lyre ;
J'écoute, et pénétré d'un douloureux transport,
O chantre de l'amour, je crois t'entendre encor...!
Si le zéphyr frémit sous la feuille qui plie,
Son doux frémissement, c'est le nom de Délie ;
Si le ruisseau gazouille à travers des roseaux,
C'est ce nom si chéri que murmurent ses eaux :

Je n'entends que Délie, et mon cœur semble même
Partager les amours du poète qui l'aime.

Le jeune poète flétrit en vers énergiques ces courtisans du plaisir qui n'ont jamais connu les charmes de l'étude :

L'un, vieux de voluptés, effronté sybarite,
Des faveurs de Laïs tire tout son mérite.
Sultan efféminé, de plaisirs en plaisirs,
Il traîne avec orgueil ses fastueux désirs.
Un jour, des vanités dont tout son cœur s'enivre
Il connaîtra le prix ; un jour il voudra vivre ;
Il saura, mais trop tard, sombre et rongé d'ennui,
Que l'astre du bonheur n'a point brillé pour lui.
Celui-ci, que le ciel sous le chaume a fait naître,
Pour voler aux honneurs, rampe aux genoux d'un maître ;
Cet autre encor... Mais quoi ! vais-je donc, dans mes vers,
D'un siècle dépravé décrire les travers ?
J'aurais plutôt compté ces légers grains de grêle
Qui frappent en tombant la grappe encor nouvelle...

Il trouve d'heureuses inspirations pour peindre Louis XVI, dans la prison du Temple, demandant des consolations à l'étude :

Que son pouvoir est doux ! C'est toi que j'en atteste,
Victime des bourreaux que la France déteste !
Quand, despotes sujets, tes lâches ennemis
T'imputaient des forfaits qu'eux seuls avaient commis,
Et, n'ayant que ta gloire et leurs crimes pour titres,
Du destin de leur maître osaient se croire arbitres,
Tu te rendis plus grand, de ta propre grandeur,
Que tu le fus jamais aux jours de ta splendeur.
O Louis ! entouré de cent monstres sinistres,
Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres,
Ta raison eût suffi pour t'apprendre à mourir.

Mais l'étude fit plus et t'apprit à souffrir.
L'étude de ton cœur dissipa les alarmes,
Et, même en tes cachots, te fit goûter ses charmes.
Ton fils t'accompagnait. Oh ! qu'il fut doux pour toi
De rester toujours père en cessant d'être roi !
Qu'il te fut doux d'orner son âme noble et tendre
Des vertus qu'il aimait en aimant à t'entendre,
Et de former ce fils, né pour verser des pleurs,
A chérir ces Français qui causaient ses malheurs !
Grand roi ! l'étude alors te fut doublement chère :
Elle instruisait ton fils et charmait ta misère.
Souvent on le voyait, sur tes genoux assis,
De Tacite, en pleurant, écouter les récits ;
S'exercer, jeune encore, aux devoirs d'un monarque,
En lisant ces héros qui vivent dans Plutarque,
Et, respectant dans toi leurs communes vertus,
Croire admirer son père en admirant Titus.
Ah ! si de ses bourreaux la barbare constance
N'eût par de longs tourments miné son existence,
Faisant aimer sa gloire à nos yeux éblouis,
Digne en tout de son père, il eût été Louis !...

Voici la fin de la pièce :

Ah ! dans l'éclat des cours, dans le fracas des armes,
Si ton commerce heureux nous offre tant de charmes,
Combien d'autres douceurs ne nous promet-il pas
Sous un toit ignoré des regards d'ici-bas ?
Puissé-je donc passer mon innocente vie
Loin de ce tourbillon où l'âme est asservie,
Loin de ce luxe vain, de ce faste imposteur,
Appâts trop dangereux d'un monde séducteur !
Puissé-je, dans le fond de cette solitude,
Voir s'enfuir mes instants, embellis par l'étude !
Voilà mes seuls désirs ! Ah ! qu'ils soient satisfaits,
Dieu bon, et je mourrai content de vos bienfaits.

Non, mon cœur n'est point fait pour ces honneurs frivoles,
Des mortels abusés périssables idoles.
Le ciel ne m'a créé que pour l'obscurité ;
C'est sous un chaume obscur qu'est la sécurité ;
C'est là qu'exempt de maux, exempt d'inquiétude,
Je parerai de fleurs les autels de l'Etude.
Oui, sage déité, lorsque la main du temps
Sur ma tête blanchie entassera les ans,
Brûlant encor pour toi sous les glaces de l'âge,
Je ne cesserai point de t'offrir mon hommage.
Je verrai sans regrets s'éclipser mes beaux jours,
Tes plaisirs sérieux me tiendront lieu d'amours.
Ici, loin des grandeurs, loin des fracas du monde,
J'écoulerai ma vie en une paix profonde.
Ce toit, mon seul abri contre un siècle de fer,
Ce toit voit mon printemps, il verra mon hiver.
Mes deux auteurs chéris, et Tibulle et Virgile,
Sans cesse peupleront mon solitaire asile,
Et si parfois, comme eux, j'ose élever mes chants,
Ce sera pour vanter tes biens purs et touchants,
Étude ! et, renfermé dans sa douce retraite,
Ton amant quelquefois deviendra ton poète.

V

Nous rappelions tout à l'heure les vers adressés à Victor Hugo par le comte François de Neufchâteau. Des relations s'établirent à la suite du concours de 1817, entre l'élève de la pension Cordier et le vieil académicien. Ce dernier préparait un travail sur la question de savoir si Le Sage est bien l'auteur de *Gil Blas* ou s'il l'a emprunté des Espagnols. Il chargea son jeune ami de faire pour lui quelques recherches sur ce

sujet à la Bibliothèque Royale, et, le 7 juillet 1818, dans une séance extraordinaire de l'Académie, il donna lecture d'une Notice consacrée à élucider ce point d'histoire littéraire. Imprimée deux fois, en tête de la superbe édition de *Gil Blas*, publiée par Didot en 1819, et en tête de celle publiée en 1820, par Crapelet, elle porte le nom de François de Neufchâteau. Et pourtant, si nous devons en croire M. Victor Hugo, ce serait lui qui en serait le véritable et unique auteur; l'académicien qui l'a signée n'en aurait pas écrit un traître mot. Il dit, en effet, au tome II de son autobiographie : « Victor porta son étude à M. François de Neufchâteau. Le vénérable doyen de l'Académie la trouva si bien faite qu'il la mit dans son édition sans y changer un mot et qu'il la signa de son nom [1]. » M. Victor Hugo s'est complu à répéter cette accusation, et nous la retrouvions tout récemment encore dans un *Extrait des Mémoires inédits* de M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob). En 1840, dix ou douze personnes étaient réunies un soir dans le salon de Mme Bouclier, dont l'hôtel, habité autrefois par Necker et Mme de Staël, s'ouvrait à l'entrée de la rue de Cléry [2]. Il y avait ce soir-là dans l'ancien salon de Mme de Staël, M. Victor Hugo et son beau-frère Paul Foucher, Paul et Jules Lacroix, les peintres Boulanger et Gigoux, le statuaire Jalley, Mme Bouclier et deux ou trois de ses amies. Nous

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 396.

[2] Ce magnifique hôtel a été démoli en 1843, pour livrer passage à la nouvelle rue de Mulhouse.

reproduisons, d'après M. Paul Lacroix, le récit d'un des incidents de cette soirée :

« Victor Hugo allait parler, tout le monde faisait silence et je n'étais pas le moins attentif. Il se recueillit un moment et commença son récit : — Vous avez pu entendre dire que M. le vicomte de Chateaubriand, qui avait publié aussi, presque en même temps que moi, un *Conservateur* non littéraire, mais politique, daigna me citer dans une note de ce journal éloquent et passionné, en me qualifiant « d'enfant sublime »...... Dans le cours de l'hiver de l'année 1818, je fus très surpris et très intrigué, en recevant une lettre de M. le comte François de Neufchâteau, ancien ministre, membre de l'Académie française, qui m'invitait à venir le voir un matin pour une affaire pressante..... Je me hâtai de me rendre à l'invitation de François de Neufchâteau, qui avait joué un rôle considérable comme ministre de l'intérieur sous l'Empire. « Asseyez-vous, mon enfant, me dit-il d'un air très avenant. C'est M. le comte de Chateaubriand qui m'a parlé de vous. M. le comte fait le plus grand cas de vos talents de littérateur. Il m'a dit que vous étiez plus capable que personne de me rendre le petit service littéraire que j'avais à vous demander. Vous savez l'espagnol? » Je m'excusai de savoir très imparfaitement cette langue, et je répondis qu'on m'avait sans doute confondu avec mon frère Abel, qui la savait à fond... François de Neufchâteau répliqua que c'était bien moi, « l'*Enfant sublime* », que le comte de Chateaubriand lui avait désigné et recommandé. Je ne pouvais pas m'en dédire et je me mis aux ordres de cet entêté, en le priant de me renseigner à l'égard du petit service qu'il attendait de moi. — « C'est bien simple, me dit-il de l'air le plus confiant. M. Pierre Didot l'aîné veut réimprimer le *Gil Blas* de Le Sage ; mais il désire que j'examine la question de savoir si Le Sage est bien l'auteur de *Gil Blas* ou s'il l'a pris de l'espagnol..... Je vous prie de me donner quelques notes très précises et très détaillées sur la question, et j'en ferai mon affaire... »

Je lui promis de faire de mon mieux pour répondre à la trop bonne opinion que M. de Chateaubriand avait de moi. — « A bientôt, jeune homme, me criait François de Neufchâteau en me reconduisant ; le plus tôt possible, car je me suis engagé à lire cette notice à l'Académie, dans la séance extraordinaire du 7 juillet prochain. Vous avez donc deux grands mois pour vos recherches. Soignez-moi cela, mon ami. » Je soignai donc ce travail, qui devait, me semblait-il, être honorablement payé... Je me fis aider par mon frère Abel qui avait étudié la question, et, dans l'espace de quinze ou vingt jours, j'eus achevé ma besogne... Il y avait un gros manuscrit tout entier de mon écriture. Je le portai, un matin, chez François de Neufchâteau. — « Vous êtes un homme de parole, Monsieur, » me dit-il solennellement. Il me fit asseoir pendant qu'il dépliait mon manuscrit et en lisait les premières pages. — « Tout cela me paraît très bien pensé et très bien dit, murmurait-il, en lisant. Voilà bien ce que demande M. Pierre Didot l'aîné. C'est très bien, mon enfant, ajouta-t-il en se levant avec un sourire qui témoignait de sa satisfaction. Je lirai la suite à tête reposée. Mais je veux vous donner un petit souvenir qui vous rappellera que j'ai toujours aimé la poésie et les poètes. » Et il me remit deux petits volumes de *Fables et Contes en vers*.... Ce fut là tout ce que me rapporta mon travail d'érudition critique sur le chef-d'œuvre de Le Sage.

— Et votre travail vous a-t-il été restitué ? m'écriai-je, sans donner le temps à Victor Hugo d'achever son récit. Existe-t-il encore ? Est-il à jamais perdu pour vos admirateurs ?

— Il existe, répondit Hugo, il existe puisqu'il a été imprimé.

— Imprimé ! repartis-je, déjà curieux et impatient de connaître, de découvrir cette notice que je n'avais vu citer nulle part. Elle n'a pas été imprimée avec votre nom ? Autrement, elle serait connue...

— Ecoutez la fin, reprit Victor Hugo. François de Neufchâteau eut l'aimable attention de m'envoyer un billet pour la

séance de l'Académie française, dans laquelle il devait lire sa notice sur *Gil Blas*. Il la lut fort bien, en homme accoutumé à parler et à lire dans les Assemblées, et j'eus lieu d'en être satisfait. Sa notice n'était autre que la mienne ; il n'y avait pas changé dix phrases. Je suis heureux de pouvoir ajouter que la lecture avait complètement réussi. C'était la première fois que j'entendais applaudir un de mes ouvrages.

— Et vous êtes certain que cette notice est imprimée ? repartis-je, avec la ténacité d'un bibliophile qui s'enquiert d'un livre à trouver...

— Vous la trouverez tout au long, répliqua Victor Hugo, dans l'édition de *Gil Blas*, qui fait partie de la collection des meilleurs ouvrages de la langue française...

— Edition formant trois volumes in-8o, imprimée en 1819 par Pierre Didot l'aîné et dédiée aux amateurs de l'art typographique. Je la vois d'ici, quoique je ne l'aie jamais feuilletée. Et la notice sur *Gil Blas* s'y trouve ? et cette notice est signée...?

— Par le comte François de Neufchâteau, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— C'est un peu trop fort ! s'écria Mme Bouclier, dont l'indignation était au comble. Vous voler ainsi un de vos chefs-d'œuvre ! Et vous vous êtes laissé dépouiller ainsi ? Et vous n'avez pas même réclamé ?

— Non, Madame, dit Victor Hugo avec indifférence. J'ai oublié ma notice, et je n'ai jamais revu depuis François de Neufchâteau... Si fait, c'était un vieillard très poli, qui m'a rendu ma visite deux ans après. J'étais alors rédacteur en chef et principal rédacteur du *Conservateur littéraire*. François de Neufchâteau l'apprit, peut-être de la bouche de M. le comte de Chateaubriand ; il m'écrivit une lettre très cordiale, de poète à poète, en me priant de vouloir bien parler, dans mon *Conservateur*, du recueil de ses *Fables et Contes*, qu'il avait eu le plaisir de m'offrir, deux ans auparavant...

— Et vous avez daigné, mon digne et bon maître, dis-je à mon tour en ajoutant cette apostille au récit de Victor Hugo,

vous avez daigné consacrer un très bienveillant article du *Conservateur littéraire* aux poésies de votre effronté plagiaire [1]. »

Comment l'excellent bibliophile Jacob n'a-t-il pas vu que le récit de son *digne et bon maître* était inexact d'un bout à l'autre ?

« M. le vicomte de Chateaubriand, — et c'est par cette affirmation que débute le récit de Victor Hugo, — M. de Chateaubriand daigna me citer dans une note du *Conservateur*, en me qualifiant d'*enfant sublime*. » Cette note n'existe pas [2].

Suivant M. Hugo, lors de sa visite à François de Neufchâteau, celui-ci lui aurait rappelé la note du *Conservateur*. Or la visite est antérieure au 7 juillet 1818, et à cette date le *Conservateur* n'était pas encore né. Le premier numéro a paru seulement au mois d'octobre 1818.

Lorsque M. Victor Hugo, toujours d'après son récit, s'est rendu, au cours de l'année 1818, chez le comte François de Neufchâteau, il le voyait pour la première fois et n'avait jamais eu avec lui aucune relation. Troisième erreur. Nous voyons, en effet, au tome I de *Victor Hugo raconté*, qu'*en 1817*, à l'occasion du concours sur *le Bonheur de l'Etude*, François de Neufchâteau avait exprimé devant un ami d'Abel le désir de voir le *jeune lauréat*, que celui-ci *y avait couru* et qu'ils avaient échangé ensemble force rimes.

[1] *L'Artiste*, septembre 1882, p. 185 et suivantes.

[2] Sur la légende de l'*Enfant sublime*, voyez ci-dessous notre chapitre VI.

Tendre ami des neuf Sœurs, disait au rhétoricien de la pension Cordier le doyen de l'Académie,

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers !
Je ne vous rendrai point louange pour louange,
Laissons ces encensoirs l'un à l'autre pareils ;
Dans un ordre meilleur ma vieillesse me range,
Et je puis acquitter, par un plus noble échange,
Vos éloges par mes conseils [1].

Et pour mieux assaisonner ses conseils, « M. François de Neufchâteau invita Victor à dîner [2]. »

Depuis le 7 juillet 1818, M. Victor Hugo n'aurait jamais revu François de Neufchâteau, sinon une fois, deux ans plus tard, un jour que le vieux poète lui vint rendre visite pour le prier de vouloir bien parler, dans le *Conservateur littéraire,* du recueil de ses *Fables et Contes.* Eh quoi ! M. Victor Hugo n'a revu François de Neufchâteau que ce jour-là ! Il n'a pas *couru* chez lui, le 25 mars 1820, en recevant les vers par lesquels ce dernier lui annonçait que, sur sa recommandation, le Roi venait de lui accorder une gratification de 500 francs [3] !

M. Victor Hugo, — nous suivons toujours son récit, — a daigné consacrer un très bienveillant article du *Conservateur littéraire* aux *Fables et Contes* en vers de François de Neufchâteau. — J'ai sous les yeux la collection complète du *Conservateur littéraire,* où ce « très bienveillant article » brille par son absence.

[1] *Victor Hugo raconté,* etc., t. I, p. 391.
[2] *Ibid.,* p. 394.
[3] *Le Conservateur littéraire,* t. I, p. 361. Voy. ci-dessus chapitre V.

Si nous sommes obligés d'écarter comme inexacts *tous* les détails accessoires du récit de M. Victor Hugo, que devons-nous penser du fait principal, du fond même du récit ? Est-il possible d'admettre qu'un membre de l'Académie française, qui avait été président de l'Assemblée législative, membre du Directoire exécutif, ministre de l'intérieur, — avant le 18 Brumaire et non sous l'Empire, comme le dit à tort M. Victor Hugo, — président du Sénat, auteur de nombreux écrits en prose et en vers qui lui avaient acquis une légitime célébrité, ait poussé l'impudence et la folie jusqu'à s'approprier le travail d'un enfant, le lire dans une séance publique de l'Académie et le faire imprimer sous son nom, livrant ainsi sa réputation et son honneur à la discrétion d'un collégien ? Que M. Victor Hugo s'amuse à conter de telles choses, je le veux bien ; mais comment l'érudit et judicieux bibliophile Jacob se laisse-t-il aller à les croire ? Pour moi, j'y suis d'autant moins porté que je trouve au tome III du *Conservateur littéraire*, un long article de M. Victor Hugo lui-même sur l'étude consacrée à *Gil Blas* par François de Neufchâteau, et que j'y remarque ce passage : « Cette notice, qui a été appréciée de tous les gens de lettres, et louée encore si justement dans le dernier ouvrage de M. Barbier, avait été imprimée en tête de la superbe édition de *Gil Blas* par Didot l'aîné ; elle est réimprimée en tête de celle-ci par Crapelet. Les nombreuses erreurs historiques et géographiques que M. F. de Neufchâteau relève avec tant d'exactitude dans *Gil Blas* prouvent de reste que ce livre

n'est pas originaire de la Vieille-Castille ; et l'on en sera encore plus convaincu, si l'on songe que la plupart des personnages de ce roman ont eu en France des originaux réels que Le Sage avait nommés au comte de Tressan. Les recherches de M. F. de Neufchâteau sur ces originaux sont extrêmement piquantes [1]. » A qui M. Victor Hugo fera-t-il croire qu'il aurait ainsi couvert d'éloges l'écrivain qui l'avait *volé ?* Depuis quand, en France, répond-on par des compliments et des révérences au malhonnête homme qui vous dépouille ?

VI

Après le concours de 1817, d'où la *Notice sur Gil Blas* et le comte François de Neufchâteau nous ont un peu éloignés, Victor Hugo reprit, à la fin des vacances, le chemin de la pension Cordier, où il devait passer une année encore, en compagnie de son frère Eugène. C'était le tour de ce dernier de voir couronner ses vers ; il envoya aux Jeux-Floraux, de Toulouse, une *Ode sur la mort du duc d'Enghien*, qui obtint, dans la séance du 3 mai 1818, non un beau lis d'argent, comme il est dit au tome Ier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, mais un *souci* réservé [2]. Décidément les deux frères prenaient le plus long pour aller à l'École polytechnique, ou plutôt ils n'en prenaient pas du

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 23.

[2] *Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux*, année 1818.

tout le chemin, et ils obtinrent de leur père qu'ils ne se présenteraient pas aux examens. Au mois d'août 1818, ils quittèrent définitivement la pension et revinrent habiter avec leur mère.

Mme Hugo ne demeurait plus rue du Cherche-Midi. Elle était installée, depuis quelque, temps au numéro 18 de la rue des Vieux-Augustins, dans une maison contiguë au musée des Petits-Augustins, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la cour du palais des Beaux-Arts. Des fenêtres de l'appartement, situé au troisième étage, on avait vue d'un côté sur l'ancien jardin La Rochefoucauld et de l'autre sur la cour du musée, tout encombrée de sculptures et de fragments d'architecture [1]. Victor prit ses inscriptions de droit. Suivit-il les cours de la Faculté? il est permis d'en douter. Sa vocation poétique était trop prononcée, elle se révélait avec trop d'éclat pour que sa mère elle-même essayât de la combattre.

Les trois frères embrassèrent du reste la carrière littéraire. En 1817, avait paru un *Traité du mélodrame*, par A! A! A! Les auteurs étaient *Armand* Malitourne, *Ader*, et *Abel* Hugo [2]. Abel faisait aussi des vers, et il fut couronné, en 1822, par la Société d'émulation de Cambrai, pour une *Ode sur la bataille de Denain* [3].

1 *Victor Hugo raconté*, etc., I, 409.

2 On trouve dans l'*Hermite de Belleville ou choix d'opuscules politiques, littéraires et satiriques*, de Charles Colnet, t. II, p. 369, un piquant article sur cet opuscule d'Abel Hugo. « Le *Traité du mélodrame*, dit Colnet, est une plaisanterie ingénieuse. »

3 *Moniteur* du 11 décembre 1822.

Encouragé par son succès de 1818, Eugène concourut encore l'année suivante aux Jeux-Floraux ; mais cette fois il fut moins heureux. Son *Ode sur la mort de S. A. S. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé,* n'obtint qu'une mention ; cette pièce, assez faible, figure dans le Recueil de l'Académie.

Quant à Victor, il brûlait de prendre sa revanche à l'Académie française, et il n'entendait pas rester sur un simple *encouragement.* L'occasion justement était des plus propices, l'Académie ayant à décerner, en 1819, deux prix de poésie au lieu d'un. Outre le prix traditionnel, dont le sujet était l'*Institution du jury en France,* il y avait, cette année-là, un prix extraordinaire. Un anonyme (c'était M. Lemontey, qui ne faisait pas encore partie de l'Académie), lui avait remis une somme destinée à récompenser le meilleur discours en vers sur les *Avantages de l'enseignement mutuel,* et le ministre de l'intérieur, M. Decazes, avait ajouté à la valeur du prix. Victor Hugo venait de quitter les bancs du collège, il avait seize ans ! Il se sentait donc de taille à courir les deux prix à la fois et à faire coup double : il envoya deux pièces à l'Académie.

M. Raynouard fit son rapport dans la séance du 25 août 1819 et s'occupa d'abord du concours sur l'*Institution du jury.* Cinquante pièces avaient été envoyées ; cinq furent distinguées, mais aucune ne parut digne du prix ; il ne fut même pas accordé de mentions. Le rapporteur parla seulement avec quelques détails de l'un des ouvrages qui avaient été

soumis à l'Académie. « Il en est un, dit-il, où l'Académie a reconnu l'instinct de la vraie poésie, le germe d'un beau talent, un style parfois brillant et énergique, et une sorte d'originalité qui permet de beaucoup espérer : mais elle ne doit pas dissimuler que le défaut de composition, l'incohérence des idées et des images, l'ignorance ou le mépris de l'art des transitions, feraient craindre pour le succès de l'auteur s'il ne se hâtait, en s'imposant des études sévères et en invoquant d'utiles conseils, de se placer dans la bonne route dont il paraît écarté [1]. »

Le *Témoin de la vie de Victor Hugo* nous apprenant que ce dernier a pris part, en 1819, au concours sur l'*Institution du jury en France*, il est permis de supposer que sa pièce est justement celle dont parle M. Raynouard dans les lignes que l'on vient de lire, et, si cette conjecture est fondée, on peut voir que le secrétaire perpétuel de l'Académie caractérisait assez bien, dès cette époque, quelques-unes des principales qualités et quelques-uns des plus grands défauts qui devaient éclater plus tard dans les œuvres du poète. Il avait donné à sa pièce la forme d'un dialogue entre Malesherbes et Voltaire, le premier tenant pour les Parlements, le second accordant la préférence au jury [2].

Dans la seconde partie de son rapport, consacrée au concours sur les *Avantages de l'enseignement*

[1] *Recueil des Discours, Rapports, etc., lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française.* 1803-1819 : deuxième partie, p. 868.

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, 408.

mutuel, M. Raynouard fit connaître qu'aucune des dix-neuf pièces adressées à l'Académie n'avait paru mériter le prix; des mentions honorables étaient cependant décernées aux ouvrages inscrits sous les numéros 5, 9, 10, 13, 15 et 16. Le numéro 16, c'était Victor Hugo. Le *Témoin de sa vie*, dans le chapitre intitulé : *Premières relations avec l'Académie*, a complètement passé sous silence la part prise par Victor Hugo à ce concours ; elle n'en est pas moins certaine, puisque le poète lui-même a publié sa pièce, au mois d'août 1820, dans le *Conservateur littéraire*, où elle est précédée de cette note :

L'auteur de cette pièce avait vu dans l'enseignement mutuel une méthode utile, mais non admirable, comme le prétend la faction libérale. Considérant sa pièce sous le rapport littéraire, nous l'admettons dans ce recueil, sans partager tout à fait son opinion. L'enseignement mutuel y est, à la vérité, loué très modérément (l'auteur le regarde seulement comme susceptible de rendre les premiers travaux élémentaires *moins tristes et plus courts*) ; l'auteur a même su faire percer dans plusieurs endroits son opinion royaliste et ses sentiments religieux, et nous devons lui en savoir gré dans un pareil sujet ; cependant nous pensons que la nouvelle méthode, sans même l'envisager sous le point de vue moral, présente le grand inconvénient de laisser vite oublier ce qu'elle a promptement enseigné, ce qui compense de reste l'avantage d'abréger et d'égayer les études. L'auteur de cette pièce nous autorise à la faire précéder de cette note ; de mûres réflexions et une observation mieux entendue de la méthode mutuelle l'ont déjà fait presque revenir à notre avis. Son discours fut envoyé en 1819 à l'Académie, qui lui décerna une mention honorable sous le nº 16, et décida qu'elle ne donnerait pas le prix. On l'insère ici tel qu'il fut soumis à l'Académie ; on croit devoir ajouter

que l'auteur ne l'a point représenté au concours de cette année [1]. »

M. Victor Hugo a inséré, dans le livre publié par lui, en 1834, sous ce titre : *Littérature et philosophie mêlées*, deux passages de son *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel*, — le début :

> Je ris quand chaque soir de l'école voisine...

et un très court fragment : *A des petits enfants en classe :*

> Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère....

Il a donné à ces deux morceaux la date de *juin* 1820, ce qui n'est pas exact, puisque sa pièce a figuré au concours de 1819. Encore bien que l'Académie n'ait pas cru devoir lui décerner le prix, elle n'en est pas moins très remarquable et renferme plus d'un vers heureux, plus d'un tableau piquant. Le poète de dix-sept ans, qui avait, deux ans auparavant, avoué ingénument ses *trois lustres*, s'est vieilli cette fois et déguisé en vieux maître d'école. Il trace de sa classe cette jolie peinture :

> Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole,
> J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi
> Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. »
> Au-dessous est ma table, et plus loin sont placées
> De mes jeunes sujets les banquettes pressées ;
> Ces cartes, ces tableaux, dont les murs sont couverts,
> Portent des premiers mots les mélanges divers,

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III. p. 7.

Et l'enfant, qui les voit, aisément s'initie
Aux arts que nous légua l'antique Phénicie.
Mais l'instant est venu : tu vas voir sous tes yeux
Au temple de l'étude entrer l'essaim joyeux.
Leur chef marche à leur tête en marquant la cadence,
Et chacun sur son banc vient s'asseoir en silence.
Tout se tait : mais bientôt leur voix s'élève en chœur,
Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur
Qui, parmi les vertus, compte l'humble espérance,
De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France.
La prière a cessé ; chacun avec ardeur
Recommence un travail qu'il quitta sans tiédeur ;
D'abord le maître dicte : et leur main exercée
Sur l'ardoise fragile a traduit sa pensée.
Le plus faible au combat provoque les plus forts.
Souvent son jeune chef, couronnant ses efforts,
Compare les essais, sourit, et lui désigne
Le rang plus glorieux dont il s'est rendu digne.
Mon tour vient : je dispense, en mon dernier coup d'œil,
Le blâme avec regret, l'éloge avec orgueil.

En 1820, l'Académie française avait à donner un prix extraordinaire de poésie, dont le sujet était *le Dévouement de Malesherbes*. Trente-cinq poètes se disputèrent le prix. M. Victor Hugo était-il du nombre ? Il ne fait aucune mention, dans son autobiographie, de ce concours et de la part qu'il y aurait prise. Elle paraît cependant certaine. Le comte Gaspard de Pons, l'un des trente-cinq, qui ne devait jamais être l'un des Quarante, raconte en effet, dans ses *Adieux poétiques* [1], qu'il envoya une pièce à ce concours de 1820 et que M. Victor Hugo en fit autant de son côté. Il

[1] *Adieux poétiques*, par le comte Gaspard de Pons, t. III, p. 10.

est difficile d'admettre que ses souvenirs l'aient trompé sur ce point, car il était alors lié de la plus étroite amitié avec le futur auteur des *Odes et Ballades* [1]. Le prix ne fut décerné qu'en 1821, à la suite d'un nouveau concours pour lequel l'Académie ne reçut pas moins de quarante-six pièces. L'ode couronnée avait pour auteur M. Antony Gaulmier, professeur de rhétorique au collège de Nevers [2].

[1] Voy. ci-dessous, chapitre X.

[2] Voy. *les Poètes lauréats de l'Académie française*, par Edmond Biré et Émile Grimaud, t. I, p. 277.

CHAPITRE IV

L'Académie des Jeux-Floraux. — *Le Télégraphe.*

Les Vierges de Verdun. — *Le Rétablissement de la statue de Henri IV.* Alphonse de Lamartine et l'abbé Gerbet. — *Moïse sur le Nil.* — M. Victor Hugo *maître ès jeux-floraux.* — Jules de Rességuier, Joseph Rocher et M. Durangel. — L'ode sur *les Destins de la Vendée* et la satire sur *le Télégraphe.* M. Varius. — Une lettre d'Alexandre Soumet. M. Victor Hugo et la Pairie.

I

Pendant qu'il soumettait ainsi plusieurs pièces à l'Académie française, M. Victor Hugo en adressait trois autres à une académie de province, mais à une académie de province qui faisait alors beaucoup parler d'elle, — celle des *Jeux-Floraux*. Comme elle avait le bon esprit de laisser aux concurrents le choix des sujets, il lui était arrivé plus d'une fois de couronner des ouvrages très supérieurs aux meilleures compositions des lauréats de l'Académie française. N'est-ce pas à elle que Millevoye avait envoyé l'*Anniversaire* et la *Chute des Feuilles*, deux tendres et pénétrantes élégies, dont l'une au moins est assurée de ne pas périr ? On pouvait donc se consoler de ne pas être vainqueur au palais Mazarin, pour peu que l'on triomphât au Capitole. Les concours de Toulouse offraient de

plus cet avantage que les prix y étaient très nombreux. « Les Jeux-Floraux, dit l'auteur de *Victor Hugo raconté*, n'étaient pas de ces académies avares qui n'ont pour la poésie qu'un seul prix : ils en avaient sept [1]. » En 1819, l'Académie toulousaine avait bien plus de sept prix à donner aux poètes. Et d'abord, elle avait à distribuer, comme prix de l'année, l'amarante d'or, la violette d'argent, le souci d'argent et le lis d'argent. Outre ces quatre prix annuels [2], l'Académie avait décidé de décerner, comme prix extraordinaire, un *lis d'or* à l'auteur de la meilleure ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. Enfin, elle avait de plus à sa disposition, comme prix réservés des concours précédents, quatre amarantes d'or, deux lis d'argent, deux violettes d'argent et un souci d'argent. L'Académie, au concours de 1819, n'avait donc pas moins de *quatorze* prix à distribuer !

Les trois pièces envoyées aux Jeux-Floraux par Victor Hugo étaient les *Derniers bardes*, les *Vierges de Verdun* et le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. Les *Derniers bardes*, poème dans le goût d'Ossian, n'obtinrent qu'une simple mention ; mais les deux autres pièces furent couronnées. Le 3 mai 1820, un nouveau succès viendra confirmer cet éclatant début ; une troisième fleur viendra s'ajouter aux deux premières,

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, 113.

[2] Les Jeux-Floraux disposent chaque année d'une cinquième fleur, l'églantine d'or, réservée au meilleur discours en *prose* sur un sujet donné par l'Académie.

Et les fruits passeront la promesse des fleurs [1] !

« *Les Vierges de Verdun,* lisons-nous dans *Victor Hugo raconté,* eurent l'amarante d'or [2]. » C'est une petite erreur. Elles eurent seulement ce qu'on appelle, dans le langage des Jeux-Floraux, une amarante *réservée,* c'est-à-dire un prix inférieur d'un degré à l'amarante d'*or* pure et simple, qui est le vrai prix de l'Ode [3]. Il faut reconnaître que les juges toulousains étaient étrangement difficiles, et l'on a peine à comprendre qu'ils aient refusé le prix de l'année à cette pièce dans laquelle le poète a trouvé des accents dignes de ces vierges innocentes,

Martyres dont l'encens plaît au martyr divin !

Encore bien que le sujet du *Rétablissement de la statue de Henri IV* eût été proposé par l'Académie, Victor Hugo, en le traitant, avait bien moins rempli un programme de commande qu'il n'avait obéi à sa propre inspiration.

Le 13 août 1818, le jour où la statue était sortie de la fonderie royale du faubourg du Roule, et, traînée par quarante jeunes bœufs, avait été dirigée vers le Pont-Neuf, par l'allée de Marigny et les quais, à un certain moment l'énorme bronze avait refusé d'avancer. Dételant alors les bœufs, la foule s'était jetée aux roues, au timon, à l'arrière, et avait elle-même porté

[1] Malherbe.
[2] *Victor Hugo raconté,* etc., t. I, p. 414.
[3] *Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux,* année 1819.

triomphalement jusqu'à la hauteur du Louvre la statue du bon Henri :

Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
Intendunt..... Pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent [1].

Au premier rang figurait le jeune Victor Hugo qui a rappelé ce souvenir dans l'une des strophes de son ode :

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule.
Ah ! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule ?
Henri me voit du haut des cieux.

Comment s'étonner qu'après avoir été acteur dans cette belle journée, il l'ait célébrée avec un sincère enthousiasme, et que ses vers, écrits de verve, aient été composés en une nuit ? Voici les détails que je trouve, à ce sujet, dans la notice de Sainte-Beuve :

Mme Hugo était malade d'une fluxion de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février (1819), c'était le tour de Victor. Sa mère qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer : les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret, et le lendemain, au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même [2].

[1] Virgile, *Æn.*, l. II.
[2] *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. III, p. 247.

II

Parmi les rivaux que Victor Hugo allait rencontrer en face de lui dans ce concours, il en était un qui, certes, était digne de lui disputer le *lis d'or*. Alphonse de Lamartine, encore inconnu, mais déjà âgé de vingt-huit ans, avait répondu, lui aussi, à l'appel de l'Académie de Toulouse. Il écrivait de Milly, à son ami Aymon de Virieu, le 10 août 1818 :

Pendant ma courte paralysie, j'ai composé rapidement, par circonstance, une ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV au Pont-Neuf, que j'enverrai aux Jeux-Floraux qui ont proposé ce prix-là après l'Académie de Mâcon. Comme j'avais entendu tant de ces odes ici, où personne ne faisait parler Henri IV en roi, cela m'a fait penser à essayer de le faire ; je ne sais pas encore si mon ode vaut guère mieux que les leurs. Je m'en vais t'en envoyer quelques strophes pour que tu m'en fasses passer ton avis ; car il n'y a personne dans ce pays qu'on puisse entretenir de vers, ou qui les sente le moins du monde.

..... Cela commence par une longue comparaison à la manière homérique :

Quand la lance d'Achille, après tant de batailles,
De la ville d'Hector eût forcé les murailles
Et ravi des Troyens le saint palladium,
Le nautonier, voguant sur les flots du Bosphore,
Des yeux cherchait encore
Le palais de Priam et les tours d'Ilium :

Surpris, il approchait, et la rive déserte,
De silence et de deuil, hélas ! partout couverte,

Ne résonnait au loin que du seul bruit des flots ;
Mais au moins ces débris, dans leur triste étendue,
Découvraient à la vue,
Près du tombeau d'Hector, les urnes des héros !

Mais nous ! — Quand le vieillard sur les bords de la Seine
S'assied en soupirant, et tristement promène
Ses yeux accoutumés aux splendeurs de nos rois,
Il voit sortir de l'onde une cité superbe,
Et cherche en vain sous l'herbe
Une tombe, un débris, une ombre d'autrefois !

Quoi ! ce peuple, dit-il, nouveau fils de la gloire,
N'a-t-il donc point d'aïeux au temple de Mémoire ?
Dans les fastes du monde est-il né d'aujourd'hui ?
A-t-il répudié, dans sa fierté sauvage,
L'immortel héritage
Que vingt siècles de gloire ont amassé pour lui ?

Le vieillard se plaint ainsi, et Henri IV lui apparaît à la même place où était son bronze.

De son coursier de feu l'ondoyante crinière,
Secouant la lumière,
Frappe de mille éclairs les yeux du vieux Français.
. . . .

Henri IV lui promet son retour avec le retour de ses fils, etc.

. . . .
Penses-tu que ma gloire ait ressenti l'atteinte
Des coups qu'ils ont portés à cette image sainte
Que leur volage amour adorait autrefois ?
Non, leur lâche courroux, dans la demeure sombre,
A réjoui mon ombre !
La haine des pervers est l'éloge des rois !

Qu'ils tremblent cependant ! Tel que m'ont vu leurs pères
Dans mes mains tour à tour clémentes ou sévères
Serrant le fer vainqueur, arbitre de leur sort,
Tel, à la place même où ta douleur m'implore,
Ils me verront encore
Présenter à leur choix le pardon ou la mort !

Dans son bonheur d'un jour l'iniquité sommeille,
Mais, la foudre à la main, la vengeance l'éveille ;
Le néant engloutit tous ces crimes perdus,
Et, comme un astre fixe allumé par Dieu même,
La justice suprême
Se lève sur le monde et ne se couche plus !

. . . .

Il dit : la Seine au loin frémit ; le Louvre antique,
Reconnaissant les sons de la voix prophétique,
Incline en tressaillant ses superbes créneaux ;
Et le temps se hâta d'enfanter la journée
Où de la destinée
L'arrêt avait marqué le retour du héros [1] !

Dans son livre sur *Mgr Gerbet*, M. l'abbé de Ladoue nous apprend que le futur auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, — l'un de nos meilleurs écrivains, au jugement de Sainte-Beuve, lequel ajoute : « sans y prétendre, l'abbé Gerbet est poète [2], » — a composé, lui aussi, en 1818, une pièce de vers sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. « De cette même inspiration, dit M. l'abbé de Ladoue, sortit la pièce qu'il adressa à l'Académie française qui avait fait appel à tous les sentiments poétiques des Fran-

[1] *Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 213.
[2] *Causeries du lundi*, t. VI, p. 317.

çais pour célébrer le rétablissement de la statue du plus populaire de nos rois. » L'Académie française n'ayant jamais mis ce sujet au concours, c'est sans doute à l'Académie des Jeux-Floraux que le jeune Gerbet avait envoyé sa pièce. Elle n'a pas été imprimée ; mais les amis de l'auteur en avaient retenu plus d'un fragment, la première strophe, entre autres, qui ne manque ni de mouvement ni de grandeur :

Dans mon essor perçant la nue,
J'affronte le flambeau du jour ;
Porté sur une aile inconnue,
Je vole au céleste séjour.
La terre a fui, les cieux s'entr'ouvrent,
Mes regards étonnés découvrent,
Dans un jour pur et radieux,
Le monde, aux mortels invisible,
Où, sur un trône inaccessible,
Repose le maître des dieux [1].

Ni Lamartine ni l'abbé Gerbet ne furent couronnés. Le *lis d'or* fut décerné d'une voix unanime à Victor Hugo. Son ode souleva parmi les *mainteneurs* un enthousiasme dont nous retrouvons l'écho dans la lettre suivante qu'Alexandre Soumet adressa de Toulouse au jeune lauréat :

Toulouse.

Depuis que nous avons vos odes, Monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'Académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez

[1] *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'école Menaisienne*, par M. l'abbé de Ladoue, t. I, p. 29.

de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret.

Au mois de février 1820, Victor Hugo célébra ses dix-huit ans en écrivant *Moïse sur le Nil* ; il l'envoya aux juges de Toulouse, qui accordèrent à la pièce une amarante d'or réservée, et qui, par lettre du 28 avril, nommèrent l'auteur *maître ès jeux-floraux*. Il fut proclamé sous ce titre, dans la séance du 3 mai [1].

III

Toulouse la Romaine où, dans des jours meilleurs,
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs.....

Ainsi s'exprimait Victor Hugo, dix ans plus tard, dans les *Feuilles d'automne*. Nous aussi, nous nous complaisons au souvenir de ces *jours meilleurs*, et nous allons compléter ici l'histoire de ses relations avec l'Académie des Jeux-Floraux. En 1820, il lui avait adressé, en même temps que l'ode de *Moïse sur le Nil*, une héroïde intitulée : *le Jeune banni (Raymond à Emma)*, et une idylle, *les Deux âges*. Ces deux pièces furent mentionnées.

En 1821, reçu maître ès jeux, il n'avait plus le droit de concourir, mais il paya son tribut à l'Académie avec son ode sur *Quiberon*, au sujet de laquelle il

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 118.

écrivait à son ami Jules de Rességuier, le 21 mars [1] :

Je serai éternellement reconnaissant à l'Académie de son indulgence. J'ai tâché de le lui prouver en lui faisant, pour l'une de ses séances publiques, une ode sur *Quiberon*, que j'aurai incessamment l'honneur d'envoyer à cet excellent M. Pinaud, qui aura aussi toujours une bien grande place dans mes affections. Je l'ai faite de mon mieux : je regrette d'être de ces hommes dont le mieux est encore si loin d'être bien ; mais j'espère qu'elle aura quelque prix aux yeux de l'Académie, sinon par le talent, du moins par les efforts de l'auteur.

Cet *excellent M. Pinaud*, dont le nom revient dans toutes les lettres de Victor Hugo à Jules de Rességuier, était le secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux. Incarcéré pendant la Terreur, lié, au sortir de prison, avec Bernardin de Saint-Pierre, il menait de front l'étude des lettres et celle du droit. Sous la Restauration, successivement avocat général et conseiller à la cour royale de Toulouse, puis procureur général à Metz, c'est à ce dernier poste que le trouva la révolution de Juillet. Il donna sa démission au mois d'août 1830.

En 1822, je trouve deux autres envois du poète aux Jeux-Floraux. « J'enverrai peut-être cette année, à l'Académie, écrit-il le 17 janvier 1822, une ode sur

[1] M. le comte Albert de Rességuier a mis à notre disposition, avec une bonne grâce dont nous ne saurions trop lui témoigner notre gratitude, les nombreuses lettres de Victor Hugo écrites à son père, le comte Jules de Rességuier, l'un des poetes les plus distingués de la période romantique.

le Dévouement dans la peste. Au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique [1]. » Le 3 avril, il adresse sa pièce à Jules de Rességuier. « Maintenant, lui dit-il, elle vous appartient : donnez-lui le titre qu'il vous plaira. Je l'ai intitulée : *Barcelone*, afin de la rattacher aux événements récents, quoique le sujet soit réellement ce type moral, et par conséquent lyrique, *le Dévouement dans la peste* [2]. » Et le 19 avril : « Je suis heureux de l'indulgence avec laquelle vous avez jugé mes odes ; elle vient de votre amitié ; mais je suis confus de l'embarras que vous donne *le Dévouement dans la peste*. Vous êtes bien aimable, bien bon, mais aussi bien sincèrement et bien tendrement aimé, de moi du moins, parmi bien d'autres. Je suis enchanté que vous ayez bien voulu être le parrain de cette ode. Je l'aime mieux depuis que vous lui avez donné un titre de votre choix. Pourquoi, mon ami, n'avez-vous touché qu'au titre ? » Au lieu des deux titres que le poète avait successivement donnés à sa pièce : — *Barcelone*, puis *le Dévouement dans la peste*, — M. de Rességuier avait adopté et fait prévaloir celui-ci, plus général à la fois et plus simple : *le Dévouement* [3].

Dans ce même mois d'avril 1822, Victor Hugo adressa à ses confrères de Toulouse un remerciement destiné à être lu dans la séance publique du 3 mai :

[1] Lettre à Jules de Rességuier.
[2] *Ibid.*
[3] *Odes et Ballades*, l. IV, ode IV.

Salut ! enfant, j'ai pour ma mère
Cueilli quelques rameaux dans vos sacrés bosquets ;
Votre main s'est offerte à ma main téméraire ;
Etranger, vous m'avez accueilli comme un frère,
Et fait asseoir dans vos banquets [1].

Nous voyons encore, en ces années 1821 et 1822, Victor Hugo s'intéresser aux concours auxquels son titre de maître ès jeux-floraux ne lui permet plus de prendre part, et recommander aux suffrages de ses confrères les pièces de ses amis. Sa correspondance avec Jules de Rességuier nous en fournit plus d'un témoignage.

Vous êtes sans doute en ce moment occupé du concours, écrit-il, le 21 mars 1821 ; permettez à un vieux combattant réformé de vous recommander des athlètes en présence desquels il n'aurait sans doute pas vaincu. J'appellerai votre attention sur l'élégie de *Symétha*, d'un jeune poète dont Soumet vous a sans doute parlé, de notre ami Alfred de Vigny [2] ; sur celle du *Convoi de l'émigré*, par M. Saint-Valry ; sur l'ode relative aux *Troubles actuels de l'Europe*, par Rocher ; sur le poème de la naissance d'Henri IV et sur le discours relatif aux genres *romantique* et *classique*, de M. Gaspard de Pons. Je ne veux ni ne dois vous donner mon avis sur chacun de ces ouvrages en particulier ; je me contenterai de vous dire que leurs différents auteurs ont, selon moi, des talents fort inégaux. Je me borne à remplir un devoir d'amitié en appelant votre attention spéciale sur ceux d'entre eux qui peuvent mériter des couronnes, et en invoquant pour les autres cette indulgence dont vous m'avez donné tant de preuves [3].

[1] *Odes et Ballades*, l. IV, ode v.

[2] Voy. cette élégie dans les *Poèmes antiques et modernes*, d'Alfred de Vigny.

[3] Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier.

Un mois plus tard, le 17 avril 1821, le résultat du concours était connu, et Victor Hugo écrivait à son ami :

Une douloureuse nouvelle, en forçant M. Rocher de quitter brusquement la capitale et de retourner dans le sein de sa famille, m'a empêché de vous écrire plus tôt pour vous marquer sa réponse et vous remercier de votre charmante mais beaucoup trop flatteuse lettre. J'ai été, s'il faut l'avouer, surpris de la sévérité de l'Académie qui m'avait donné tant de preuves d'indulgence. Je croyais que M. Rocher obtiendrait un prix. Pour lui, avec toute la modestie du talent, il s'est montré satisfait de la décision. Il m'a chargé d'accepter, en son nom, la distinction que lui décerne l'Académie, espérant, m'a-t-il dit, mériter peut-être, l'an prochain, des suffrages plus éclatants en redescendant dans la même arène. J'espère avec lui et je ne doute pas que vous ne partagiez la même confiance. Pour cette année, il se contentera de voir sa pièce imprimée dans le recueil, et il consent à ce qu'elle porte son nom, ne croyant pas convenable de répudier aucune des distinctions accordées par l'Académie [1].

La pièce de M. Rocher, qui fut insérée dans le recueil de 1821, n'était pas son ode relative aux *Troubles actuels de l'Europe*, mais un poème sur *l'Immortalité de l'âme*.

Ami de Victor Hugo, Joseph Rocher était également lié avec Lamartine, qui parle de lui en maint endroit de ses œuvres. Une de ses premières méditations, *l'Enthousiasme*, est accompagnée, dans l'édition de 1849, de ce *commentaire :*

Cette ode est une goutte de la veine lyrique de mes pre-

[1] Lettre à Jules de Rességuier.

mières années. Je l'écrivis un matin à Paris, dans une mansarde de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais alors. Un de mes amis entra au moment où je terminais la dernière strophe. Je lui lus toute la pièce : il fut ému. Il la copia, il l'emporta, et la lut à quelques poètes classiques de l'époque, qui encouragèrent de leurs applaudissements le poète inconnu. Je la dédiai ensuite à cet ami, qui faisait lui-même des vers remarquables. C'était M. Rocher, aujourd'hui une des lumières et une des éloquences de la haute magistrature de son pays. Nos routes dans la vie se sont séparées depuis ; il a déserté la poésie avant moi. Il y aurait eu les succès promis à sa belle imagination. Nos vers s'étaient juré amitié : nos cœurs ont tenu la parole de nos vers.

Je lis dans une des notes dont Sainte-Beuve a fait suivre son *portrait* de Lamartine :

M. Rocher, conseiller à la Cour de cassation, l'un des plus anciens amis de Lamartine, à qui il prêtait quelquefois son appartement, rue Saint-Dominique, pour des déjeuners de jeunesse. C'est dans l'une de ces gaies réunions qu'il lui avait adressé une ode pour l'exhorter aux beaux vers et à l'ambition lyrique. J'ai entendu réciter cette ode à M. Rocher lui-même ; Lamartine lui répondit par l'ode de *l'Enthousiasme*.

La *Correspondance* de Lamartine, lequel est d'ailleurs resté fidèle à tous ses amis et les a conservés tous jusqu'à la fin, renferme plusieurs lettres adressées à M. Rocher. On lit dans celle du 13 juillet 1825, datée d'Aix-les-Bains :

Vous me parlez de vers, et je n'y pense plus qu'avec crainte et dégoût. Je ne les aime qu'en me reportant dans le passé, quand nous les rêvions ensemble. Ils sont devenus pour moi une ennuyeuse réalité. Mais, vous, est-il possible que votre

verve se soit tarie à volonté? Je ne le crois pas, et je m'en félicite. On me dit toujours : Corrigez, et je vous dis : Ne corrigez plus, mais faites. Vous avez un véritable talent, et j'ai vu de vous des morceaux trop enchanteurs pour renoncer à en voir encore et à ce que ce plaisir soit partagé tôt ou tard par les gens qui ont des oreilles.

Et en post-scriptum :

Si je n'avais pas la fièvre tierce, je crois que je vous aurais écrit en vers, tant votre nom est poétique pour moi [1].

Lorsque Lamartine lui écrivait cette lettre, M. Rocher avait renoncé à la poésie pour embrasser la carrière des fonctions publiques :

Amphora cœpit
Institui : currente rota, cur urceus exit?

Conseiller à la cour royale de Grenoble, puis à celle de Lyon, en 1828 secrétaire général du ministère de la justice, sous M. de Courvoisier, et maître des requêtes en service extraordinaire en 1829, il devint, le 19 mai 1830, conseiller à la cour de cassation. Il se démit de ces hautes fonctions en 1854 et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur. Mais aux rubans, ce poète, ce sage, préférait les fleurs, ces fleurs de Clémence Isaure qu'avait cultivées sa jeunesse, et, afin sans doute de pouvoir en respirer les parfums de plus près, il accepta, en 1856, les fonctions de recteur de l'Académie de Toulouse ; il était, depuis 1852, membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

[1] *Correspondance de Lamartine*, t. III. Voy. aussi t. II, p. 401 et t. IV, p. 297.

IV

En 1822, Victor Hugo recommande à ses confrères de Toulouse de nouveaux amis, de nouveaux poètes.

Me permettez-vous, écrit-il à Jules de Rességuier, le 17 janvier, de vous adresser quelques poètes qui désirent concourir aux Jeux-Floraux et n'ont pas de correspondant ? Un bien jeune homme, M. F. Durand, auteur du *Jeune poète mourant,* et envers lequel je crois que l'Académie a au moins beaucoup de sévérité à réparer, m'a fait parvenir une ode pleine de talent, *le Détachement de la terre,* qui, après quelques correcrions, sera, selon moi, très digne d'une couronne.

Le 25 février, il revient à la charge :

Mon bien cher et bien aimable ami, je m'empresse de répondre à vos lettres, parce que je ne dois pas recevoir de vous d'aussi grands plaisirs sans qu'un peu de la reconnaissance que j'en éprouve ne vienne jusqu'à vous. Et puis, du moment où vous voulez bien attacher quelque attention à mon estime pour le talent plein d'espérance de Durand, je ne dois pas oublier que le concours est ouvert et qu'une voix amie peut quelquefois contribuer un peu, du milieu de la foule, au triomphe d'un athlète. C'est sans doute son ode sur *le Détachement de la terre* qu'il a envoyée au concours, et je ne doute pas que vous n'ayez remarqué et que vous ne soyez disposé à y couronner les mêmes beautés que moi. Si *mon nom lui porte bonheur,* ce sera en rappelant à l'Académie qu'elle a quelquefois eu autant d'indulgence dans ses jugements qu'elle a, jusqu'ici, montré de sévérité à Durand... J'espère qu'il obtiendra le triomphe qu'il mérite et qu'il désire ; deux raisons pour moi de le souhaiter ardemment. L'Institut, livré aux médiocrités, laisse entière à l'Académie des Jeux-Floraux

la noble tâche d'encourager les jeunes talents comme le sien.

L'ode de Durand fut couronnée. « J'apprends avec une joie extrême, écrit Victor Hugo le 3 avril, que Durand est couronné. Il me tarde de voir son ode telle qu'il l'a corrigée. Je lui en veux un peu de ne m'en avoir plus reparlé ; mais je lui pardonne tout, puisqu'il triomphe. Un autre ouvrage de M. Saint-Valry a également été couronné. Le poète est de ma connaissance, et son succès m'a fait grand plaisir. »

Le jeune protégé de Victor, M. N.-F. Durand (était-ce bien son vrai nom ?), avait envoyé à ce même concours de 1822 une autre ode, *l'Adieu*. L'année suivante, il obtint de nouveau le prix de l'ode avec une pièce sur *la Gloire*, en même temps que trois autres morceaux de lui étaient distingués par l'Académie : une *Ode à Victor Hugo*, *la vieille France*, ode, et *le Ruisseau*, élégie. Ainsi que l'Académie de Toulouse, l'Académie de Marseille, celle d'Amiens, d'autres encore, lui décernèrent des prix. En 1829, il était couronné une troisième fois à Toulouse, pour un hymne en l'honneur de la Vierge, qui avait pour sujet et pour titre *l'Assomption*. *Une Orgie sous Néron, chant d'un jeune Romain*, poème lyrique, lui valait, en 1833, une nouvelle victoire, et l'Académie, sur sa demande, lui conférait le titre de maître ès jeux-floraux, ce qui le faisait confrère de Victor Hugo. Il était, depuis 1830, membre de l'Académie de Marseille. A l'exemple d'Auguste Bignan, son rival en plus d'un concours, il aurait pu, lui aussi, publier,

sous le titre d'*Académiques*, un volume composé entièrement de pièces couronnées.

Non moins royaliste que le poète des *Odes et Ballades*, il eut, comme lui, des chants pour les malheurs des Bourbons et pour leurs gloires. Au mois de mai 1830, à l'occasion de la visite que le duc d'Angoulême fit à Marseille, où il passa en revue la seconde division de l'armée de débarquement qui allait conquérir Alger, F. Durand publia des strophes qui débutaient ainsi :

> C'est l'héritier des rois, c'est le fils des héros !
> C'est lui que l'on a vu, de victoire en victoire,
> Entraîner nos soldats jusqu'aux murs de Cadix ;
> C'est lui qui, devant Dieu prosternant tant de gloire,
> Offrit au roi des rois des lauriers et des lis.

A quelques jours de là, F. Durand lisait devant l'Académie de Marseille une ode sur le monument élevé aux victimes de Quiberon. Sa pièce, très inférieure assurément à celle de Victor Hugo sur le même sujet, témoigne d'un talent pur et correct. Ses vers à Lamartine, lus également à l'Académie de Marseille, en présence du grand poète, ont de l'élévation et du souffle, et ils étaient restés dans la mémoire du chantre des *Harmonies*, qui se plaisait à les citer. Il a publié, en 1863, un poème épique en huit chants qui a pour sujet, comme celui de Klopstock, la passion et la résurrection du Christ. *La Christodie*, tel est le titre de cette épopée, où il n'y a pas seulement de bonnes intentions, mais où l'on trouve aussi de beaux vers, des inspirations nobles et touchantes.

Le nom de Durand n'a pourtant point conquis, à défaut de la gloire, cette notoriété qui s'est attachée à celui de Bignan. La raison n'en serait-elle point dans le soin avec lequel ce poète, véritablement modeste (est-ce qu'ils ne le sont pas tous — ou presque tous ?) s'est attaché à épaissir autour de lui les ténèbres, variant sans cesse les pseudonymes derrière lesquels il aimait à se cacher. Il signait tantôt *Durand*, tantôt *Durand de Vrandaulmon*, ici *Holmondurand*, là *Modurange*, ailleurs *Durangel*, etc., etc. Sur la liste des maîtres ès jeux-floraux, publiée chaque année, il prenait plaisir à se faire porter sous des noms différents. Il y figure, de 1833 à 1835, sous le nom de *M. Durand de Modurange* (Nicolas-François), de Marseille, et de 1836 à 1845, sous celui de *M. de Durangel* (Nicolas-François). En 1845 et jusqu'en 1860, il redevient *M. Durand* tout court, pour reparaître, à partir de 1861, sous le nom de *M. Durangel*, officier de la Légion d'honneur.

Ce galant homme qui, certes, avait assez de talent pour se faire un nom dans la poésie, aurait pu s'en faire un aussi dans l'érudition. En 1837, Barthélemy, qui travaillait alors à sa traduction en vers de l'*Enéide*, déplorait un jour devant Louis Méry, frère de Méry le poète, la disparition de ces savants commentateurs, de ces grammairiens philologues, pour qui la langue latine et la langue grecque n'avaient pas de secrets. « Oou tùaver maintenant, s'écriait-il, un Scaliger, un Macrobe, un Turnèbe, un Robert Estienne, un Jean Bond, un latiniste enfin, qui puisse

me signaler les imperfections de mon travail ? » — « Où le trouver ? mais ici même, à Marseille, lui répondit Louis Méry : je connais, au quatrième étage de la rue de l'Arbre, un Scaliger qui sait par cœur son Homère et son Virgile et bien d'autres, et qui ne quitte sa chambre, où s'empilent les in-folios, que pour aller continuer à la Bibliothèque publique un travail de Titan, d'un Titan qui remue des montagnes de livres. » Mis en rapport avec Barthélemy, le Scaliger de la rue de l'Arbre lui donna des conseils, lui soumit des observations, qui ne furent pas perdus pour le traducteur de l'*Enéide* [1]. Le Scaliger marseillais n'était autre que le lauréat des Jeux-Floraux, le poète F. Durand.

Dix années se passent, M. Guizot est ministre des affaires étrangères et M. Duchâtel, ministre de l'intérieur. Tous les deux reçoivent chaque matin, dans leur cabinet, un homme qui a leur entière confiance, en même temps qu'il est honoré de celle du roi Louis-Philippe ; et cet homme avec qui M. Duchâtel, M. Guizot et le roi lui-même s'entretiennent volontiers des choses de la politique, c'est celui à qui Barthélemy demandait son avis sur le sens d'un vers de Virgile, c'est l'auteur de l'ode sur *le Détachement de la terre*, le poète F. Durand, ou plutôt, pour lui restituer enfin son vrai nom, M. F. Durangel.

M. Durangel est mort au mois de décembre 1879. L'un de ses fils, M. Henri Durangel, a été, depuis

[1] *Le Caducée, souvenirs marseillais, provençaux et autres*, t. Ier, p. 95.

1869 jusqu'en 1877, directeur des affaires départementales et communales au ministère de l'intérieur, et, à vrai dire, ministre de l'intérieur pendant tout ce temps, de l'aveu de tous, amis, adversaires, ou simples spectateurs. Mais, outre ce fils d'un rare mérite, il en a laissé un autre, peintre de talent, et dont les prénoms (*Victor-Léopold*) attestent l'intimité qui existait entre *Victor* Hugo, fils du général *Léopold* Hugo, et F. Durangel, intimité si grande, qu'à une certaine époque, ils s'écrivaient presque tous les jours [1].

Lamartine a sauvé de l'oubli le nom de son ami Joseph Rocher, en l'inscrivant à la suite de l'une de ses plus belles méditations. Victor Hugo fera-t-il moins pour son ami Durangel ? Dans la première édition de son recueil de 1824, il avait donné pour épigraphe à l'une de ses Odes, celle qui a pour titre : *A mon père*, un vers de Durangel :

Nous eûmes nos forfaits, mais nous eûmes nos gloires.

Depuis, il a effacé cette épigraphe. Qu'il la rétablisse dans son édition définitive, et qu'il ne refuse pas une place et un souvenir, dans un tout petit coin de son œuvre, à l'homme de talent et de cœur qui fut l'ami de sa jeunesse.

[1] Nous sommes redevable de ces renseignements sur F. Durangel à la gracieuse obligeance de M. le baron Gaston de Flotte et de M. Edmond Leclerc, ancien chef du cabinet du comte Duchâtel. Voy., dans le *Journal des Débats* du 23 décembre 1879, une note nécrologique sur M. F. Durangel.

V

A partir de 1822, tous rapports cessent entre l'Académie de Toulouse et le chantre des *Vierges de Verdun* : il n'était pas dans sa destinée de rester fidèle aux lis, — pas même au *lis d'or* des Jeux-Floraux.

Si lentement que nous avancions, il se trouve que nous allons encore trop vite, puisqu'en voulant retracer jusqu'au bout les relations de Victor Hugo avec l'Académie de Clémence Isaure, nous avons laissé en arrière deux pièces publiées en 1819 et qui méritent pourtant qu'on s'y arrête. Le lecteur nous permettra d'y revenir.

Au mois de juillet 1819, Chateaubriand fit paraître, dans la quarante-quatrième livraison du *Conservateur*, un écrit sur *la Vendée*, resté l'un des morceaux les plus éloquents qui soient sortis de sa plume. S'inspirant de ces pages du grand prosateur, Victor Hugo composa et publia sous ce titre : *les Destins de la Vendée*, une ode qui obtint un vif succès. Elle était dédiée *à M. de Chateaubriand*, et cette dédicace se retrouve dans la première édition des *Odes* (juin 1822). L'auteur ne l'a pas maintenue dans les éditions suivantes, où il a seulement conservé cette note : « C'est dans l'émotion de la lecture de la belle notice sur la Vendée, publiée dans le *Conservateur*, en 1819, par M. de Chateaubriand, que cette Ode fut composé cet

publiée d'abord sous ce titre emphatique et vague : *les Destins de la Vendée.* » Dans les diverses éditions des *Odes*, cette pièce a simplement pour titre : *la Vendée*[1].

En cette même année 1819, au mois d'octobre, M. Victor Hugo publia une pièce d'un genre tout différent, une satire intitulée *le Télégraphe*, avec cette épigraphe empruntée à Voltaire : *Ici des machines qui parlent, là des bêtes qu'on adore.* Elle n'a jamais été réimprimée. L'auteur n'y fait allusion dans aucun de ses ouvrages. Ni Quérard [2], ni MM. Louandre et Bourquelot [3], ne l'indiquent dans leurs recueils spéciaux. Seul, le *Journal de la Librairie* (année 1819, n° 3662), en fait mention, mais comme d'un ouvrage anonyme. Au tome Ier de *Victor Hugo raconté*, le *témoin de sa vie* en cite quelques vers, mais sans dire d'où ils sont tirés. Nous serons moins discret, et puisque nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous procurer cette pièce, aujourd'hui à peu près introuvable, nous en reproduirons les principaux passages. Ceux-là nous en sauront gré qui aiment à contempler les premiers essais d'un homme de génie et qui souvent préfèrent les premières lueurs de l'aurore aux rayons parfois trop accablants du soleil de midi.

Cette satire, aujourd'hui si complètement oubliée, ne laissa pas de faire quelque bruit au moment de son apparition. Le *Conservateur* la recommandait en ces termes :

[1] *Odes et Ballades*, l. I, ode II.
[2] *La France littéraire*, t. IV, v° *Victor Hugo*.
[3] *La Littérature française contemporaine*, t. IV, v° *Victor Hugo*.

Rien n'est plus ingénieux, plus spirituel, plus piquant, que les réflexions, les descriptions, les rapprochements, les traits, les détails que le télégraphe fournit à M. Victor Hugo. L'arme du ridicule dans ses jeunes mains est dégagée de fiel et n'est forte que de vérité. On voit aisément qu'il a moins de haine pour le vice, pour la méchanceté même, que de passion pour le bien. *C'est surtout vers la satire que son talent paraît se porter* [1].

De longues années se passeront, pendant lesquelles M. Hugo ne semblera pas prendre souci de justifier les prévisions de l'auteur de cet article, l'excellent M. Agier ; puis tout à coup retentiront les *Châtiments* et le talent du grand poète pour la satire apparaîtra, non moins éclatant que son génie lyrique.

Dans les *Châtiments*, il a célébré le télégraphe sous-marin :

> Paris, Londres, New-York, les continents énormes
> Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.

En 1819, on n'en était pas encore là. C'est pourtant de l'année 1819 que date l'invention de la télégraphie électrique. Précisément à l'heure où Victor Hugo montrait le télégraphe aérien agitant ses longs bras et décrivant, aux yeux des badauds intrigués, ses mouvements mystérieux, le physicien danois Œrsted annonçait au monde savant ce fait, duquel on a déduit de si prodigieuses conséquences, qu'un fil métallique quelconque exerce une action rotative sur

[1] Soixante-quinzième livraison, t. VI, p. 462.

l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. L'année suivante, la découverte d'Œrsted était complétée par celle d'Ampère : la télégraphie électrique était créée. Nul doute que l'ancien élève de la pension Cordier, préparé par son accessit de physique au concours général à comprendre les phénomènes électro-magnétiques d'Œrsted et les phénomènes électro-dynamiques d'Ampère, n'ait applaudi des premiers aux merveilleuses découvertes des deux grands physiciens ; mais ce qui le préoccupait surtout à cette date, c'était la poésie et la politique. Il avait embrassé avec ardeur les opinions ultra-royalistes, et ses vers sur le *Télégraphe* sont dirigés contre le ministère Decazes et contre les doctrinaires qui lui prêtaient l'appui de leur talent, MM. Royer-Collard, Guizot et de Barante.

Le début de la pièce est marqué par des vers excellents :

Un bon roi tôt ou tard chasse un mauvais ministre.
Hélas ! pour repousser tout augure sinistre,
Que faut-il à la France, objet de tant de soins ?
Rien qu'un Bourbon de plus et quelques sots de moins.

Cependant le télégraphe est là, en face de la petite chambre du poète qui, impatienté de ses gesticulations sans fin, lui adresse cette apostrophe :

Toi qui, seul de nos jours, pus, toujours agissant,
Servir tous les forfaits et rester innocent,

Discret avant-coureur de l'indiscrète histoire.
Télégraphe, où sont-ils les beaux jours de ta gloire ?
Sais-tu qu'il fut des temps où, du nord au midi,
Tu suivais l'heureux camp d'un despote hardi,
Quand, sur ton front muet posant ses pieds agiles,
La renommée errait sur tes tours immobiles,
Et disait, dans un jour, au monde épouvanté,
Ou le Kremlin en flamme ou le Tage dompté ?
Mais aussi lorsqu'enfin la victoire inconstante
Du conquérant farouche eut déserté la tente,
Quand Dieu, plaignant l'exil où languissaient nos lis,
Eut repris son tonnerre à l'aigle d'Austerlitz,
Tu fus l'appui du Corse, et, mentant pour sa gloire,
D'un revers, en courant, tu fis une victoire.
Tandis que par le froid, par le nombre accablés,
Nos braves, en cent lieux, mouraient inconsolés,
Que ces nobles guerriers, d'une clameur funèbre,
Frappaient les bords du Don et les rives de l'Ebre,
Grâce à toi, bien souvent, dans ce brillant Paris,
Un pompeux *TE DEUM* fut l'écho de leurs cris.
Bien souvent... Mais pourquoi rappeler tes mensonges ?
Le temps a d'Attila dissipé les vains songes ;
Les sceptres qu'il conquit en sa main sont brisés,
Et, comme ses honneurs, tes honneurs sont passés.
Tu ne vois plus la foule, à ta flèche mouvante,
Fixer de longs regards d'espoir et d'épouvante,
Et maint nouvel Œdipe essayer de prévoir
Le sort du lendemain dans tes signaux du soir.
Aujourd'hui le bourgeois, qu'un vague ennui promène,
Te jette un œil distrait qui t'interroge à peine ;
Car nos grands roitelets et leurs petits débats,
S'ils l'excèdent souvent, ne l'intéressent pas.

Si déchu qu'il soit, le télégraphe ne laisse pas de transmettre encore, à l'occasion, plus d'une nouvelle

qui décide ce bon M. Varius, ami du soleil levant, — M. Varius aujourd'hui se nomme *Légion* — à retourner son habit et à changer sa cocarde.

Pourtant, quoique déchu, tes rapides nouvelles
Font encor de nos jours tourner bien des cervelles.
Que de Serre [1], un matin, perde tout à la fois
Le sens qu'il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois ;
Que l'abbé [2] se retire, et qu'enfin sans mystère
Le trône ait trouvé grâce auprès du ministère ;
Combien ces bruits au loin portés par ton secours
Vont changer de projets, de serments, de discours !
Varius, qui toujours déserta les églises,
Ce soir même au sermon mènera trois marquises ;
A ce vieil émigré, qu'il rencontre en chemin,
Il promet aujourd'hui, pour demander demain.
Voyez comme il surprend par son nouveau langage
Le pauvre homme, moins fait au respect qu'à l'outrage.
« Votre parti me plaît : pour partager son sort,
« En tout temps, j'ai brûlé de le voir le plus fort,
« Et quand sur nos ventrus il lançait l'anathème,
« J'ai pu dire autrement, mais je pensais de même.
« Souvent j'ai ri tout bas, quand l'abbé confondu
« Cachait un déficit sous un malentendu,
« Assiégeait la tribune, et, fier du parallèle,
« Répondait en causant à l'éloquent Villèle.
« Je m'indignais de voir se glisser au bureau
« Le beau-père attentif [3], qui comptait son troupeau,
« Ou le centre affamé, désertant la séance,
« Payer cent mille écus le rôt d'une Excellence :

[1] Le comte de Serre, député du Haut-Rhin, garde des sceaux.

[2] Le baron Louis, député de la Meurthe, ministre des finances. Il avait servi, comme diacre, le 14 juillet 1789, la messe de la fédération au Champ de Mars.

[3] M. de Sainte-Aulaire, beau-père de M. Decazes, et l'un des secrétaires de la Chambre des députés à la session de 1819.

« Ou Bar**te [1], éludant un orateur chagrin,
« Vivre en prince, aux dépens de vingt commis sans pain ;
« J'admirais avec vous tous ces nobles courages,
« Par qui le trône enfin survit à tant d'orages ;
« Et lorsqu'un pair voulut, pour la France alarmée [2],
« Voir le Sénat du peuple aux factieux fermé,
« Je blâmais cette loi qu'osait flétrir son zèle,
« Et je parlais pour lui, tout en votant pour elle. »

. . . .

On se quitte, et notre homme, en l'ardeur qui l'enivre,
Contre les libéraux déjà rêve un gros livre.
Télégraphe ! ô quel coup pour son cœur affligé !
Hélas ! le lendemain ton langage est changé.....

. . . .

Que fera Varius ? pensez-vous qu'il balance ?
Varius haletant court chez Son Excellence,
Il sort tout radieux, et sans perdre un instant,
Va courtiser Etienne, et saluer Constant.
Il fuit ces émigrés, à face féodale ;
Leur ombre est un fléau, leur luxe est un scandale.
La *Renommée* [3], enfant qui languit nouveau-né,
Doit à sa jeune ardeur un centième abonné ;

[1] Le baron de Barante, conseiller d'Etat, avait été nommé pair de France, par ordonnance du 5 mars 1819. M. de Barante était un des défenseurs les plus ardents et en même temps les plus habiles du ministère Decazes.

[2] Le 20 février 1819, le marquis de Barthélemy, pair de France, avait demandé à ses collègues de prendre une résolution en vertu de laquelle le roi serait humblement supplié de présenter aux Chambres un projet de loi tendant à faire éprouver à l'organisation des collèges électoraux les modifications dont la nécessité paraîtrait indispensable. Adoptée à la Chambre des pairs, le 2 mars 1819, par 98 voix contre 55, la proposition Barthélemy fut combattue, à la Chambre des députés, par M. Royer-Collard et par M. de Serre et repoussée dans la séance du 23 mars, par 123 voix contre 94.

[3] *La Renommée*, feuille libérale, fondée le 15 juin 1819, et réunie au *Courrier français*, le 15 juin 1820. Elle comptait parmi ses rédacteurs Benjamin Constant.

Il lit jusqu'à Tissot [1], souscrit pour Sainneville [2],
Et pare son salon d'un plan du champ d'asile.
Villèle est, à l'entendre, un fanatique ardent,
De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant [3] ;
Les nobles, le clergé sont faits pour nos insultes,
Il faut un protestant pour ministre des cultes.....
En un mot, Monseigneur, qu'il vit hier au bain,
Veut qu'on soit libéral : il s'est fait jacobin.
Rien ne l'arrête ; il ose, et sans art et sans honte,
Flatter l'abbé-baron, excuser l'abbé-comte [4] ;
Devant leurs valets même il met bas son chapeau ;
Car enfin un boucher peut devenir bourreau [5].

Et le jeune poète, — se doutait-il alors qu'il changerait aussi souvent d'opinions que cet excellent M. Varius ? — terminait par ces vers :

Moi qui dans tout excès cherche un juste équilibre,
Loin des Indépendants je prétends vivre libre ;

[1] Tissot, rédacteur du *Constitutionnel* et du *Mercure*, terroriste sous la république, écrivain officieux sous l'empire, habile homme du reste qui, sans autre titre qu'une médiocre traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile, trouva moyen de se faire nommer professeur de poésie latine au Collège de France et membre de l'Académie française.

[2] M. de Sainneville, commissaire général de police à Lyon, lors des événements qui avaient eu lieu dans cette ville et dans le département du Rhône en 1817, et auteur de plusieurs écrits dans lesquels il attaquait violemment le général Canuel et les autres autorités royalistes de Lyon.

[3] « Fiévée, publiciste, moraliste, observateur, écrivain froid, aiguisé et mordant, très distingué. » Ainsi l'a défini Sainte-Beuve. Il était en 1819 l'un des rédacteurs principaux du *Conservateur*.

[4] L'abbé baron Louis et l'abbé comte Grégoire.

[5] « Témoin cet habitant de Versailles, d'abord boucher, puis député à la Convention et régicide. Les crimes de cet homme furent grands ; mais nous croyons devoir ajouter que son repentir les a sinon effacés, du moins rendus pardonnables. » Note de M. Victor Hugo. Legendre, boucher, conventionnel et régicide, n'était point un habitant de Versailles ; il était député de Paris et y demeurait rue des Boucheries-Saint-Germain.

Heureux si, par l'effroi de mes hardis pinceaux,
Je fais rugir le crime et grimacer les sots.
Je veux, en flétrissant leur audace impunie,
Adorer la vertu, rendre hommage au génie ;
Car le temps d'Azaïs a vu naître Bonald,
Et s'il fut plus d'un Brune, il est un Macdonald.
Vengeur des Vendéens [1], je t'admire et je t'aime ;
Mais le talent m'est cher dans un libéral même.
Étienne [2] me fait rire, et parfois j'applaudis,
Dans l'Ermite déchu, l'esprit qu'il eut jadis [3].
Aussi, gaiement je siffle, affrontant leur colère,
Royer à la tribune et Bavoux dans sa chaire [4] ;
Au cou de Rodilard j'attache le grelot,
Et du bonnet d'Hébert je coiffe Montar*** [5].
Quand Grégoire au Sénat vient remplir un banc vide [6],
Je le hais libéral, je le plains régicide,
Et s'il pleurait son crime, au lieu de s'estimer,
S'il s'exécrait lui-même, oui, je pourrais l'aimer.

1 Chateaubriand.

2 Etienne, auteur de la comédie des *Deux Gendres*, publiait dans la *Minerve française* des *Lettres sur Paris* qui étaient très remarquées.

3 M. de Jouy qui, après avoir brillamment réussi avec l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* (1812-1814), faisait alors paraître, avec un succès médiocre, l'*Hermite en province*.

4 Nicolas Bavoux, juge suppléant au tribunal civil de la Seine, et professeur suppléant à la Faculté de droit, avait été suspendu de ses fonctions de professeur, le 1er juillet 1819, par la commission de l'instruction publique, à la suite de désordres graves dont l'École de droit avait été le théâtre.

5 Cugnet de Montarlot, ancien sous-officier et l'un des adversaires les plus implacables du gouvernement de la Restauration. Impliqué en 1817 dans le procès de la *Société du Lion dormant*, poursuivi en 1819 comme gérant du *Nouvel homme gris*, en 1820 comme auteur d'une brochure publiée quelques jours après l'assassinat du duc de Berry, et, en 1821, comme affilié à la *Conspiration de l'Est*, il passa à cette époque en Espagne, où, sous le nom de don Carlos de Malsot, il conspira contre Ferdinand comme il l'avait fait contre Louis XVIII. Il fut condamné à mort par une commission militaire et fusillé à Alméria en Andalousie, le 24 avril 1824.

6 L'abbé Grégoire, élu député de l'Isère au mois de septembre 1819.

Ainsi, jeune et brûlant d'un courroux qui m'honore,
Je fronde un siècle impur, censeur sans tache encore,
Qui ne saura jamais, peu fait pour parvenir,
Dans l'esclave en faveur voir le maître à venir.
Toi cependant, aux lois de ta langue inconnue
Courbe ton front bizarre, élancé dans la nue,
Poursuis, cher Télégraphe, agite tes grands bras :
Semblable à ce baron, fameux par son fatras,
Qui, grattant son cerveau, l'œil en pleurs, le teint blême,
Annonce un grand secret, qu'il ne sait pas lui-même [1].

Le jeune homme qui débutait dans la satire par les vers que l'on vient de lire, en même temps qu'il composait des Odes comme *les Vierges de Verdun*, les *Destins de la Vendée, le Rétablissement de la statue de Henri IV* et *Moïse sur le Nil*, était de ceux qui pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître, et Alexandre Soumet n'exagérait rien lorsqu'il parlait, dans la lettre que nous citions tout à l'heure, des *prodigieuses espérances* que le poète de dix-sept ans donnait à notre littérature.

Au commencement de 1820, Soumet vint à Paris, et l'une de ses premières visites fut pour Victor Hugo. Voici en quels termes il en rend compte à son ami Jules de Rességuier, qui était resté à Toulouse :

[1] Le baron Bignon, membre de la Chambre des députés, ancien ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire (juin-juillet 1815), se vantait de posséder un secret de nature à porter un coup accablant au gouvernement royal. Sommé de le produire, par MM. Decazes et de Serre, il s'y refusa. (Séance du 19 juin 1819.) On fit grand bruit, sous la Restauration, du *Secret de M. Bignon :* beaucoup de bruit pour rien. — Voyez Alfred Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. III, p. 64, 400 et 660 ; t. V, p. 114 et suivantes.

Paris, samedi.

Vous aurez peut-être appris, mon ami, la cause de mon voyage à Paris ; elle était bien triste puisqu'elle m'a forcé de quitter Toulouse sans chercher à dire adieu à mes amis ; mais j'ai retrouvé ici votre souvenir. — Vous faites presque partie de notre cercle poétique. L'éloge de Clémence Isaure a révélé partout le troubadour, et vous avez gardé pour vous plus d'une fleur de sa corbeille. — J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé Alfred de Vigny. C'est une élégie intitulée le *Somnambule* et inspirée par la muse d'André Chénier [1]. Je la demanderai pour vous, afin que mes admirations soient aussi les vôtres. — On a osé me dire beaucoup de mal de Lamartine, et je l'ai défendu avec votre suffrage autant qu'avec le mien. On l'appelle le *poète des prosateurs*, et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement.

Le jeune Hugo vous adresse mille expressions de sa reconnaissance. Je lui ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater. Je lui ai demandé à quoi il se destinait, et si son intention était de suivre uniquement la carrière des lettres. Il m'a répondu qu'il espérait devenir un jour pair de France... et il le sera !

Avant de quitter Toulouse, mon ami, j'ai laissé pour vous quelques brouillons de poésie. Si vous voulez les demander vous-même à mon père, il vous les remettra, et vous me direz votre pensée ; mais ne les montrez à personne.

... Votre château s'élève-t-il toujours aussi rapidement ? Comme vous y serez bien !... Ne faites pas le voyage d'Italie, n'allez pas aux rives lointaines, restez sous vos orangers et renfermez comme Horace *de longues espérances dans un cercle*

[1] Voy. cette pièce dans les *Poèmes antiques et modernes*, d'Alfred de Vigny.

étroit. Horace offrait des sacrifices au *génie du lieu ;* vous avez aussi votre bon génie à adorer.

Adieu, embrassez pour moi vos enfants...

A. Soumet.

Si vous pouvez m'envoyer une lettre de recommandation de M. de Villèle pour M. de Serre, ministre de la justice, vous me ferez plaisir. Je chercherai, peut-être, à rentrer au conseil d'Etat ou dans quelque administration...

Guiraud est de moitié dans tous mes souvenirs.

Rue Saint-Honoré, nº 341, Hôtel de la Grande-Bretagne [1].

Ainsi Victor Hugo est encore un enfant, et déjà il aspire à la pairie. Ses premiers regards se tournent, non vers le palais Mazarin, mais vers le palais du Luxembourg. S'il est entré dans la carrière des lettres, c'est avec le dessein d'en sortir. Pour lui, poète, la poésie ne vient qu'au second rang ; d'abord et avant tout, la politique. Et voilà pourquoi les *prodigieuses espérances* que ses débuts avaient fait concevoir, ne se réaliseront pas tout entières.

[1] Nous devons la communication de cette lettre à M. le comte Albert de Rességuier.

CHAPITRE V

Le Conservateur littéraire

Le grand et le petit *Conservateur*. Les trois frères Hugo. — V.-M. d'Auverney, — Aristide, — Publicola Petissot, — B, — E, — H, M, — M**** — V, — U. L'*Enrôleur politique*. — M. Victor Hugo et l'excellence des écoles chrétiennes. — François de Neufchâteau, le duc de Richelieu et le roi Louis XVIII. — *Littérature et Philosophie mêlées*. — *A un traducteur d'Homère*. — Un plan de tragédie. M. Victor Hugo paré des plumes de Corentin Royou. — M. le duc Decazes, M. Clausel de Coussergues et M. d'Argout. — Ce que Pascal et La Bruyère pensaient de l'antithèse. — Un mot du général hugo qui n'a pas été prononcé. — Le général Lucotte et la confrérie du Saint-Sépulcre. — De l'art d'accommoder les textes.

I

A la fin de 1819, un peu de ce bruit qui n'est pas encore la gloire, mais qui la précède, comme l'aube devance et annonce le soleil, commençait à se faire autour du nom de Victor Hugo. Dans les journaux et dans les salons royalistes, on parlait des succès académiques du jeune poète, on vantait l'énergie de son ode sur les *Destins de la Vendée*, la verve de sa satire sur le *Télégraphe*, et l'on n'oubliait pas de faire remarquer que l'ardeur de ses sentiments monarchiques et religieux ne le cédait en rien à l'éclat de son talent. Qui aurait pu, d'ailleurs, se défendre d'une

sincère sympathie pour ces trois frères qui se consacraient tous les trois aux lettres, et qui cueillaient pour leur mère les plus belles fleurs du jardin de Clémence Isaure ?

Cependant il fallait vivre. On ne va pas loin avec le produit d'une ode ou d'une satire ; une mention à l'Académie française n'a jamais constitué un titre de rente ; et, même chez les poètes, les amarantes d'or n'empêchent pas les soucis d'argent. Abel eut l'idée de fonder un journal, et Victor s'y associa d'autant plus volontiers qu'il voyait dans le journalisme une porte ouverte sur ce monde de la politique, où il aspirait à entrer. Chateaubriand, son maître et son guide, n'était-il pas journaliste ? Ne rédigeait-il pas le *Conservateur* ? Pour bien marquer qu'ils entendaient défendre la même cause, combattre le même combat, les frères Hugo adoptèrent le même titre ; ils appelèrent leur journal *le Conservateur littéraire*. Le petit *Conservateur*, à côté du grand, celui des Chateaubriand, des Bonald et des La Mennais, fut comme la barque légère qui se balance sur les flots, côte à côte avec le grand navire, pavoisée des mêmes couleurs et suivant le même sillage. Voici, du reste, en quels termes le journal de Chateaubriand souhaita la bienvenue à ses jeunes amis :

Le *Conservateur littéraire* est rédigé par trois frères, MM. Hugo, dont l'aîné à peine a vingt et un ans, et dont le plus jeune n'en a que dix-sept. Celui-ci qu'on distingue par le nom de Victor, était déjà connu par une ode sur *la Vendée*, et par une satire sur *le Télégraphe*.

Il y a, dans cette honorable entreprise, quelque chose de plus intéressant, de plus touchant encore, c'est son motif, dont MM. Hugo, que nous n'avons point l'avantage de connaître, nous pardonneront de révéler ici le secret.

L'éducation de ces intéressants jeunes gens a été dirigée par une mère distinguée, qui a pensé de bonne heure que de bons principes et des talents formaient la seule fortune qui pût être à l'abri des révolutions, la seule arme avec laquelle on pût, non pas se défendre de l'envie, de la calomnie, mais les braver. Maintenant, fils reconnaissants, ils essayent d'acquitter une dette aussi sacrée que douce. Ils doivent à leur mère une seconde vie ; ils veulent soutenir, embellir la sienne ; et, pour y parvenir, ils unissent la fraternité du talent à la fraternité du sang. Heureux jeunes gens d'avoir une mère qui ait senti le prix de l'éducation ! Heureuse mère de voir ainsi couronner ses soins !

Outre l'utilité et la bonne rédaction du *Conservateur littéraire*, c'est donc la piété filiale et fraternelle qui le recommande à tous les gens de bien. Il est difficile qu'une entreprise de cette nature paraisse sous de plus heureux et de plus touchants auspices...

Nous aimons à le répéter, disait en terminant l'auteur de l'article, M. F. Agier, il est consolant, il est rassurant pour l'avenir de voir cette foule de jeunes gens qui aiment les lettres pour elles-mêmes, et non pour flétrir, en les vendant au pouvoir, les premières faveurs qu'ils en reçoivent. Lorsque le culte qu'on leur adresse est pur, elles se montrent généreuses ; car alors c'est dans leur sein que se forment les grands talents et que se préparent les grands caractères [1].

Le *Conservateur littéraire*, dont le premier numéro est du mois de décembre 1819 et le dernier du mois de mars 1821, paraissait deux fois par mois, en une

[1] *Le Conservateur*, t. VI, p. 366.

livraison de 40 pages in-8°, qui portait cette épigraphe, empruntée à l'*Art poétique* d'Horace :

> Fungar vice cotis, acutum
> Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Chaque livraison commence par une ou plusieurs pièces de vers : viennent ensuite des articles de critique littéraire, un article sur les spectacles et des Variétés et nouvelles littéraires [1].

Sainte-Beuve, — après M. Agier, — a commis une erreur lorsqu'il a dit : « *Eugène* et Victor étaient les *rédacteurs assidus* de ce journal... Les nombreux articles de critique dans lesquels Eugène juge les ouvrages et les drames nouveaux respirent une conscience profonde et accusent un retour pénétrant sur lui-même, un souci comme effaré de l'avenir [2]. » L'erreur de Sainte-Beuve vient de ce qu'il a cru pouvoir attribuer à Eugène Hugo les nombreux articles du *Conservateur littéraire* signés E. Ces articles sont de Victor, ainsi que nous l'établirons tout à l'heure : Eugène n'écrivait pas dans le recueil fondé par ses frères. Nous trouvons, en effet, dans la huitième livraison, la note suivante :

Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* avaient déclaré, dans la 7e livraison, qu'ils continueraient à garder l'anonyme, comme ils l'ont cru devoir faire jusqu'ici. Cependant, un ar-

[1] Les exemplaires complets du *Conservateur littéraire* sont devenus extrêmement rares. Celui dont je me suis servi pour le travail que l'on va lire m'a été communiqué par M. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, dont la bibliothèque est si riche, l'érudition si sûre, l'obligeance si parfaite.

[2] *Portraits contemporains*, t. I, p. 402.

ticle que M. Agier a bien voulu consacrer à leur recueil, dans la 75e livraison du *Conservateur*, article, du reste, plein d'indulgence et de sentiments bienveillants, pourrait faire croire que MM. Hugo frères sont les seuls auteurs du *Conservateur littéraire*. MM. Hugo (*il n'est pas inutile d'observer que deux de ces messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune* [1], *comptent parmi les rédacteurs*), uniquement dans l'intérêt de la vérité, nous prient de rectifier cette erreur involontaire. Ils nous invitent à faire connaître qu'ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs, qu'à la censure du conseil de rédaction, composé de la réunion de tous les rédacteurs. C'est avec regret que les rédacteurs du *Conservateur littéraire* se voient encore forcés d'entretenir d'eux leurs lecteurs, mais c'est avec un bien vrai plaisir qu'ils saisissent cette occasion de remercier publiquement M. Agier de ses éloges et de ses honorables encouragements [2].

Cette note était exacte. Le *Conservateur littéraire* a seulement inséré deux pièces de vers d'Eugène Hugo : l'*Ode sur la mort du duc d'Enghien*, couronnée aux Jeux-Floraux, en 1818, et une traduction de l'ode d'Horace : *A Thaliarque* [3]. J'y remarque ce vers :

Le présent est à toi ; l'avenir est aux dieux !

Victor Hugo se souvenait-il de ce vers de son frère, lorsqu'il a dit :

Non l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu [4] !

Abel Hugo, au contraire, ne laissait guère passer

[1] L'aîné, Abel, et le plus jeune, Victor.

[2] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 320.

[3] Horace, *Odes*, l. Ier, ode VIII.

[4] *Les Chants du crépuscule : Napoléon II*.

de livraison sans y écrire. Ses articles étaient signés A. et quelquefois A. H. Plusieurs sont consacrés aux littératures étrangères, et plus particulièrement à la littérature espagnole. Le *Conservateur littéraire* rendait compte de toutes les poésies qui paraissaient, et il en paraissait tous les jours de nouvelles. Abel et Victor suffisaient à cette lourde charge : les odes, les épîtres, les dithyrambes, les satires, relevaient de Victor. Les poèmes (on en faisait encore en ce temps-là) ressortissaient au tribunal d'Abel, qui a eu à juger tour à jour la *Panhypocrisiade*, de Népomucène Lemercier, comédie épique en seize chants ; la *Massiliade*, de S. Marin, poème épique en douze chants ; l'*Orléanide*, de Le Brun des Charmettes, poème national en vingt-quatre chants, etc., etc. Ces longs poèmes n'étaient point pour effrayer Abel Hugo, qui avait entrepris lui-même une publication en trente volumes ! Il est vrai que, de ces trente volumes, il n'a paru que le prospectus. On lit dans la vingt-septième livraison du *Conservateur littéraire* :

Le prospectus d'un ouvrage en trente volumes in-8o, intitulé : le *Génie du théâtre espagnol*, par A. Hugo, se distribue en ce moment, et paraît devoir fixer l'attention du monde littéraire. Cette entreprise, dont l'importance et l'utilité semblent incontestables, a déjà mérité à son auteur une foule de suffrages honorables. Nous voudrions qu'il nous fût permis d'y joindre le nôtre, motivé sur ce que nous connaissons de ce grand travail ; mais nous nous interdisons cette satisfaction. M. Abel Hugo est notre ami et, de plus, notre collaborateur [1].

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 287.

Abel Hugo faisait ainsi volontiers de vastes projets que, malgré un réel talent et une remarquable facilité de travail, il ne lui était pas toujours donné de réaliser. Il a inséré dans le *Conservateur littéraire* quatre nouvelles : *El Viejo*, la *Naissance de Henri IV*, le *Combat de taureaux*, le *Carnaval de Venise*, et il annonçait, en tête de ce dernier récit, qu'il était « extrait d'une suite de compositions, dans lesquelles l'auteur s'est proposé de retracer, d'une manière dramatique, les coutumes de quelques peuples [1] ». Encore un projet qui ne devait pas recevoir d'exécution [2].

Ce que Chateaubriand a fait pour sa sœur Lucile, pourquoi M. Victor Hugo ne le ferait-il pas pour ses frères ? Pourquoi ne recueillerait-il pas dans l'édition définitive de ses œuvres les vers d'Eugène et les nouvelles d'Abel ? La gloire alors serait bien tenue de laisser tomber devant eux ses barrières : il leur suffirait de dire, comme Hernani : *De sa suite ! J'en suis ;* et ils passeraient.

Les autres rédacteurs du *Conservateur littéraire* étaient Alexandre Soumet, Alfred de Vigny, J.-J. Ader, Saint-Valry, Adolphe Trébuchet, cousin germain des Hugo, J. Sainte-Marie, Gaspard de Pons, etc.; mais aucun d'eux ne donnait au journal une collaboration active et régulière : de loin en loin seulement, ils apportaient, qui une ode ou une élégie, qui un article de prose. C'est ainsi qu'Alfred de

1 *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 393.
2 Abel Hugo est mort au mois de février 1855.

Vigny n'a fourni que deux morceaux : son joli poème intitulé *le Bal* [1], et une étude sur lord Byron, que Sainte-Beuve attribue à tort à Victor Hugo [2]. Le poids de la rédaction retombait donc à peu près tout entier sur Abel et sur Victor, sur ce dernier principalement, qui était, dès cette époque, un travailleur infatigable, et qui, des trois volumes dont se compose la collection du recueil, en a écrit au moins deux à lui seul. Pendant près de deux ans, il s'est dépensé là tout entier. Une part de son âme, de sa jeunesse et de son talent est enfermée sous la couverture bleue de cette revue oubliée, comme l'*âme du licencié Pierre Garcias*, sous la pierre que rencontrèrent, en allant de Penafiel à Salamanque, les deux écoliers de *Gil Blas*. Je ne voudrais pas ressembler au plus jeune de ces écoliers, qui passa outre étourdiment. J'imiterai, au contraire, son compagnon qui, ayant creusé tout autour de la pierre et l'ayant soulevée, fut bien récompensé de la peine qu'il avait prise. Peut-être me sera-t-il donné, comme à lui, de trouver l'*âme du licencié*.

Je sais bien qu'à m'arrêter, comme je le fais, à chaque détour de la route, je m'expose à m'entendre dire par le lecteur :

> Si nous allons ainsi, nous n'arriverons pas.

Je ne saurais pourtant lui promettre de marcher

[1] *Poèmes*, par A. de Vigny. 1822.

[2] *Portraits contemporains*, t. I, p. 101.

beaucoup plus vite. Ceci n'est point une œuvre didactique, allant directement au but par une route tracée d'avance ; c'est une causerie, un peu longue, je l'avoue; une sorte de promenade, à travers champs, dans le passé. Nul plus que moi ne respecte et n'admire, — de loin, — le grand chemin battu où passe l'histoire en son carrosse, ce grand chemin qui s'allonge toujours en ligne droite et d'où sont bannis le buisson d'aubépine, le liseron et l'églantier ; mais j'ai un faible pour les sentiers de traverse où l'herbe pousse, où fleurit l'anecdote, et où se rencontrent à chaque pas les petits détails inconnus, pareils à ces petites fleurs qui ne révèlent leurs couleurs et leurs parfums qu'à l'humble piéton, voyageant à petites journées, le bâton à la main.

N'est-il pas, d'ailleurs, plus d'un motif qui nous commande de nous arrêter quelques instants à cet épisode de la jeunesse de Victor Hugo, et de parler, avec quelques détails, de la part considérable prise par lui à la rédaction du journal qu'il avait fondé avec son frère Abel ?

Rien de ce qui se rattache aux débuts de l'auteur des *Odes et Ballades* ne doit être perdu pour l'histoire littéraire. Nulle part, cependant, on ne trouve de renseignements exacts sur le *Conservateur littéraire* et sur les nombreux articles que Victor Hugo y a insérés. Sainte-Beuve en a bien parlé, en 1831, dans la *Biographie des contemporains* et dans la *Revue des Deux Mondes ;* mais, outre qu'il l'a fait très brièvement, on ne retrouve pas dans ces deux ou trois

pages son exactitude et sa précision habituelles [1]. En 1834, M. Victor Hugo a publié, sous le titre de *Littérature et Philosophie mêlées*, un livre qui renferme, s'il faut l'en croire, la collection de tous ses articles de jeunesse ; la vérité est qu'il n'en a pas reproduit la dixième partie, et comme s'il craignait que le lecteur ne remontât à la source et ne rouvrît le *Conservateur littéraire*, il a soigneusement évité, dans sa préface, de nommer ce recueil. Le *Témoin de sa vie* est presque aussi discret. « Abel, dit-il, eut l'idée d'une revue qui paraîtrait deux fois par mois. Il fonda, avec ses deux frères et quelques amis, le *Conservateur littéraire*. Victor y collabora assidûment. Il y publia *Bug-Jargal ;* il y fit des vers et de la prose. Tout cela fort royaliste [2]. » Quatre lignes sur le journal où Victor Hugo fit ses premières armes, où il publia ses premières odes et son premier roman, quatre lignes seulement, alors que l'auteur consacre de longues pages à raconter les jeux de Victor Hugo enfant, à décrire les combats des *veaux* et des *chiens* dans la cour de la pension Cordier ! Il semble qu'autour de l'illustre écrivain on se soucie peu de voir remuer les cendres du *Conservateur littéraire*. Nous le ferons néanmoins, non pour y chercher des sujets de querelle, mais afin, au contraire, de découvrir les étincelles de génie enfouies sous ces cendres éteintes, afin d'y rallumer la flamme de ces croyances, qui furent celles

[1] *Portraits contemporains*. t. I, p. 400-403.
[2] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 1.

de M. Victor Hugo et qui sont les nôtres, heureux de nous réchauffer un instant avec lui au même foyer.

II

Victor Hugo, nous l'avons dit, travaillait à lui seul plus que tous ses collaborateurs réunis. Il est telle livraison de son journal dont tous les articles sont de lui, depuis l'ode qui brille à la première page jusqu'aux *variétés* et *nouvelles littéraires* qui se cachent modestement à la dernière ; d'où la nécessité pour lui de varier ses signatures, de recourir à des initiales diverses et à des noms empruntés, afin que le lecteur ne s'aperçût pas qu'il avait presque toujours devant lui le même rédacteur. J'ai relevé, au bas d'articles qui lui appartiennent sans conteste, jusqu'à dix signatures différentes, sans compter celle de son vrai nom. Les voici :

V.-M. d'Auverney [1],— *Aristide,* — *Publicola Petissot,* — B, — E, — H, — M, — M****, — V, — U.

Les pièces de vers qu'il a insérées dans le *Conser-*

[1] *Auverney*, petit bourg de la Loire-Inférieure, situé à trois lieues de la ville de Châteaubriant, était le pays d'origine de la mère du poète. Voyez, au tome III du *Conservateur littéraire*, le récit d'un *voyage à Auverney*, signé J. A. dont quelques détails semblent pris sur le vif, dont les autres sont tout à fait de fantaisie, et dans lequel on lit : « Auverney était transporté en voyant les lieux où il a passé son enfance. » — « Nous avions cru tout d'abord que V. Hugo pouvait être l'auteur de cet article, mais il nous a affirmé à nous-même qu'il y était complètement étranger, qu'il n'était même jamais allé à Auverney. Les initiales J. A. doivent désigner son frère J. Abel. » (L. de la Sicotière, *Revue de Bretagne et de Vendée*, 25 mars 1882.)

vateur littéraire sont au nombre de vingt et une. Sept ont trouvé place dans les *Odes et Ballades* : — *les Vierges de Verdun, les Destins de la Vendée*, l'*Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France, le Rétablissement de la statue de Henri IV, Moïse sur le Nil, le Génie* et l'*Ode sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux.*

Deux ont été réimprimées dans *Littérature et Philosophies mêlées : le 4 novembre 1820* et *les Vous et les Tu, épître à Brutus, par Aristide.*

Le 4 novembre est le jour de la Saint-Charles, et Charles était l'un des noms de baptême du duc de Berri. Victor Hugo avait composé, à cette occasion, des stances ardemment royalistes qui, écrites au lendemain de la naissance du duc de Bordeaux, se terminaient par ces vers :

De l'héroïque mère exauçant l'espérance,
Le Dieu qui fut enfant avait à notre France
Donné l'enfant qui sera roi.

Les *Vous et les Tu* sont une très spirituelle satire en vers de huit pieds, où ne se montre point un goût très vif pour les marquis de la République. En reproduisant cette pièce dans *Littérature et Philosophie mêlées*, l'auteur a refait quelques vers et il en a supprimé près d'une centaine. On les retrouvera au tome Ier du *Conservateur littéraire*, pages 81 à 84. Parmi les vers sacrifiés, je citerai seulement les suivants :

Dès que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
Je vais, pour ménager mon bois,
M'installer gaîment dans la Chambre.
Là, monseigneur, je ris tout bas,
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
Votre Excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las ! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendais jadis
Déraisonner à la Commune.

A la suite de ses premières *Odes*, publiées en 1822, sous ce titre : *Odes et poésies diverses*, Victor Hugo avait cru pouvoir insérer trois pièces, imprimées d'abord dans le *Conservateur littéraire* : *Raymond d'Ascoli*, élégie ; *les Deux âges*, idylle, et *les Derniers bardes*, poème. Ces trois pièces disparurent de la deuxième édition des *Odes*, donnée en 1823, et le poète ne les a rétablies dans aucune des éditions suivantes. Il a cependant relevé les *Derniers bardes* et les *Deux âges* de la condamnation dont il les avait d'abord frappés : on peut les lire au tome Ier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. On trouve également dans ce recueil trois autres pièces, tirées du *Conservateur* : *l'Avarice et l'Envie*, conte : *Ce que j'aime*, vers faits à un dessert ; *Achéménide*, extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*.

Restent six pièces auxquelles l'auteur n'a jamais donné d'autre publicité que celle du *Conservateur littéraire*. En voici les titres : *l'Enrôleur politique*,

satire ; *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel ;* le *Vieillard du Galèse*, traduit des *Géorgiques ; Cacus* et l'*Antre des Cyclopes*, extraits d'une traduction de l'*Énéide ; César passe le Rubicon*, traduit de Lucain [1].

Déjà j'ai eu occasion de citer le *Vieillard du Galèse* et le *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel*. L'*Enrôleur politique* mériterait aussi d'être reproduit en entier. Cette pièce, en effet, est intéressante à deux points de vue. Composée un peu après les vers sur *le Télégraphe*, elle fournit un nouveau témoignage du talent dont le jeune poète était doué pour la satire ; elle montre en même temps quelle était, à cette date de 1820, l'ardeur de ses opinions ultra-royalistes.

L'enrôleur lui fait en ces termes la peinture des succès qui l'attendent, s'il consent à s'enrégimenter dans les rangs du *libéralisme :*

Es-tu peintre ? transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos Fédérés auraient dormi tranquilles ?
Et que ce général qui battit du tambour [2]
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg ?

[1] Le *Lycée armoricain*, qui se publiait à Nantes et comptait parmi ses rédacteurs M. Adolphe Trébuchet, cousin du poète, a reproduit, en 1823 et 1824, *Achéménide* et les autres essais de traduction insérés par M. Victor Hugo dans le *Conservateur littéraire*.

[2] Le général Santerre, qui, le 21 janvier 1793, ordonna aux tambours de battre pour couvrir la voix de Louis XVI.

Réponds : mais je le vois, peu sensible à la gloire,
Tu ne peux t'élever aux grands tableaux d'histoire :
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré ;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
Ces vieux sujets du roi, dont la France pullule,
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter
De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi, suis mes conseils ; dans peu de temps, sans doute,
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute ;
Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.
Es-tu littérateur ? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les *anas*,
Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs.
Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes [1] ;
La botanique, hier, fut à l'ordre du jour,
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière ;
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière.
Fais m'en donc un pareil : mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre et le mot d'un héros ;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un Vendéen ne peut être Français ;
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis n'a jamais su ce que c'est que la gloire ;
Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.

[1] *L'Almanach des braves, une Victoire par jour, de la Gloire tous les jours*, et ce tas de petits recueils de fêtes, sœurs puînées des *Sans-Culottides*, sont trop connus pour les rappeler ici. (Note de Victor Hugo.)

Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille ?
Qu'est-ce que Catinat ? brûla-t-il une ville ?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
Turenne mit en feu tout le Palatinat.
Mais tout cela n'est rien : qu'on songe à la Vendée,
Et d'un bel incendie on aura quelque idée ;
Vois Moscou, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord
De cent vastes cités les murs fumants encor...
Qu'en dis-tu !... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote...
A cet enseignement, dont notre âge raffole,
Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école [1] ?
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les braillards, car toujours la *Minerve*
Tiendra pour te défendre une lance en réserve ;
Et si tu sais venger d'une odieuse loi
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ;
Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux Septembre,
On te verra dans peu, de tes mâles écrits,
A la face du monde enrichir l'*Homme gris* [2] ;
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes,
Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes* [3].

Le poète résiste à la séduction ; l'enrôleur insiste : s'il ne veut pas se faire *libéral*, — c'est-à-dire bona-

[1] « Nous ne prétendons pas condamner l'enseignement mutuel. Cette méthode peut être utile : il y a du ridicule à la trouver admirable ;

Et le malheur de ce qu'on vante
Est d'être ensuite rabaissé.

« Le temps jugera, et il jugera bien ; car c'est lui qui nous a fait connaître l'excellence des écoles chrétiennes. » (Note de Victor Hugo.)

[2] *L'Homme gris ou nouvelle chronique*, 15 livraisons, 1818-1819. — *Le nouvel homme gris*, par Cugnet de Montarlot, 21 livraisons, 1818-1819.

[3] *Lettres normandes*, par Léon Thiessé, du 18 septembre 1817 au 11 septembre 1820, 97 livraisons.

partiste, — qu'il se fasse du moins *ministériel ;* à ceux qui changent d'opinion à tous les vents la fortune reste fidèle :

La girouette reste en haut de l'édifice.

A ces lâches conseils le poète répond :

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas ! mais, dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine, est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté ?
Vandales ! quelle est donc leur aveugle furie ?
Ils proscrivent ton siècle, et parlent de patrie !
O Molière ! ô Boileau ! pourquoi, nobles esprits,
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris ?
Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins tâchons encor d'en retrouver l'image.
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,
Chateaubriand, je veux imiter votre zèle ;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux,
L'espoir de voir un jour les Français plus heureux...

L'ENRÔLEUR

Cet homme est un ultra...

LE POÈTE

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR

A d'autres !
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres :
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti : fort bien !
Tu ne te trompais pas, que sont tes pareils ? Rien.
Ce n'est plus un parti.

LE POÈTE

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR

Fait, que nos électeurs prouvent à leur manière,
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

LE POÈTE

Il est vrai : l'anarchie, aux têtes renaissantes,
S'éveille et rouvre encor ses gueules menaçantes ;
Le trône sous ses coups commence à chanceler ;
Mais, pour le soutenir, on nous verra voler.
Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.
Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi,
Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi ;
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné ;
Sous le harnois guerrier si ma tête blanchie
D'un indigne soupçon n'était point affranchie ;
Si j'étais accusé, sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu [1] ;
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
Et ce reste de sang déjà froid dans mes veines,

[1] Allusion à l'emprisonnement de MM. de Chapdelaine, de Rieux-Songy, de Romilly et de Joannis, officiers royalistes en non-activité, poursuivis à l'occasion de l'affaire dite *la Conspiration du bord de l'eau*.

J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser :
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser [1]. »

Le *Conservateur littéraire* pénétrait, du reste, aux Tuileries, où le roi Louis XVIII lisait les vers du jeune Victor Hugo avec une satisfaction dont il ne tarda pas à lui donner un témoignage. Je trouve, à ce sujet, dans la dixième livraison, les curieux détails qui suivent :

M. le comte François de Neufchâteau, plein de bienveillance pour les jeunes littérateurs, avait envoyé à M. le duc de Richelieu, membre de l'Académie française, président du conseil des ministres, l'*Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France*, inséré dans la 7e livraison du *Conservateur littéraire*. M. de Richelieu, non moins zélé pour les lettres, l'ayant jugée digne d'être mise sous les yeux du roi, Sa Majesté daigna ordonner qu'une gratification de 500 francs fût remise à l'auteur, M. V.-M. Hugo, en témoignage de son auguste satisfaction. M. François de Neufchâteau ayant reçu, le 25 mars, la lettre d'envoi de Son Excellence, le président des ministres, l'annonça le jour même à M. V.-M. Hugo, par les vers que l'on va lire :

De la douleur des bons Français
Éloquent et jeune interprète,
Je jouis plus que vous de vos premiers succès.
L'éclat prématuré de vos premiers essais
Promettait sans doute un poète ;
Mais votre ode, d'abord, m'a semblé si parfaite,
Qu'à tout venant je la lisais ;
Je l'adressais partout. Un auguste suffrage
Doit redoubler votre courage.

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 4.

Sachez que le meilleur des rois
Qui se trouve tout à la fois
Le meilleur juge de notre âge,
Et qui du goût aussi pourrait dicter les lois,
Pour la forme et le fond approuve votre ouvrage.
Le Louvre s'est ému, jeune homme, à votre voix.
Venez : voyez, lisez la bienfaisante lettre
Qui me choisit pour vous transmettre
Des royales bontés le gage précieux.
En vous l'annonçant, moi, j'ai les larmes aux yeux.
Pour vous, qui débutez, c'est un honneur suprême :
Pour votre vieil ami, c'est un plaisir extrême.
A vos triomphes éclatants
Mon hiver applaudit avec transport, et j'aime
A vous l'écrire le jour même
Où vous comptez dix-huit printemps[1].

25 mars 1820.

Le *Témoin de la vie de Victor Hugo* ne dit rien de ce petit épisode, et il passe entièrement sous silence la gratification accordée par le roi au poète.

III

A côté du poète, le *Conservateur littéraire* nous montre l'écrivain politique, le critique littéraire, le critique dramatique et le conteur. Sans parler de *Bug-Jargal*, qui parut là sous sa première forme, on y trouve, sous les diverses signatures adoptées par l'au-

[1] « M. V.-M. Hugo est né le 25 mars 1802. » (Note du *Conservateur littéraire.*) Le journal de M. Victor Hugo le rajeunissait d'un mois. On sait qu'il est né le 26 février 1802.

teur, une centaines d'articles qui témoignent d'une rare flexibilité d'esprit et d'un talent de prosateur déjà singulièrement remarquable. La phrase est élégante et correcte, précise et vigoureuse. Plus tard, sans doute, dans la préface de *Cromwell* et dans *Notre-Dame de Paris*, la prose du grand poète sera plus haute en couleur, elle acquerra plus de puissance et plus d'éclat ; mais peut-être y a-t-il, dans les articles du *Conservateur littéraire*, des qualités qu'il importe d'autant plus de saluer au passage qu'on ne les reverra plus dans les œuvres de M. Victor Hugo. Bientôt, en effet, il ne faudra plus lui demander ce qui brille à chaque page dans ces écrits de sa jeunesse, le naturel et la gaieté, la sincérité de l'émotion, la franchise de l'accent.

De ces cent articles, dont la moitié au moins mériteraient d'être tirés de l'oubli et de figurer dans l'édition définitive des *Œuvres complètes* de l'auteur, quelques fragments seulement ont été insérés par lui dans les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées*. Il les a fait précéder d'une préface intitulée : *But de cette publication*, et dans laquelle il s'exprime ainsi :

Ces deux volumes *ne sont autre chose que la collection complète* de *toutes* les notes que l'auteur, dans la route littéraire et politique qu'il a déjà parcourue, a écrites çà et là, chemin faisant, depuis quinze ans qu'il marche... En consultant *les dates qu'on a eu soin de placer en tête de tous les fragments*, ceux des lecteurs qui se plaisent à ces sortes de comparaison, même lorsqu'il s'agit d'ouvrages aussi peu importants que

celui-ci, pourront voir aisément à quelle œuvre de l'auteur, à quel moment de sa manière, à quelle phase de sa pensée sur la société et sur l'art se rattache chacune des divisions de ce livre... On y retrouve, de 1819 à 1834, *tous les changements successifs de style et de pensée*, toutes les modifications d'opinion et de forme, tous les élargissements d'horizon politique et littéraire que les personnes qui veulent bien suivre le développement de son esprit ont pu remarquer en gravissant la série totale de ses œuvres...

Il livre ce recueil au public en toute franchise et en toute confiance.

Le premier de ces deux volumes ne contient que deux divisions ; l'une a pour titre : *Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune jacobite de* 1819 ; l'autre : *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de* 1830.

Le plus ancien de ces deux journaux, surtout, a besoin d'être lu avec une extrême indulgence, et *sans que le lecteur en perde un seul instant la date de vue*, 1819. L'auteur l'offre ici, non comme une œuvre littéraire, mais comme sujet d'étude et d'observation... Aussi, pour que cette partie du livre ait, du moins, le mérite de présenter une *base sincère* aux études de ce genre, a-t-on eu soin de l'imprimer *sans y rien changer, absolument telle qu'on l'a recueillie, soit dans les publications du temps*, aujourd'hui oubliées, soit dans des dossiers de notes restées manuscrites. Ce recueil représente durant deux années, de l'âge de seize ans à l'âge de dix-huit ans, l'état de l'esprit de l'auteur... il y a des *plans de tragédie faits au collège* [1]...

Eh bien ! rien de tout cela n'est vrai, pas même les plans de tragédie faits au collège !

Et d'abord, M. Victor Hugo insiste tout particulièrement sur la date de 1819 ; il l'inscrit en tête de son journal, il la répète en tête de plusieurs des articles

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, Introduction.

qu'il renferme. Or tous ces articles sont extraits du *Conservateur littéraire*, dont deux livraisons seulement ont paru au mois de décembre 1819 ; toutes les autres appartiennent à l'année 1820 et à l'année 1821.

Il date, par exemple, de *février* 1819, le fragment qui commence ainsi : « Ce que je veux, c'est ce que tout le monde veut, ce que tout le monde demande, c'est-à-dire du pouvoir pour le roi, et des garanties pour le peuple [1]. » Ce passage est tiré d'un article sur *les Avantages de la monarchie*, inséré dans la 4e livraison du *Conservateur littéraire*, qui a paru au mois de *janvier* 1820 [2].

Il donne également la date de *février* 1819 à des pages très piquantes sur les orateurs du barreau et de la tribune. Elles ont paru, en *janvier* 1820, à l'occasion d'un livre de M. Laurentie, intitulé *de l'Éloquence politique et de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs* [3].

Le morceau sur *Le Sage et Walter Scott*, daté d'*avril* 1819, est du mois d'*octobre* 1820. Il se trouve dans un article sur l'Etude consacré par le comte François de Neufchâteau à l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* [4].

Ailleurs, M. Victor Hugo ne se borne pas à l'indication de l'année et du mois, il précise le jour : « E. nous avons vu que c'était une des nombreuses signatures dont il se servait dans le *Conservateur litté-*

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 87. Édition Furne et Cie, 1841.
[2] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 146.
[3] *Ibid.*, t. I, p. 104.
[4] *Ibid.*, t. III, p. 15.

raire), E. vient d'écrire ceci aujourd'hui 27 avril 1819... » Suit un fragment de son article sur la première représentation de la tragédie de *Marie Stuart*, par M. Pierre Lebrun. Cette représentation ayant eu lieu le 6 mars 1820, la date du 27 avril 1819 est évidemment erronée. L'article est de *mars* 1820[1].

Ces inexactitudes ont, à coup sûr, peu d'importance. Il convient pourtant de les relever, parce que, de la part de M. Victor Hugo, elles sont volontaires et systématiques. En antidatant ses écrits royalistes, il espère en atténuer la portée : que voulez-vous ? il était si jeune !

Il affirme n'avoir *absolument rien changé* à ses articles d'autrefois ; il n'a touché, dit-il, ni à la forme ni au fond, voulant fournir une *base sincère* aux lecteurs désireux d'*étudier les changements successifs de son style et de sa pensée*.

J'ai regret à le dire, cette déclaration n'est rien moins que conforme à la vérité. En reproduisant ses anciens articles, M. Victor Hugo a fait subir à son style et à sa pensée des changements nombreux et parfois importants. Tantôt il retranche et tantôt il ajoute. Passionné pour les antithèses, — en 1834, — il les sème à pleines mains sur ses articles de 1820, comme on jette de la poudre d'or sur la page que l'on vient d'écrire. Toutes les fois que le mot de la fin ne lui semble pas assez bien venu, il le remplace par un autre : il est devenu homme de théâtre, et il sait combien il est important de soigner ses sorties.

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 350.

Je citerai quelques-unes de ces antithèses, quelques-uns de ces mots de la fin, ajoutés après coup.

Dans un article sur la tragédie de *Clovis*, par M. Népomucène Lemercier, dont il devait être, vingt ans plus tard, le successeur à l'Académie française, il avait établi un très ingénieux parallèle entre le dénouement du *Mahomet* de Voltaire et celui du *Britannicus* de Racine. Il reproduit ce parallèle dans *Littérature et philosophie mêlées*, avec cette addition :

« Le sujet de Racine est mieux choisi que celui de Voltaire. Pour le poète tragique, il y a une profonde et radicale différence entre l'empereur romain et le chamelier prophète. Néron peut être amoureux, Mahomet, non. Néron [1]... » Mais ici, continuer la citation devient impossible. L'antithèse devant laquelle ne recule pas M. Victor Hugo — le Victor Hugo de 1834 — brave l'honnêteté, et elle n'a pas même l'excuse d'être mise en latin.

Rendons à chacun ce qui lui appartient : cette antithèse dont la reproduction nous est interdite, c'est le révolutionnaire de 1830 qui l'a commise : le *jeune jacobite de* 1819 aurait rougi de l'écrire.

Son article sur *Ivanhoé*, publié dans la 12e livraison du *Conservateur littéraire*, renfermait de curieux détails sur la condition des juifs au moyen âge. M. Victor Hugo les reproduit, mais il éprouve le besoin de les compléter par une triple antithèse :

« Aujourd'hui, il y a fort peu de juifs qui soient juifs, fort peu de chrétiens qui soient chrétiens. On

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 82.

ne méprise plus, on ne hait plus, parce qu'on ne croit plus. Immense malheur! Jérusalem et Salomon, choses mortes. Rome et Grégoire VII, choses mortes. Il y a Paris et Voltaire [1]. »

Dans un article sur l'*Histoire générale de France depuis le règne de Charles IX jusqu'à la paix générale en* 1815, Victor Hugo parle de Voltaire comme historien [2]. Son jugement est plein de justesse et d'élévation. Mais le mot de la fin manque ; le voici, — écrit en 1834 :

« Voltaire a toujours l'ironie à sa gauche, sous sa main, comme les marquis de son temps ont toujours l'épée au côté. C'est fin, brillant, luisant, poli, joli, c'est monté en or, c'est garni de diamants, mais cela tue [3]. »

M. Victor Hugo ne se borne pas à ajouter des phrases ou à refaire et à polir celles qu'il conserve, il modifie quelquefois sa pensée et la change du tout au tout. Il avait écrit, par exemple, en 1821 : « Pour moi, *je n'aime point*, je l'avouerai, *qu'un historien soit cosmopolite*, et je trouve quelque chose de fier qui me plaît dans ce mot d'un Arabe à Haygage : *Je ne sais que des histoires de mon pays* [4]. » Le mot de cet Arabe est heureux, en effet, et M. Victor Hugo tient à s'en parer ; il le reproduira donc en 1834, mais non sans avoir pris la précaution de déclarer *qu'il aime qu'un*

1 *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 36.
2 *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 306.
3 *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 40.
4 *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 311.

historien soit cosmopolite, — c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'il a dit dans cet article qu'il est censé réimprimer sans y faire aucun changement. Il est devenu *humanitaire*, et il entend bien faire croire qu'il l'a toujours été. Il refait ainsi le passage que je viens de citer : « Pour moi, *bien que l'historien cosmopolite soit plus grand et plus à mon gré*, je ne hais pas l'historien patriote. Le premier est plus selon l'humanité, le second est plus selon la cité. Le conteur domestique d'une nation me charme souvent, même dans sa particularité étroite, et je trouve quelque chose de fier qui me plaît dans ce mot d'un Arabe à Haygage : *Je ne sais que des histoires de mon pays* [1]. »

A un traducteur d'Homère : sous ce titre, je trouve, au tome Ier de *Littérature et Philosophie mêlées*, un fragment dans lequel l'auteur s'élève avec force contre les pygmées qui essayent de soulever la massue d'Hercule, contre les versificateurs qui ne craignent pas de toucher à la poésie d'Homère. S'adressant à l'infortuné traducteur, il lui dit :

Croyez-moi, ne vous mêlez pas à ces nains. Votre traduction est encore en portefeuille ; vous êtes bien heureux d'être à temps pour la brûler.

Une traduction d'Homère en vers français ! C'est monstrueux et insoutenable, monsieur. Je vous affirme, en toute conscience, que je suis indigné de votre traduction.

Je ne la lirai, certes, pas. Je veux en être quitte pour la peur. Je déclare qu'une traduction en vers de n'importe qui, par n'importe qui, me semble chose absurde, impossible et

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 10.

chimérique. Et j'en sais quelque chose, moi qui ai rimé en français (ce que j'ai caché soigneusement jusqu'à ce jour) quatre ou cinq mille vers d'Horace, de Lucain et de Virgile ; moi, qui sais tout ce qui se perd d'un hexamètre qu'on transvase dans un alexandrin ;

Mais Homère ! monsieur ! traduire Homère [1] !

J'ouvre maintenant le *Conservateur littéraire*. Victor Hugo y a rendu compte, au tome Ier, pages 255 et suivantes, de la traduction de *trois chants de l'Iliade*, par M. A. Bignan, et c'est de cet article que sont extraits le début et la conclusion du *fragment*, cité dans *Littérature et Philosophie mêlées.* Quant aux lignes que l'on vient de lire, elles ne sont pas dans l'article de 1820, et pour cause.

Votre traduction est encore en portefeuille, dit le *fragment*. — « Il nous reste, dit l'article, à féliciter M. Bignan du mode de publication partielle qu'il a choisi pour donner aux gens de lettres un avant-goût de sa nouvelle traduction. »

Vous êtes bien heureux d'être à temps pour la brûler, continue le *fragment*. — « Espérons, dit l'article, que M. Bignan, qui ne doit point se décourager, fera disparaître, dans sa traduction complète de l'*Iliade*, ces faux ornements que réprouvent également le goût français et la gravité sévère de la muse grecque. »

Je vous affirme, en toute conscience, que je suis indigné de votre traduction. Je ne la lirai, certes, pas ! A la bonnne heure ! Et voilà qui est bravement dit.

[1] *Littérature et Philosophie mêlées,* p. 112.

Mais, en 1820, Victor Hugo ne disait pas cela. Non content de lire la traduction de M. Bignan, d'en discuter le fort et le faible et d'en reproduire de longs passages, il lisait encore celles de ses devanciers ; il comparait, c'est lui-même qui nous l'apprend, « l'essai de M. Bignan avec plusieurs autres traductions de l'*Iliade*, et notamment avec celle de M. Aignan. »

On voit que l'auteur de *Littérature et Philosophie mêlées* en a pris fort à son aise avec ses articles du *Conservateur littéraire*. C'était son droit, à une condition pourtant, celle de ne pas venir nous dire qu'il les publiait *absolument tels qu'ils avaient été écrits dans leur temps*.

Mais voici qui est mieux encore. Il nous annonce, dans sa préface de 1834, qu'il y a de tout dans son journal de 1819, même un *plan de tragédie fait au collège*, et un peu plus loin, en effet, il en donne l'analyse. Nous assistons, acte par acte, au développement de la pièce qui a pour héros Phocion, chef du sénat, accusé de trahison, traduit devant le peuple et condamné, dans le temps même où, insensible à tout autre intérêt qu'à celui de ses concitoyens, il ne songe qu'au salut de la république. Avec une impartialité louable, M. Victor Hugo signale les côtés faibles de son plan et il en fait ressortir les qualités avec une satisfaction légitime. « C'est le tableau, dit-il, des agitations populaires et de la vertu malheureuse, c'est-à-dire le plus grand exemple qu'on puisse mettre sous les yeux des hommes et le spectacle digne des dieux... L'action se déroule par une suite de révolu-

tions inattendues ; les moyens d'attaque et de résistance ont entre eux des proportions qui rendent l'anxiété possible. » Il termine son analyse en disant, non sans modestie : « Cette tragédie pourrait être belle ; cependant elle *n'obtiendrait* qu'un succès d'estime. Cela tient à ce qu'elle serait froide : au théâtre, un conte d'amour vaut mieux que toute l'histoire[1]. »

Pourquoi M. Victor Hugo ne parle-t-il ici qu'au conditionnel ? Pourquoi ne dit-il pas que sa pièce *n'a obtenu* qu'un succès d'estime, lorsqu'elle a été jouée au Théâtre-Français par les comédiens ordinaires du roi, le 16 juillet 1817 ? Son *plan de tragédie fait au collège* n'est pas autre chose, en effet, que l'analyse faite par lui, dans la cinquième livraison du *Conservateur littéraire*[2], de la tragédie de *Phocion*, par J.-C. Royou, frère de l'abbé Royou, rédacteur de l'*Ami du roi*, et beau-frère de Fréron, l'ennemi de Voltaire. L'auteur d'*Hernani* et de *Ruy-Blas*, se parant des plumes de Corentin Royou et démarquant une de ses tragédies pour se l'attribuer, voilà, certes, un des plagiats les plus extraordinaires dont l'histoire des lettres fasse mention ! Que penseriez-vous, monsieur Hugo, de M. de Rothschild, s'il lui prenait un jour fantaisie de dérober le mouchoir de quelque pauvre diable et de le marquer à son chiffre ?

1 *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 145.
2 *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 189.

IV

On pense bien que M. Victor Hugo, qui a si étrangement remanié ses articles littéraires, n'en a pas usé moins librement avec ses articles politiques.

Au lieu de les reproduire tous ou de nous donner tout au moins le *dessus du panier*, il n'en a réimprimé qu'un seul, consacré à la mort du duc de Berri. Après ce grand effort, éprouvant sans doute le besoin de montrer au lecteur que, même en 1820, il n'était pas si royaliste que cela, il publie, en les datant d'*avril* 1820, des pages où l'on trouve ce qui suit :

> Que dire de la littérature de 1820, encore plus plate que celle de 1810, et plus impardonnable, puisqu'il n'y a plus là de Napoléon pour résorber tous les génies et en faire des généraux ! Qui sait ! Ney, Murat et Davoust auraient peut-être été de grands poètes. Ils se battaient comme on voudrait écrire [1].

En 1820, M. Victor Hugo ne disait point *Napoléon*, il disait *Buonaparte*. Il ne faisait point l'éloge de Murat : il insérait dans son journal l'ode de son frère Eugène *sur la mort du duc d'Enghien*, dans laquelle on lit cette strophe :

> Du moins que la parole sainte
> Pour la dernière fois descende sur d'Enghien !
> Il parle... et ce Murat, qui vit l'homme avec crainte,
> Avec mépris voit le chrétien.

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 93.

Retiens, lâche, retiens ton insultant blasphème !
Tu ne crois pas en un juge suprême
Témoin de tes longs attentats...
Mais tremble ! la Calabre et ses rochers t'attendent :
Ses vautours naissants te demandent !
Il est un Dieu vainqueur et tu le connaîtras [1] !

« L'année littéraire, continue M. Victor Hugo, s'annonce médiocrement. Aucun livre important... Il serait temps, cependant, que quelqu'un sortît de la foule et dit : Me voilà. Il serait temps qu'il parût un livre ou une doctrine, un Homère ou un Aristote... Pauvre temps que le nôtre ! Force vers, point de poésie... Le fait politique de l'année 1820, c'est l'assassinat de M. le duc de Berri ; le fait littéraire, c'est je ne sais quel vaudeville. Il y a trop de disproportion [2]. » Eh ! non, monsieur, le fait littéraire de l'année 1820, ce n'est pas un vaudeville, c'est un livre, — un livre admirable, les *Méditations poétiques* d'Alphonse de Lamartine. Elles ont paru au mois de mars 1820 [3] ; vous n'avez donc pas pu écrire, au mois d'*avril* : « Aucun livre important. Force vers, point de poésie !... »

Tout ce morceau a été écrit, arrangé après coup. En veut-on une nouvelle preuve ? il se termine ainsi :

M. le duc de Berri, c'est la tragédie. Voici la parodie maintenant. Une grande querelle politique vient de s'émouvoir ces jours-ci, à propos de M. Decazes. M. Donnadieu contre M. Decazes. M. d'Argout contre M. Donnadieu. M. Clausel

[1] *Le Conservateur littéraire*, 9e livraison (avril 1820).
[2] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 92.
[3] *Journal de la librairie*, année 1820, n° 882.

de Coussergues contre M. d'Argout.—M. Decazes s'en mêlera-t-il enfin lui-même ? Toutes ces batailles nous rappellent les anciens temps où les preux chevaliers allaient provoquer dans son fort quelque géant félon. Au bruit du cor un nain paraissait. Nous avons déjà vu plusieurs nains apparaître ; nous n'attendons plus que le géant [1].

Comment, au mois d'avril 1820, M. Hugo aurait-il parlé de ces grandes querelles, si elles n'étaient pas nées ? Le *Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes*, par M. Clausel de Coussergues [2], est du mois d'août 1820, ainsi que les *Observations* de M. d'Argout *sur l'écrit publié par M. Clausel de Coussergues* [3]. Le *Mémoire pour le vicomte Donnadieu* n'a été publié qu'au mois de septembre [4], et la *Réponse* de M. de Sainte-Aulaire, au mois d'octobre. Le passage de M. Victor Hugo sur la *grande querelle politique* de 1820 n'a donc pas été écrit au mois d'avril ; il n'a même été écrit que longtemps après l'événement, car s'il l'eût été au moment où il se produisit, M. Hugo n'aurait pas dit : « M. Donnadieu contre M. Decazes. M. d'Argout contre M. Donnadieu. M. Clausel de Coussergues contre M. d'Argout. » Il eût dit : *M. Clausel de Coussergues et M. Donnadieu contre M. Decazes. M. d'Argout contre M. Clausel de Coussergues. M. de Sainte-Aulaire contre M. Donnadieu.* Tous les doutes sont, d'ailleurs, levés par ce fait que la sommation à M. Decazes et l'air de bravoure sur

1 *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 93.
2 *Journal de la librairie*, année 1820, n° 2990.
3 *Ibid.*, n° 3061.
4 Ce *Mémoire* avait pour auteur M. Berryer, fils.

les *nains* et le *géant*, qui terminent le prétendu article d'*avril* 1820, se trouvent dans la 24e livraison du *Conservateur littéraire*, publiée au mois de novembre 1820[1], *après* et non *avant* les brochures de MM. Clausel de Coussergues et d'Argout, Donnadieu et de Sainte-Aulaire.

Dans ce morceau, faussement daté de 1820, et qui est en réalité, sauf quelques lignes, de 1834, M. Victor Hugo a eu évidemment pour objet de faire croire au lecteur qu'à l'époque même où il composait son *Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France*, il commençait déjà à professer le culte de Napoléon, ce qui était, à ses yeux, en 1834, un comble de *libéralisme*. Il ne s'en est pas tenu là, et il termine son *Journal des idées d'un jeune jacobite de* 1819 par un autre morceau, daté, celui-là, de *décembre* 1820 et dont voici le texte :

Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange. En général, nos pères sont bonapartistes, nos mères sont royalistes.

Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes, nos mères ne voient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

Pour nos pères, la révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée ; l'empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme. Pour nos mères, la révolution, c'est une guillotine ; l'empire, c'est un sabre.

Nous autres enfants nés sous le consulat, nous avons grandi

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 142.

sur les genoux de nos mères, nos pères étant au camp ; et, bien souvent privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leurs maris, de leurs frères, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825 nous serions colonels ou morts...

En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé avec le lait de leurs mères la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le Croque-mitaine des enfants de 1802, c'était Robespierre : le Croque-mitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte.

Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L*** [1], qui était là, et il lui a dit : *Laissons faire le temps ; l'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père.*

Cette prédiction m'a laissé tout pensif.

Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne point errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience [2].

Ainsi, le lecteur est averti : si M. Victor Hugo a été royaliste sous la Restauration, ce n'est pas la faute à Voltaire et à Rousseau, *c'est la faute à sa mère.* Nous le voulons bien ; mais qu'en 1820, à l'heure où ses opinions monarchiques étaient le plus ardentes, alors que, suivant ses propres expressions, il poussait la passion politique jusqu'à la folie et jusqu'à la rage, quand « Bonaparte » n'était pour lui « qu'un Corse

[1] Le général Lucotte.
[2] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 148.

gardé par un mameluck[1] », il ait écrit la page que nous venons de reproduire, dans laquelle l'idée, le principe royaliste, sont réduits à n'être plus qu'un conte de nourrice où l'on fait peur aux petits enfants de Croquemitaine et de l'ogre... de Corse ; qu'il ait prévu à ce moment que ses convictions se modifieraient sans doute à mesure qu'il avancerait en âge et que bientôt il dépouillerait ses *opinions vendéennes*, comme le jeune homme dépouille les vêtements devenus trop étroits pour lui, voilà ce que nous ne saurions admettre. Qu'on le remarque d'ailleurs, le morceau que l'on vient de lire forme une longue suite d'antithèses. Or, en 1820, M. Victor Hugo partageait l'avis de Pascal, qui a dit : « Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie[2]. » — « Les jeunes gens, a dit, de son côté, la Bruyère, sont éblouis de l'éclat de l'antithèse et s'en servent[3]. » Chose étonnante, M. Victor Hugo, en sa prime jeunesse, n'a pas été ébloui de l'éclat de cette figure ; il n'en a fait aucun emploi dans les trois volumes du *Conservateur littéraire*, où il ne cache pas, au contraire, l'éloignement qu'il professe pour elle. « Vous trouverez, dit-il dans son article sur les poésies d'André Chénier, vous trouverez dans Chénier la manière franche et large des anciens, *rarement de vaines antithèses*[4]. » Et ail-

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 275.
[2] *Pensées*, édition de M. Havet, p. 110.
[3] *Des ouvrages de l'esprit.*
[4] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 235.

leurs, dans un article sur l'abbé Delille : « On pourrait critiquer dans ce morceau une recherche d'expressions antithétiques : c'est là le défaut de Delille, ou plutôt du genre qu'il avait adopté [1]. » La page que M. Victor Hugo a datée de *décembre* 1820 ne peut donc être de cette époque : si elle avait été écrite à ce moment, elle ne renfermerait pas les nombreuses antithèses que l'on y trouve presque à chaque ligne.

Le morceau, du reste, n'a été fait que pour amener le mot du général Hugo ; *Laissons faire le temps ; l'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père.* L'auteur tient tellement à ce mot-là, que, dans son autobiographie, il lui a consacré un chapitre entier, sous ce titre : *Un mot du général Hugo* [2]. Ce mot a-t-il été prononcé ? Il n'a pu l'être que si le général Hugo était, en 1820, un adversaire de la Restauration. Or ses *Mémoires,* publiés en 1823, attestent qu'il n'en était rien. Il n'y dissimule pas, en effet, son peu de sympathie pour Napoléon ; il y rappelle que c'est à Louis XVIII qu'il doit d'avoir été confirmé dans le grade de général qu'il tenait du roi Joseph et que le gouvernement impérial s'était refusé à reconnaître ; il y donne place à un écrit de son fils Abel, où respire le plus ardent royalisme. Vienne le règne de Charles X, et l'un des premiers actes du nouveau roi sera de le nommer lieutenant général de ses armées, ce qui ne fait pas supposer que le comte Hugo

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 18.
[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 1.

fût un ennemi bien prononcé du gouvernement royal [1].

Aussi bien, puisque M. Victor Hugo attache une si grande importance au mot qui nous occupe, puisque ses biographes le répètent à l'envi, achevons de prouver qu'il n'a point été prononcé. C'est au général Lucotte qu'il aurait été adressé [2]. Le général Lucotte n'était donc pas royaliste ; car s'il eût partagé les opinions du fils, le père n'aurait pas pu avoir l'idée de dire à son vieux camarade : « *Laissons faire le temps ;* l'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père. » Or il se trouve que le général comte Lucotte était, en 1820, un fervent royaliste, voire même un *clérical.* Marié à la fille du marquis de Corberon, qui avait péri sur l'échafaud révolutionnaire, il avait servi dans le royaume de Naples et en Espagne, sous le roi Joseph, et pas plus que le général Hugo, il n'avait eu à se louer de l'empereur. En 1814, il avait été des plus empressés à se rallier à la Restauration. Il était allé à Saint-Ouen offrir ses services à Louis XVIII, qu'il avait accompagné aux Tuileries, et qui le récompensa en le nommant lieutenant général. En 1815, pendant les Cent-jours, il s'opposa à ce que les soldats sous ses ordres prissent la cocarde tricolore, et il fut compris, en 1818, dans le corps royal d'état-major. Lorsqu'il mourut, le 21 septembre 1825, il était un des administrateurs de la confrérie du Saint-Sépulcre, asso-

1 Voy. ci-dessus, chapitre II, p. 70 et suiv.
2 *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 3.

ciation qui ne comptait dans ses rangs que des royalistes *ultras* [1]. Adressé au baron Lucotte, le mot du général Hugo n'aurait pas eu de sens.

Que les deux morceaux datés d'*avril* 1820 et de *décembre* 1820 aient été écrits beaucoup plus tard, après 1830 ; que M. Victor Hugo, après avoir annoncé, dans la préface de *Littérature et Philosophie mêlées*, qu'il allait réimprimer, *sans y rien changer*, ses articles du *Conservateur littéraire*, leur ait fait subir des altérations qui en dénaturent complètement le sens et la portée, nous croyons l'avoir démontré ; et ce n'est pas notre faute si, après avoir été forcé de contester, sur plusieurs points, la véracité de ses affirmations, nous sommes amené à établir, par un nouvel exemple, que l'illustre écrivain est coutumier du fait.

V

En 1875, il a publié sous ce titre : *Actes et Paroles : avant l'exil*, les discours politiques que, de 1846 à 1851, il a prononcés à la tribune de la Chambre des pairs, de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative. S'il s'était borné, là où le *Moniteur* dit : *Marques d'approbation*, à mettre : *Explosion d'applaudissements*, et là où le *Moniteur* ne dit rien, à suppléer à son silence par une série de formules ad-

[1] *Biographie universelle, supplément*, t. LXXII.

miratives : *Vive émotion, — Explosion de bravos, — Rires d'approbation, — Frémissement sur tous les bancs,* — il y aurait simplement lieu de sourire. Mais il ne s'en est point tenu là : il a modifié le texte même de ses discours, dans le dessein évident de tromper le lecteur d'aujourd'hui sur ses opinions d'autrefois.

Dans son discours du 14 juin 1847, en faveur de la rentrée en France des membres de la famille Bonaparte, il avait dit : « Je leur imposerais une condition, une seule : ce serait de demander leur rentrée. — De la demander à qui ? *Au roi, qui représente l'unité inviolable et perpétuelle de la nation,* et aux Chambres, qui en représentent le mouvement, la pensée et la vie [1]. » Supprimé en 1875.

Le 17 juillet 1851, dans son discours sur la révision de la constitution, voici dans quels termes il parlait du roi Charles X : « C'est une mémoire à laquelle personnellement je n'ai pas manqué et ne manquerai jamais... J'aurais cru manquer à un sentiment de respect ancien et que je ne cache pas pour la personne du roi mort, si j'avais enveloppé dans ce refus le renvoi de la première somme [2]. » Il paraît que M. Victor Hugo a éprouvé, en 1875, le besoin de cacher ce sentiment : il a biffé le passage.

Quelquefois, c'est sur une scène tout entière que porte la suppression. Dans la séance du 29 janvier 1849, — M. Victor n'était pas encore passé à la

[1] *Moniteur* du 15 juin 1847.
[2] *Ibid.*, du 18 juillet 1851.

Montagne, — il soutient la proposition Rateau, destinée à provoquer la dissolution, à bref délai, de l'Assemblée constituante. Les bravos lui viennent de la droite ; les murmures partent de la gauche. Comment cacher cela ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple, il supprime les indications « à gauche » et « à droite ». M. Ledru-Rollin rit aux éclats des phrases de M. Hugo. Celui-ci se fâche et s'écrie : « En vérité, monsieur Ledru-Rollin, c'est puéril ! » Vite, biffons cela. Cependant la gauche continue d'interrompre avec fureur. M. Denjoy, l'un des coryphées de la réaction, prend la défense de l'orateur. Le tumulte grandit. Le président Armand Marrast est obligé de demander aux membres de la gauche de respecter les droits de la tribune, en la personne de M. Hugo [1]. De tout cet incident, il n'y a pas trace dans le discours, tel que son auteur l'a reproduit.

Un autre jour, le 15 janvier 1850, dans la discussion sur la liberté de l'enseignement, ce curieux colloque s'établit entre M. Victor Hugo et le président : — cette fois, ce n'est plus Armand Marrast, c'est M. Dupin.

M. le Président. Par ces expressions, vous attaquez non seulement ce que vous appelez le parti clérical, mais encore la religion elle-même.

M. V. Hugo. Je croyais avoir fait, dès les premiers mots, une distinction comprise de l'Assemblée. Cette distinction, j'y insiste, *en couvrant de ma vénération l'Eglise, notre mère à tous* [2].

[1] *Moniteur* du 30 janvier 1849.
[2] *Ibid.*, du 16 janvier 1850.

En 1875, ce dialogue est remplacé par ces deux lignes : *M. le Président et M. Victor Hugo échangent un colloque qui ne parvient pas jusqu'à nous* [1].

Dans ce même discours du 15 janvier 1850, parlant de Mgr Affre, l'orateur s'était exprimé ainsi : « C'est l'archevêque de Paris abordant avec un sourire *sublime* le faubourg Saint-Antoine *révolté* [2]. » En 1875, tout est changé : le sourire de Mgr Affre n'est plus *sublime*, le faubourg Saint-Antoine n'est plus *révolté* [3].

Tout à l'heure, M. Victor Hugo n'entendait pas ses propres paroles, que les sténographes du *Moniteur* entendaient cependant fort bien. Voici la contre-partie. Le 9 juillet 1849, son langage ayant soulevé, sur presque tous les bancs de l'Assemblée, une protestation indignée, le président le constate en ces termes :

L'orateur n'a nommé personne en particulier ; mais ses paroles ont quelque chose de personnel pour tout le monde, et je ne puis voir, dans l'interruption qui se produit, qu'un démenti universel de cette assemblée. Je vous engage à rentrer dans la question même.

A cette observation de M. Dupin, M. Victor Hugo fait sur-le-champ une réplique triomphante que l'on peut lire tout au long à la page 203 de son recueil. Mais voyez le guignon ; les sténographes n'en ont pas entendu un traître mot, et voilà pourquoi le *Mo-*

[1] *Actes et Paroles, avant l'exil,* p. 246.
[2] *Moniteur* du 16 janvier 1850.
[3] *Actes et Paroles*, p. 240.

niteur est muet. Est-ce que, par hasard, cette merveilleuse réplique aurait été *improvisée* par l'orateur... *au bas de l'escalier* de la tribune ?

Je pourrais multiplier ces exemples : je n'en citerai plus qu'un.

Le 20 juin 1848, M. Victor Hugo prononça un discours *contre* les ateliers nationaux. Comment se faire pardonner aujourd'hui ce discours ultra-réactionnaire ? Quatre mots lui suffiront pour cela. Il avait dit, au mois de juin 1848 : « Eh bien ! c'est aux socialistes que je m'adresse[1]. » Au mois de juin 1875, il refait ainsi sa phrase : « Eh bien ! *socialiste moi-même*, c'est aux socialistes *impatients* que je m'adresse [2].» Cette façon d'antidater ses opinions est vraiment commode, et il faut avouer que personne ne l'a pratiquée avec autant de... désinvolture que l'auteur d'*Actes et Paroles*.

Grâces à Dieu, j'en ai fini de cette démonstration, pénible autant que nécessaire, de laquelle je ne veux tirer d'autre leçon que celle-ci : nous tous, à qui le Ciel n'a point départi le génie et qui, pour couvrir nos petits déguisements et nos vulgaires mensonges, ne pourrions pas jeter sur eux, comme un manteau, la poésie et l'éloquence, gardons-nous d'altérer jamais la vérité. Soyons inexorablement sincères, et puisqu'il ne nous est pas donné d'atteindre le beau, que, du moins, dans nos humbles écrits, le vrai soit toujours respecté.

[1] *Moniteur* du 21 juin 1848.

[2] *Actes et Paroles*, p. 150.

CHAPITRE VI

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE *(suite)*.

Le rabbin Zéchiel, le frère Paul Ciriaque, Ben Schahnah et Abou Giafar al Thabari. — Mme Desbordes-Valmore. — M. Victor Hugo, la *Vendée* et les *Condéens*. — M. Berryer fils. — Les « quatorze grands génies de l'humanité. » — M. Victor Hugo et l'abbé Delille. — La rime riche. — M. Victor Hugo critique de théâtre. — Les *Vêpres Siciliennes* et les *Comédiens* de Casimir Delavigne, le *Louis IX* d'Ancelot. Un feuilleton sur *la Somnambule* de Scribe. — M. Pierre Lebrun. Plan d'une tragédie de *Marie Stuart* par M. Victor Hugo. — Le *Manuel du recrutement* et *Napoléon le Petit*. — Fin du *Conservateur littéraire*. Les *Annales de la littérature et des arts*.

I

La tâche qu'il nous reste maintenant à remplir nous sera facile autant qu'agréable. Nous avons à justifier, par des exemples, ce que nous avons dit plus haut de la flexibilité d'esprit et du talent d'écrivain déployés par M. Victor Hugo dans ses articles du *Conservateur littéraire*. Journaliste et critique, ses coups d'essai sont des coups de maître, et, chez ce jeune homme de dix-huit ans, le prosateur n'est pas moins étonnant que le poète.

On est tout d'abord frappé de l'étendue de ses connaissances littéraires. Il possède, pour les avoir pratiqués de près, presque tous les poètes de l'antiquité. Les poètes latins, surtout, lui fournissent, à chaque instant, les citations les plus heureuses et les mieux appropriées. En histoire, son érudition, si elle est superficielle, est pourtant des plus variées. N'a-t-il pas dévoré tous les livres qui encombraient le rez-de-chaussée et l'entresol du bonhomme Royol? Déjà, sans doute, il s'attache surtout aux singularités, au bric-à-brac de l'histoire, plutôt qu'à ses grandes lignes et à ses vrais monuments. Ses préférences vont aux faits bizarres, aux détails étranges ; plus un nom est ignoré, plus il met de complaisance à le produire ; il triomphe lorsqu'il peut citer le rabbin Zéchiel ou le frère Paul Ciriaque [1], l'auteur de *Lobbtarick*, ou Ben Schahnah, ou Abou Giafar al Thabari [2]. On sait que, dans ses dernières œuvres, de la *Légende des siècles* aux *Quatre Vents de l'esprit*, il en est venu à entasser dans ses vers, par centaines, les noms les plus hétéroclites, des noms propres... à stupéfier le lecteur, recouverts d'une couche d'obscurité tellement épaisse que ses collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres eux-mêmes en sont réduits à s'écrier :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé !

Mais ce qui est devenu chez lui, avec l'âge, une manie puérile, un tic agaçant, n'était, au début, que

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 49.
[2] *Ibid.* t. II, p. 182.

l'innocente joie du jeune homme étonné et ravi de son précoce savoir.

En 1820, comme en 1880, son érudition n'était qu'un masque dont les cordons étaient assez faciles à dénouer : mais derrière ce masque, — en 1820, — il y avait un frais sourire, un jeune et radieux visage. La jeunesse ! voilà, en effet, ce qui donne aux pages du *Conservateur littéraire* un charme irrésistible : elles débordent de verve, de belle humeur et de vaillance : on y sent la flamme d'une conviction généreuse, d'une passion vraie, d'une foi sincère.

A ses yeux, la poésie est fille de la religion, et elle ne saurait, sans crime, renier sa mère. Il écrit, à l'occasion d'une *Ode contre l'existence de Dieu* :

Le besoin de rendre grâces à un Dieu bienfaisant, dans une langue digne de lui, fit naître la poésie. Elle partagea, dès sa naissance, les triomphes de la religion qui rassembla les premières sociétés et commença la civilisation du monde. Aujourd'hui que, pour détruire la société, on s'attaque à la religion, seul frein des hommes, seul lien durable des sociétés, nous ne sommes pas surpris qu'on ait cherché un auxiliaire dans la poésie elle-même. Mais la Muse divine ne sait point trouver des inspirations dans le néant, et des chants dignes d'elle dans la dissolution de la matière. Si parfois, assise sur des tombeaux, elle a chanté la mort, ç'a été une mort sainte, passage d'un séjour de douleurs à une vie d'allégresse dans le sein d'un Dieu juste et rénumérateur [1].

Cette alliance *nécessaire* de la religion et de la poésie, Victor Hugo la préconise encore à la fin d'un très bel article sur les *Poésies* de Mme Desbordes-Valmore :

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 173.

Il est, dit-il, une observation plus importante que je soumettrai à l'auteur. La muse de Mme Desbordes-Valmore est triste, et, chose singulière! ce n'est presque jamais au ciel qu'elle va chercher ses consolations; elle ne songe en quelque sorte à Dieu que dans trois ou quatre élégies touchantes sur la mort de son enfant. Sa douleur est toute terrestre, à moins qu'elle ne devienne maternelle. Il me semble que Mme Desbordes-Valmore n'a encore obtenu que la moitié du triomphe réservé à un talent tel que le sien. Ses vers passionnés vont au cœur : qu'elle leur imprime un caractère religieux, ils iront à l'âme [1].

Catholique avec La Mennais, — le *Conservateur littéraire* inaugure sa première livraison par un article en l'honneur du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* — Victor Hugo est royaliste avec Chateaubriand. La Rochejaquelein, Lescure et Bonchamps sont ses héros. Analysant les *Élégies vendéennes* de M. de Sapinaud de Boishuguet, auteur d'une traduction des *Psaumes*, il écrit : « Les infortunes de l'armée royale ont quelque chose de sacré qui donne à ces élégies un air de continuation des saints cantiques; » et après avoir fait quelques citations, il ajoute : « Pourrions-nous maintenant continuer notre froid métier de critique? *Quando yo hablo de estos varones de mi nacion*, disait Mariana des frères d'armes de Pélage, *me parece que hablo yo de gigantes :* quand je parle de ces héros de ma nation, il me semble que je parle de géants [2]. »

Son enthousiasme pour les *Condéens* n'est pas moins

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 345.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 351.

grand que celui dont il fait profession pour les *géants de la Vendée*. Voici le début de son article sur les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Condé* :

Une certaine magie est attachée à ce nom de Condé. Le prononce-t-on devant nous, il réveille en notre esprit une foule d'idées nobles et généreuses qui ne sont plus de notre temps : il semble que le grand siècle nous apparaisse. La révolution aujourd'hui ne peut l'entendre sans frémir. Un prince français [1], tombé sous le poignard, a bien exprimé d'un mot toute la puissance de ce grand nom, toujours soutenu par de si dignes héritiers, lorsqu'il s'écria en apprenant la mort de son cousin de Condé : *Nous avons perdu notre vieux drapeau blanc*. Un homme [2], qui est venu parmi nous comme pour attester que la révolution vivait encore, le meurtrier de ce même prince, a mieux témoigné encore en faveur de l'illustre nom de Condé, en lui consacrant une de ses dernières imprécations. *Je voudrais*, a-t-il dit, *aller dans le ciel pour y tourmenter le prince de Condé*. Hommage effroyable et involontaire de l'athée à Dieu et du crime à la vertu [3].

L'article se termine ainsi :

Des réflexions amères viennent à l'esprit quand on songe à l'extinction aujourd'hui inévitable de cette illustre race de Condé, qui, sans jamais s'asseoir sur le trône, avait toujours été remarquable entre toutes les races royales de l'Europe et avait fondé dans la maison de France une sorte de dynastie militaire, accoutumée à régner au milieu des camps et des champs de bataille. Si, dans quelques années, de nouvelles convulsions politiques amenaient (ce qu'à Dieu ne plaise !) de nouvelles guerres civiles, nous tous qui servons aujourd'hui la

[1] Le duc de Berri.
[2] Louvel.
[3] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 261.

cause monarchique, nous serions bien encore des exilés, des bandits, des proscrits ; mais nous ne serions plus, comme les vainqueurs de Berstheim et de Biberach, des *Condéens*. Car, du moins, pour ces fidèles guerriers sans foyers et sans asile, le nom de leur chef sexagénaire, ce grand nom de Condé, était devenu comme une patrie [1].

Victor Hugo rend compte à ses lecteurs (avec quelle chaleur d'admiration !) des *Mémoires* de Chateaubriand *sur la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri.*

Nous voudrions, écrit-il, pouvoir louer dignement celui qui a si dignement loué notre infortuné duc de Berri ; nous ferions ressortir cette richesse d'imagination, cette profondeur de sentiment, cette variété de style, cette prodigieuse propriété d'expression, cette facilité, cette harmonie, cette négligence si gracieuse, cette naïveté de génie (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans les particularités sur l'enfance et la vie privée du prince, et cette énergie d'une âme fortement indignée dans les détails sur son exil et sur sa mort. Nous nous plairions, aujourd'hui que M. Chateaubriand s'est placé si haut dans la sphère littéraire et politique, aujourd'hui que la calomnie même et l'esprit de parti se taisent devant sa gloire sous peine de ridicule, à revenir sur les obstacles que ce grand écrivain a rencontrés en entrant dans la carrière ; nous aimerions à triompher pour lui des outrages qu'il a dus à la beauté de son génie et des persécutions que lui a suscitées la noblesse de son caractère : mais l'auteur des *Martyrs* n'a pas besoin de nos éloges ; et si d'ineptes critiques l'ont abreuvé de dégoûts dans ses premiers efforts, il a reçu pour dédommagement l'admiration contemporaine, qui lui répond de celle de la postérité. Nous remplirons donc ces feuillets par de nombreux passages de la production extraordinaire que nous avons sous les yeux : elle a été lue de

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 271.

tout le monde ; n'importe ! ce sera une occasion de la relire ; et qui s'en plaindra ? Nous serons forcé de mêler de temps en temps notre prose à ces citations ; mais elle servira seulement à joindre les diverses parties de notre extrait, comme l'alliage dans l'or [1].

Si grands que soient les éloges décernés par Victor Hugo à l'écrit de Chateaubriand, ils n'ont certes rien d'exagéré. Composés avec un art admirable, écrits avec une perfection soutenue, unissant au coloris le plus éclatant une merveilleuse pureté de lignes, les *Mémoires sur la vie et la mort du duc de Berri*, dans lesquels il semble que l'auteur des *Martyrs* se soit débarrassé de tous ses défauts pour laisser le champ plus libre à toutes ses qualités, sont vraiment un livre d'une beauté presque achevée, digne de prendre place à côté des chefs-d'œuvre de l'antiquité et du dix-septième siècle, des *Histoires* de Tacite et des *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Sur le duc de Berri et sur sa mort, Victor Hugo est inépuisable. Il n'a pas moins de neuf articles consacrés à ce sujet. Il ne tarit pas non plus sur la naissance du duc de Bordeaux, et il n'est si mince pièce de vers inspirée par cet événement qui n'obtienne aussitôt de lui un compte rendu. « Nous ne nous lassons pas, écrit-il à propos de *la Matinée du 29 septembre*, poème, par M. de Talayrat, maire de Brioude, nous ne nous lassons pas de mentionner dans ce recueil les ouvrages sur la naissance de Henri V : ce glorieux enfant inspirera longtemps nos poètes ; et

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 127.

la muse française pourrait lui adresser ces paroles du psaume : *In te semper erit cantatio mea*[1]. »

En toute circonstance, il marche à l'avant-garde du parti royaliste. La fleur de lis sur la poitrine, les reins ceints de l'écharpe blanche, il s'élance le premier à l'attaque des *libéraux*, pareil à *Monsieur Henri* entraînant ses *gars* à l'attaque des *Bleus* : Victor Hugo, à vingt ans, est le La Rochejaquelein des *ultras*. Lorsque M. Clausel de Coussergues, après avoir proposé, à la Chambre des députés, « de porter un acte d'accusation contre M. Decazes, ministre de l'intérieur, comme complice de l'assassinat du duc de Berri », publie une brochure contenant le développement de sa proposition, une mêlée ardente s'engage. Violemment attaqué par les *libéraux* et les *doctrinaires*, faiblement défendu par les principaux membres du côté droit, il trouve dans Victor Hugo le plus intrépide, le plus passionné des champions. Sous couleur d'examiner la brochure de M. Clausel de Coussergues, au point de vue purement littéraire (le *Conservateur littéraire* n'avait pas le droit de faire de la politique), le jeune écrivain lui prête un appui énergique, le félicite de *ce grand acte de fermeté et de dévouement* et termine par ces paroles :

Nous réclamons l'indulgence du lecteur pour cet article, écrit malgré tant d'entraves, et dicté du moins par une intention pure. Déplorant le silence obligé des feuilles royalistes, nous n'avons pas voulu qu'un généreux défenseur des prérogatives du trône et des libertés du peuple parût au milieu de

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III. p. 345.

nous sans même être accueilli par une voix amie et reconnaissante. Nous lui avons rendu témoignage aussi clairement que nous l'avons pu : satisfaits si, dans notre suffrage littéraire, il a su lire notre approbation politique [1].

Quelques mois plus tard, le duc Decazes avait à se défendre contre un adversaire bien autrement redoutable que M. Clausel de Coussergues, M. Berryer fils qui, dans un éloquent *Mémoire pour le vicomte Donnadieu, lieutenant général des armées du roi,* dirigeait contre l'ancien ministre de l'intérieur [2] les accusations les plus graves, à l'occasion de sa conduite dans les affaires de Grenoble (mai 1816). Cette fois encore, la mêlée fut des plus vives. M. de Sainte-Aulaire, M. Choppin d'Arnouville, d'autres encore, prirent en main la cause de M. Decazes. M. Victor Hugo soutint celle du vicomte Donnadieu, dans un article où il rendait hommage « au talent d'écrivain qui perce à chaque instant dans l'ouvrage de M. Berryer [3] ».

II

Il ne faut pas que la politique nous fasse perdre de vue les articles de critique publiés dans le *Conservateur littéraire.*

Depuis que M. Victor Hugo est devenu dieu sous le nom d'*Olympio,*

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 64.

[2] M. Decazes avait donné sa démission le 20 février 1820.

[3] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 138.

Il avait quarante ans quand la chose arriva [1],

il n'a plus qu'un *criterium* pour apprécier les autres écrivains : en quoi leurs œuvres se rapprochent-elles, en quoi s'écartent-elles des lois qu'il a promulguées ? Leur génie n'existe qu'à la condition de s'incliner devant le sien. Qu'il parle de ceux qu'il appelle « les quatorze grands génies de l'humanité [2] », ou qu'il condescende à s'occuper des petits et des humbles, — *poetæ minores,* — ses jugements, divers en apparence, convergent tous en réalité vers un but commun, vers un point central, vers une conclusion toujours la même : l'apothéose d'Olympio ! Cela seul importe, le reste n'est rien. *Toujours lui ! Lui partout* [3]*!* Tandis qu'elle devrait reproduire fidèlement, avec leur expression multiple et variée, les physionomies des écrivains de tous les siècles et de tous les pays, la critique n'est plus, aux mains de l'auteur de *William Shakespeare,* qu'un miroir magique con-

[1] Voyez les deux pièces intitulées : *A Olympio* (*les Voix intérieures*, xxx) et *Tristesse d'Olympio* (*les Rayons et les Ombres*, xxxiv).

[2] *William Shakespeare,* par Victor Hugo. Parmi ces « quatorze grands génies de l'humanité », M. Victor Hugo a trouvé piquant de ne pas faire figurer Bossuet ; il ne l'a même pas jugé digne d'un *accessit !* Il est vrai qu'il n'en accorde pas non plus à Pascal ni à Racine. Les *Quatorze* qui ont trouvé grâce devant lui le doivent à cela seulement qu'ils ont été ses précurseurs. C'est ainsi que Juvénal et saint Jean ont été admis dans le groupe immortel : le premier, parce que ses *Satires* annoncent *les Châtiments ;* le second, parce que son *Apocalypse* est la préface de *Ce que dit la bouche d'ombre* (*les Contemplations*, l. VIe). — Voyez aussi, dans ce recueil, la pièce qui commence par ce vers :

Ecoutez. Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres.

[3] *Les Orientales*, xl.

damné à ne réfléchir jamais qu'une seule image, celle de *Victor Hugo*.

Il n'en allait pas de même en 1820 et en 1821. Le poète alors était véritablement un critique, s'oubliant lui-même pour ne voir que ceux qu'il avait à juger, les appréciant avec une curiosité intelligente et toujours en éveil, avec une originalité qui n'excluait pas la justesse. « Il est temps, écrivait un jour l'auteur du *Génie du Christianisme*, de quitter la critique mesquine des défauts pour la critique féconde des beautés. » Ce noble conseil de Chateaubriand, le jeune rédacteur du *Conservateur littéraire* s'applique généreusement à le suivre. Sans arrière-pensée personnelle, avec une naïveté dont il se corrigera plus tard, il glisse sur les défauts, il insiste sur les beautés. Il salue, avec une joie fraternelle, les glorieux débuts de Lamartine ; le génie de Walter Scott trouve en lui un panégyriste enthousiaste ; personne n'a mieux parlé de l'auteur d'*Ivanhoé* que celui qui devait être un jour l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.

De la lecture des nombreux articles du *Conservateur littéraire* ressort la démonstration qu'à cette époque (1819-1821), Victor Hugo n'était pas encore romantique. S'il admirait Lamartine et André Chénier, il ne laissait pas de goûter fort l'abbé Delille. Dans une étude consacrée aux *Œuvres posthumes* du chantre de *la Pitié*, il célèbre « l'élégance et l'harmonie de son style » ; il fait l'éloge du « joli poème « que le traducteur du *Paradis perdu* a laissé sur *le* « *Départ d'Eden* ». Il le loue « d'avoir changé le sau-

vage mécontentement qu'Adam témoigne à Ève, dans Milton, en une tendre commisération », et il ajoute : « Cette idée heureuse prouve que Delille connaissait parfaitement les délicatesses de la muse française [1]. »

Il proclame la supériorité des tragédies de Corneille et de Racine sur les drames de Shakespeare et de Schiller, et il appuie sa thèse de considérations à la fois neuves et ingénieuses :

Nous n'avons jamais compris, dit-il, cette distinction entre le genre classique et le genre romantique. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses. C'est pour cela qu'on est obligé d'y employer plus de pompe scénique. La tragédie française méprise ces accessoires, parce qu'elle marche droit au cœur, et que le cœur hait les distractions ; la tragédie allemande les recherche, parce qu'elle s'adresse souvent à l'esprit et plus souvent encore à tous les sens. L'une présente un spectacle attachant, l'autre un tableau singulier. Dans l'une, tout concourt au même but ; dans l'autre, il n'y a point d'ensemble. Les Français veulent que l'intérêt se concentre sur quelques personnages ; les Anglais regardent la variété comme une qualité tragique. Chez nous, l'intérêt va toujours croissant ; chez eux, chaque scène en est réduite à son propre intérêt ; et veut-on voir quelle différence il en résulte dans les effets ? Prenez le cinquième acte d'une de nos tragédies, et lisez-le séparément, souvent vous le trouverez faible et languissant ; lisez-le en le faisant précéder de tous les autres, vous n'aurez rien remarqué, seulement vous aurez fondu en larmes.

Mais les Allemands se contentent de leurs tragédies... Cela prouve que les Allemands ont moins de goût que nous, c'est-à-dire qu'ils raisonnent moins leurs sensations. Il suffit de la

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 16.

simple narration des faits les plus bizarres et les plus invraisemblables pour émouvoir les enfants, parce que les enfants n'ont pas la force de comparer leurs idées[1]...

On le voit, nous sommes encore loin de la préface de *Cromwell*. Classique par le fond des idées, Victor Hugo l'est également au point de vue de la forme. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à condamner, dans les vers, l'emploi de l'enjambement, qui sera cependant bientôt, dans les recueils romantiques, comme le *signe particulier* sur les passeports. Rendant compte d'un poème sur *la mort du duc d'Enghien*, par M. E. Michelet : « La manière de l'auteur, dit-il, n'appartient à aucune école, ses vers ne sont pas d'un versificateur ; un versificateur aurait évité ces fréquents enjambements qui détruisent souvent toute l'harmonie d'une période, d'ailleurs poétique[2]. »

Dans ce même article, Victor Hugo indique les raisons pour lesquelles il est partisan de la rime riche, et l'on sait que sur ce point, du moins, il n'a jamais varié.

Il faut à présent, continue-t-il, que M. Michelet tâche d'apprendre à faire difficilement les vers faciles, qu'il cherche à resserrer sa pensée dans un petit nombre de vers, et surtout qu'il s'attache soigneusement à la richesse des rimes. Car (et cette réflexion n'est pas pour M. Michelet seulement, dont les rimes sont généralement suffisantes) depuis que la prose est venue empiéter sur le domaine de la poésie, depuis qu'elle s'est emparée des tours poétiques et des épithètes sonores, la

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 355.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 384.

poésie, qui n'a pas la ressource d'employer les tournures prosaïques, doit chercher, dans les attributs qui lui sont particuliers, celui qui peut servir à la faire distinguer de sa sœur ambitieuse ; et comme, pour la poésie française, le plus distinctif de tous, c'est la rime, un poète français doit travailler avec soin cette partie de la versification [1].

III

En même temps qu'il parlait des livres que voyait naître chaque quinzaine, Victor Hugo faisait aussi, dans le *Conservateur littéraire*, le feuilleton dramatique, et il n'est que juste de reconnaître qu'il s'en acquittait à merveille. Il n'estime point que cette besogne soit au-dessous de lui, et parce qu'il a charge de *garder* un troupeau de vaudevilles et d'en rendre compte, il ne croit point pour cela devoir se comparer à Apollon, réduit à garder les troupeaux d'Admète. Il paraît, au contraire, porté d'un naturel et vif attrait vers les choses de théâtre. Qu'il ait à juger une tragédie du Théâtre-Français ou une comédie du théâtre du Vaudeville, un opéra de l'Académie royale de musique, ou une parodie du théâtre de la Porte-Saint-Martin, il y apporte un soin égal. Il est tout à son affaire, et c'est le plus consciencieusement du monde qu'il analyse les pièces de Casimir Delavigne et d'Ancelot, d'Eugène Scribe et de Pierre Lebrun, de Brifaut et de Viennet, de Royou et de Delrieu, de Liadières et de Népomucène Lemercier, de Désau-

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 384.

giers et de Delaville de Miremont, de Wafflard et de Fulgence, de Dupin et de Carmouche. L'un de ses premiers feuilletons est consacré aux *Vêpres Siciliennes*, de Casimir Delavigne, et au *Louis IX*, d'Ancelot, et ce qui frappe tout d'abord dans le travail du jeune écrivain, — l'article est du mois de décembre 1819, et l'auteur n'avait pas encore dix-huit ans, — c'est une impartialité d'autant plus méritoire que la vivacité de ses passions politiques était plus grande. Ancelot est royaliste; Casimir Delavigne est *libéral :* Victor Hugo n'hésite pas à donner le pas au *libéral* sur le royaliste.

C'est une chose étrange, écrit-il, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre, comme il assiège les tribunes des Chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public aveugle ou malin prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent ; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX*, non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur ; mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle *saint Louis*, et le marchand-électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent les *Vêpres siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des mouvements d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches ; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs ; car on sait que, durant les beaux jours de 93, toutes les cloches étaient changées en gros sous...

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et

pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard des deux auteurs. Cependant nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement, qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres siciliennes*, nous semble juste ; ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies : dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux ; ce qui rappelle cet âne de l'Ecriture, qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes et aux menaces de quelques furieux ; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens ; pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts ; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti novateur par excellence, nous avons besoin de preuves *magnifiques et plus claires que le soleil* (Bossuet) [1].

Suivent les preuves qui sont en effet concluantes ; c'est un excellent morceau de critique. Victor Hugo rend pleine justice au talent de Casimir Delavigne, sans pourtant le surfaire. A quelque temps de là, il avait à rendre compte de la seconde pièce de l'auteur des *Vêpres Siciliennes*, *les Comédiens*. Ce nouveau feuilleton est vif, alerte, écrit de verve ; c'est du Janin de derrière les fagots. Le mot de la fin est des plus heureux et renferme, sous une forme piquante, un jugement que l'avenir a pleinement confirmé.

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 64.

Nous terminerons, écrivait Victor Hugo, par une observation que ses deux ouvrages nous ont mis à même de faire ; nous craignons que M. Delavigne ne soit dépourvu des deux qualités les plus essentielles au théâtre. Comme auteur tragique, il a du mouvement et manque de sensibilité ; comme auteur comique, il a de l'esprit et point de gaieté. *Il semble,* ainsi que le disait cet infortuné Scarron, *il semble que cet homme-là n'ait ni entrailles ni rate* [1].

Son appréciation du talent de Scribe n'est pas moins remarquable. Voici le début de son feuilleton sur la *Somnambule,* représentée le 6 décembre 1819 :

Une chaise de poste qui verse, un domestique poltron, un revenant, un capitaine étourdi, un mariage fait et rompu, etc.; voilà des choses bien rebattues. Cependant, allez voir la *Somnambule*, et dites-nous si le premier mérite de cette charmante pièce ne vous paraît pas la nouveauté. Ce joli vaudeville ressemble à ces décorations fraîches et brillantes que le machiniste monte sur de vieux ressorts, ou plutôt à ces physionomies originales qui n'ont pourtant d'autres éléments que ceux de toutes les figures humaines. Que nos vaudevillistes par métier n'aillent pas demander à MM. Scribe et Germain Delavigne leur secret : ce secret-là ne peut se communiquer, c'est le talent.

Depuis longtemps aucun théâtre n'avait vu (les genres mis à part) un succès aussi éclatant, et, ce qui est plus encore, aussi mérité. Nous n'analyserons pas le vaudeville nouveau ; l'ennui qu'inspire une analyse est presque toujours en raison directe du plaisir que cause un ouvrage, et, dans ce cas, nous risquerions d'être mortellement ennuyeux. La *Somnambule* est un petit chef-d'œuvre où nous aurions honte de relever quelques invraisemblances et peut-être quelques incorrections. Ces défauts sont si légers que nous ne savons si les auteurs doivent

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 158.

chercher à les effacer : souvent quand le tissu est délicat, en voulant enlever une tache on le déchire.

Parmi la foule de scènes vives et animées que présente cet ouvrage, il serait aussi difficile de trouver une situation froide qu'il est malaisé de trouver une idée dramatique dans la plupart des pièces qui se succèdent journellement sur nos théâtres. Le style rappelle quelquefois la manière de Beaumarchais ; et pour la liaison des scènes et le naturel du dialogue, les auteurs ne nous semblent pas inférieurs à Sedaine. L'intérêt ne languit jamais, et l'attention est constamment éveillée, sans être fatiguée. Les plaintes de Cécile vous attendrissent, et le moment d'après vous riez aux éclats des plaisanteries de Frédéric. Voilà l'art tant vanté par Boileau [1].

Scribe jugé par Hugo, l'auteur de la *Demoiselle à marier* célébré par l'auteur d'*Hernani*, n'y a-t-il pas là un curieux chapitre d'histoire littéraire, et ne vous semble-t-il pas que M. Villemain, lorsqu'il reçut Eugène Scribe à l'Académie française, aurait pu tirer un charmant parti de ce feuilleton du *Conservateur littéraire* ?

IV

Que d'heureuses rencontres, que de *trouvailles* ne pourrions-nous pas faire encore dans ce recueil ? Obligé de nous borner, nous ne voulons pourtant pas finir sans une dernière citation, empruntée au feuilleton sur la *Marie Stuart* de M. Lebrun. Après avoir analysé la pièce, qui venait de réussir brillamment

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 72.

au Théâtre-Français, avec Talma, dans le rôle de Leicester, et Mlle Duchesnois, dans celui de Marie, M. Victor Hugo esquisse, à son tour, le plan d'une tragédie sur le même sujet, telle qu'il la conçoit :

Tout roule, dit-il, sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième ; il le fait par faiblesse ; il y aurait tragédie s'il le faisait par violence ; il faudrait donc qu'il fût trompé ; or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie ?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, sans autre espérance que la mort ; elle a fait vœu de se consacrer au ciel et de se retirer dans un monastère pour pleurer les fautes de sa vie, si jamais elle se voyait délivrée. Depuis elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti ; elle combat cette passion, elle la cache à son amant de peur de lui donner des armes contre elle-même. A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, monsieur Lebrun, que le sang devait vous bouillonner dans les veines ; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme dégradée ; il veut, il peut la sauver ; mais, comme Roxane, il aime mieux la voir périr que de la sauver pour un autre. Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux ; c'est à quoi pouvaient vous servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé ; ce n'était là qu'affaire de patience ; j'arrive au dé-

nouement. Je suppose que vous nous ayez montré, au quatrième acte, le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer ; il se jette à ses genoux, il lui demande de lui promettre de l'épouser, d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu ; il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican. Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion ; enfin son devoir l'emporte ; désespérée, elle se résout à boire le calice ; elle refuse, et soudain elle voit le barbare Leicester passer de ses genoux à ceux d'Elisabeth, découvrir à son ennemie cette conspiration qui fait sa seule espérance, et ne demander d'autre grâce que de la conduire elle-même à la mort. Je pense que ces situations étaient tragiques.

Je suppose donc qu'au cinquième acte vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester ; il se croit sûr de son courage, il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène ; sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes ; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie ; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller ; mais alors elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent ; Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il s'avance, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : *Comte de Leicester, je vous aimais ;* elle se jette dans ses bras ; soudain elle s'élance dans la salle, et les portes se referment. Leicester pousse un cri, tire son épée, et veut la sauver ; les gardes d'Elisabeth paraissent, il est désarmé,

chargé de chaînes ; immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution ; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah ! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs, c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard. J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce en effet ? rien que quelques pages d'*Atala*, deux scènes d'*Andromaque* et le dénouement de *Zaïre* et d'*Othello* [1].

Feuilletoniste dramatique, Victor Hugo était également critique d'art ; il a des pages sur le musée de peinture et sur l'exposition des prix de Rome. C'est encore lui qui rend compte des séances publiques de l'Institut et des leçons du Collège de France. Tout lui est sujet d'article, tout, même le MANUEL DU RECRUTEMENT, *ou recueil des ordonnances, instructions approuvées par le Roi, circulaires et décisions ministérielles, auxquelles l'exécution de la loi du 10 mars 1818 a donné lieu ;* et comme, en ces heureuses années, tout ce qu'il touchait se convertissait en or, il se trouve que cet article sur le *Manuel du recrutement* est le plus charmant du monde. En voici la fin :

Le débit de cet ouvrage sera prompt, grâce aux fonctionnaires publics, dont le nombre est immense, quoique beaucoup de ces messieurs, convenons-en tout bas, soient à peu près aussi utiles à l'Etat que l'Arlequin de Regnard, qui recevait

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. I, p. 357.

une pension de la ville *pour faire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze*[1].

M. Hugo se rappelait-il ce vieil article du *Conservateur littéraire*, lorsque trente-deux ans plus tard, à Bruxelles, il écrivait dans *Napoléon le Petit :*

Que faites-vous dans ce pays ? demande-t-on au Sénat. — Nous sommes chargés de garder les libertés publiques. — Qu'est-ce que tu fais dans cette ville ? demande Pierrot à Arlequin. — *Je suis chargé*, dit Arlequin, *de peigner le cheval de bronze*[2].

« En 1818, a dit quelque part M. Victor Hugo, l'auteur avait seize ans ; il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours. Il fit *Bug-Jargal.* » *Bug-Jargal* a paru dans le *Conservateur littéraire*, avec cette indication : *Extrait d'un ouvrage intitulé :* LES CONTES SOUS LA TENTE. Cet ouvrage ayant été remanié et récrit en grande partie sept ans plus tard, en 1825, nous aurons à y revenir.

Le *Conservateur littéraire* cessa de paraître au mois de mars 1821. « Le *Conservateur* s'est réuni aux *Annales*, écrivait Victor Hugo à Jules de Rességuier. Cette réunion des deux recueils m'a fait plaisir en me débarrassant d'un travail permanent qui me fatiguait depuis longtemps ; d'un autre côté, je n'aurai plus un journal à la disposition de mes amis, comme l'était le *Conservateur*, et cette privation compense, de reste, le plaisir[3]. »

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. II, p. 395.
[2] *Napoléon le Petit*, I, II.
[3] Lettre du 17 avril 1821.

Les *Annales de la littérature et des arts,* qui recueillirent la succession du *Conservateur littéraire,* avaient pour rédacteurs quelques-uns des écrivains les plus distingués du parti royaliste : Charles Nodier, Alexandre Guiraud, Quatremère de Quincy, Abel Rémusat, Edouard Mennechet, Vanderbourg, l'auteur des *Poésies de Clotilde de Surville,* Raoul Rochette, Brifaut, Malitourne, Chênedollé, le baron d'Eckstein, etc.

Victor Hugo n'avait que dix-neuf ans, et déjà il était entré dans la gloire. En même temps que deux satires remarquables, le *Télégraphe* et l'*Enrôleur politique,* il avait écrit des odes qui lui assuraient le premier rang parmi nos poètes lyriques, les *Vierges de Verdun,* le *Rétablissement de la statue de Henri IV,* les *Destins de la Vendée,* la *Mort du duc de Berri, Moïse sur le Nil,* le *Génie,* la *Naissance du duc de Bordeaux,* la *Fille d'O-Taïti, Quiberon,* la *Vision* sur le dix-huitième siècle et le *Poète dans les Révolutions.* Lauréat de l'Académie française, il avait été couronné trois fois aux Jeux-Floraux. Prosateur, il avait, pendant près de deux ans, soutenu presque seul tout le poids d'un journal, semant sans compter les articles politiques, les analyses de livres ou de pièces de théâtre, les pages de critique, d'imagination et de pensée.

Si doux que soient les premiers rayons de la gloire, le bonheur est plus doux encore, et le bonheur était assis au foyer du poète. Sa mère était là, près de lui,

lisant par-dessus son épaule l'ode commencée ou la page interrompue. Un noble et chaste amour ajoutait ses ivresses à celles de la gloire et du bonheur, et le jour n'était pas éloigné où celle qui avait été la compagne de son enfance allait unir sa destinée à la sienne et devenir le *témoin de sa vie*. Par delà l'amour, le bonheur et la gloire, dans une sphère plus haute, s'élève la foi : le chantre de *Moïse sur le Nil* et de la *Naissance du duc de Bordeaux* avait, en religion comme en politique, de sincères et ardentes convictions. Oh! la radieuse aurore ! et combien l'avenir s'ouvrait, éclatant et superbe, plein d'immenses promesses et de merveilleuses perspectives, devant cet enfant que la gloire avait déjà touché de son aile, devant ce jeune homme qui demandait à la foi le secret du génie et au travail le secret du bonheur!

CHAPITRE VII

L'Enfant sublime. — *Odes et Poésies diverses.*

La légende de *l'enfant sublime*. Sainte-Beuve et le *Conservateur*. La *Quotidienne*. Le *Drapeau blanc*. Le salon de l'Abbaye-aux-Bois. M. de Salvandy. — Henri Heine, Chateaubriand et M. Victor Hugo en déshabillé. — Mort de madame Hugo. Second mariage du général. Une lettre de faire part. — La *Société royale des Bonnes-Lettres*. L'Académicien Roger. — *Odes et Poésies diverses*. Variantes. *Raymond d'Ascoli*. — Les *Méditations* et les *Messéniennes* de Casimir Delavigne. — Un vers d'Horace traduit par le roi Louis XVIII. La duchesse de Berri et la première pension de M. Victor Hugo.

I

Le *Conservateur littéraire* s'étant fait, en toute rencontre, le champion de Chateaubriand, le panégyriste de son caractère et de ses écrits, des relations s'étaient naturellement établies entre l'illustre écrivain et son jeune et enthousiaste disciple. Victor Hugo lisait quelquefois ses vers à l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui lui donnait des conseils et lui indiquait les corrections à faire. En adressant, le 20 octobre 1820, à son ami Saint-Valry, son ode sur *la Naissance du duc de Bordeaux*, il lui écrivait : « L'ode que je vous envoie était terminée deux jours après l'accouchement. M. de Chateaubriand, à qui je la fis

voir sur-le-champ, m'indiqua cinq ou six taches à faire disparaître. Ce travail minutieux me coûta huit grands jours. Vous voyez qu'en vous invitant à corriger, je prêche d'exemple. »

Qu'après la lecture de cette ode ou de celle inspirée à Victor Hugo, quelques mois auparavant, par *la mort du duc de Berri*, Chateaubriand eût appelé leur auteur l'*enfant sublime*, cela, certes, n'aurait rien eu que de très naturel et n'aurait étonné personne. Est-il vrai, cependant, que ce mot, aujourd'hui légendaire, ait été prononcé, ou ne doit-il pas, au contraire, être rangé parmi ces mots célèbres qui, pour être reproduits partout, n'en sont pas pour cela plus authentiques ?

Suivant Sainte-Beuve, qui en parle dans la *Biographie des contemporains* [1] et dans la *Revue des Deux Mondes* [2], dans les *Portraits littéraires* [3] et dans les *Portraits contemporains* [4], ce serait dans une note du *Conservateur* que Chateaubriand aurait qualifié Victor Hugo d'*enfant sublime*. J'ai parcouru avec soin les six volumes de ce journal dont les rédacteurs s'appelaient Chateaubriand, La Mennais, Bonald, Fiévée, Genoude, Berryer fils : la *note* à laquelle renvoie l'auteur des *Portraits littéraires* n'existe pas.

L'année même de la mort de Sainte-Beuve, ayant eu occasion de signaler la petite erreur qu'il avait

[1] *Biographie des Contemporains*, publiée sous la direction de Boisjolin, *Supplément*.
[2] Vol. III-IV. — 1831.
[3] T. I, p. 321. — 1839.
[4] T. I, p. 402. — 1869.

commise à ce sujet, je reçus de lui une lettre, en date du 19 avril 1869, de laquelle j'extrais ce passage :

Je réimprime en ce moment mes *Portraits contemporains*. Deux premiers volumes de cette réimpression paraîtront à la fois. Dans le premier, où j'ai placé tout ce que j'avais écrit sur Victor Hugo, vous verrez une note sur le mot d'*enfant sublime*. Je suis persuadé et convaincu que le mot a été dit par Chateaubriand ; après m'être assuré, comme vous, qu'il ne se trouvait point dans une note du *Conservateur*, j'en suis venu à penser que c'était en causant avec M. Agier que Chateaubriand l'avait dit, et M. Agier l'aura répété et l'aura même imprimé dans quelque article de la *Quotidienne* ou de quelque autre journal royaliste. La grimace que faisait Chateaubriand et sa dénégation ne prouvent rien que sa variation de sentiment à l'égard de Hugo.

Je pris la liberté de faire observer à l'éminent critique qui voulait bien me faire l'honneur de discuter avec moi ce petit point d'histoire littéraire, que le mot de Chateaubriand ne se trouvait pas plus dans la *Quotidienne* que dans le *Conservateur*. Il ne voulut pas en avoir le démenti, et il inséra dans la réimpression de ses *Portraits contemporains* la note suivante :

Ce n'est point dans une note du *Conservateur*, comme je l'avais dit d'abord, que M. de Chateaubriand lui décerna cet éloge, c'était dans une conversation avec M. Agier, lequel, au sortir de là, n'eut rien de plus pressé que de le répéter à l'auteur, et le consigna même publiquement dans un article de journal [1].

On remarquera qu'ici Sainte-Beuve n'indique plus

[1] *Portraits contemporains*, édition de 1869, t. I, p. 402.

le journal qui aurait publié, sous la signature de M. Agier, le mot de Chateaubriand. La précaution était sage. Le *Témoin* de Victor Hugo a été moins prudent. Voici sa version :

La mort du duc de Berry inspira à Victor une ode qui réussit beaucoup dans le monde royaliste. Louis XVIII en récita plusieurs fois, devant ses intimes, la strophe qui commence par :

Monarque en cheveux blancs.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes, et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime*. M. Agier fit, dans le *Drapeau blanc*, un article sur l'ode, et cita le mot de M. de Chateaubriand. Cette parole fut répétée partout, et Victor entra dans la vraie célébrité [1].

Le *Drapeau blanc* ne contient point l'article dont parle le *Témoin*. M. Agier, qui ne faisait pas partie, en 1820, de la Chambre des députés, où il ne fut envoyé qu'en 1824 par les électeurs du département des Deux-Sèvres, publia bien quelques lignes sur l'ode de Victor Hugo, mais elles parurent dans le *Conservateur ;* les voici *in extenso :*

Une affreuse catastrophe, dont tous les cœurs français ne se remettront de longtemps, est venue, soudainement autant que violemment, arracher des mains de M. Victor Hugo le fouet de la satire et demander à sa lyre de douloureux sons. Ceux qu'elle a rendus vont jusqu'à l'âme et la déchirent de nouveau. L'ode sur la mort de Mgr le duc de Berri rend en beaux vers, à chacun, l'expression du sentiment qu'il éprouve. C'est

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 5.

bien l'inspiration du désespoir commun, de l'indignation générale ; c'est bien l'enthousiasme de la douleur [1].

De l'*enfant sublime,* on le voit, il n'est fait aucune mention, et le *Témoin* de sa vie se trompe, comme s'était trompé Sainte-Beuve.

Mais si le mot n'a pas été écrit, peut-être a-t-il été prononcé ? Pas davantage ; et à cet égard je puis invoquer un témoignage formel, celui d'un habitué du salon de Mme Récamier, M. de Loménie : « J'ai entendu de mes propres oreilles, dit-il au tome Ier de la *Galerie des Contemporains illustres,* j'ai entendu M. de Chateaubriand lui-même déclarer positivement que, de sa vie, il n'imagina cet heureux accouplement du substantif *enfant* et de l'adjectif *sublime.* C'était quelques jours avant la réception de M. Hugo à l'Académie. M. de Salvandy, chargé de répondre au récipiendaire et assez peu *hugolâtre,* comme chacun sait, se lamentait en présence de M. de Chateaubriand sur la difficulté de sa tâche : « Après tout, ajouta-t-il en s'adressant au grand écrivain, je me tirerai toujours bien d'affaire en brodant votre fameux mot. — Allons, vous aussi ! s'écria vivement M. de Chateaubriand ; mais sachez donc, une fois pour toutes, que je n'ai jamais dit cette... (j'atténue l'expression) *plaisanterie.* — Comment, répliqua M. de Salvandy, l'*enfant sublime* n'est pas de vous ? — Eh ! non, vraiment ! — Pas possible ! Ah ! ma foi, tant pis, le mot est consacré, il fait bien et je m'en servirai tout de même. »

[1] *Le Conservateur,* t. VI, p. 468.

Et en effet, le spirituel académicien n'a pas manqué d'orner son discours du mot *consacré ;* seulement, par un scrupule de conscience dont l'histoire doit lui tenir compte, il a laissé en blanc le nom de l'auteur[1]. » Eh bien ! j'en suis fâché ; le mot ne laissait point d'être d'une justesse rare : *sublime,* M. Hugo l'a été quelquefois ; *enfant,* il l'est toujours. Ne se montre-t-il pas, dans ses derniers livres, léger, oublieux, ingrat, brisant ses hochets de la veille, battant le sein qui l'a nourri, prodigue, envers cette Restauration qui l'a élevé, de ces gamineries[2] et aussi, il faut bien le dire, de ces méchancetés souvent cruelles, qui ont fait dire à La Fontaine : *Cet âge est sans pitié ?*

II

Tout en se parant du mot de Chateaubriand, auquel il a consacré tout un chapitre de son autobiographie[3], M. Victor Hugo croit devoir nous apprendre que, s'il est allé plusieurs fois, en 1820, chez le grand écrivain royaliste, ç'a été uniquement pour obéir aux ordres de sa mère. Sans elle, sans son

[1] M. de Salvandy tourna fort habilement la difficulté. « Nous vous avons vu, dit-il, homme de lettres avant l'âge d'homme, poursuivre et obtenir à quinze ans des palmes dans cette enceinte ; composer coup sur coup, à cet âge où Voltaire ne méditait pas encore *Œdipe*, vos premiers poèmes qui vous valurent ce nom d'*enfant sublime* où le mot d'enfant était de trop. » (Académie française, séance du 3 juin 1841.)

[2] Voy. dans *les Misérables*, le chapitre intitulé : *l'Année 1817.*

[3] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, chap. xxxiv. *Un mot de Chateaubriand.*

insistance, il n'y serait pas allé deux fois. Voici le récit de sa seconde visite à l'auteur des *Martyrs :*

Par déférence pour sa mère, Victor reprit un matin le chemin de la rue Saint-Dominique [1]. Cette fois, M. de Chateaubriand le reçut dans sa chambre. En passant par le salon, il se croisa avec Mme de Chateaubriand qui sortait... C'était une grande femme maigre, au visage sec et marqué de petite vérole. Elle ne s'arrêta pas pour ce petit jeune homme ; elle daigna cependant lui faire un léger salut de la tête. Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tournait le dos à la porte et faisait une revue de papiers... Le domestique apporta une immense cuvette remplie d'eau ; M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert ; Victor allait se retirer, mais il le retint ; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire [2].

Est-ce ma faute si cette description, qui nous intro-

[1] Chateaubriand demeura rue de l'Université, n° 25, depuis son retour de Gand, au mois de juillet 1815, jusqu'en 1818. A cette époque, il échangea le ruisseau de la rue de l'Université contre celui de la rue du Bac, si cher à Mme de Staël, et il habita pendant deux ans le n° 42 de cette dernière rue. En 1820, il se transporta au n° 27 de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain. On peut suivre, dans les volumes successifs de l'*Almanach royal*, ce petit itinéraire de Chateaubriand à Paris et constater que M. Hugo se trompe, lorsqu'il nous le montre, *en 1817*, « debout tous les matins devant sa fenêtre du n° 27 de la rue Saint-Dominique, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, une trousse complète de chirurgien-dentiste ouverte devant lui ». (*Les Misérables*, Ire partie, liv. III, chap. I.)

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 8 et suivantes.

duit dans le cabinet de toilette de Chateaubriand, m'en rappelle une autre, due à la plume de Henri Heine, et où M. Hugo nous apparaît à son tour en déshabillé ?

Quelqu'un, écrivait le célèbre humoriste allemand, a dit du génie de Victor Hugo : c'est un beau bossu. Le mot est plus profond que ne le suppose peut-être celui qui l'a inventé. — En répétant ce mot, ajoute l'auteur de *Lutèce*, je n'ai pas seulement en vue la manie de M. Victor Hugo de charger, dans ses romans et ses drames, le dos de ses héros principaux d'une bosse matérielle, mais je veux surtout insinuer ici qu'il est lui-même affligé d'une bosse morale qu'il porte dans l'esprit. J'irai même plus loin, en disant que, d'après la théorie de notre philosophie moderne, nommée la théorie de l'identité, c'est une loi de la nature que le caractère extérieur et corporel de l'homme répond à son caractère intérieur et intellectuel. Je ruminais encore cette donnée philosophique dans ma tête lorsque je vins en France, et j'avouai un jour à mon libraire, Eugène Renduel, qui était aussi l'éditeur de Victor Hugo, que, d'après l'idée que je m'étais faite de ce dernier, j'avais été fort étonné de ne pas trouver en M. Hugo un homme gratifié d'une bosse. « Oui, on ne lui voit pas sa difformité, dit M. Renduel, par distraction. — Comment, m'écriai-je, il n'en est donc pas tout à fait exempt ? — Non, pas tout à fait, » répondit Renduel avec embarras, et, sur mes vives instances, il finit par m'avouer qu'il avait, un beau matin, surpris M. Hugo au moment où il changeait de chemise, et qu'alors il avait remarqué un vice de conformation dans une de ses hanches, la droite, si je ne me trompe, qui avançait un peu trop, comme chez les personnes dont le peuple a l'habitude de dire qu'elles ont une bosse sans qu'on sache où. Le peuple, dans sa naïveté sagace, nomme ces gens des bossus manqués, de faux bossus, comme il appelle les albinos des nègres blancs. Chose aussi amusante que significative, ce fut justement à

l'éditeur du poète que cette difformité ne resta pas cachée. Personne n'est un héros aux yeux de son valet de chambre, dit le proverbe, et de même le plus grand écrivain finira par perdre, à la longue, son prestige héroïque aux yeux de son éditeur, l'attentif valet de chambre de son esprit ; il nous voit trop souvent dans notre négligé humain. Quoi qu'il en soit, je m'amusai beaucoup de cette découverte de Renduel ; elle sauve la synthèse de ma philosophie allemande, qui affirme que le corps est l'esprit visible et que nos défauts spirituels se manifestent aussi dans notre conformation corporelle [1].

Dans les pages de *Lutèce* qui précèdent celles que nous venons de citer, l'antipathie de Henri Heine pour le chef de l'école romantique éclate avec une telle évidence, que je tiens pour invention pure le récit que l'on vient de lire ; je l'ai reproduit cependant, afin de montrer combien est dangereuse la voie dans laquelle est entré M. Victor Hugo quand il a parlé de Chateaubriand, de sa trousse de chirurgien-dentiste, de sa cuvette et de son gilet de flanelle. Si les grands écrivains veulent que le public les respecte, qu'ils commencent par se respecter entre eux.

III

En dépit de ce qu'il a pu écrire plus tard, Victor Hugo, en 1820 et dans les années qui ont suivi, n'était pas seulement un admirateur passionné des écrits de Chateaubriand ; il éprouvait pour lui une vive et sincère affection, attestée par sa correspondance avec

[1] *Lutèce*, par Henri Heine. p. 54.

ses amis d'alors et en particulier par celle qu'il entretenait avec M. Adolphe de Saint-Valry et qui est tout entière sous nos yeux. Il écrivait à ce dernier, le 20 octobre 1820 : « Dans l'affaire dont vous me parlez [1], M. de Chateaubriand a déployé pour la millième fois son noble et grand caractère. » Et quelques jours après, le 28 octobre : « Quand je vous verrai, je vous parlerai longuement de ce grand Chateaubriand, et vous admirerez en tout cette conduite, que vous ne jugez pas bien, quoique vous le jugiez de loin. » Je lis dans une autre lettre, en date du 27 août 1821 : « Je dîne mercredi avec cet illustre Chateaubriand, et j'en suis plus fier que jamais. » Ces témoignages, ces lettres intimes, où éclatent avec une si évidente spontanéité les sentiments véritables du Victor Hugo de 1820 à l'endroit de Chateaubriand, ne s'accordent guère, on le voit, avec les pages écrites un demi-siècle plus tard, dans lesquelles il se représente allant malgré lui chez le chantre des *Martyrs*, où l'envoie *la volonté toute-puissante de sa mère* [2], à peu près comme la triste Iphigénie, obéissant aux ordres de son père, allait à l'autel où l'attendait le fer de Calchas. — Ajoutons qu'au mois d'août 1821, date de la dernière des lettres que nous venons de citer, le poète avait perdu sa mère.

[1] Il s'agissait d'une contestation entre Chateaubriand et M. de Sèze, qui revendiquaient l'un et l'autre l'honneur de présenter à la cour les dames de la Halle de la ville de Bordeaux, venues à Paris pour offrir une barcelonnette au fils du duc de Berri. (*Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 263. — *Histoire de la Restauration*, par Alfred Nettement, t. V, p. 483.)

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 8.

Au commencement de 1821, Mme Hugo qui ne pouvait se consoler de ne plus avoir son grand jardin des Feuillantines,

Au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois,

avait quitté son troisième étage de la rue des Petits-Augustins et était venue habiter, rue Mézières, n° 10, un rez-de-chaussée avec jardin [1]. Elle tomba malade au printemps et, après quelques semaines d'une fausse convalescence, elle reprit le lit à la fin de mai. Le 27 juin, elle était morte. Ses enfants, accompagnés de quelques amis, parmi lesquels était l'abbé-duc de Rohan, suivirent seuls son convoi ; le général Hugo n'y assistait pas.

Le 20 juillet suivant, trois semaines après la mort de sa femme, le général se remariait. Les registres de l'état civil de Nancy renferment, à cette date du 20 juillet 1821, l'acte du second mariage de « Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, ancien officier général, âgé de quarante-huit ans, fils des défunts Joseph Hugo et Marguerite Michaud, avec dame Marie-Catherine Thomas y Sactoin, domiciliée à Chabris (Indre), âgée de 37 ans, veuve du sieur Anaclet d'Almet, propriétaire, fils des défunts Nicolas de Ligny et Lina Sactoin de Campoloro [2]. »

Le général fit imprimer, à cette occasion, la lettre

[1] « Mon adresse est rue Mézières, n° 10, faubourg Saint-Germain. » (*Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier*, 21 mars 1821.)

[2] *Archives de Nancy, ou documents relatifs à l'histoire de cette ville, publiés sous le patronage de l'administration municipale*, par M. Lepage, archiviste du département de la Meurthe. 1865.

de faire part suivante, que nous reproduisons sans commentaires :

M

Monsieur le général Léopold Hugo a l'honneur de vous faire part qu'il vient de faire légaliser, par-devant M. l'officier public de *Chabris* (Indre), les liens purement religieux qui l'unissaient à madame veuve D'ALMÉ, comtesse DE SALCANO.

Saint-Lazare, près Blois.

Devenu doublement orphelin, par la mort de sa mère et par le second mariage de son père, seul désormais pour lutter contre les difficultés et les incertitudes de l'avenir, le jeune Victor eut là quelques heures de sombre découragement. Sa correspondance en porte la trace, et les lettres auxquelles je fais ici allusion sont trop à son honneur pour que j'hésite à en reproduire les principaux passages. Au commencement d'août 1821, il avait passé quelques jours à Montfort-l'Amaury, chez son ami, M. A. de Saint-Valry. De retour à Paris, il lui écrivait :

14 août.

Je suis donc retombé à Paris, mon cher ami, je suis replongé dans cette atmosphère empestée ; j'y avais donné rendez-vous aux soucis, les voilà déjà qui accourent à grands pas, mais j'ai, en les attendant, cette orgueilleuse consolation d'être arrivé le premier. C'est déjà presque avoir dompté le malheur que de n'avoir pas reculé devant lui. Moi, j'ai été au-devant...

... Le même vague règne partout dans mon avenir. Où cela me mènera-t-il ? Je suis dans la position d'un homme qui serait contraint de voyager sur un nuage.

Ma pauvre machine est bien fatiguée ; je suis matériellement dégoûté de tout. Quelquefois je pense que je vais faire quelque

grande maladie qui me réunira à toutes mes belles ombres. Ma cage est encore bien neuve, mais il me semble que les fils en sont brisés, et mon âme ne cherche qu'une issue pour s'envoler.

Il n'a pas tenu à vous que ma sérénité à Montfort n'ait été du bonheur et de la joie. Tant qu'on est près d'un véritable ami, il semble que rien ne manque ; puis on se quitte, et — c'est le rosier qui cache un gouffre.

Ce n'est pas, mon ami, que le gouffre m'épouvante, mais je voudrais y tomber et non y descendre. Encore, si la vie menait ailleurs qu'à la mort, mais c'est toujours là le but, et le grand chemin n'est pas si agréable qu'on ne désire quelquefois avec raison un chemin de traverse.

Vous voyez que je suis rentré dans ma tristesse et dans mon orgueil, en rentrant sous le toit où j'eus une mère. Ne montrez pas cette lettre à la vôtre ; elle m'a connu calme et riant ; qu'elle ne me connaisse jamais autrement. On aime mieux ceux qu'on voit sourire que ceux qu'on voit pleurer. Hélas ! que ne puis-je pleurer !

Me voilà seul, et j'ai toute une longue vie à traverser, à moins que... Oh ! combien alors ceux qui m'aiment devraient se féliciter !

Adieu, je ne sais trop ce que j'écris, mais je sais à qui j'écris, et un ami peut voir le désordre de ma maison. Je vous aime, je vous embrasse et vous regrette.

Votre hôte,
VICTOR.

Renvoyez-moi, je vous prie, si vous ne l'avez pas fait déjà, une lettre du duc de Rohan à moi adressée, qui faisait le voyage de Paris à Montfort pendant que je faisais celui de Montfort à Paris. Je suis impatient de la recevoir pour y répondre.

De Vigny m'a écrit et va vous écrire. Mille choses pour vous de la part de tous nos amis. Mes hommages à madame votre mère, qui a été si bonne pour moi. Vous devez être fiers

l'un de l'autre. Que vous êtes heureux, vous! Mes frères vous embrassent. Achevez vos charmantes stances. Adieu. Je vous quitte pour aller voir ce bon Rocher [1] qui est arrivé à Paris [2].

Un mois après, le 16 septembre, il écrit à son ami d'un ton moins désespéré. L'avenir lui apparaît sous des couleurs moins sombres, et il semble que là-bas, à l'horizon, une étoile scintille au front des nuages moins noirs.

Paris, dimanche, 16 septembre 1821.

Je suis bien coupable, mon cher Adolphe, car j'ai joui de vos jolies stances et je ne vous en ai seulement pas encore remercié. Je me demande comment la grande roue du Temps a tourné assez vite pour que je n'aie pas encore pu glisser un souvenir pour vous entre ses rayons. Que nous sommes peu de chose ! Le temps passé nous semble avoir été léger à s'enfuir, et le moment présent nous pèse éternellement. Les ans, les siècles, nous semblent courts, mais en revanche que les heures nous paraissent longues ! Cela tient à ce que chaque journée, en se développant de tout son poids sur notre existence, nous apporte sa souffrance, tandis que tout ce qui n'est plus que souvenir a du charme, même le souvenir de la douleur.

... Moi, que fais-je ? Je l'ignore. J'ai eu, mon ami, quelques moments heureux depuis quelque temps. Mais pour une ou deux heures lumineuses, combien d'heures sombres, et combien de nuages pour une étoile !

Adieu, mon bon Adolphe, portez-vous bien, faites-nous des vers charmants, et veuillez perdre deux minutes à lire ces

[1] Voy. sur M. Rocher notre chapitre IV, p. 134.

[2] Nous devons à la confiance de Mme G. de Saint-Valry, la communication de cette lettre, ainsi que de toutes les autres lettres de M. Victor Hugo à M. de Saint-Valry que nous avons déjà citées ou que nous aurons occasion de citer encore.

folies, je perds bien deux minutes à les écrire. Répondez-moi, car vous savez que j'ai soif d'un mot ami et d'une parole cordiale.

Tout à vous,

VICTOR.

Mes frères, Rocher, Emile [1], et tous nos amis vous disent mille choses. Rappelez-moi au souvenir de quelques personnes et veuillez arroser en mon honneur les pois que ma main a plantés.

Entre ces deux lettres, d'un ton si différent, avait pris place un événement d'un caractère tout intime et sur lequel il convient que nous laissions la parole au poète lui-même.

Victor se sentait seul, lisons-nous au tome II de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ;* il ne put vivre ainsi ; il alla chez M. Foucher et lui demanda sa fille.

Il n'avait rien que son courage et le cœur de celle qu'il aimait. M. et Mme Foucher, par tendresse pour leur fille et par sympathie pour ce jeune homme qui faisait tout seul son avenir et qui acceptait si résolûment les chances de sa destinée, consentirent au mariage, qu'ils ajournèrent seulement à l'époque où la position de Victor serait un peu plus assurée.

Muni de cette promesse, il se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout, ou il essaya de tout. Pendant deux ans, il mena une existence active, haletante et fièvreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes. Il avait un consentement, mais il lui en fallait un autre, celui de son père ; l'obtiendrait-il ? Il remit à le demander au moment où il en aurait besoin [2].

[1] Emile Deschamps.

[2] T. II, p. 30.

Les seize mois qui s'écoulèrent entre la mort de sa mère et son mariage avec Mlle Foucher (juillet 1821 — octobre 1822) nous le montrent, en effet, s'essayant dans toutes les voies qui doivent le conduire à la gloire et plaçant sa jeunesse sous la protection de l'amour le plus pur et des plus nobles amitiés. Il a quitté l'appartement de la rue Mézières, et il s'est installé rue du Dragon, n° 30[1], dans une chambre située tout en haut de la maison et qui n'a d'autre ornement que les deux amarantes et le lis d'or des Jeux-Floraux. Mais, si humble que soit cette mansarde, des amis en savent le chemin qui s'appellent Alfred de Vigny et Lamartine, Soumet et Saint-Valry, Alexandre Guiraud et Jules de Rességuier, l'abbé de Rohan et l'abbé de Lamennais. Victor Hugo, à cette époque, était sincèrement catholique comme il était profondément royaliste. A ce double titre, il avait sa place marquée dans la société qui se formait alors sous le nom de *Société royale des Bonnes-Lettres*. Quelques détails sur cette association ne seront peut-être pas ici hors de propos.

Créée au mois de janvier 1821, la Société des Bonnes-Lettres avait pour but d'ouvrir une tribune aux défenseurs de la cause monarchique, de fournir un point de réunion, un centre d'études aux amis de la religion, de la royauté et des lettres, d'attirer et de retenir la jeunesse par le charme de la littérature,

[1] « J'ai changé de demeure. Mon adresse est maintenant : rue du Dragon, n° 30, faubourg Saint-Germain. » (*Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier*, en date du 3 avril 1822.)

par l'attrait de l'instruction et des bons sentiments.

Les sociétaires-fondateurs étaient au nombre de cent. Voici les noms des principaux :

Le marquis de Fontanes, président ; le marquis d'Herbouville, vice-président ; Chateaubriand ; le duc de Fitz-James ; le duc de Maillé ; Berryer fils ; le comte François des Cars ; le comte de Vaublanc ; Pardessus ; Le Normant fils ; Campenon, membre de l'Académie française ; de Bourrienne ; du Sommerard, référendaire à la Cour des comptes ; le duc de Crussol ; Bertin de Vaux, député et directeur du *Journal des Débats ;* Michaud, membre de l'Académie française et directeur de la *Quotidienne ;* Quatremère de Quincy, député, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le baron Canuel ; le vicomte Donnadieu ; Jules de Polignac ; le baron de Vitrolles.

Ces noms appartenaient tous à la fraction la plus ardente de l'opinion royaliste, à celle qui avait été représentée avec un si vif éclat, dans la presse politique, de 1818 à 1820, par le *Conservateur* de Chateaubriand, et qui avait encore pour organe, dans la presse littéraire, le *Conservateur* de Victor Hugo.

Le nombre des sociétaires-abonnés était indéterminé. Chaque semaine avaient lieu, dans l'une des salles de la Société, des séances publiques, remplies par des discours sur la morale, la littérature, l'histoire, les sciences et les arts, ainsi que par des lectures de fragments littéraires en tous genres. Je trouve, dans le *Conservateur littéraire,* les noms de écrivains et des orateurs qui s'étaient engas à se

partager entre eux ces séances, soit en prononçant eux-mêmes une suite de discours sur les sujets qu'ils avaient choisis, soit en faisant ou permettant des lectures de fragments divers extraits de leurs portefeuilles. Cette liste est curieuse, en ce qu'elle nous fait connaître quel était, à cette date de 1821, l'état-major littéraire du parti ultra-royaliste, — état-major qui ne laissait pas d'être assez brillant. Il comprenait, en effet, les noms suivants :

Ancelot, homme de lettres [1]; Auger, membre de l'Académie française; Bergasse, ancien membre de l'Assemblée constituante; Berryer fils, avocat [2]; Biot, membre de l'Académie des sciences [3]; le vicomte de Bonald, membre de l'Académie française et député; Henri de Bonald; Brifaut, homme de lettres [4]; Campenon, membre de l'Académie française; le vicomte de Chateaubriand, membre de l'Académie française, pair de France; Alissan de Chazet, homme de lettres; le marquis de Coriolis d'Espinouse; Désaugiers, homme de lettres; Dureau de la Malle, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Dussault, rédacteur du *Journal des Débats*; Duviquet, *idem*; de Feletz, bibliothécaire de l'Institut [5]; le marquis de Fontanes, membre de l'Académie française, pair de France; Genoude, homme de lettres; Hennet, commissaire royal du Cadastre; le marquis d'Herbouville,

1 Élu membre de l'Académie française, le 25 février 1841.
2 Élu membre de l'Académie française, le 12 février 1852.
3 Élu membre de l'Académie française, le 10 avril 1856.
4 Élu membre de l'Académie française, le 13 avril 1826.
5 Élu membre de l'Académie française, le 14 décembre 1826.

pair de France ; Abel Hugo, homme de lettres ; VICTOR HUGO, homme de lettres[1] ; le comte Achille de Jouffroy ; Lacretelle jeune, membre de l'Académie française ; Laurentie, homme de lettres ; de Lourdoueix, *idem ;* Malitourne, *idem ;* le comte de Marcellus, membre de la Chambre des députés ; Martainville, homme de lettres ; Mély-Janin, *idem ;* Edouard Mennechet, *idem ;* Michaud, membre de l'Académie française ; Charles Nodier, homme de lettres[2] ; Quatremère de Quincy, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Raoul-Rochette, *idem ;* Roger, membre de l'Académie française ; Royou, homme de lettres ; le baron Trouvé, ancien préfet ; de Vanderbourg, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le comte de Vaublanc, ministre d'Etat, etc., etc.[3].

La séance d'ouverture eut lieu le 15 février 1821 ; celle du 28 février fut remplie tout entière par les frères Hugo. « Deux frères, — lisons-nous dans les *Lettres champenoises,* — qui se recommandent également à l'attention publique, et par leur jeunesse, et par leur talent, et par l'excellent esprit qui les anime, ont fait les frais de cette séance. M. Abel Hugo, qui s'occupe d'un grand travail sur la littérature espagnole, en a lu quelques extraits... M. Victor Hugo, jeune poète plein de vigueur et d'énergie, a lu une ode sur *Quiberon,* qui a été très applaudie[4]. »

1 Élu membre de l'Académie française, le 7 janvier 1841.
2 Élu membre de l'Académie française, en 1833, à l'unanimité.
3 *Le Conservateur littéraire,* t. III, p. 363.
4 *Lettres champenoises,* t. VII, p. 188.

La séance du 13 mars, ouverte par M. Raoul Rochette, qui présenta des *Considérations sur les principales époques de l'histoire moderne,* se termina par la lecture de l'une des plus belles odes de Victor Hugo, celle qui a pour titre : *Vision* [1].

Le 10 décembre 1822, Victor Hugo souleva des transports d'enthousiasme en lisant son ode sur *Louis XVII.* Au début de cette séance, qui inaugurait la seconde année de la Société des Bonnes-Lettres, l'académicien Roger avait prononcé un discours qui se terminait par cet appel aux poètes royalistes :

Venez, enfants des muses royalistes, ajouter à l'éclat de nos séances par les heureux tributs de votre veine poétique.

Préparons, messieurs, de nouvelles couronnes à ces jeunes fronts déjà ceints des lauriers académiques ou des palmes du théâtre ! Je vois d'ici, et le peintre noble et touchant de *Saint Louis* [2], et le pathétique auteur des *Machabées* [3], et le poète [4] qui, dans un même jour, ravissait nos âmes par des accents dignes du roi-prophète et nous faisait retrouver des pleurs pour ces lamentables Atrides, dont les malheurs semblaient avoir épuisé les ressources du génie, de l'intérêt et de la terreur !

Je vois enfin, ou plutôt, messieurs, vous allez entendre tout à l'heure ce jeune lyrique, dont les premiers accords respirent une si heureuse audace, et qui a peint la chute des plus célèbres tyrans du monde en traits aussi profonds, aussi terribles que la catastrophe elle-même.

[1] *Odes et Ballades,* liv. I, ode x.

[2] Ancelot.

[3] Alexandre Guiraud.

[4] Alexandre Soumet, auteur des tragédies de *Clytemnestre* et de *Saül,* représentées à deux jours de distance, sur le Théâtre-Français et sur le théâtre de l'Odéon, les 7 et 9 novembre 1822.

Quelle génération de poètes s'élève autour de votre berceau, comme pour attendre les jours de votre gloire, jeune prince, vous, l'enfant de la douleur, mais qui êtes aussi l'enfant de l'espérance ! vous, à qui un auguste père n'a jamais pu sourire, mais que les muses qu'il aima vont servir à leur tour de toute la puissance de leurs vœux et de leurs voix reconnaissantes ! Dernier rejeton d'une tige adorée, croissez, nouvel Henri, sous l'aile maternelle, sous les regards des rois et des saints, vos aïeux, environné de la protection du ciel et de l'amour de la terre ! Consolez-nous, s'il se peut, de nos pertes communes ; rendez-nous les vertus et l'image du héros que nous pleurons, et que notre chère France, un jour illustrée par vous, ne cesse jamais d'être la terre de la gloire, du courage et de la fidélité [1].

IV

« Je travaille beaucoup en ce moment, écrivait Victor Hugo à Jules de Rességuier, le 19 avril 1822. Tous ces perfides amis se sont mis dans la tête qu'il fallait que je publiasse un volume d'Odes, et je leur obéis cruellement. Je corrige, et, quand j'ai fini, il n'y a plus à corriger que les corrections. Je ne sais rien d'insipide comme ce genre de travail. »

Le volume que Victor Hugo annonçait ainsi à son ami, parut au mois de juin 1822, avec ce titre : *Odes et Poésies diverses*.

Sorties des presses de Guiraudet, *imprimeur, rue Saint-Honoré, n° 315, vis-à-vis Saint-Roch,* les *Odes*

[1] *Œuvres diverses de M. Roger, de l'Académie française,* publiées par M. Charles Nodier, t. II, p. 337.

et Poésies diverses étaient éditées par Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, n° 243. Ce fut également Pélicier, — Victor Hugo l'appelle quelque part un *éditeur naïf*[1], — qui fit paraître, en cette même année 1822, le premier recueil d'Alfred de Vigny, publié, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Poèmes*. Quelle merveilleuse succession de chefs-d'œuvre : en 1819, les *Poésies* d'André Chénier ; en 1820, les *Méditations* de Lamartine[2] ; en 1822, les *Poèmes* d'Alfred de Vigny et les *Odes* de Victor Hugo !

Une courte préface ouvrait le livre.

Il y a, disait Victor Hugo, deux intentions dans la publication de ce livre, l'intention politique et l'intention littéraire ; mais, dans la pensée de l'auteur, la première est la conséquence de la dernière, car l'*histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses.*

On pourra voir dans l'arrangement de ces odes une division qui, néanmoins, n'est pas méthodiquement tracée. Il a semblé à l'auteur que les émotions d'une âme n'étaient pas moins fécondes pour la poésie que les révolutions d'un empire.

1 « Le libraire Pélicier publiait une édition de Voltaire sous ce titre : *Œuvres de Voltaire*, de l'Académie française. « Cela fait venir les acheteurs, » disait cet éditeur naïf. » (*Les Misérables*, 1re partie, liv. III, chap. I.)

2 Les *Méditations poétiques*, éditées par un brave homme dont la postérité devra retenir le modeste nom, le libraire Nicolle, firent leur apparition dans les premiers jours du mois de mars 1820, sans nom d'auteur. (Voy. *Journal de la librairie*, année 1820, n° 882 ; Querard, *France littéraire*, t. IV, p. 479 ; *Correspondance de Lamartine*, t. II.) C'est donc par erreur que Sainte-Beuve parle, en plusieurs endroits et notamment dans ses *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 180, de « cette mémorable année 1819, où Lamartine se révélait par ses premières *Méditations*. » Comme les *Méditations* de Lamartine et comme les *Poèmes* d'Alfred de Vigny, un autre chef-d'œuvre de la poésie au dix-neuvième siècle, *Marie*, de Brizeux, a été publié également sans nom d'auteur.

Au reste, le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses. Les beaux ouvrages de poésie en tout genre, soit en vers, soit en prose, qui ont honoré ce siècle, ont révélé cette vérité, à peine soupçonnée auparavant, que la *poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.*

Dans ces quelques lignes, il y a beaucoup de choses et peu de mots : depuis, Victor Hugo a changé tout cela. Ses dernières œuvres pourraient avoir pour épigraphe ce passage d'Hamlet : *Des mots ! des mots ! des mots !*

Les Odes étaient au nombre de vingt-quatre. Comme elles ont été, dans l'édition définitive de 1828, mêlées et confondues avec celles du second volume, publié en 1824, et celles du troisième, publié en 1826, nous croyons utile, pour que le lecteur puisse suivre la marche des idées et du talent de l'auteur, relever les dates de sa pensée et apprécier les modifications de sa manière à trois âges différents, de donner ici la liste des pièces que renfermait le volume de 1822. Nous les avons classées dans l'ordre même de leur composition,

Année 1818 : *les Vierges de Verdun.*

Année 1819 : *le Rétablissement de la statue de Henri IV ; la Vendée.*

Année 1820 : *Moïse sur le Nil ; la mort du duc de Berri ; le Génie ; la Naissance du duc de Bordeaux.*

Année 1821 : *la fille d'O-Taïti ; le Regret ; Quiberon ;*

le Poète dans les Révolutions ; le Baptême du duc de Bordeaux ; Vision ; Au vallon de Chérizy ; le Dévouement ; A toi.

Année 1822 : *l'Homme heureux ; Buonaparte ; la Chauve-Souris ; le Nuage ; le Cauchemar ; le Matin ; la Lyre et la Harpe ; A l'Académie des Jeux-Floraux.*

On a vu, tout à l'heure, dans la lettre du poète à son ami Jules de Rességuier, qu'il avait revu avec le plus grand soin chacune de ces pièces. Il devait les corriger encore dans les éditions suivantes, et dans la préface de l'édition définitive des *Odes* (août 1828), il a dit : « Quelque puérile que paraisse à l'auteur l'habitude de *faire des corrections* érigée en système, il est très loin d'avoir fui, ce qui serait aussi un système non moins fâcheux, les corrections qui lui ont paru importantes... Ainsi, bon nombre de vers se sont trouvés refaits, bon nombre de strophes remaniées, remplacées ou ajoutées. »

Ces « vers refaits », ces « strophes remaniées », nous nous attendions à les retrouver, à titre de *variantes*, dans l'édition nouvelle des *Œuvres complètes*, faite *d'après les manuscrits originaux*. Il n'en est rien. Une *Note*, placée à la fin du premier volume, nous apprend que les éditeurs de 1880 « n'ont pas jugé qu'il fût intéressant de reproduire ces variantes ». Il y aurait eu là cependant, pour tous ceux qui aiment les vers, un curieux sujet de comparaison et d'étude. Il n'est rien de tel que ces retouches successives pour faire pénétrer le lecteur dans les secrets mêmes du travail du poète.

Voici, par exemple, une « strophe remaniée ». Dans le texte, publié au mois de juin 1820 par le *Conservateur littéraire,* de l'ode sur *le Génie,* dédiée *à M. le vicomte de Chateaubriand,* la strophe dixième se lisait ainsi :

A l'ombre de la pyramide,
Tente immobile de la mort,
Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encor le mont auguste
Où, maudit par son peuple injuste,
Mourut le Sauveur des humains ;
Sur le tombeau qui nous rachète,
La muse sainte du prophète
T'enseigna ses secrets divins.

Victor Hugo, dans son recueil de 1822, fit subir aux quatre premiers vers la modification suivante :

Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord,
Où s'élève la pyramide,
Tente immobile de la mort.

Dans l'édition de 1828, l'auteur n'a conservé de son premier texte qu'un seul vers :

Mais si la Grèce est sans prestiges,
Tu savais des lieux solennels
Où sont de plus sacrés vestiges,
Des monuments plus éternels,
Une tombe pleine de vie,
Et Jérusalem asservie

Qu'un pacha foule sans remord,
Et le Bédouin, fils du Numide,
Et Carthage, et la Pyramide,
Tente immobile de la mort !

« Strophes ajoutées. » — Une strophe entière a été ajoutée, dans l'édition de 1828, à l'ode qui a pour titre *l'Homme heureux*. C'est la strophe septième.

Je m'ennuie au Forum, je m'ennuie aux Arènes,
Je demande à tous : Que fait-on ?
Je fais jeter par jour un esclave aux murènes,
Et je m'amuse à peine à ce jeu de Caton.

« Vers refaits. » — Leur nombre est considérable ; si nous en reproduisions, même une faible partie, il faudrait indiquer le vers primitif, en regard de celui qui a prévalu ; un pareil travail, on le comprend, ne serait point ici à sa place. Nous nous bornerons à un seul exemple. Dans *le Cauchemar*, édition de 1822, on lisait ce vers :

Tantôt dans une eau morte il traîne son corps bleu.

Ce *corps bleu*, qui dut faire frissonner d'aise Eugène Delacroix alors à ses débuts, — la *Barque de Dante* est contemporaine de la première édition des *Odes* [1], — provoqua chez tous les tenants de la littérature impériale un rire inextinguible. M. Hoffman, le spirituel critique du *Journal des Débats*, s'écriait : « Corbleu ! ce n'est pas là du classique ! » Victor Hugo

[1] *Salon de* 1822, par A. Thiers. Paris. 1822.

eut la faiblesse de rougir de son vers, et il le remplaça par celui-ci :

> Tantôt d'une eau dormante il lève son front bleu.

Le volume des *Odes et poésies diverses* se terminait par trois pièces, dont la publication justifiait la seconde partie du titre : *Raymond d'Ascoli,* élégie, *les Deux âges,* idylle ; *les Derniers bardes,* poème. Envoyées par l'auteur au concours des Jeux-Floraux, en 1819 et 1820, elles n'avaient point été couronnées ; l'Académie leur avait accordé une simple mention [1].

Si la première de ces pièces, l'élégie, n'offre rien de très remarquable au point de vue littéraire, elle a en revanche une réelle valeur comme pièce autobiographique.

En voici le sujet : Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque, est amoureux d'Emma-Giovanna Stravaggi. Son père, ayant découvert cette passion par des mots entrecoupés qu'il lui a entendu proférer dans son sommeil, le chasse de sa présence. Raymond, désespéré, écrit à sa maîtresse une lettre, — en vers, naturellement, — dans laquelle il donne un libre cours à son désespoir.

Mais sous ce sujet apparent il y en avait un autre plus intime et plus vivant ; derrière cette fiction, il y avait une réalité. « La passion de Victor pour la jeune fille qu'il aimait, a dit Sainte-Beuve qui avait

[1] Voy. ci-dessus, chapitre IV, pp. 123 et 130.

reçu les confidences du poète lui-même, avait fini par devenir trop claire aux deux familles, qui, répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément. Il a consacré cette douleur de l'absence, dans une pièce intitulée : *Premier soupir* [1] ; une tristesse douce et fière y est empreinte. Mais ce qu'il n'a pas dit et ce que je n'ai le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur durant ces années continentes et fécondes, ce sont les ruses, les plans, les intelligences de cet amour merveilleux, qui est tout un roman [2]. » L'élégie de *Raymond d'Ascoli* fut l'une de ces ruses. La lettre de *Raymond à Emma* n'est pas autre chose qu'un message d'amour adressé par le poète à celle qu'il aimait depuis l'âge de neuf ans, — l'âge auquel Dante était tombé amoureux de Beatrice Portinari. A ce titre, il n'est pas sans intérêt de relire aujourd'hui ces vers où, sous une forme imparfaite, éclate une passion ardente et sincère. Victor Hugo est si vivement ému, il écrit si bien avec son cœur et son cœur seul que, pour la première et la dernière fois de sa vie, il oublie de rimer richement ! Cette élégie a paru d'abord dans le *Conservateur littéraire*, en 1820. Lorsqu'il l'a réimprimée, en 1822, dans les *Odes et poésies diverses*, l'auteur lui a fait subir de nombreux retranchements. Il a supprimé notamment tout un passage, dans lequel étaient retracées ses promenades solitaires sous les arbres de l'hôtel Tou-

[1] *Odes et ballades*, liv. V, ode I.

[2] *Portraits contemporains*, t. I, p. 399.

louse [1], et aussi ces heureuses soirées où Mme Hugo, Mme Foucher et sa fille travaillaient à l'aiguille autour d'un guéridon, tandis que Victor Foucher, son frère Eugène et lui, formaient le cercle :

Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,
De cet hier, déjà si loin de moi ?...
. . . .
Le soir, aidant ton père en sa marche pesante,
Auprès de toi je suis entré :
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,
J'ai tout vu, j'ai tout admiré,
J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive ;
Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux [2]...

Le frère *encore enfant*, c'était Paul Foucher.

De tous ceux qui s'asseyaient alors, le soir, autour de la table de travail, Victor Hugo reste seul aujourd'hui :

Toutes ces choses sont passées
Comme l'onde et comme le vent !

Les Deux âges, idylle antique, dans le goût d'André Chénier, sont une pièce agréable, mais où l'on chercherait en vain les qualités principales du genre, la légèreté, la grâce naïve et simple. Le *spiritus Graiæ tenuis camœnæ* faisait défaut dès lors à Victor Hugo.

[1] L'hôtel Toulouse, où siégeaient alors les conseils de guerre, était situé au n° 39 de la rue du Cherche-Midi. M. Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, après avoir été longtemps greffier des conseils de guerre, avait conservé à l'hôtel Toulouse l'appartement qu'il y avait occupé en qualité de greffier, et qu'il partageait avec son beau-frère, M. Asseline, à qui il avait cédé son greffe.

[2] *Conservateur littéraire*, t. II, p. 209.

Il y a dans son génie quelque chose de la puissance, mais aussi de la dureté du génie romain; il n'a pas la fraîcheur et la fleur du génie grec : on ne reconnaît jamais chez lui le parfum exquis de l'Hymette.

Les *Derniers bardes* nous transportent bien loin du ciel bleu de la Grèce, dans les brouillards de l'Ecosse. L'auteur a fait précéder son poème de cet *argument*, destiné à éclairer les obscurités du sujet qu'il avait choisi :

Édouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Écosse qu'après avoir taillé en pièces les guerriers calédoniens. Les bardes, alors, se réunirent sur des rochers (que l'auteur suppose être ceux de *Trenmor*, aïeul de Fingal, père des vents, des tourbillons, etc.), et là, ils maudirent solennellement l'armée et le roi à leur passage, puis se précipitèrent dans l'abîme où marchaient les bataillons anglais.

Victor Hugo attachait sans doute une certaine importance à ce poème, puisqu'il l'a publié trois fois, — dans le *Conservateur littéraire*[1], dans les *Odes et poésies diverses*, et enfin au tome Ier de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*[2]. Des trois versions, qui diffèrent considérablement entre elles, la plus complète est celle du *Conservateur*, qui n'a pas moins de deux cent quatre-vingt-dix-huit vers. Dans les *Odes et poésies diverses*, la pièce a cent quatre-vingt-seize vers seulement ; elle n'en a plus que cent cinq dans *Victor Hugo raconté*. Lorsqu'on recueillera ses œuvres de jeunesse, c'est donc la version du *Con-*

[1] T. I. p. 281.
[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. I, p. 284 et suiv.

servateur littéraire qu'il importera de donner. Chateaubriand, avant d'écrire le *Génie du christianisme,* avait traduit quelques productions *ossianiques* de John Smith, les poèmes de *Dargo,* de *Duthona* et de *Gaul.* Il leur a donné place dans ses *Œuvres complètes*[1]. Pourquoi Victor Hugo ne publierait-il pas, dans les siennes, les *Derniers bardes?* « Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme[2]. »

V

« Je t'enverrais les *Méditations,* écrivait Lamartine à son ami Aymon de Virieu, le 23 mars 1820, si je savais comment et où. Elles ont un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes ; tous les plus anti-poètes, MM. de Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier, les lisent, les récitent, enfin on en parle au milieu de ce brouhaha révolutionnaire du moment. Je te dis tout cela pour te tranquilliser et te rendre la justice que tu as été bon prophète[3]... » Dans cette lettre, Lamartine n'exagérait rien. « Le succès soudain qu'obtinrent les *Méditations,* a dit Sainte-Beuve, fut le plus éclatant du siècle depuis le *Génie du chris-*

[1] *Œuvres complètes de Chateaubriand,* édition Ladvocat, t. XXII.
[2] Chateaubriand.
[3] *Correspondance de Lamartine,* t. II, p. 456.

tianisme ; il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir [1]. »

Le succès des *Odes et poésies diverses* fut loin d'égaler celui des *Méditations*. Victor Hugo écrivait à Jules de Rességuier, le 20 juillet 1822 : « Nos journalistes n'ont point encore honoré d'un article mon pauvre recueil. Ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations, des louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. » Les journalistes ne tardèrent pas à rompre le silence dont se plaignait le jeune poète, et la plupart ne lui refusèrent pas les éloges qui lui étaient dus ; ils n'eurent garde cependant de mettre sur la même ligne l'œuvre de Victor Hugo et celle de Lamartine, en quoi, il faut le reconnaître, ils eurent pleinement raison. Les premières *Odes*, faites de main d'ouvrier, étonnent, surtout lorsqu'on songe à l'âge de l'auteur, elles n'émeuvent pas. Les *Méditations*, au contraire, aujourd'hui comme il y a soixante ans, font battre nos cœurs et mouillent nos yeux de larmes. Il y a une âme dans le livre de Lamartine, et l'âme est immortelle.

Mais où les journalistes et le public de 1822 cessaient de voir juste, c'est lorsqu'ils préféraient aux *Odes et poésies diverses* les *Trois Messéniennes* que venait de faire paraître Casimir Delavigne : *le jeune Diacre ou la Grèce chrétienne*, *Parthénope ou l'Etrangère*, *Aux ruines de la Grèce païenne*. Pour étrange

[1] *Portraits contemporains*, t. I, p. 292.

que nous semble cette préférence accordée aux vers de Delavigne, elle n'en est pas moins incontestable, et j'en trouve la preuve dans une publication du temps, l'*Annuaire historique* de Lesur, qui, à égale distance des *libéraux* et des *ultras*, représentait assez exactement l'opinion de la moyenne des lecteurs.

Entre quatre à cinq autres publications en vers, écrivait Lesur, on a remarqué un poème didactique en quatre chants, l'*Art historique*, d'un anonyme dont les vers sont faciles, pleins de sens, de raison et d'une élégante simplicité, et un recueil d'*Odes et poésies diverses,* de M. Victor Hugo, d'un style chaud, vigoureux, mais SURTOUT trois *nouvelles Messéniennes* de M. Casimir Delavigne [1].

Cependant, le livre de Victor Hugo faisait son chemin, et l'auteur écrivait, à la fin de juillet 1822 : « En attendant, le volume se vend bien au delà de mes espérances, et j'espère songer, avant peu, à une seconde édition [2]. » Dans tous les salons royalistes, on célébrait ses vers et on chauffait son succès. C'est ce que nous apprend Stendhal dans sa *Correspondance*. « L'*Edinburgh-Review*, lisons-nous dans une de ses lettres, s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti *ultra*. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ;

[1] *Annuaire historique et universel pour 1822*, par C.-L. Lesur, p. 653. — Cette préférence accordée à Casimir Delavigne sur Victor Hugo subsistait encore à la fin de la Restauration. Voyez, à ce sujet, ce que dit M. de Pontmartin, au tome Ier de ses *Mémoires*, p. 106-110.

[2] *Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier.*

mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo. Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Night Thoughts;* il est toujours exagéré à froid; *son parti lui procure un fort grand succès.* L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français; malheureusement il est somnifère [1]. »

Si l'auteur des *Odes et poésies diverses* avait eu connaissance de ce jugement échappé à la plume d'un *bonapartiste*, il en eût été bien vite consolé par la pensée que son livre avait obtenu le plus auguste des suffrages, celui du roi lui-même. Edouard Mennechet, confrère de Victor Hugo à la Société des Bonnes-Lettres et presque son compatriote, puisqu'il était de Nantes comme la mère du poète, était lecteur du roi [2]. Il porta les *Odes* aux Tuileries. Non content de se les faire lire, Louis XVIII les relut et les annota de sa main. Il salua au passage, avec un sourire d'approbation, les épigraphes que l'auteur avait empruntées à Horace, celle-ci entre autres qu'il rencontrait dès la première page :

Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.

Peut-être ne put-il se défendre de blâmer çà et là quelques vers trop hardis et d'inscrire en marge de quelques strophes trop audacieuses cette maxime de son auteur favori, qui renfermait la condamnation de tous les *ultras*, en littérature comme en politique :

[1] *Correspondance inédite de Stendhal*, t. I, p. 221.

[2] Edouard Mennechet, né à Nantes le 25 mars 1794, était le petit-neveu de Lapeyrouse.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos *ultra* citraque nequit consistere rectum [1].

Mais il se dit en même temps, toujours avec Horace, qu'il ne faut pas s'offenser de quelques taches là où les beautés abondent :

... Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis [2]...

Heureux de l'avènement d'un astre nouveau dans le ciel de la Restauration et de l'éclat fraternel des *Méditations* et des *Odes*, de Lamartine et de Victor Hugo, — *fratres Helenæ lucida sidera*, — entraîné par l'amour des citations, il n'hésita pas à en faire une de plus ; *hedera nascentem ornate poetam*, et à la traduire ainsi pour l'intendant de sa liste civile : « A compter de ce jour, vous aurez à payer à M. Victor Hugo, auteur des *Odes et poésies diverses*, une pension annuelle de 1000 francs sur ma cassette particulière. »

Il a plu à M. Victor Hugo de donner une autre origine à la pension qu'il a reçue du roi. Il aime à raconter, et tous ses biographes racontent d'après lui, qu'en 1822, son ancien camarade d'enfance, Édouard Delon, ayant été condamné à mort par contumace pour sa participation à la conspiration de Saumur, il avait écrit à la mère de Delon, femme du lieutenant du roi, à Saint-Denis, lui offrant un asile sûr pour son fils : « Je suis trop royaliste, madame, lui disait-

[1] Horace. *Satires*. I.
[2] Horace. *Art poétique*.

il, pour qu'on s'avise de le venir chercher dans ma chambre. » Trois ans plus tard, au printemps de 1825, il eut occasion de voir l'académicien Roger, secrétaire général des postes, qui le plaisanta sur ses relations avec les conspirateurs. Comme il se récriait, Roger lui rappela sa lettre à Mme Delon, et lui apprit qu'elle avait été décachetée et mise sous les yeux du roi, qui dit : « Je connais ce jeune homme ; il se conduit en ceci avec honneur ; je lui donne la prochaine pension qui vaquera [1]. »

Le mot est d'un homme d'esprit ; rien ne s'opposerait donc à ce qu'il eût été dit par Louis XVIII, et pour ma part je serais charmé que les choses se fussent ainsi passées. Mais la vérité m'oblige à reconnaître que la pension accordée à l'auteur des *Odes* ne l'a point été dans les conditions et pour la cause qu'il indique. Louis XVIII, qui avait donné des marques de sa bienveillance à tous les jeunes poètes dont le talent honorait son règne, à Lamartine, à Soumet, à Guiraud, à Ancelot, à Casimir Delavigne lui-même [2], ne pouvait pas oublier, dans la distribution de ses faveurs, le poète royaliste par excellence, celui qui avait eu des hymnes pour toutes les douleurs, des chants pour toutes les joies de la famille des Bourbons ! Il le pouvait d'autant moins qu'il y avait là, auprès de lui, pour plaider la cause, d'ailleurs gagnée d'avance, de l'auteur des *Odes et poésies di-*

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. — Barbou, *Victor Hugo et son temps*. — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II.

[2] Voy. le *Journal d'un poète*, par Alfred de Vigny, p. 201.

verses, la veuve du duc de Berri, la mère du duc de Bordeaux. Voici, en effet, ce qu'écrivait M. Victor Hugo, en 1826, *à M. le vicomte de la Rochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des Beaux-Arts :*

Monsieur le vicomte,

Par décision du mois de septembre 1822, S. M. Louis XVIII, sur la proposition de M. le marquis de Lauriston, alors ministre de la maison du roi, et *sur la recommandation spéciale de S. A. R. Madame, duchesse de Berri,* transmise au ministre par Mme la maréchale, duchesse de Reggio, daigna m'accorder une pension de 1000 francs.

Le ministre et M. le vicomte de Senonnes, alors secrétaire général de la maison du roi, en me transmettant l'avis de cet honorable bienfait du roi, me donnèrent l'assurance verbale que cette pension, que plusieurs circonstances n'avaient point permis de créer plus forte, ne serait que provisoire, et qu'ils ne tarderaient pas à en solliciter l'augmentation auprès de Sa Majesté...

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE DU POÈTE. — M. VICTOR HUGO ET ALEXANDRE SOUMET.

Un voyage sentimental. La *cité de Dreux.* — Lettre de faire part et Acte de mariage. — Deux faux témoins. — Le roman d'une confession. L'abbé-duc de Rohan et Mgr Frayssinous. Mlle Duchesnois. Mlle Leverd et Mme Sophie Gay. L'abbé Carron et l'abbé de la Mennais. Alphonse de Lamartine et le duc Mathieu de Montmorency. — *A ce qui fut Eugène.* Une tragédie de *Spartacus.* — Seconde édition des *Odes.* — Feuilleton de M. Victor Hugo sur la tragédie de *Saül* d'Alexandre Soumet.

I

J'arrive tout poudreux
Dans la cité de Dreux,

écrivait M. Victor Hugo à son ami Saint-Valry, au mois de juillet 1822, et quittant les vers pour la prose, il continuait ainsi son épître, toute pleine de la grâce et de la fraîcheur des jeunes années :

Mon expédition n'a rien eu d'extraordinaire, sinon qu'elle m'a distrait et rendu le sommeil ; elle a encore eu cela de remarquable, qu'à Pontchartrain, le papier de la chambre où j'ai déjeûné représentait un couple villageois se donnant le bras, et qu'ici il représente un couple bourgeois ; ce couple quitte une voiture versée et entre dans une chaumière. Je me suis demandé si une vilaine chaumière qui se tient toujours

debout ne vaut pas une belle voiture qui verse. — Ma foi, non !

Pour lui, il n'avait point eu à craindre que sa voiture versât, car il avait voyagé à pied, le bâton à la main, la bourse assez légère, mais le cœur plein d'illusions et de craintes, plein de tristesse et d'espoir. Les parents de Mlle Foucher, qui ne pouvaient se décider à unir leur fille à un jeune homme de vingt ans, avaient cru sage de mettre entre le poète et celle qu'il aimait la distance qui sépare Paris de la *cité de Dreux*. Peine perdue ! précaution inutile ! la distance avait été lestement franchie, et le poète avait retrouvé bien vite la trace adorée. Devant cette preuve nouvelle d'un amour que rien ne lassait, M. et Mme Foucher s'avouèrent vaincus, et la date du mariage fut enfin fixée. « L'expédition du jeune poète eut un heureux résultat, » dit M. de Saint-Valry, qui a retracé dans des pages exquises les aimables péripéties de ce *voyage sentimental*. « Une entrevue touchante eut lieu, qui changea la face des choses. L'amour est un grand diplomate : on comprit qu'il était impossible d'échapper aux poursuites d'un amoureux qui avait le cœur si chaud, un flair si fin et d'aussi bonnes jambes, et l'on se décida à regagner, comme si de rien n'était, la rue du Cherche-Midi, sans plus chercher midi à quatorze heures [1]. »

C'est sur ces entrefaites qu'intervint la pension ac-

[1] *Un Voyage sentimental*, par M. Adolphe de Saint-Valry. Ce très curieux récit, publié d'abord, en 1862, dans un journal de province, a été reproduit dans *la Petite Revue*, du 22 septembre 1866.

cordée par le roi Louis XVIII, lequel joua dans cette circonstance, avec un merveilleux à-propos, le rôle du Dieu dont parle son ami Horace, *Deus ex machinâ*.

Avec 1000 francs de rente, — et du génie, on pouvait entrer en ménage, — en 1822. Le mariage de M. Victor Hugo et de M[lle] Adèle Foucher fut célébré le 12 octobre, à Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge.

Le général, qui avait envoyé son consentement, ne vint pas à la noce de son fils. Il se contenta, un mois plus tard, et à la date du 15 novembre, d'adresser à ses amis la lettre de faire part suivante :

M

Monsieur le général Léopold Hugo et Madame la comtesse A. de Salcano, son épouse, ont l'honneur de vous faire part du mariage, à Paris, de Monsieur Victor-Marie Hugo, leur fils et beau-fils, avec Mademoiselle Adèle-Julie-Victoire-Marie Foucher, fille de Monsieur le chevalier Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, et de Madame Anne-Victoire Asseline, son épouse.

Saint-Lazare, près Blois, le 15 novembre 1822.

On n'aura pas l'honneur de recevoir.

Voici d'ailleurs le texte même de l'acte de mariage du poète, extrait des registres de l'église Saint-Sulpice :

Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale Victor-Marie Hugo, membre de l'Aca-

démie des Jeux-Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois [1], diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et commandant de l'ordre royal de Naples, et de défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part ; et Adèle-Julie Foucher, âgée de 19 ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, nº 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part : présents et témoins, Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny ; Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leur père et mère.

Ont signé : *Victor-M. Hugo, — A.-J.-V.-M. Foucher, — comte Alfred de Vigny, — Fouché, — Biscarrat, — Eugène Hugo, — Duvidal, marquis de Montferrier, — Asseline, — V.-A. Fouché, — A. Hugo, — Victor Fouché, — A. Asseline, — Deschamps, — Soumet, — Fessart, — Dumas, vicaire.*

On voit, par ce document, que les deux témoins de M. Victor Hugo étaient Alfred de Vigny et Biscarrat, son ancien maître d'études de la pension Cordier. Chose étrange ! lorsqu'il a dicté ses souvenirs, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, il s'est trompé sur les noms de ses témoins, et il a dit : « Les témoins de Victor furent MM. Soumet et Ancelot [2]. » Certes, ce manque de mémoire est moins grave que celui du

[1] Victor Hugo, encore mineur, avait son domicile légal chez son père, qui demeurait alors à Blois. — Voy., dans les *Feuilles d'automne*, la pièce *à M. Louis B. :*

Louis, quand vous irez dans un de vos voyages...

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 68.

pieux Énée, oubliant au milieu des débris de Troie en flammes, non ses témoins, mais sa femme elle-même ; il n'en est pas moins des plus singuliers et bien fait, il faut l'avouer, pour nous mettre en défiance contre l'exactitude des récits du poète.

II

Celui qui a pour titre, dans son livre, *La Mennais, confesseur de Victor Hugo* [1], et qui se rapporte précisément à l'époque de son mariage, est-il vraisemblable, est-il vrai ?

M. Victor Hugo raconte qu'il est allé à confesse à l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, en l'an de grâce 1822. Il nous apprend que c'était pendant l'hiver, à l'époque où l'on répétait au Théâtre-Français la *Clytemnestre* de Soumet, qui fut jouée pour la première fois le 7 novembre. La confession de l'auteur des *Odes* prend donc nécessairement place avant cette première représentation, c'est-à-dire au mois d'octobre ou dans les premiers jours de novembre 1822 ; mais comme il nous fait connaître, d'autre part, qu'elle est antérieure à son mariage, célébré le 12 octobre, nous sommes amenés à conclure avec certitude qu'elle a eu lieu au commencement d'octobre 1822, dans les jours mêmes qui précédèrent son mariage.

Maintenant que nous sommes bien fixés sur la date

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, chap. XXXVIII.

de l'événement, voyons si les choses ont pu se passer comme le dit M. Hugo.

Un jour, son ami l'abbé-duc de Rohan [1], à la suite d'une conversation qui avait roulé sur les matières religieuses, lui demanda :

— Avez-vous un confesseur ?

— Non.

— Il vous en faut un, je m'en charge.

Le lendemain donc, Victor allait se mettre à déjeuner de deux œufs à la coque et d'un verre d'eau, le duc entra.

— Ne déjeunez pas, dit-il, nous déjeunons ensemble chez l'abbé Frayssinous.

L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode. Il appelait ses sermons *conférences* et disait *messieurs* au lieu de *mes frères*, et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite.

Il demeurait à l'Abbaye-aux-Bois, où il avait une seule pièce

[1] Depuis archevêque de Besançon et cardinal. Lamartine a dit dans son *Cours familier de littérature* : « Quelques jeunes gens, comme M. Rocher, comme M. de Genoude, comme M. Dupanloup, aujourd'hui évêque, si éloquent, d'Orléans et membre de l'Académie française, étaient en relations avec le duc de Rohan. Ils lui parlèrent de moi comme d'un jeune homme qui donnait de belles espérances à la poésie, au royalisme, et qui n'était point enrôlé dans le parti opposé à la religion. Genoude récita quelques fragments de mes vers à la fois tristes et vaguement éthérés. Le duc de Rohan en fut enthousiasmé : il témoigna un vif désir de me connaître. Genoude ne lui dissimula pas ma répugnance à aller me présenter moi-même chez un grand seigneur inconnu. Le duc de Rohan qui avait les goûts très littéraires et la passion des beaux vers, lui dit qu'à ses yeux le grand seigneur était celui qui avait le plus de parenté de nature avec Racine, et qu'il n'hésiterait pas à le prouver en venant lui-même chez moi solliciter mon amitié. Il fut convenu que, sans me prévenir, Genoude l'y amènerait le lendemain. Je les vis, en effet, entrer ensemble le jour suivant... Le duc de Rohan me dit que la poésie rendait égaux tous les hommes et qu'il serait heureux de mon amitié. Je répondis timidement de mon mieux. De ce moment nous fûmes amis. Je passai peu de jours sans le voir. » *Souvenirs et portraits*, par Alphonse de Lamartine, t. I, p. 341.

servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Il attendait ses deux convives et leur fit partager un déjeuner qui ne différait pas trop de celui que Victor avait laissé chez lui. La concision des mets fut réparée amplement par l'abondance des paroles.

Le prédicateur commença son rôle de directeur de Victor en lui traçant la conduite qu'il devait suivre :... le succès était une force ; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait pas s'en tenir à la littérature. Il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait.

Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des Jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque [1].

Nous croyons pouvoir affirmer que, sur tous ces points, les souvenirs de M. Victor Hugo l'ont mal servi.

Dans l'hiver de 1822, l'abbé Frayssinous ne prêchait pas à Saint-Sulpice. Il avait adressé ses adieux à ses auditeurs le 28 avril précédent, et ce jour-là il avait clos ses conférences par un discours sur *les Missions* [2]. Aussi bien, à cette date, l'abbé Frayssinous avait disparu pour faire place à Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, titre que lui avait conféré Pie VII, le 17 avril 1822 [3]. Par ordonnance royale du 1er juin, il avait été nommé grand-maître de l'Université [4]. Elu membre de

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 44.
[2] *Moniteur* du 1er mai 1822.
[3] *Ibid.* du 3 mai 1822.
[4] *Ibid.* du 2 juin 1822.

l'Académie française le 27 juin de la même année [1], il venait d'être élevé à la dignité de pair de France [2]. Évêque, grand-maître de l'Université, pair de France, il ne lui était guère possible, si simples que pussent être ses goûts, de loger toutes ces dignités dans « une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon ». D'ailleurs, en sa qualité de premier aumônier du roi, il était logé, non à l'Abbaye-aux-Bois, mais aux Tuileries, dans le pavillon des Enfants de France [3].

Quant au langage tenu à Victor Hugo par l'évêque d'Hermopolis, dans cette chambre à tout faire, où le poète prétend avoir déjeuné avec lui, nous avons lieu de le tenir pour apocryphe. Comment Mgr Frayssinous aurait-il pu traiter de *jacobin* le Chateaubriand de 1822, alors ambassadeur de France à Londres, et qui était encore à cette époque le chef des *ultras* ? La vérité est que l'évêque d'Hermopolis était beaucoup moins engagé que l'auteur du *Génie du christianisme* dans le parti de l'extrême droite.

A-t-il du moins, dans cette chambre à trois fins, si singulièrement choisie par le grand-maître de l'Université pour y donner ses audiences, dit du bien des Jésuites ? Il les connaissait : il connaissait leurs vertus, leur dévouement, leurs services ; leur éloge, dans sa bouche, eût été chose toute naturelle. Mais

1 *Moniteur* du 28 juin 1822. — Il fut élu en remplacement de l'abbé Sicard, au premier tour de scrutin, par 18 voix contre 7 données à Casimir Delavigne, 4 à d'Avrigny, 3 à Pierre Lebrun et 1 à Viennet.

2 Ordonnance royale du 31 octobre 1822.

3 *Almanach royal*, année 1822 et année 1823.

cet éloge aurait-il si fort effarouché le Victor Hugo de 1822? Etait-il donc si ennemi des Jésuites que cela ? Et faut-il lui rappeler que, dans l'une des dernières livraisons du *Conservateur littéraire*, il avait publié, en s'y associant, le *témoignage de l'astronome Lalande en faveur des Jésuites*, où on lisait ce passage :

Je les ai vus de près : *c'était un peuple de héros pour la religion et pour l'humanité ;* la religion leur donnait des moyens que la philosophie ne fournit pas... Deux ministres, Carvalho et Choiseul, ont détruit sans retour *le plus bel ouvrage des hommes*, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, *l'objet éternel de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets* [1].

Quoi qu'il en soit, au sortir de cette entrevue, Victor Hugo dit au duc de Rohan que l'abbé Frayssinous ne serait jamais son directeur. Le duc lui proposa alors de le conduire chez La Mennais, et il fut convenu qu'on s'y rendrait le lendemain.

Le soir de ce même jour, où il avait déjeuné avec deux abbés, le poète dînait avec deux actrices : ainsi l'exigeait sans doute l'Ἀνάγκη de l'antithèse ! Son ami Soumet, « qui faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre* [2] », l'entraîna chez Mlle Duchesnois, dans une petite maison de la rue de la Tour-des-Dâmes, où il prit place à table entre la maîtresse de la maison, « décolletée à mi-corps », et une autre comédienne, « non moins décolletée », Mlle Leverd.

[1] *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 113.
[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 46.

Une troisième femme dînait, — continue le *Témoin de la vie de Victor Hugo*, — Mme Sophie Gay, dont on représentait ce soir-là même pour la première fois un opéra-comique, *le Maître de chapelle*. Elle avait apporté une loge pour sa première représentation. On alla donc au *Maître de chapelle*. La loge était de face et avait trois places sur le devant : la tragédienne et la comédienne mirent Victor entre elles. Sa jeune célébrité et surtout son air grave et pudibond les piquèrent au jeu et elles lui firent mille agaceries dont sa sauvagerie fut plus gênée que flattée.

— Eh bien, lui dit M. Soumet, en le reconduisant, j'espère que voilà une bonne soirée ! La plus grande tragédienne, la plus vive comédienne et la femme la plus lettrée du temps n'ont eu d'yeux que pour vous. Peste ! avec quelle ardeur Duchesnois et Leverd vous demandaient en vous quittant quel jour vous viendriez les voir ? Voyons, chez laquelle irez-vous demain ?

— Demain, dit Victor, j'irai chez l'abbé de la Mennais [1].

Assurément, tout ce récit est habilement mené, qui commence à l'Abbaye-aux-Bois pour se dénouer au couvent des Feuillantines, après avoir traversé la petite maison de la rue de la Tour-des-Dames et la salle du Théâtre-Feydeau. Mais si nous avons dû, le *Moniteur* en mains, déclarer apocryphe le déjeuner chez l'abbé Frayssinous, force nous est bien de dire, — toujours avec le *Moniteur*, — que le dîner chez Mlle Duchesnois est un dîner fantastique. Étrange repas, en effet, que celui dans lequel les convives déplient leurs serviettes un soir d'*octobre* 1822 et se lèvent de table pour se rendre à la première représentation du *Maître de chapelle*, qui a eu lieu... *le*

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 47.

29 mars 1821[1] ! Le *Souper à Ferrare,* chez Mme Lucrèce, agrémenté au dessert d'un beau cercueil tout neuf pour chacun des convives [2], est un modèle de vraisemblance à côté de ce festin chez Mlle Duchesnois, qui aurait pris fin dix-huit mois *avant* son commencement !

La *Confession de Victor Hugo* est un mélodrame en trois parties. Nous connaissons les deux premières. Voici la troisième et dernière.

Ainsi qu'ils en étaient convenus en sortant de chez l'abbé Frayssinous, — nous reprenons ici le récit du poète, — le duc de Rohan vint chercher son ami le lendemain et ils se dirigèrent ensemble vers le faubourg Saint-Jacques. « Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille. — Comment, s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de la Mennais [3] ? » On entre et on tombe au milieu d'un déménagement. « L'abbé Carron, chez qui logeait M. de la Mennais, quittait les Feuillantines, et M. de la Mennais s'en allait le soir [4]. » L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et Victor Hugo ne s'étaient jamais vus : « Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent. » Il nomma Victor auquel M. de la Mennais tendit la main... Victor se confessa fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les aga-

[1] *Moniteur*, 29 mars 1821.

[2] *Le Souper à Ferrare* était le premier titre donné par M. Victor Hugo à son drame de *Lucrèce Borgia*.

[3] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 40.

[4] *Ibid.*

ceries que lui avaient faites Mlles Duchesnois et Leverd [1]. »

D'après ce récit, le duc de Rohan aurait conduit Victor Hugo chez La Mennais aux Feuillantines dans les premiers jours d'octobre 1822. Ils seraient arrivés au moment où l'abbé Carron [2] quittait la maison des Feuillantines, que l'abbé de la Mennais se disposait également à abandonner. Le poète des *Odes* et l'auteur de l'*Essai* ne se connaissaient pas encore ; ils se voyaient pour la première fois.

De tous ces détails pas un seul qui ne soit inexact.

Et d'abord, comment M. Victor Hugo a-t-il pu voir aux Feuillantines, au mois d'octobre 1822, l'abbé Carron, mort dix-huit mois auparavant, le 15 mars 1821 ? La Mennais ne s'y trouvait pas non plus : sa *Correspondance*, publiée par M. Forgues, nous apprend que, parti de Paris à la fin de 1821, il n'y est revenu qu'au mois de mars 1823. Il passa l'année 1822 tout entière en Bretagne ; toutes ses lettres de cette époque sont datées de la Chênaie [3]. C'est de la Chênaie que, le 6 octobre 1822, il écrivait à Victor Hugo, à l'occasion de son mariage :

Un événement qui fixe votre destinée, mon cher Victor, ne peut que m'intéresser bien vivement. Vous allez devenir l'époux d'une personne que vous avez aimée dès l'enfance, et qui est digne de vous comme vous êtes digne d'elle... La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II. p. 50.

[2] M. Victor Hugo, dominé sans doute par la puissance de ses souvenirs classiques, écrit à tort *Caron*.

[3] *Œuvres posthumes de La Mennais. Correspondance*. t. I.

vous la lui rapportez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'expression naïve et touchante. Mais entendez aussi que c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. Que le Ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus séparé du vôtre, tout ce qu'il y a de plus doux dans les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus t ndre de vos amis.

Dans une autre lettre, écrite également de la Chênaie et datée du 9 juin 1822, La Mennais remercie Victor Hugo de l'envoi de ses *Odes et poésies diverses :*

J'ai le recueil de vos poésies, mon cher Victor, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré. Les beaux vers ressemblent à la lumière du Midi, qui colore davantage les objets et répand sur eux des teintes plus variées et plus harmonieuses.

Et la lettre, très longue et très belle, se termine par ces mots :

Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur.

Votre ami,
F. M[1].

[1] Voir cette lettre et la précédente, tome II de *Victor Hugo raconté*, etc., p. 58 et suivantes

Au mois d'octobre 1822, La Mennais et Victor Hugo étaient donc, depuis longtemps déjà, liés d'une étroite amitié, et sur ce point comme sur tous les autres, le récit du poète est en contradiction formelle avec les faits et les documents les plus authentiques.

Cette démonstration faite, nous nous garderons bien de rechercher quels motifs ont pu conduire M. Victor Hugo à bâtir ainsi tout un roman autour d'un fait aussi simple et aussi naturel que sa confession, à une époque où il était sincèrement religieux. Serait-ce donc qu'il en rougirait aujourd'hui ? Lamartine s'est confessé lui aussi. Voici en quels termes nobles et touchants, dans une lettre écrite de Florence le 6 avril 1826, il en donnait la nouvelle à sa mère :

La mort angélique de ce brave et saint duc de Montmorency me fait un vrai chagrin. C'était un homme unique, accompli, et non remplaçable pour tout ce qui l'a connu. Outre cela, c'est une perte de cœur pour moi. On me mande de Paris que les dernières lignes qu'il ait tracées de sa main étaient une lettre commencée pour moi. Je l'aimais beaucoup, et il m'aimait sincèrement aussi. Tout s'en va successivement ainsi, bon et mauvais ; tout nous montre le chemin et le monde se renouvelle. Heureux ceux qui suivent les traces des Montmorency dans ce monde et surtout dans l'autre ! J'espère être du nombre, car je fais mes pâques demain. Je sais que c'est une bonne nouvelle à vous donner [1].

[1] *Correspondance de Lamartine*, t. III, p. 398.

III

La veille de son mariage, à son ami Saint-Valry, celui qu'il appelait le *doux confident de ses jeunes mystères* et qui était en ce moment retenu loin de Paris, M. Victor Hugo écrivait : « Félicitez-moi, aimez-moi et hâtez-vous de revenir ici voir le rare visage d'un homme pleinement heureux. » O poète ! oubliez-vous donc que nul ne peut jamais, sans imprudence, se dire *pleinement heureux*, et ne vous souvient-il plus de ce beau vers de l'*Odyssée :* « Le chemin de la nuit est près du chemin du jour ? »

Une grande douleur allait atteindre M. Victor Hugo en pleine félicité. Au dîner de noces, son frère Eugène prononça des paroles incohérentes qui frappèrent ses voisins de table. Lorsqu'on entra chez lui le lendemain matin, on le trouva poussant des cris forcenés et s'escrimant à grands coups de sabre contre les meubles de la chambre, illuminée comme pour une fête. Il était fou. Le comte Gaspard de Pons, très lié à cette époque avec les frères Hugo, a, dans une pièce de ses *Adieux poétiques*, intitulée *la Démence*, soulevé une partie du voile qui recouvre cet épisode. J'en citerai seulement quelques vers. S'adressant *A ce qui fut Eugène*, le poète lui dit :

> Peut-être, dédaigné par l'Amour et la Muse,
> Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur :
> Tu hais malgré toi ton rival, ton vainqueur...

La mort de la pensée au plus affreux destin
A seule, hélas ! pu te soustraire :
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère,
Le premier frère fut Caïn.
Oui, certe, et dans ce mot ne vois pas un outrage ;
L'outrage serait lâche autant que solennel.
Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel [1]...

Et dans une des notes de sa pièce, Gaspard de Pons ajoutait : « Cet Eugène, qui est mort enfin, après avoir survécu quatorze ou quinze ans à son âme, à son intelligence, cet Eugène dont j'ai voulu recueillir la gloire avortée avait ébauché une tragédie de *Spartacus*, tragédie très romantique alors, qui serait trouvée trop classique aujourd'hui. Dans la scène d'exposition, un édile faisait l'appel des gladiateurs inscrits pour les prochains jeux du cirque, et les accouplait chacun avec l'homme ou la bête féroce contre laquelle il devait combattre. On appelait ainsi, au milieu de noms obscurs : *l'Ours le Dévorateur ! Spartacus !* et voilà de quelle manière le héros esclave était annoncé. Je ne sais si c'est du romantique ou du classique, mais c'est du sublime, assurément. » — Eugène Hugo est mort dans la maison de Saint-Maurice, à Charenton, le 5 mars 1837 [2].

Oh ! ne regrette rien sur la haute colline
Où tu t'es endormi [3] !

[1] *Adieux poétiques*, par le comte Gaspard de Pons, t. II, p. 324.
[2] *Moniteur* du 6 mars 1837.
[3] *A Eugène, Vte H. Les Voix intérieures*, XXIX.

Après son mariage, Victor Hugo quitta sa mansarde de la rue du Dragon et vint loger avec son beau-père à l'hôtel Toulouse.

Les ressources du jeune ménage étaient très étroites, et le poète se remit sur-le-champ au travail avec cette ardeur qui ne devait jamais l'abandonner. Il composa, à quelques jours d'intervalle, deux odes nouvelles, *Jéhovah* et *Louis XVII*.

L'ode sur *Jéhovah* renferme de très beaux vers; l'auteur y reste cependant très loin de Lamartine dans sa méditation sur *Dieu*, dédiée à l'abbé de la Mennais [1], et surtout dans cet admirable poème lyrique que le chantre des *Harmonies poétiques et religieuses* a intitulé : *Jéhovah ou l'Idée de Dieu, — le Chêne, suite de Jehovah, — l'Humanité, suite de Jéhovah, — l'Idée de Dieu, suite de Jéhovah* [2].

L'ode sur *Louis XVII*, lue à la Société des Bonnes-Lettres [3], reçut la publicité du *Moniteur*, qui la donna en entier dans son numéro du 13 décembre 1822.

La première édition des *Odes*, tirée à quinze cents exemplaires, s'était écoulée en quatre mois. La seconde édition parut dans les derniers jours de 1822, chez Persan, un marquis ruiné, qui s'était fait libraire. Elle ne portait plus pour titre, comme la première, *Odes et poésies diverses*, mais simplement *Odes*. L'auteur avait supprimé avec raison l'élégie, le poème et l'idylle, qui altéraient l'unité de son recueil.

[1] *Premières Méditations*, XXVIII.

[2] *Harmonies poétiques et religieuses*, liv. II.

[3] Voyez ci-dessus chap. VII, page 241.

En tête de cette édition nouvelle, il avait mis une nouvelle préface, contenant quelques observations sur le but qu'il s'était proposé en écrivant ses odes.

L'ode française, disait-il, généralement accusée de froideur et de monotonie, paraissait peu propre à retracer ce que les trente dernières années de notre histoire présentent de touchant et de terrible, de sombre et d'éclatant, de monstrueux et de merveilleux. L'auteur de ce recueil, en réfléchissant sur cet obstacle, a cru découvrir que cette froideur n'était point dans l'essence de l'ode, mais seulement dans la forme que lui ont jusqu'ici donnée les poètes lyriques. Il lui a semblé que la cause de cette monotonie était dans l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes que l'on prodiguait dans l'ode ; moyens de chaleur qui glacent lorsqu'ils sont multipliés, et étourdissent au lieu d'émouvoir.

Victor Hugo était dans le vrai en reprochant aux poètes lyriques, qui l'avaient précédé, l'abus des apostrophes, des exclamations et des prosopopées. Mais lui-même avait-il évité l'écueil qu'il signalait ? N'avait-il pas prodigué, lui aussi, ces figures de rhétorique qu'il condamnait avec raison chez Malherbe, chez Rousseau et chez Lebrun-Pindare ? Dans l'ode célèbre de Jean-Baptiste *à M. le comte du Luc*, qui n'a pas moins de trente-quatre strophes et de deux cent quatre vers, il n'y a qu'une seule apostrophe :

Puissantes déités, qui peuplez cette rive...

Dans les premières odes de Victor Hugo, au contraire, et en particulier dans les *Vierges de Verdun*, *la Vendée*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*,

le Génie, *la Mort du duc de Berri*, *la Naissance du duc de Bordeaux*, *le Baptême du duc de Bordeaux*, les apostrophes abondent. Dans *la Naissance du duc de Bordeaux*, j'en ai relevé près de vingt, et l'ode n'a que seize strophes :

Savez-vous, voyageur, pourquoi, dissipant l'ombre,
D'innombrables clartés brillent dans la nuit sombre ?...

Ce bruit, si cher à ton oreille,
N'a-t-il donc rien qui te réveille,
O toi qui dors à Saint-Denis ?...

Lève-toi ! Henri doit te plaire
Au sein du berceau populaire ;
Accours ! ô père triomphant !
Enivre sa lèvre trompée,
Et viens voir si ta grande épée
Pèse aux mains du royal enfant...

O toi, de ma pitié profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde,
Privé du regard paternel !...

Oui, souris, orphelin, aux larmes de ta mère !
Ecarte, en te jouant, ce crèpe funéraire...
Sois aux sombres soucis qui nous rongent encore
Ce qu'est le flambeau de l'aurore
Aux vapeurs dont la nuit couvre son char de deuil [1].

Guerriers, peuple, chantez : Bordeaux lève ta tête...

[1] L'auteur, dans les éditions suivantes, a ainsi refait ces trois vers :

Chasse le noir passé qui nous attriste encore ;
Sois à nos yeux comme une aurore !
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil !

Et toi, que le martyr aux combats eût guidée,
Sors de ta douleur, ô Vendée !...

Dis, qu'irais-tu chercher au lieu qui te vit naître,
Princesse ?...

Courage ! ô vous, vainqueurs sublimes,
Tandis que vous marchez aux crimes,
La terre tremble sous vos pas !...

Reste au sein des Français, ô fille de Sicile !
Ne fuis pas, pour des bords d'où le bonheur s'exile,
Une terre où le lis se relève immortel.

Les exclamations ne sont pas plus rares que les apostrophes dans le premier recueil de M. Victor Hugo :

Quoi ! mes chants sont-ils téméraires ?...
Quoi ! ce trait glorieux, qui t a fait leur belle âme,
Sera donc leur arrêt de mort !
Quoi ! disaient les captifs, déjà l'on nous délivre !...
Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste !...
Eh quoi ! sont-ils donc loin, ces jours de notre histoire ?...

Le poète, du moins, s'est-il abstenu de la prosopopée ? Aucunement. Dans l'ode sur *la Vendée*, il évoque un vieux prêtre martyr :

On dit qu'en ce moment, dans un divin délire,
Un vieux prêtre parut parmi ces fiers soldats ;...

et il met dans sa bouche un discours qui n'a pas moins de soixante-dix vers.

Ni cette prosopopée, d'ailleurs, ni l'abus des apostrophes et des exclamations ne nuisirent au succès de la seconde édition des *Odes*, et le roi Louis XVIII

tint à honneur d'en donner lui-même le signal. On lit dans le *Journal des Debats* du 18 décembre 1822 :

Sa Majesté vient de faire souscrire, par S. Exc. le Ministre de sa maison, aux *Odes* de M. Victor Hugo, pour un nombre de vingt-cinq exemplaires destinés à ses bibliothèques particulières.

IV

Dans cette édition, comme dans la précédente, le volume s'ouvrait par une dédicace *à M. Alexandre Soumet*, placée en tête de l'ode Ire, *le Poète dans les révolutions*. Victor Hugo était, à cette époque, le plus fervent admirateur de l'auteur de *Saül*, et il venait de répondre, dans le *Moniteur* du 26 novembre 1822, aux critiques dirigées contre cette tragédie. Ce feuilleton dramatique de l'auteur d'*Hernani* m'a paru mériter, à plus d'un titre, d'être tiré de l'oubli et mis sous les yeux du lecteur :

Au rédacteur du MONITEUR.

Monsieur,

Dans un moment où l'attention publique est si vivement excitée par le triomphe, sans exemple, de M. Alexandre Soumet, me permettrez-vous de vous entretenir de celle de ses deux belles tragédies, qui a été le plus diversement jugée, de cette pièce de *Saül*, sur laquelle vous avez publié un article plein de sagesse et de mesure. Cette lettre sera principalement consacrée à relever une erreur grave et étrange dans laquelle sont tombés, ce me semble, presque tous les critiques qui ont rendu compte de ce grand ouvrage, erreur que vous

avez déjà signalée en partie, et que je vais essayer de combattre entièrement. Je garderai ici le silence du mépris sur toutes les attaques malveillantes qu'ont prodiguées à M. Soumet les grands et petits journaux d'une faction qui est *antipoétique, parce qu'elle est antireligieuse et antisociale.* C'est aux hommes de bonne foi et de conscience que je m'adresse avec conscience et bonne foi, sans consulter d'autre intérêt que celui des lettres et de la vérité, et bien moins dans l'intention d'éclairer que dans l'espérance d'être éclairé.

Frappé de la nouveauté et de la grandeur de ce drame de *Saül*, j'en ai longtemps médité, autant qu'il est en moi, toutes les parties, et j'avoue que je ne puis me ranger de l'avis de la plupart des critiques qui se sont accordés, en admirant la beauté constamment irréprochable du style de M. Soumet, à dire que la conception et la conduite de son ouvrage en étaient le côté faible. Certes, nul n'est plus disposé que moi à rendre justice à la poésie de *Saül,* à ce style qui s'empreint de toutes les nuances de la pensée comme de toutes les couleurs de la Bible ; qui se plie aux blasphèmes infernaux de la Pythonisse et de Saül comme aux angéliques prières de David et de Michol ; en un mot, qui semble magique parce qu'il est vrai. Mais je ne crains pas d'avancer que c'est surtout par la conception et la conduite que le drame de M. A. Soumet me semble digne d'être hautement et profondément étudié.

Et d'abord, Monsieur, c'est à mon sens une nécessité de toute production de l'esprit humain, depuis la chanson jusqu'à l'épopée, que de reposer sur une idée mère primitive, unique, comme un édifice sur sa base. Que si l'ouvrage est destiné à raconter un fait, il faut, pour qu'il y ait unité dans la composition, que le développement de la pensée fondamentale s'appuie dans toutes ses parties sur le développement du fait. Je n'ai point la prétention de donner ceci comme une règle, c'est simplement le résultat d'une étude sévère de tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres de l'espèce humaine. Je sais que bien des ouvrages admirés sur parole ne résistent pas à l'application de cette loi intime que découvrent et que suivent

naturellement tous les vrais génies ; mais cela ne prouve rien, sinon qu'il ne faut pas admirer sur parole, même (si l'on peut s'exprimer ainsi) sur la parole des siècles.

C'est en soumettant cette belle tragédie de Saül à cette épreuve, que j'ai vu quelle haute idée en avait dominé la conception, que j'ai admiré la hardiesse du poète créateur, qui a su transporter sur notre étroite scène toute l'immense épopée de Milton. L'idée première de ce drame n'est, en effet, autre chose que ce qu'il y a de plus vaste dans la création, la lutte perpétuelle du bien et du mal, de Dieu et de Satan. Et remarquez, monsieur, avec quel art la balance dramatique est établie dans ce combat entre l'être qui peut tout pour le bien et l'être qui ne peut rien que pour le mal. Voyez la toute-puissance divine de l'un représentée par ce qu'il y a de plus faible parmi les hommes, un vieillard et un enfant ; tandis que la faiblesse infernale de l'autre a pour agent tout ce qu'il y a de puissant sur la terre : un monarque conquérant, une magicienne qui fait pâlir les astres et réveille les morts. Observez encore les deux personnages de Jonathas et de Michol, unis par leur naissance à Saül, à David par leur vertu, placés comme un lien entre les deux principes opposés, et secondant, souvent à leur insu, l'esprit du mal de tout le pouvoir de leur caractère presque angélique. J'ignore si toutes ces combinaisons dramatiques sont le résultat de longues méditations ou l'effet d'une inspiration soudaine ; mais il me paraît difficile de pousser plus loin le talent, et je ne comprends pas comment on a pu accuser de faiblesse et même de médiocrité une création aussi vaste, une conception aussi sûrement originale.

A ces considérations le jeune critique en ajoutait d'autres, non moins ingénieuses, dans lesquelles il répondait aux attaques dont la marche de l'action avait été l'objet, et il terminait son feuilleton en ces termes :

J'ignore, Monsieur, si, dans cette analyse beaucoup trop restreinte, je suis parvenu à faire ressortir le haut talent dramatique que décèle le plan de *Saül*. Bien des choses m'ont sans doute échappé ; j'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés. On pourra toujours faire à M. Soumet quelques reproches fondés, soit sur la difficulté de traduire les Livres Saints sur la scène sans les altérer, soit sur le degré de convenance que présente cette sorte de translation. En tout cas, M. Soumet pourra s'appuyer d'exemples respectables, et entre autres de celui de Racine.

Pour moi, monsieur, si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme. Je ne crois pas, du reste, m'aventurer, en signalant une grande apparition dramatique. Il importe fort peu au public qui lira cette lettre, à la fois trop longue et trop courte, de savoir quel nom insignifiant suivra ces observations bonnes ou mauvaises. Si je les signe, c'est uniquement pour montrer que je ne recule pas devant mon opinion.

Agréez, etc., etc.

Victor-M. Hugo.

Paris, le 20 novembre 1822.

Tant d'enthousiasme pour une tragédie, écho affaibli des tragédies de Racine, ne laissait guère pressentir l'auteur de la préface de *Cromwell*. Cette lettre, en revanche, témoignait chez Victor Hugo d'un vif attrait pour le théâtre. Peut-être rêvait-il déjà de s'adresser, lui aussi, à un autre public que celui des livres, de lui demander des larmes ou des sourires, des applaudissements et des couronnes ! Prévoyait-il qu'un jour à ces mêmes acteurs qui jouaient dans les pièces de son ami Soumet, il demanderait de traduire sur la scène sa pensée et de la rendre visible à

la foule ? C'est Joanny qui remplissait le rôle de Saül ; il créera, dans *Hernani*, le rôle de don Ruy Gomez de Silva, et celui de M. de Saint-Vallier dans *le Roi s'amuse*. Mlle Georges — qui était à cette époque le Talma du second Théâtre-Français — tenait le rôle de la Pythonisse d'Endor ; Victor Hugo écrira pour elle *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor*. A Mlle Anaïs, qui jouait le rôle de Michol, la fille de Saül, il confiera le rôle de Blanche, la fille de Triboulet. Ligier, qui jouait à côté de Talma dans la *Clytemnestre* de Soumet et qui représentait Pylade, sera plus tard le Triboulet du *Roi s'amuse* et le Frédéric Barberousse des *Burgraves*.

Mais ne nous éloignons pas de notre année 1822 et revenons, pour quelques instants encore, à l'auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*, à celui que Victor Hugo appelait alors « notre Alexandre ». Après avoir remporté au théâtre de nombreuses victoires, il consacra les vingt dernières années de sa vie à la composition de deux vastes poèmes, *la Divine épopée* et *Jeanne d'Arc*. Sans doute le succès n'a pas répondu à la grandeur de son effort, et, quand on voit que les trente mille vers de ses deux épopées pèsent moins dans la balance de la postérité que sa courte élégie de *la Pauvre fille*, on se demande si lui aussi, au déclin de sa journée, n'a pas pu s'écrier avec l'un des auteurs de l'*Anthologie* : « Je suis sorti ce matin pour chasser des sangliers, et je suis rentré ne rapportant que des cigales. » Cela est vrai ; serait-il juste néanmoins de ne pas lui tenir compte de ses généreuses

tentatives ? N'est-ce donc rien, à une époque comme la nôtre, alors que la vapeur et l'électricité étendent leurs applications jusqu'à la littérature et que tous, marchands et poètes, ne songent qu'à arriver le plus rapidement possible et répètent à l'envi les uns des autres ce mot, devenu le mot du siècle : « Le temps est de l'argent, *Time is money ;* » — n'est-ce donc rien que de s'enfermer pendant vingt ans dans son cabinet de travail et de consumer ses jours et ses nuits dans l'élaboration d'une œuvre unique, sans autre espoir que d'obtenir de son pays un peu d'estime et peut-être un peu de gloire ? Alexandre Soumet n'a jamais écrit un seul vers qui ne respirât le culte du beau et l'amour du bien : il s'est quelquefois perdu dans les nuages, il n'a jamais sali les ailes de sa muse : il n'a pu soutenir sans éblouissement la vue du soleil, il a essayé du moins de contempler ses rayons, et si, dans sa grande chambre de la rue Saint-Florentin, il avait sur sa table des plumes d'aigle, il avait peut-être le droit de leur dire, après un autre poète plus grand que lui, mais moins pur :

> Vous avez erré dans les nues,
> Vous avez plané dans les cieux [1].

Ce galant homme avait une vertu bien grande chez un poète, — et bien rare : « Il aimait tous les beaux vers, a pu dire de lui M. Vitet, ceux des autres aussi bien que les siens. Un grand succès était une fête

[1] Victor Hugo, *Les Contemplations : Au poète qui m'envoie une plume d'aigle.*

pour lui, quelle que fût la main qui dût cueillir la palme ; il écoutait avec bonheur, il admirait avec attendrissement les œuvres de ses émules ; il faisait plus encore, il aimait ses successeurs ; il exaltait leurs jeunes essais, les animait du regard, de la voix, et à force d'enthousiasme les remplissait de courage et d'espoir [1]. » Ainsi avait-il fait avec Victor Hugo, dont il était l'aîné de quatorze ans. Mais bientôt le disciple allait devenir un maître à son tour. Soumet assista au déclin de sa propre renommée, en même temps qu'il était témoin des triomphes éclatants du poète des *Feuilles d'automne*. Plus le nom de Victor Hugo grandissait, plus l'ombre et le silence descendaient sur le sien :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Et cependant il ne laissa pas un seul instant la jalousie pénétrer en son âme : jusqu'à son dernier jour, il resta l'admirateur et l'ami de celui dont la gloire avait effacé la sienne. Au mois de janvier 1841, étant tombé gravement malade à la Rochelle, chez sa fille, Mme d'Altenheym, il n'hésita pas, malgré l'avis formel de son médecin, à faire le voyage de Paris pour venir déposer son vote à l'Académie en faveur de l'auteur des *Odes et Ballades* [2]. C'est la

[1] *Discours de réception à l'Académie française, prononcé le 26 mars 1846.*

[2] Victor Hugo fut élu le 7 janvier 1841, en remplacement de Népomucène Lemercier, par 17 voix contre 15, accordées à M. Ancelot. Les 17 voix données à Victor Hugo étaient celles de Soumet, Lamartine, Chateaubriand, Charles Nodier, Royer-Collard, Villemain, Lacretelle, Philippe de Ségur, Pongerville, Mignet, Thiers, Cousin, Lebrun, Dupin, Molé, Salvandy et...

seule vengeance qu'il ait tirée du poète qui, après avoir inscrit son nom à la première page de son premier livre, l'en avait retiré. Comment M. Victor Hugo n'a-t-il pas compris que c'était pour lui un devoir, au moment où il publiait l'édition définitive de ses œuvres, de rétablir en tête de ses *Odes* sa dédicace d'autrefois : *A M. Alexandre Soumet* ? Il a un autre devoir à remplir vis-à-vis du chantre de *la Divine épopée*. Il annonce qu'il fera figurer dans ses *Œuvres complètes* le livre intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Lorsqu'il le réimprimera, qu'il en efface cette page où il fait jouer à Alexandre Soumet, à l'occasion du dîner chez Mlle Duchesnois, un rôle contre lequel protestent la dignité de son caractère, la pureté de sa vie, sa piété, si tolérante et si douce, mais si profonde et si vive.

Viennet. — Les 15 voix obtenues par Ancelot étaient celles de Casimir Delavigne, Jouy, Dupaty, Jay, Brifaut, Campenon, Droz, Etienne, Tissot, de Féletz, Flourens, Baour-Lormian, Lacuée de Cessac, Roger et Scribe.

CHAPITRE IX

HAN D'ISLANDE. — LA MUSE FRANÇAISE. — M. VICTOR HUGO ET ALFRED DE VIGNY.

Han d'Islande. — *Le Mercure du XIXe siècle* et Léon Thiessé. Charles Nodier et la *Quotidienne.* — Polémique entre *l'auteur* et *les éditeurs* de *Han d'Islande.* Le *Miroir* et le *Drapeau blanc.* De l'art de faire plusieurs éditions avec une seule, de ses origines et de ses progrès. Quatorze éditions en un mois! — Nouvelle pension accordée au poète par le roi Louis XVIII. — La *Muse française.* — M. Victor Hugo éditeur de Voltaire. — *Eloa* et le *Paradis perdu.* Alfred de Vigny et Milton. — Une lettre inédite d'Alfred de Vigny. *Satan* et *Roland.* — Adolphe de Saint-Valry et Chateaubriand.

I

On vient de mettre en vente, chez Persan, libraire, rue de l'Arbre-Sec, n° 22, un roman intitulé HAN D'ISLANDE, en quatre volumes in-18. On attribue ce roman à M. Victor Hugo auteur d'un recueil d'*Odes.*

Ces lignes, que nous trouvons dans le *Constitutionnel* du 15 février 1823, fixent, d'une manière précise, la date de la publication de *Han d'Islande.* Le *Journal des Debats* du 12 février contient une note identique à celle du *Constitutionnel.* Victor Hugo, écrivant aux rédacteurs du *Miroir*, à la date du 24

mai 1823, rappelle que son livre « a été publié dans la première quinzaine de février[1] ». Sainte-Beuve a donc commis une légère inexactitude, lorsqu'il a dit que *Han d'Islande* avait paru au mois de *janvier* 1823[2].

L'illustre critique se trompe encore, et l'erreur ici est un peu plus grave, quand il affirme que « *Han d'Islande* a été commencé *dès 1820*[3] ». M. Victor Hugo a commencé d'écrire son roman au mois de *mai 1821* : une lettre écrite par lui à l'un de ses amis, et rapportée au tome II de *Victor Hugo raconté*, ne laisse subsister à cet égard aucune incertitude[4]. A peine entrepris, son travail fut interrompu par la mort de sa mère. Il ne s'y remit qu'assez longtemps après, et le termina dans les derniers mois de 1822. Il avait vingt ans.

A vingt ans, on peut faire de beaux vers ; il ne se peut guère que l'on fasse un bon roman. Pour précoce qu'il soit, le génie ne peut suppléer à l'expérience de la vie et à la connaissance des hommes. Aussi s'en faut-il de beaucoup que le premier roman de Victor Hugo soit à la hauteur de ses premières poésies.

Ce qui frappe tout d'abord dans *Han d'Islande*, c'est l'absence d'originalité. L'auteur lui-même nous apprend, dans une lettre contemporaine de la composition de son livre, qu'il s'est proposé d'imiter Walter

[1] *Le Miroir des spectacles, des lettres, des mœurs et des arts*, lundi 26 mai 1823.

[2] *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 406.

[3] *Ibid.*, t. Ier, p. 406.

[4] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 40.

Scott : « Mon roman, dit-il, était un drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes ; *c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée*[1]. »

Il ne se borne point à imiter Walter Scott. Un autre romancier anglais, Maturin, l'auteur alors célèbre de *Bertram*, de *Melmoth* et de *Montorio*, avait mis à la mode le *genre frénétique*. Charles Nodier, — qui était un romantique de la veille, tandis que Victor Hugo ne fut, en réalité, nous le montrerons, qu'un romantique du lendemain, — avait fait paraître, en 1820, *Lord Ruthwen ou les Vampires*. Victor Hugo imite le révérend Maturin et le bon Nodier ; seulement, ainsi que cela arrive presque toujours, l'élève est allé plus loin que ses maîtres. Il a fait de son héros un anthropophage : Han d'Islande se nourrit de chair humaine et boit dans le crâne de ses victimes *l'eau des mers et le sang des hommes*, et c'est sans doute à cette œuvre étrange que pensait Henri Heine, lorsqu'il écrivait : « Tout, chez M. Victor Hugo, est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité[2] ! »

L'idée première de l'ouvrage a-t-elle du moins quelque chose de neuf ? Le lecteur en pourra juger par cette courte mais fidèle analyse.

Victime d'un complot ourdi par un chevalier félon,

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 41.
[2] *Lutèce*, p. 54.

le vertueux Schumacker, grand chancelier de Danemark et de Norwège, est enfermé dans une tour, où sa fille Éthel est captive avec lui. Ordener, fils du vice-roi de Norwège, est amoureux d'Ethel, et il forme le projet de la délivrer, ainsi que Schumacker ; mais, pour cela, il lui faut aller à la recherche et à la conquête du coffret de fer où sont déposées les preuves de l'innocence du chancelier. Ce coffret est gardé par deux monstres, Han d'Islande et l'Ours blanc qui lui obéit comme un chien à son maître. Guidé par Benignus Spiagudry, une sorte de Sancho Pança maigre, qui remplace les proverbes par des citations pédantes, Ordener finit par rencontrer Han d'Islande dans la grotte de Walderhog, qui devient le théâtre d'un combat terrible. Ordener n'est pas vaincu, mais il ne peut cependant conquérir la cassette, et, après avoir bravé de nouveaux dangers, traversé de nouvelles aventures, il va périr enfin, quand le coffret de fer se retrouve par enchantement : le chevalier félon périt par la main du bourreau, qui se trouve être précisément son frère ; le chancelier Schumacker est rendu à la liberté, et Ordener devient l'époux d'Éthel.

Au fond, qu'est-ce que ce roman, sinon un roman de chevalerie, un de ces romans de la Table-Ronde, dans lesquels le héros allait, au travers des plus effroyables dangers, arracher à quelque génie terrible le talisman qui devait lui ouvrir les portes du château fort où gémissait sa *dame ?*

On le voit, l'idée première de *Han d'Islande* est

empruntée aux rimeurs du treizième siècle, comme étaient empruntées au révérend Maturin les horreurs et les monstruosités accumulées à plaisir par l'auteur ; comme était emprunté à Walter Scott le procédé nouveau de composition si habilement mis en œuvre par le grand Écossais, cette transformation du roman en une sorte de drame, où la narration des faits et l'analyse des sentiments, à l'aide desquelles les anciens romanciers faisaient connaître leurs personnages, sont remplacées par une suite de scènes dialoguées, où les personnages se peignent par eux-mêmes.

Han d'Islande présente cependant un véritable intérêt, si on y cherche, sous les difformités du roman, ce que l'auteur y a mis de sa jeunesse, la peinture des agitations de son cœur, à l'époque où, séparé de celle qu'il aimait, il se demandait comment faire parvenir jusqu'à elle le cri de son désespoir, de son courage et de son amour. Il ne pouvait lui parler, il ne pouvait lui écrire ; puisqu'il ne peut briser l'obstacle, il le tournera. Il insérera dans le *Conservateur littéraire* une lettre en vers, à laquelle il donnera pour titre : *le Jeune banni, Raymond à Emma*[1]. Il fera imprimer *Han d'Islande*, c'est-à-dire encore un message d'amour ; seulement, cette fois, le message a quatre volumes ! Il y a là quelques pages qui ne sont plus du romancier, mais de l'homme même, sincères, émues, vivantes ; et il semble par instants

[1] Voyez chapitre VII, p. 249.

que si le jeune écrivain multiplie les scènes atroces, les peintures hideuses, les détails horribles, ce soit pour faire perdre de vue au lecteur ces pages intimes, ces touchantes confidences, qui ne sont point écrites pour lui et qui sont destinées à n'être comprises que d'une seule jeune fille.

A un autre point de vue, *Han d'Islande* mérite encore que l'on s'y arrête. On y trouve, en effet, la première ébauche de quelques-uns des personnages et de quelques-unes des situations, auxquels le poète donnera plus tard, dans *Notre-Dame de Paris*, un relief plus saisissant, une forme plus éclatante.

Entre Benignus Spiagudry, l'écuyer d'Ordener, qui a « le visage hâve, le corps maigre, long et légèrement voûté », et Pierre Gringoire, « grand, maigre et blême », la ressemblance est frappante, au physique et aussi au moral. L'un et l'autre sont facilement accessibles à la peur, et, à la moindre apparence de danger, tremblent de tous leurs membres. Tous deux ont une érudition singulière et se plaisent à en faire étalage. — « Savez-vous que c'est une chose bien impertinente que d'évaluer un savant tel que moi quatre méchants écus ? Il est vrai que le fameux Phèdre était esclave, et qu'Ésope, si nous en croyons le docte Planude, fut vendu dans une foire comme une bête ou comme une chose. Et qui ne serait pas fier d'avoir un rapport quelconque avec le grand Ésope [1] ? » Est-ce *l'honnête* Spiagudry qui parle de la

[1] *Han d'Islande*, chap. XXII.

sorte ? Sans doute, à moins pourtant que ce ne soit *l'honnête* Gringoire.

Le lieutenant d'Ahlefeld, cet ennuyeux bellâtre, remarquable par « la richesse élégante et l'excessive recherche de ses vêtements », recevra de l'avancement : M. Victor Hugo en fera un jour le capitaine Phœbus.

Au chapitre VIIe de *Han d'Islande*, le gouverneur de Drontheim, enfoncé dans un large fauteuil, ordonne, pour se distraire, à l'un de ses secrétaires, de lui rendre compte des placets adressés au gouvernement. Il y a dans ces pages le germe de l'un des plus beaux chapitres de *Notre-Dame de Paris*, celui où le roi Louis le Onzième se fait donner lecture, par son barbier, maître Olivier le Daim, du mémoire des dépenses royales [1]. L'esquisse imparfaite de 1823 est devenue en 1831 un tableau achevé.

Mais les critiques de 1823 ne pouvaient juger que l'œuvre qu'ils avaient sous leurs yeux ; ils ne la ménagèrent guère, les critiques *libéraux* surtout, et au premier rang M. Léon Thiessé, qui, dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*, se montra impitoyable pour le livre et pour l'auteur.

L'auteur, disait-il au début de son article, ne se nomme point : nombre de gens croient néanmoins le connaître. On prétend qu'il se livre à des travaux plus difficiles et d'un ordre plus élevé : c'est, dit-on, un poète, et même un poète lyrique. Il est, assurent quelques personnes, une des colonnes de la société des Bonnes-Lettres : on l'accueille dans certains

[1] Liv. X, chap. V.

salons ; de grands seigneurs le protègent ; le Trésor le pensionne. Un écrivain si bien *entretenu* ne devait pas rester inactif ; il a senti cette obligation, et c'est sans doute pour la remplir qu'il a publié *Han d'Islande.*

L'article se terminait ainsi :

Les métaphysiciens prétendent que le génie est voisin de la démence. S'il en est ainsi, on peut dire que l'auteur de *Han d'Islande* n'est pas très éloigné du génie... L'explication la plus favorable que l'on puisse offrir sur l'origine de ses inspirations, c'est de dire qu'il a subi les tourments d'un long cauchemar, pendant lequel il a rêvé les quatre volumes de *Han d'Islande.* Ce roman est le fruit d'un songe pénible et prolongé. Au reste, les auteurs sont quelquefois sujets à ce genre d'indisposition. Je ne citerai pour exemple que M. Victor Hugo, qui paraît en être plus travaillé qu'un autre, puisqu'il a cru devoir lui consacrer une ode entière. On trouve dans cette ode quelques vers qui peuvent s'appliquer au roman de *Han d'Islande :*

Il remplit le sommeil de vagues épouvantes,
Et laisse à l'âme un long ennui [1].

A la lecture de cet article, l'émotion fut vive parmi les amis de Victor Hugo ; et l'un d'eux, Adolphe de Saint-Valry, adressa à Léon Thiessé une lettre, dans laquelle il prenait la défense du poète. J'ai sous les yeux la réponse de l'écrivain du *Mercure*, dont je reproduirai seulement les dernières lignes :

Vous parlez souvent, monsieur, de l'amitié qui vous unit à

[1] *Le Mercure du XIX*e *siècle*, p. 513, 525. Les principaux rédacteurs du *Mercure* etaient MM. Tissot, Jay, Sénancour, Léon Thiessé, Félix Bodin, Thiers, Berville, Lemontey, Casimir Delavigne, Bert, Buchon, Dulaure, Emmanuel Dupaty, etc.

l'auteur de *Han d'Islande*. J'ai aussi des amis ; j'en ai même dans votre parti ; mais j'ai conçu des devoirs de l'amitié une idée très différente de la vôtre. Si j'avais l'honneur de connaître intimement M. Victor Hugo, mon amitié se serait d'abord exercée sur un talent qui s'égare ; je me serais appliqué à protéger sa réputation contre lui-même ; je l'eusse empêché de composer et de publier *Han d'Islande ;* et si mes efforts eussent été vains, je me fusse gardé de répondre aux justes critiques qu'il aurait méritées, et je me serais persuadé rendre, par cette réserve, service à un talent qui, pour produire d'excellents fruits, n'a besoin que d'une direction sage et d'un ami sévère [1].

II

Violemment attaqué par la presse libérale et bonapartiste, critiqué avec une vivacité spirituelle par M. Victor Vignon, petit-fils de Rétif de la Bretonne, qui publia, sous le titre de OG, une parodie de *Han d'Islande* [2], l'auteur eut pour lui les journaux ultra-royalistes. Charles Nodier, qui ne le connaissait pas encore, consacra à son livre, dans la *Quotidienne,* un long article, rempli de bonne grâce et de la louange la plus aimable.

On reconnaît dans *Han d'Islande*, écrivait Nodier, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, même celui qui naît du bonheur et qu'on appelle la gaieté, même celui qui vient de l'expérience et que l'auteur n'a pas eu le temps de devoir à l'habitude du monde et à l'observation. On y trouve enfin un

[1] Lettre inédite, en date du 26 juin 182 .

[2] *OG* a paru sans nom d'auteur. Paris, 1824. Hubert Locard et Davi, éditeurs.

style vif, pittoresque, plein de nerf, et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse de tact et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, et qui contrastent ici de la manière la plus surprenante avec les jeux barbares d'une imagination malade. Cependant, ce ne sont pas toutes ces qualités qui feront la vogue d'*Han d'Islande* et qui forceront l'inflexible et savant Minos de la librairie à reconnaître le débit authentique et légitime de douze mille exemplaires de ce roman que tout le monde voudra lire. Ce seront ses défauts [1].

Malgré tout son esprit, Charles Nodier n'était pas prophète, et lorsqu'il parlait d'une vente de douze mille exemplaires, il était singulièrement loin de compte. *Han d'Islande* avait été tiré à douze cents exemplaires. Une seconde édition, il est vrai, fut annoncée au mois de mai 1823; mais le public apprit presque en même temps que la première n'était pas encore épuisée. Auteur et éditeurs échangèrent à cette occasion des lettres enfouies dans les journaux du temps et qui nous ont paru mériter d'être tirées de la poussière, où elles dorment depuis plus d'un demi-siècle.

C'est le *Miroir*, feuille *libérale*, qui ouvrit le feu, dans son numéro du 17 mai 1823, en publiant la lettre suivante :

A M. le Rédacteur du MIROIR.

Monsieur,

Nous venons de lire avec étonnement, dans un journal du dimanche 11 de ce mois, que le public *attendait avec impa-*

[1] *La Quotidienne*, 12 mars 1823.

tience depuis plus d'un mois la seconde édition du roman intitulé : *Han d'Islande*. Sans nous permettre la moindre réflexion sur la mise en vente d'une *seconde* édition, lorsque la première est loin d'être écoulée, nous nous bornerons ici à prévenir les lecteurs impatients de lire cet ouvrage justement recherché, qu'il en reste encore plus de 500 exemplaires dans notre magasin.

Agréez, etc.

LES ÉDITEURS DE *Han d'Islande*.

Victor Hugo choisit, pour publier sa réponse, le journal de Martainville, le *Drapeau blanc*, qui arborait à sa première page dix-huit fleurs de lis et qui avait pour épigraphe : *VIVE LE ROI !... QUAND MÊME :*

Gentilly, 19 mai 1823.

A M. le Rédacteur du MIROIR.

Monsieur,

C'est dans mon obscure retraite, aux portes de Paris (où pourtant le bruit de la ville arrive peu jusqu'à moi), qu'on me remet celui de vos derniers numéros qui publie une lettre signée *les éditeurs de* HAN D'ISLANDE. Je suis vraiment charmé d'apprendre qu'il existe des éditeurs *anonymes* de *Han d'Islande*, lesquels possèdent dans leur magasin *inconnu plus de* 500 exemplaires de cet ouvrage. Comme je suis au nombre des *lecteurs impatients de lire* quelqu'un des exemplaires extraits de cette singulière boutique, et qu'il pourrait me prendre fantaisie d'exercer certains droits de propriété sur cette édition plus *justement recherchée* encore par moi que par le public, j'aurais été enchanté que messieurs mes mystérieux éditeurs eussent bien voulu joindre à leur déclaration de *cinq cents exemplaires* leur nom et leur adresse. Jusqu'ici je ne me suis connu d'autres éditeurs que MM. Persan et

Heurtaux, ex-libraires, lesquels demeuraient rue de l'Arbre-Sec, nº 22, et ont fait banqueroute, il y a environ deux mois...

Après avoir déclaré qu'il ne restait plus chez les éditeurs que vingt-cinq exemplaires de son roman et une cinquantaine chez les brocheurs, Victor Hugo terminait ainsi :

Du reste, la seconde édition de *Han d'Islande*, qui va paraître chez MM. Lecointe et Durey, quai des Augustins, nº 49, en est, à proprement parler, *la première ;* car le *Han d'Islande* de la rue de l'Arbre-Sec était tellement défiguré de fautes typographiques, qu'il était méconnaissable *pour l'œil même de son père.*

La *nouvelle* édition, revue avec soin, est la seule que j'avoue.

L'AUTEUR DE *Han d'Islande* [1].

La réplique des éditeurs parut dans le *Miroir* du 24 mai :

Monsieur,

Ayant lu dans un journal qu'une seconde édition de *Han d'Islande* se préparait, nous pensâmes qu'en qualité d'éditeurs de la première, nous devions prévenir le public qu'il en restait plus de 500 exemplaires, et nous le fîmes avec tous les égards que l'auteur pouvait désirer ; mais M. Victor Hugo dont cette simple déclaration a blessé l'amour-propre, a cru probablement pouvoir anéantir ces 500 exemplaires en assurant qu'ils n'existaient pas, et par là rassurer son nouveau libraire, que notre déclaration pouvait alarmer...

M. Victor Hugo se plaint des fautes qui défigurent la première édition de son ouvrage ; nous répondrons que c'est sous ses yeux que cette édition a été faite ; qu'il a lui-même cor-

[1] *Le Drapeau blanc*, 21 mai 1823.

rigé les épreuves, et que lui seul enfin donnait les *bons à tirer*. Le métier d'un libraire est de vendre les livres et non de les corriger.

M. Victor Hugo veut faire parler de lui ; ce désir est tout naturel chez un jeune auteur ; mais nous ne voyons pas ce que sa gloire littéraire gagnera par les calomnies qu'il a répandues sur des gens que leur position fâcheuse devait lui faire ménager. Si M. V. Hugo qui, dès le mois de mars dernier, voulait avoir une seconde édition de son *Han*, désirait tant obtenir les honneurs d'une édition nouvelle, il n'avait qu'à faire pour son roman ce qu'il a fait pour son recueil d'*Odes*. Par marché passé entre ledit sieur et nous, le 13 décembre 1822, M. Hugo nous autorise à faire, *de compte à demi* avec lui, la réimpression de son recueil d'*Odes* (réimpression dont nous n'avons encore vendu que 200 exemplaires, et dont les frais sont par conséquent loin d'être couverts). Nous allons citer la clause la plus remarquable de ce marché : « Les sieurs Persan et Ce auront le droit de faire aux titres de la réimpression tous les changements qu'ils jugeront favorables *aux intérêts communs* ; c'est-à-dire qu'ils pourront annoncer, au moyen d'un changement convenable dans les titres, une *seconde, troisième, quatrième* édition *ET CÆTERA*. Les frais de remaniement (terme d'imprimerie) auxquels ces changements donneront lieu seront *aux frais communs* des parties contractantes. » On voit par cette clause que nous avons la faculté, M. Victor Hugo et nous, de gratifier le public chaque mois, même chaque semaine, d'une édition nouvelle, qui n'aurait de neuf que les titres des *Odes* de M. V. Hugo. Une transaction semblable pour *Han d'Islande* aurait satisfait M. V. Hugo, car avec les 500 exemplaires qui restent, on aurait pris facilement l'engagement de faire arriver ce célèbre ouvrage à sa sixième ou douzième édition...

PERSAN et Ce,

demeurant *toujours* rue de l'Arbre-Sec, no 22.

Le débat fut clos par une longue lettre de Victor Hugo, datée du 24 mai 1823, et signée, comme la première : *l'auteur de* HAN D'ISLANDE. Voici comment il s'expliquait au sujet de la réimpression de ses *Odes* et de la clause qui permettait de tirer plusieurs éditions d'une seule :

Puisque les sieurs Persan et Ce ont mêlé à cette misérable querelle les *Odes* d'un certain Victor Hugo qu'en effet je connais assez, je dois leur rappeler, au nom de Victor Hugo, que la clause sotte et ridicule qu'ils rapportent n'a été insérée qu'à leur demande très expresse ; qu'il a fallu à Victor Hugo une certaine dose d'humilité pour l'admettre ; qu'ils ont invoqué, pour l'y décider, un *usage universel* en librairie, et qu'enfin c'est en effet comme un *droit* que cette faculté mortifiante leur a été accordée par Victor Hugo [1].

Est-ce en souvenir de cette discussion avec le *Miroir*, que M. Victor Hugo a écrit dans les *Misérables :* « En 1817, le *Nain Jaune* se transformait en *Miroir* [2] »? Deux erreurs en une seule ligne. Le *Miroir*, destiné à refléter l'opinion libérale, et dont les principaux rédacteurs étaient MM. Jouy, Arnault, Emmanuel Dupaty, Gosse et Cauchois-Lemaire, n'a point été créé en 1817, pas plus que le *Nain Jaune* n'a terminé son existence à cette époque. Le dernier numéro du *Nain Jaune*, le 379e, est du 15 juillet 1815 : le premier numéro du *Miroir* est du 15 février 1821. — Quoi qu'il en soit, de la querelle entre M. Victor Hugo et ses éditeurs, au sujet de *Han d'Islande*, un

[1] *Le Miroir*, 26 mai 1823.

[2] *Les Misérables*, 1re partie, liv. III, chap. I.

détail est à retenir, je veux parler de la clause insérée dans le traité du 13 décembre 1822, et suivant laquelle il pouvait être fait, avec une seule édition, tirée à petit nombre, jusqu'à cinq et six éditions fictives, au moyen d'un simple changement dans les titres. Cette clause, digne de figurer dans la charmante comédie que Scribe allait bientôt faire jouer sur le théâtre de MADAME, *le Charlatanisme*, avait-elle uniquement pour auteurs les sieurs Persan et Heurtaux, et ces derniers avaient-ils abusé, dans cette circonstance, de la jeunesse et de la candeur de M. Victor Hugo ? Nous le voulons bien croire ; mais il faut reconnaître que l'auteur des *Odes* a su mettre à profit la leçon qui lui était donnée et que jamais poète n'a poussé plus loin l'art de faire croire, par la multiplicité factice des éditions, à des succès sans précédents. Je n'en citerai qu'un exemple.

Les *Orientales* ont paru au mois de janvier 1829. Au mois de mars 1830, ce recueil en était à sa *sixième* édition, ainsi que le constate l'exemplaire de la première édition d'*Hernani* que j'ai sous les yeux. Six éditions en quinze mois, c'était très beau pour un recueil de vers ; mais il paraît que, pour s'en contenter, il faut *une certaine dose d'humilité* qui manque à M. Victor Hugo. Aussi, dans ses *Œuvres complètes*, a-t il eu soin, à partir de 1840, de mettre en tête des *Orientales* deux préfaces, celle de la première édition, datée de *janvier* 1829, et une seconde, datée de *février* 1829, avec cette indication : QUATORZIÈME ÉDITION. Quatorze éditions en un

mois ! Une édition tous les deux jours ! A la bonne heure ! Reste seulement à expliquer comment un livre qui avait déjà *quatorze* éditions au mois de *février* 1829, n'en avait plus que *six* au mois de *mars* 1830 ! M. Victor Hugo qui ne croit pas aux miracles, devrait bien nous donner la clef de celui-là.

III

Si les éditeurs de *Han d'Islande* payèrent assez mal M. Victor Hugo et lui causèrent maint ennui, il trouva une compensation à ces petits déboires dans les nouvelles bontés du roi à son égard. Déjà, nous l'avons vu [1], Louis XVIII lui avait octroyé, au mois de septembre 1822, une pension de 1000 francs sur sa cassette particulière. Il lui en accorda une seconde sur les fonds littéraires du ministère de l'intérieur, au mois de février 1823, dans les jours qui suivirent la publication de *Han d'Islande*. Cette pension nouvelle était de 2000 francs. Par la même ordonnance royale, une pension d'égale somme était donnée à Lamartine. On lit, dans une lettre de ce dernier, écrite le 15 février 1823 à son ami Aymon de Virieu :

Je viens de vendre 14 000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations*, livrable et payable cet été. Cela me mettra au niveau et au delà de mes besoins présents. En sus,

[1] Voy. ci-dessus chap. VII, p. 256.

le roi m'a donné une pension de 2000 francs (ceci entre nous); plus, mes appointements courront encore, je crois, cette année. Ainsi, si tout cela aborde, nous serons de force à finir Saint-Point pendant que tu finiras Papetières [1].

Victor Hugo n'avait point, comme Lamartine, de château à finir : mais estimant qu'avec 3000 francs de rente il était assez riche pour avoir un appartement à lui, il quitta, au mois de mars 1823, la maison de son beau-père, et il vint s'établir rue de Vaugirard, n° 90. Sainte-Beuve demeurait alors avec sa mère dans la même rue, au n° 94. Le poète et le critique ne devaient d'ailleurs se connaître que plus tard : leur première rencontre, destinée à exercer sur leur vie une si grande influence, n'aura lieu qu'au mois de janvier 1827 [2].

Après la publication de *Han d'Islande*, Victor Hugo revint à la poésie avec une ardeur nouvelle. Au cours de l'année 1823, il ne composa pas moins de vingt-deux odes. C'est aussi de cette époque que datent ses deux premières ballades : *le Sylphe* et *la Grand'-Mère :*

Dors-tu ?... réveille-toi, mère de notre mère !

Assise à son foyer, la muse lui dicta alors quelques-uns de ses plus doux chants, ces belles pièces où l'âme du poète répand aux pieds du Seigneur les effusions de son cœur, les parfums de son amour :

[1] *Correspondance de Lamartine*, t. III, p. 216.

[2] *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 468. Appendice de l'édition de 1869.

Voici la vérité qu'au monde je révèle,
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu ;
Louez Dieu ! la brebis vient quand l'agneau l'appelle ;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu [1].

Il écrivait ces vers, au mois d'août 1823, auprès du berceau de son premier-né. Deux mois plus tard, *un ange au radieux visage* emportait l'enfant dans ses bras. « Ce pauvre Victor ! écrivait Émile Deschamps à Adolphe de Saint-Valry, le 12 octobre 1823 ; combien je suis triste de son chagrin ! Son enfant était bien faible, mais enfin il vivait ! » — Victor Hugo a consacré le souvenir de cette grande douleur, — il en devait, hélas ! éprouver de plus amères, — dans une ode touchante : *A l'ombre d'un enfant*.

O ! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel [2] ?

Dans la lettre d'Émile Deschamps que nous venons de citer, nous lisons ce qui suit : « Vous savez que décidément nous ne mettrons pas dans la Revue les vers de Latouche [3]. C'est une chose convenue avec Victor..... Nous aurons des vers charmants de Del-

[1] *Actions de grâces.* (*Odes et Ballades*. liv. V. ode XIV.)

[2] *Odes et Ballades*. liv. V. ode XVI.

[3] La Revue dont parle Émile Deschamps, *la Muse française*, ne renferme, en effet, aucune pièce de M. de Latouche, l'éditeur d'André Chénier, et Sainte-Beuve s'est trompé, lorsqu'il a dit, dans ses *Causeries du Lundi*, t. III, p. 374 : « M. de Latouche avait commencé par des espèces de ballades imitées de l'anglais, de l'allemand, par des descriptions de printemps, de paysages, qui paraissaient dans les journaux littéraires d'alors, dans la *Muse française*... »

phine, en décembre. » La Revue dont il est ici question, avait été créée, quelques mois auparavant, par les amis de Victor Hugo, et il en était un des principaux collaborateurs. Voici en quels termes, dans son autobiographie, il s'exprime à ce sujet : « MM. Soumet, Guiraud et Émile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer ; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Revue française* [1]. » Et, dans les lignes qui suivent, il nomme encore par deux fois la *Revue française*.

La *Revue française*, dont les fondateurs étaient MM. Guizot, le duc de Broglie et Charles de Rémusat, a paru du mois de janvier 1828 au mois de septembre 1830. M. Victor Hugo n'y a jamais écrit. La Revue, créée en 1823, avec son concours, par MM. Soumet et Guiraud, Émile Deschamps et Adolphe de Saint-Valry, avait pour titre : *la Muse française*. Que M. Victor Hugo ait oublié jusqu'au nom d'un recueil où il a écrit pendant une année et sur lequel Sainte-Beuve, dans la biographie du poète, a cru nécessaire de s'étendre longuement, c'est là une inadvertance d'autant plus étonnante que la mémoire de M. Victor Hugo est à coup sûr la plus extraordinaire qui soit. Lui-même, à cet égard, n'a voulu nous laisser aucun doute. Il déclare, en effet, dans la préface de ses lettres sur *le Rhin*, « qu'elles ont été écrites *sans*

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 83.

livres, et que les faits historiques ou les textes littéraires qu'elles contiennent sont cités de mémoire ». Il affirme ne leur avoir fait subir aucune retouche. Or ces lettres, écrites ainsi au hasard de la plume, non point dans le silence du cabinet, au milieu d'une riche bibliothèque, mais le soir d'un jour de marche, à l'angle d'une table d'auberge, au bruit du souper qui s'apprête [1], ces lettres énumèrent patiemment les faits les plus microscopiques, *sans rien omettre et sans prévariquer ;* elles retracent les infiniment petits de l'histoire, les détails les plus inconnus des époques les plus obscures. On y trouve, à chaque instant, des pages telles que celle-ci, par exemple :

Quatre de ces châteaux ont été bâtis au onzième siècle : Ehrenfels, par l'archevêque Siegfried ; Stahleck, par les comtes Palatin ; Sayn, par Frédéric, premier comte de Sayn, vainqueur des Maures d'Espagne ; Hammerstein, par Othon, comte de Vétéravie. Deux ont été construits au douzième siècle : Gutenfels, par les comtes de Nuringen ; Rolandseck, par l'archevêque Arnould II, en 1149 ; deux au treizième : Furstemberg, par les Palatins, et Rheinfels, en 1219, par Thierry III, comte de Katzenellenbogen ; quatre au quatorzième : Vogtsberg, en 1340, par un Falkenstein ; Fursteneck, en 1348, par l'archevêque Henri III ; le Chat, en 1383, par le comte de Katzenellenbogen ; et la Souris, dix ans après, par un Falkenstein. Un seulement date du seizième siècle : Philipsburg, bâti, de 1568 à 1571, par le landgrave Philippe le Jeune... [2] »

[1] « Le voyageur a marché toute la journée... Le soir venu, il entre dans une auberge, et pendant que le souper s'apprête, il demande une plume, de l'encre et du papier, il s'accoude à l'angle d'une table, et il écrit. » (*Le Rhin*, préface, p. 12.

[2] *Le Rhin*, t. II, p. 290.

Si quelque lecteur malappris s'avisait de penser que cette page et cent autres pareilles ont pu difficilement être écrites *sans livres*, dans une chambre d'hôtel ; si, cherchant à l'auteur du *Rhin* une querelle d'Allemand, il demandait à voir les originaux eux-mêmes, cette requête indiscrète tournerait bien vite à sa confusion. « La forme et le fond de ces lettres, dit M. Victor Hugo, sont restés ce qu'ils étaient. » Et il ajoute : « On pourrait au besoin montrer aux curieux toutes les pièces de ce journal d'un voyageur *authentiquement timbrées et datées par la poste* [1]. » Oui, toutes, même la lettre vingt-cinquième où j'ai compté soixante-deux dates, et quelles dates ! escortées de quatre cent soixante noms propres, et quels noms propres ! Tandis qu'il suffisait, pour arrêter Boileau, de quatre ou cinq noms hérissés de consonnes :

Zutphen, Wageninghen, Hardewic, Knotzembourg [2],

M. Victor Hugo cite de mémoire, sans broncher, quatre cent soixante noms *aux syllabes bizarres*, et nous sommes bien forcés de croire, — puisque le timbre de la poste est là, — qu'il n'en a pas ajouté un seul sur ses épreuves... *après la lettre*.

Mais alors comment se fait-il qu'avec une mémoire si prodigieuse il ait oublié le nom de la *Muse française*, qu'il ait confondu cette Revue avec une autre d'un caractère tout différent, et qu'il ait laissé sub-

[1] *Le Rhin*, préface, p. 20.
[2] Épître IV. *Au roi*.

sister cette erreur dans toutes les éditions de ses Mémoires publiées depuis vingt ans ?

N'ayant point les mêmes raisons que l'illustre poète pour laisser dans l'ombre une Revue honorée de sa collaboration et à la direction de laquelle il a même pris une part active, nous nous y arrêterons quelques instants.

IV

La *Muse française*, qui commença en juillet 1823 pour finir en juin 1824, paraissait une fois par mois. Elle avait pour épigraphe ces vers de Virgile :

Jam redit et Virgo. . . . .
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Chaque livraison était divisée en trois parties, réservées : la première à la poésie, la seconde à la critique littéraire, la troisième à des articles sur les mœurs et les caractères du jour.

Titre oblige : la *Muse française* accordait aux poètes la plus large hospitalité. Voici les noms de ceux dont elle publia des vers :

Victor Hugo, Alfred de Vigny, Soumet, Guiraud, Jules de Rességuier, Émile Deschamps, Adolphe de Saint-Valry, Charles Nodier, Pichald, Jules Lefèvre, Ulric Guttinguer, Ancelot, Chênedollé, Baour-Lormian, Brifaut, L. Belmontet, Victor Chauvet, de Villebois, Nestor de Lamarque, Adolphe Michel : — Mmes Des-

bordes-Valmore, Dufrénoy, Verdier, Céré-Barbé, Amable Tastu, Sophie Gay et Delphine Gay.

La critique n'est point d'ordinaire le fait des poètes, mais il en allait autrement à la *Muse*, où les critiques s'appelaient Victor Hugo, Charles Nodier, Soumet, Émile Deschamps, Alfred de Vigny, Gaspard de Pons, Adolphe de Saint-Valry, Guiraud, Holmondurand. Ce dernier nom cachait M. Durangel, déjà couronné plusieurs fois par l'Académie des Jeux-Floraux et dont nous avons eu précédemment occasion de parler avec quelques détails [1].

Les esquisses de mœurs qui occupent la dernière partie de chaque livraison sont dues à Émile Deschamps, Jules de Rességuier et Adolphe de Saint-Valry. Émile Deschamps signait *le Jeune Moraliste*. Il a, trois ans plus tard, réuni ses articles en un volume, sous ce titre : *le Jeune Moraliste du dix-neuvième siècle*.

La collection de la *Muse française* forme deux volumes in-octavo [2], qui fourniraient matière à plus d'un extrait intéressant. On y trouverait notamment tout un Alfred de Vigny inédit, prose et vers.

Outre *Dolorida* [3], Alfred de Vigny a donné, à *la Muse*, deux *fragments d'un poème de Suzanne* [4], dont le premier seulement a été réimprimé dans ses *Œuvres*

[1] Voy. ci-dessus, chapitre IV.

[2] Les volumes de la *Muse française* ne sont guère moins rares que ceux du *Conservateur littéraire*. Nous en devons également la communication à M. Léon de la Sicotière.

[3] 4e livraison, t. I, p. 231.

[4] 10e livraison, t. II, p. 212.

complètes. Neuf stances, intitulées *le Chant de Suzanne au bain*, n'ont pas été recueillies par le poète, non plus que ses vers sur la *Mort de Byron*, insérés dans la douzième livraison, avec ce sous-titre : *Fragment d'un poème qui va être publié*. Voici la fin de ce remarquable morceau :

Poète conquérant, adieu pour cette vie !
Je regarde ta mort et je te porte envie ;
Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
De ses illusions conserve le trésor.
Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Des deux morceaux de prose qu'Alfred de Vigny a fait paraître dans la *Muse française*, le premier, — consacré à un petit recueil de vers intitulé AMOUR. — *A Elle*, dont l'auteur, le comte Gaspard de Pons, avait gardé l'anonyme [1], — respire une douloureuse tristesse, une sombre mélancolie, déjà voisine de cette noire *désespérance* qui éclatera plus tard dans *Stello* et dans *Servitude et grandeur militaires* ; le second est un compte rendu des *Œuvres posthumes de M. le baron de Sorsum*. Au chapitre Ier du livre III des *Misérables*, M. Victor Hugo, dressant à sa façon le bilan de l'*année* 1817, nous dit : « C'était l'année où M. Bruguière de Sorsum était célèbre. » Eh ! mon Dieu ! nul n'est

[1] Ces vers du comte Gaspard de Pons ont été réimprimés, en 1860, dans ses *Adieux poétiques*, t. I, p. 12 et suivantes.

tenu d'être célèbre, et M. Bruguière de Sorsum ne se piquait point de l'être. Homme du monde et homme d'esprit, il ne demandait aux lettres que d'occuper et de charmer ses loisirs. L'Académie française avait accordé, en 1807, une mention à sa pièce sur les *Voyages*. Après avoir donné, en 1821, une traduction en vers du poème de Robert Southey, *Roderick, le dernier roi des Goths,* il traduisit quelques-uns des chefs-d'œuvre de Shakespeare, conformément au texte original, en vers blancs, en vers rimés et en prose. Cette tentative a inspiré à Alfred de Vigny une page remarquable et qui ne serait pas pour déparer ses œuvres [1].

Mais c'est surtout Victor Hugo qui doit ici nous occuper. Deux de ses Odes ont paru dans la *Muse française* : *l'Ode à mon père* et *la Bande noire* [2].

Au mois de septembre 1823, date de la publication de la première de ces deux pièces, un rapprochement s'était opéré entre le général Hugo et ses fils. Les vers du poète étaient suivis d'une longue note rappelant les états de services de son père... depuis 1805 seulement, de façon à ne point réveiller les souvenirs du temps où il arborait le prénom de *Brutus*.

La *Bande noire* est restée l'une des plus belles odes de Victor Hugo, la plus belle peut-être. Il a d'ailleurs corrigé très heureusement l'une des dernières strophes. Parlant des démolisseurs révolutionnaires, il disait dans la *Muse française* :

[1] 7e livraison, t. II, p. 63.

[2] *La Muse française*, t. Ier, p. 141 ; t. II, p. 13.

Qu'ils viennent maintenant, que leur foule s'élance,
Qu'ils se rassemblent tous ces soldats aguerris !
Voilà des ennemis dignes de leur vaillance !
Des ruines et des débris.
Qu'ils entrent sans effroi sous ces portes ouvertes ;
Qu'ils assiègent ces tours désertes ;
Pour eux il n'est point de dangers ;
Les héros qui veillaient sur ces hautes murailles,
Les ombres qui jadis ont gagné des batailles,
Les prendraient pour des étrangers !

Lorsqu'il publia sa pièce dans le second volume de ses *Odes* [1], il refit ainsi les derniers vers :

Qu'ils assiègent ces tours désertes ;
Un tel triomphe est sans dangers.
Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles ;
Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
Les prendraient pour des étrangers !

Les articles en prose de Victor Hugo dans la *Muse française* sont au nombre de cinq. En voici les titres : *Quentin Durward*, par sir Walter Scott ; — *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, par M. l'abbé F. de la Mennais, tomes III et IV ; — *Sur Voltaire*, fragment ; — *Sur Georges Gordon, lord Byron* ; — *Eloa ou la Sœur des Anges*, mystère, par le comte Alfred de Vigny.

A l'exception du dernier, ces articles ont été reproduits dans *Littérature et Philosophie mêlées* ; mais l'auteur leur a fait subir d'assez nombreux change-

[1] *Nouvelles Odes*, par Victor-M. Hugo. 1824.

ments portant ici sur le style, là sur les idées elles-mêmes ; nous en signalerons quelques-uns.

Dans les pages sur *Quentin Durward*, après cette phrase : « Nous aimons d'ailleurs à retrouver nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses, » Victor Hugo ajoutait ceci : « Cet homme (Bonaparte) connaissait bien peu le génie populaire, qui essayait de rajeunir le Louvre et de recrépir la monarchie de Charlemagne. Walter Scott comprend mieux sa mission de poète que ce géant aveugle n'a compris celle de fondateur [1]. » Napoléon *aveugle !* M. Victor Hugo, devenu en 1834 bonapartiste ardent, s'empresse d'effacer ce blasphème. D'un trait de plume il biffe tout le passage. Il supprime également celui-ci :

Comme Français, nous ne remercierons pas sir Walter Scott de l'incursion qu'il vient de faire dans notre histoire ; nous serions plutôt tenté de la reprocher à cet Ecossais. Certes, celui qui, entre tous nos rois, nos Charlemagne, nos Philippe Auguste, nos saint Louis, nos Louis XII, nos François Ier, nos Henri IV et nos Louis XIV, a été choisir pour son héros Louis XI, ne peut être qu'un étranger. Voilà bien une inspiration de la muse anglaise [2].

O poète ! le jour où, voulant placer dans un de vos romans [3] l'un de nos rois, vous avez été choisir précisément Louis XI ; le jour surtout où, dans l'un de vos

[1] *La Muse française*, t. Ier, p. 31.
[2] *Ibid.*, t. Ier, p. 38.
[3] *Notre-Dame de Paris.*

drames [1], vous avez introduit François Ier pour en faire un coureur de tavernes ; où vous avez traîné dans le taudis de Maguelone le rival de Charles-Quint ; où vous avez fait souffleter par un bouffon l'ami du Primatice et de Léonard de Vinci, où vous avez barbouillé de boue

Ce François Premier, dont Pavie
Trouva l'armure sans défaut [2] ;

ce jour-là, ô poète ! n'avez-vous donc pas compris que de vous aussi l'on pourrait dire : « Certes, celui qui insulte ainsi un héros qui a combattu deux grands jours à Marignan, celui-là n'obéit pas à une inspiration française [3] ! »

C'est une page bien *française*, au contraire, que celle qui termine l'étude sur *Quentin Durward*, et dans laquelle le *jeune Jacobite* de 1823 s'incline avec émotion devant ces deux choses sacrées, la vieillesse et le malheur :

Puisque nous avons reproché à sir Walter Scott le choix de

[1] *Le Roi s'amuse.*

[2] V. Hugo, ode sur *le Sacre de Charles X.*

[3] *Le Roi s'amuse,* représenté le 22 novembre 1832 : interdit le lendemain. — Depuis que ces lignes ont paru dans le *Correspondant*, le Théâtre-Français a donné, le 22 novembre 1882, la *seconde* du *Roi s'amuse.* Les spectateurs étaient venus avec le ferme propos d'applaudir : mais le courage leur a manqué, en présence de cette pièce antifrançaise. L'ennui, d'ailleurs, ne leur en eût point laissé la force. L'un des plus fervents admirateurs du Maître, M. Francisque Sarcey, a dû le confesser dans son feuilleton dramatique. « Personne, dit-il, ne peut lutter contre cette vérité qui s'impose à tous les esprits : on s'ennuie tout bas ; on enrage de s'ennuyer : on ne se l'avoue pas à soi-même ; mais on s'ennuie. C'est une déroute, c'est un effondrement... La représentation a été exécrable. Il n'y a pas deux mots pour la qualifier : elle a été exécrable. » *Le Temps*, 27 novembre 1882.

son personnage royal, nous ne terminerons point cet article sans le remercier de sa touchante et ingénieuse préface. Son vieux marquis provoque à chaque instant le sourire et les larmes. Loin de nous la pensée de réveiller ici le moindre souvenir de parti ! S'il est, comme on l'assure, des Français qui osent rire de quelques vieillards français comme eux, lesquels ont vécu dans l'exil et meurent dans la pauvreté, qu'ils lisent la préface de *Quentin Durward*, elle les réconciliera avec les infortunes de l'honneur. Nous regrettons seulement que ce service leur soit rendu par un étranger. Pour nous, nous avons toujours pensé qu'il peut y avoir au monde quelque chose de plus ridicule que la vieillesse et le malheur [1].

M. Victor Hugo a supprimé, en 1834, cette page touchante.

A la *Muse française*, comme au *Conservateur littéraire*, Chateaubriand était l'objet d'une religieuse admiration. Il était le dieu du temple, ou plutôt de la petite chapelle moyen âge, où les jeunes lévites de l'École romantique célébraient devant quelques fidèles choisis les rites de la poésie nouvelle. Victor Hugo excellait entre tous à manier l'encensoir devant l'auteur du *Génie du Christianisme*. Dans l'étude sur Walter Scott, il plaçait les *Martyrs* au premier rang des épopées. « Bien que l'auteur de cet admirable poème, disait-il, ne l'ait point assujetti au joug métrique, ceux-là seuls lui refuseront la palme épique, qui voudraient en décorer leur aride *Henriade*, cette gazette en vers, où Voltaire a évité soigneusement la poésie, comme on évite un ami avec qui l'on veut se brouiller [2]. »

[1] *La Muse française*, t. Ier, p. 45.
[2] *Ibid.*, t. Ier, p. 34.

Un peu plus tard, dans son article sur La Mennais, il parlait de « l'enthousiasme avide qu'a éveillé dans notre siècle le *Génie du Christianisme* », — de « l'impulsion donnée aux esprits par les admirables écrits de M. de Chateaubriand » ; et il écrivait : « M. de Chateaubriand, dont le génie flatte toutes les imaginations lors même qu'il ne touche pas tous les cœurs, a laissé tomber sur les Juifs quelques-unes de ces pages merveilleuses qui, passant de mémoire en mémoire, n'auraient pas besoin du secours de l'imprimerie pour arriver à la postérité la plus reculée [1]. » Dans l'article *sur Georges Gordon, lord Byron*, comparant Chateaubriand à Byron, il n'hésitait pas à déclarer « le premier supérieur au second, autant par sa propre élévation que par la hauteur de sa morale [2]».

Tous ces passages en l'honneur de Chateaubriand, M. Victor Hugo les a effacés dans ce livre de *Littérature et Philosophie mêlées*, où pourtant, s'il faut l'en croire, « il a eu soin de réimprimer ses articles d'autrefois, *sans y rien changer* ».

En même temps qu'il biffait les éloges qu'il avait accordés au chantre des *Martyrs*, il atténuait les critiques que, dans son *Fragment sur Voltaire*, il avait adressées à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*. « Sa *Henriade*, écrivait-il en 1823, est encore bien inférieure, comme composition littéraire, à son *infâme Pucelle*, ce qui ne signifie certes pas que ce *repoussant* ouvrage soit supérieur, même dans son genre

1 *La Muse française*, t. Ier, p. 97.

2 *Ibid.*, t. II, p. 334.

honteux [1]. » *Repoussant! Infâme!* M. Victor Hugo rature philosophiquement, en 1834, ces deux épithètes attentatoires à l'honneur de M. de Voltaire.

Ce *Fragment sur Voltaire* était accompagné, dans la *Muse française*, de la note suivante :

Ce fragment est tiré d'une *Notice sur la vie et les écrits de Voltaire*, qui précède un *Choix de lettres*, de cet écrivain célèbre, publié par A. Boulland et Ce. Ce choix de lettres fait partie d'une collection imprimée par Firmin Didot, sur papier fin, publiee en deux formats, in-12 et in-18 grand raisin. Elle sera ornée des portraits des divers auteurs.

L'éditeur n'épargnera rien pour que cette collection, particulièrement destinée à la jeunesse, soit également digne des bibliothèques de tous les amateurs de bons et beaux livres. Elle sera, par son extrême élégance, susceptible d'être donnée en étrennes. — Chaque choix de lettres sera précédé d'une notice biographique et raisonnée sur l'auteur auquel elles seront empruntées.

Le choix de lettres et la rédaction des *Notices* sont confiés à M. Victor Hugo [2].

Des cinq Études publiées par Victor Hugo dans la *Muse francaise*, la plus remarquable est celle qu'il a consacrée à *Eloa ;* et l'on s'étonne de ne pas retrouver dans ses œuvres ces pages tour à tour éloquentes ou gracieuses, cette critique d'un poète par un autre poète, où brillent les plus rares et les plus charmantes qualités. Pourquoi ne les a-t-il pas admises dans *Litterature et Philosophie mêlees?* Serait-ce parce qu'en 1834, la gloire d'Alfred de Vigny parais-

[1] *La Muse française*, t. Ier, p. 431.
[2] *Ibid.*, t. Ier, p. 427.

sait à quelques-uns moins éclatante que la sienne, mais plus haute et plus pure ; parce qu'elle semblait à tous devoir grandir encore, nul ne pouvant prévoir alors que l'auteur d'*Eloa* et de *Moïse*, de *Cinq-Mars* et de *Stello*, allait, au lendemain même de *Chatterton* et de *Grandeur et Servitude militaires*, en pleine sève et en plein triomphe, *rentrer, avant midi, dans sa tour d'ivoire* [1] ; parce que, dans l'entourage même de M. Victor Hugo, ses plus fidèles disciples murmuraient tout bas ce que Théophile Gautier devait un jour écrire : » *Eloa* est le plus beau poème, le plus parfait peut-être de la langue française [2] ? »

Quoi qu'il en soit des motifs qui l'ont décidé à ne pas reproduire son article sur *Eloa*, M. Victor Hugo n'a pu se résigner à le perdre tout entier. Il en a donc extrait certains passages, où le nom d'Alfred de Vigny ne se trouvait pas, et il les a insérés dans un chapitre de *Littérature et Philosophie mêlées*, auquel il a donné pour titre : *Idées au hasard*. Jusque-là tout allait bien ; mais que faire de la page suivante toute constellée d'antithèses, mais où brillait aussi, éclatant de blancheur, le nom d'*Eloa ?*

Ces réflexions nous amènent naturellement à l'auteur d'*Eloa*. Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme ; une leçon terrible donnée en vers

[1] ..... Et Vigny plus secret.
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.
(Sainte-Beuve. *les Pensées d'août.*)

[2] *Moniteur* du 28 septembre 1863.

enchanteurs ; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie ; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas ; une action qui commence par Jésus et se termine par Satan ; la sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'au Prince des réprouvés : voilà ce que présente *Eloa*, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments ; tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances de ténèbres ; poème singulier qui charme et qui effraye [1] !

Comment faire ? Sacrifier cette page et tant de belles antithèses ? C'était dur ! Signaler à l'admiration du lecteur l'auteur d'*Eloa ?* Jamais ! C'est alors que M. Victor Hugo eut une idée qui porte manifestement, elle aussi, *l'empreinte de la méditation et de l'inspiration*. Il se rappela qu'un certain poète anglais, nommé Milton, lequel jouait même un rôle dans son drame de *Cromwell*, avait publié, vers l'an 1667, un poème, qui avait quelques rapports avec celui d'Alfred de Vigny. Cela trouvé, le reste allait de soi : il n'y avait qu'à mettre *Milton*, là où il y avait *Alfred de Vigny ;* à mettre *le Paradis perdu*, là où il y avait *Eloa*. Ainsi fut fait [2]. Mais on ne s'avise jamais de tout ! M. Victor Hugo ne s'est pas aperçu qu'en se servant de ce petit subterfuge pour ne pas rappeler *Eloa*, il grandissait singulièrement ce poème, et qu'en voulant abolir jusqu'au nom d'Alfred de Vigny,

[1] *La Muse française*, t. II, p. 279.

[2] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 2[illegible]2.

il faisait rejaillir sur ce nom effacé quelque chose de l'éclat du nom même de Milton !

V

Le soin mis par Victor Hugo à laisser dans l'ombre *Eloa* est d'autant moins excusable que c'est précisément à lui qu'Alfred de Vigny, au moment où il s'était cru appelé à prendre part à l'expédition d'Espagne, avait confié la mission de faire imprimer son poème et de le présenter au public. C'était sur lui qu'il se reposait, s'il tombait sur quelque champ de bataille, pour protéger sa mémoire. La lettre qu'il lui écrivit à cette occasion est intéressante à plus d'un titre, et mérite d'être mise en entier sous les yeux du lecteur.

Alfred de Vigny avait quitté la garde royale au mois de mars 1823, pour passer, avec le grade de capitaine, au 55e de ligne, alors en garnison à Strasbourg. Au mois de juillet de la même année, le 55e de ligne fut envoyé à Bordeaux. C'est de cette ville que l'officier-poète écrivait à son ami, à la date du 3 octobre :

J'ai reçu, mon cher Victor, et avec plus que du plaisir, votre aimable lettre. J'ai tardé à vous répondre, parce que l'ordre que nous venons de recevoir de partir pour l'Espagne m'a donné quelque occupation [1]. A présent que je sais que j'ai

[1] Le 55e de ligne fut envoyé à Pau, mais il ne franchit pas la frontière. Alfred de Vigny fut condamné à assister à l'expédition l'arme au bras. Ne pouvant combattre, il composa, dans les Pyrénées, ses trois beaux poemes : *Dolorida*, *le Déluge*, *Le Cor*, et écrivit les premiers chapitres de *Cinq-Mars*.

encore plusieurs jours à moi, j'en profite pour vous dire adieu et causer encore un peu de notre chère poésie.

C'est une chose infâme que la littérature, je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine. Il est toujours mal jugé et tantôt on le prend trop haut, tantôt trop bas. On dit que vous tous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. Cela me rappelle les cris que l'on jeta parmi nous lors des premières *Méditions ;* par combien d'applaudissements les avons-nous étouffés ! Je n'ai reçu à son sujet aucune lettre de *nous !* J'ai lu attentivement, à plusieurs reprises et seul, ses deux nouveaux ouvrages [1], et je veux vous dire ce que j'en pense pour savoir avec lequel de vous je me serai accordé. Je ne veux d'abord parler que de l'ouvrage, je vous dirai ensuite deux mots sur l'auteur. Je parierais que vous ne les avez pas assez distingués, vous êtes trop près.

Socrate est un ouvrage très bien composé et auquel on ne peut pas refuser une poésie grave et majestueuse. Je veux bien que Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, et il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému, et l'émotion ne se trompe jamais. Mais Psyché est trop longue et sans grâce [2], elle interrompt un puissant intérêt, et si l'auteur voulait mettre les tableaux de Raphaël, il fallait en choisir un, celui qui avait le plus de rapport avec le moment, l'immortalité de l'âme. Je renoncerais pourtant difficilement à ce rayon de poésie qui pénètre dans le cachot, mais je voudrais l'épurer. Il y a là un *poignard, une goutte* [3] de bien mauvais goût, mais les *deux gouttes pour les dieux* [4] me pa-

[1] *La Mort de Socrate*, poème avec cette épigraphe : *La vérité, c'est Dieu.* — *Nouvelles Méditations poétiques.*

[2] Lamartine, supposant que l'histoire de Psyché est reproduite sur la coupe où Socrate va boire la ciguë, en reproduit les principales scènes.

[3] L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplant tour à tour ce poignard, cette goutte...

[4] Il dit : et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux.

raissent d'une grande beauté. Je trouve que Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. Je n'aime point les âmes qui se fécondent, et Phédon est par trop anacréontique. Quel parti notre grand Soumet eût tiré de ce grand sujet ! Il m'en avait un jour confié le projet. Son plan était admirable, et il sera peut-être forcé d'y renoncer ; ce Socrate ébauché fera peut-être trop de bruit pour qu'on ait l'air original en le traitant. Les sots iront toujours chercher le germe de ses beautés dans un hémistiche de l'autre. Je pleure tous les jours cette tragédie, je la pleure avec les larmes de la postérité.

Quant aux *Méditations*, certes, l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes, il n'a pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celle de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur ; mais *dans la danse céleste ils s'élancent*, est un peu fort, et *le branle de ta lame*, et un rocher qui *surplombe*. Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs [1]. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions. Venons à l'homme. C'est ici que je vais baisser comme lui. J'ai de mauvais pressentiments de cette alliance avec les

[1] Alfred de Vigny écrivait, en 1834, dans son journal : « Je n'ai jamais lu deux *Harmonies* ou *Méditations* de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens ! Larmes saintes ! larmes bienheureuses ! d'adoration, d'admiration et d'amour ! » (*Journal d'un poète, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny*, par Louis Ratisbonne, p. 64.)

libéraux, de cette séparation de nous ; après avoir vu que le faubourg Saint-Germain, désenchanté de son premier malheur, l'avait un peu délaissé, n'a-t-il pas voulu se faire un succès avec l'autre parti, et se faire pour celui-là une seconde infortune mais dans son genre, mais moins sentimentale que la première ? Tout cela serait bien étroit, mais tout me l'annonce. Dites-moi ce que vous en pensez [1].

J'ai bien autre chose à vous dire. Je ne sais si Émile ou moi nous vous avons parlé de M. de Sorsum [2] ; c'est un de vos admirateurs, un homme plein de simplicité et de mérite, un de mes parents et beau-père de M. de Montrivault [3]. Il m'écrit de Paris où il est, tout exprès pour avoir votre adresse et pour que je lui procure l'occasion de vous voir. Je vous en prie, aimez-le pour moi, et qu'il vous dise de ses vers, je n'aurai pas besoin de vous dire d'en être enchanté. Il a déjà traduit six tragédies de Shakespeare d'une manière originale, littérale, et la seule qui révèle le génie anglais. Il demeure hôtel de Hambourg, rue Jacob.

J'ai fini *Satan* [4] ; j'avais le pressentiment de notre départ et me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait ; ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes ; j'espère avoir le temps de les remplir ici avant le jour du départ. Je laisse ensuite mon portefeuille chez M. Delprat, le parent d'Émile, à Bordeaux [5]. Je lui ai dit ce que je vous recommande, mon cher ami, si les boulets ne respectent pas le poète, je vous prie de faire im-

[1] Alfred de Vigny, en 1823, professait, comme Victor Hugo, les opinions royalistes les plus extrêmes. Lamartine appartenait, à cette date, à une nuance plus modérée du parti monarchique.

[2] Le baron Bruguière de Sorsum. Voy. ci-dessus, p. 311.

[3] Le comte James de Montrivault, cousin d'Alfred de Vigny, et colonel du régiment où le poète était capitaine.

[4] Alfred de Vigny avait d'abord donné ce titre de *Satan* à son poème d'*Eloa*.

[5] M. Édouard Delprat, poète distingué, parent d'Émile Deschamps.

primer *Satan* à part et tel qu'il est, sans corrections; soulignez seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais. Les lacunes seront remplies en prose, que j'y mettrai si je n'ai pas de temps. Vous trouverez aussi bien des essais en vers et en prose. Ce qui vous en semblera digne, il faudra l'imprimer à la suite sous le titre de *Fragments*. C'est alors que les points auront un sens raisonnable.

J'emporte un album et je ferai *Roland* [1] au milieu de ses décorations naturelles. Je m'en réjouis.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Écrivez-moi (à Bordeaux et à la suite).

ALFRED DE VIGNY [2].

La *Muse française* cessa de paraître au mois de juin 1824, comme si elle ne voulait pas survivre à la mort ministérielle de Chateaubriand, qui avait quitté, le 6 juin, l'hôtel du ministère des affaires étrangères. Elle tira, dans son dernier article, une salve éclatante à l'honneur du grand écrivain, comme le vaisseau qui, avant de sombrer, cloue son pavillon au grand mât et fait feu de toutes ses pièces. Cette page éloquente était signée d'Adolphe de Saint-Valry [3].

1 Voy. dans les *Poèmes antiques et modernes* d'Alfred de Vigny son poème sur *Roland*, auquel il a donné pour titre : *le Cor*.

2 Nous devons la communication de cette lettre d'Alfred de Vigny à Mme G. de Saint-Valry.

3 *La Muse française*, t. II. p. 359 et suiv.

CHAPITRE X

LE CÉNACLE DE 1824

Charles Nodier. L'*Arsenal,* conte des Mille et une Nuits. — Alexandre Soumet et Alexandre Guiraud. — Michel Pichat, *Léonidas* et Talma. — Jules de Rességuier. Alfred de Vigny. Gaspard de Pons. Une pièce inédite de M. Victor Hugo. Les *Philhellènes.* — Jules Lefèvre. Emile et Antony Deschamps. *Ceci a tué cela.* — Adolphe de Saint-Valry. — Delphine Gay. *C'est la faute du mari.* — Ulric Guttinguer. Une pensée de Leopardi. — Chênedollé. *Manibus date lilia plenis.*

I

Encore bien que la *Muse française* ait vécu une année seulement, elle mérite de n'être point oubliée. Elle marque une date dans notre histoire littéraire : le romantisme à ses débuts y fit ses premiers pas, avec une timidité qui, pour n'être pas exempte de gaucherie, n'était pourtant point sans grâce. Elle servit de centre et d'organe au premier *Cénacle*, très différent de celui de 1829, chanté par Sainte-Beuve [1].

Les membres du Cénacle de 1824 étaient, avec Victor Hugo, Charles Nodier, Alexandre Soumet, Guiraud, Pichald, Jules de Rességuier, Alfred de Vigny, Gaspard de Pons, Jules Lefèvre, Adolphe de

[1] *Poésies de Joseph Delorme.*

Saint-Valry, Ulric Guttinguer, Chênedollé, Émile Deschamps et Delphine Gay.

Ce qui distingue tout d'abord le *Cénacle* de *la Muse* de celui de *Joseph Delorme*, c'est qu'on y trouvait, à côté des poètes de la génération nouvelle, des hommes appartenant à une autre génération et qui formaient la transition entre l'école classique, d'où ils étaient sortis, et l'école romantique, à laquelle ils s'étaient ralliés. Le Cénacle de 1824 avait, en second lieu, un caractère franchement royaliste et religieux ; la haine de la révolution et le mépris de la *vulgarité* libérale étaient à l'ordre du jour parmi ses membres, dont chacun professait, en revanche, un culte fervent pour le moyen âge, ses châtelaines et ses pages. Sainte-Beuve a tracé quelque part une silhouette piquante de ce groupe choisi, auquel il n'appartenait pas. Sans appuyer et sans pousser son esquisse au noir, il se plaît à indiquer les points faibles de ce monde un peu quintessencié de la *Muse*, « la chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines ; le christianisme de chapelle et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendiants, qui faisaient fureur et se partageaient le fond général des sujets, sans parler des innombrables mélancolies personnelles [1]. » Pas un des poètes du groupe, qui n'eût pour génie familier quelque sylphe ou quelque lutin, proche parent du *Trilby* de Nodier. Aussi bien, ce n'était pas Victor Hugo, trop jeune

[1] *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 410.

encore, c'était Charles Nodier qui était le chef du cénacle de 1824, autant du moins que ce titre de chef se peut accorder avec la modestie, la nonchalance, la gracieuse faiblesse de l'auteur de *Thérèse Aubert*. Les fées qui, à sa naissance, avaient entouré son berceau, lui avaient accordé bien des dons, mais non point à coup sûr celui du commandement ; l'une d'elles, sans doute *la Fée aux miettes*, avait même tenu à lui faire un don qui ne va guère avec celui-là, le don du *nonchaloir*, de la bonhomie qui s'oublie et qui parfois sommeille : *quandoque bonus dormitat...*

Né le 29 avril 1780, à Besançon, dans cette *vieille ville espagnole* [1] où Victor Hugo devait naître vingt-deux ans plus tard, Nodier avait quarante-quatre ans en 1824. Il était à l'apogée de son talent et de sa gloire. Il avait publié *Jean Sbogar* en 1818, *Thérèse Aubert* en 1819, *Adèle* en 1820, *Smarra ou les Démons de la nuit* en 1821, *Trilby* en 1822. Bibliographe, lexicographe et philologue, il avait donné à l'érudition, dans ses *Questions de littérature légale*, les attraits de la poésie et du roman ; il avait, dans son *Dictionnaire des Onomatopées*, qui est de 1805, devancé de vingt ans l'horreur des romantiques pour les métaphores usées [2]. Tandis que Chateaubriand et Mme de Staël indiquaient du doigt le nouveau monde qu'ils avaient découvert, et, sans pénétrer eux-mêmes dans cette terre promise, restaient, comme Moïse, sur les

[1] Un jour, dans Besançon, vieille ville espagnole...
(*Les Feuilles d'automne.*)

[2] *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*, par Édouard Fournier, p. 335.

hauteurs du mont Nébo, Charles Nodier, le bâton à la main et le sac du touriste sur le dos, s'engageait le premier et marchait seul longtemps dans ces sentiers nouveaux, où Victor Hugo et ses amis ne devaient venir le rejoindre que beaucoup plus tard. Il attaquait, avec une verve étincelante, avec un entrain de jeunesse admirable, les successeurs vieillis de Voltaire et de Campistron ; lui qui savait le grec comme Racine, il criblait de flèches acérées ces pseudo-classiques qui lisaient Homère dans les traductions de Bitaubé. Admirateur passionné de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, il professait une admiration égale pour Shakespeare et pour Gœthe. Devançant en tout, même dans leurs travers, les futurs adeptes du romantisme, il se complaisait dans la description des *cauchemars*, dans la peinture des *Vampires*. Sans souci des trois unités, en 1820 et en 1821, en ces mêmes années, où Victor Hugo, dans le *Conservateur littéraire*, proclamait la supériorité de nos tragédies françaises sur les drames anglais et allemands, Charles Nodier faisait jouer, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, deux drames imités de l'allemand et de l'anglais, *le Vampire* et *Bertram, ou le château de Saint-Aldobrand*. Dès 1820, il prenait l'initiative de la guerre aux démolisseurs, et, dans son introduction aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, publiés avec son ami M. Taylor, il poussait à l'intelligence du gothique, il défendait nos vieux monuments avec une ardeur de conviction et une chaleur d'éloquence que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* lui-même n'a point surpassées. Il

n'est pas jusqu'à cette petite manie des épigraphes, devenue bientôt un des signes particuliers de l'école romantique, qui n'ait eu Nodier pour parrain. Après Walter Scott, mais le premier en France, il en donna l'exemple dans son roman de *Jean Sbogar*. Ainsi, en toutes choses, petites et grandes, il fut vraiment un précurseur; seulement, quand cette révolution littéraire qu'il avait préparée fut enfin triomphante, il se trouva que le bon Nodier n'était plus là pour en prendre sa part. Il avait été à la peine, il laissait à d'autres le souci d'être à l'honneur, et il se consolait d'être oublié en répétant, avec son aimable et doux sourire, le *sic vos non vobis* de son cher Virgile.

Mais, en 1823, l'heure de la victoire n'avait point encore sonné ; la grande bataille romantique n'était encore qu'à ses débuts, et les jeunes poètes de la *Muse française* se pressaient autour de Nodier, comme autour d'un frère aîné. Ils se réunissaient chez lui chaque dimanche dans son petit appartement de la rue de Provence [1], auprès de ce foyer modeste, où Trilby, le lutin d'Argaïl, murmurait à son oreille de si beaux contes, de si merveilleuses histoires. Un soir — c'était le 31 décembre 1823 — il fit un rêve digne des *Mille et une nuits*. Il rêva que le calife Haroun-al-Raschid et le grand vizir Giafar entraient chez lui, avant le lever du jour, le matin du 1er janvier. Le grand vizir le prenait par la main, et tous les trois, traversant les grands silences de la ville endormie,

[1] *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier, p. 251.

arrivaient à l'extrémité de Bagdad et s'arrêtaient devant un palais qui s'élevait, noble et calme, sur les bords du Tigre. Après avoir gravi les marches d'un escalier monumental, ils pénétraient dans une salle, éclairée par de hautes fenêtres, et dont toutes les parois reluisaient de beaux livres et de magnifiques reliures, et le calife disait au poète ébloui : « Tous ces livres sont à toi ! » Après ces salles, d'autres encore, également pleines de livres ; puis de vastes pièces, où le soleil pénétrait à flots, avec la brise qui caresse les branches des arbres, avec le murmure de l'eau qui coule et le bruit de la ville qui s'éveille. Et le calife et son vizir lui répétaient en souriant : « Ces deux cent mille volumes, ces manuscrits précieux, cette antique et noble demeure, tout cela est à toi, et c'est là maintenant que s'écoulera ta vie ! » — Et Charles Nodier s'éveilla, mais pareil, cette fois, à ce *dormeur éveillé* dont les plus beaux rêves étaient de vivantes réalités. Le *Journal des Débats* du 1er janvier 1824 (vous voyez bien que ceci n'est pas un conte) était là sur sa table, et à sa première page on lisait : « C'est M. Charles Nodier qui remplace feu M. l'abbé Grosier dans les fonctions de *bibliothécaire* de l'ARSENAL [1]. » Un ministre, ami des livres, M. de Corbière, grand vizir de l'intérieur, l'avait désigné à MONSIEUR, comte d'Artois, et ce dernier, dont la bibliothèque de

[1] Le *Journal des Débats* ajoutait : « M. Saint-Martin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est nommé sous-bibliothécaire, et le titre de bibliothécaire honoraire de S. A. R. MONSIEUR a été accordé à M. Ancelot, ainsi qu'à M. Chéron, commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français. »

l'Arsenal était la propriété particulière, — elle était, en effet, composée, en grande partie, de celle du marquis de Paulmy, qu'il avait acquise en 1785, — avait donné à l'auteur de *Trilby* la place de bibliothécaire.

Le 14 avril 1824, Charles Nodier vint prendre possession de l'appartement qui lui était réservé dans ce magnifique hôtel, bâti par le duc de Sully, et tout embaumé, pour son nouvel hôte, des souvenirs de l'ami du bon roi et du parfum des vieux livres. Ce soir-là, tous ses amis de la *Muse française* [1], heureux de son bonheur, inaugurèrent avec lui et avec sa charmante fille Marie ces soirées de l'Arsenal, qui devaient plus tard inspirer à Alfred de Musset ses plus doux vers :

> Gais comme l'oiseau sur la branche,
> Le dimanche,
> Nous rendions parfois matinal
> L'Arsenal [2].

II

Au premier rang des hôtes de Nodier, dans cette soirée du 14 avril 1824, on remarquait, à côté de Victor Hugo, Alexandre Soumet [3], qui allait prendre rang, à trois mois de là, parmi les membres de l'Académie française [4]. Il avait débuté, à vingt ans, en

[1] *Charles Nodier*, etc., par Mme Mennessier-Nodier, p. 260.

[2] *Stances à Nodier*, 15 août 1843.

[3] Né en 1788, mort en 1845.

[4] Élu en remplacement de M. Aignan, le 29 juillet 1824.

1808, par un poème sur le *Fanatisme ;* à vingt-deux ans, il publiait un autre poème, *l'Incrédulité.* J'ai rêvé, a dit un poète dont la renommée n'égale pas le talent, M. Amédée Pommier :

J'ai rêvé maintes fois de faire une élégie
Digne de trouver place en quelque Anthologie...
Non point un monument ambitieux et vaste...
Mais un rien, un atome, une création...
Valant un gros poème en sa ténuité,
Et faite pour durer toute une éternité [1].

Cet atome, ce rien, cette élégie, Alexandre Soumet avait eu la bonne fortune de la créer un jour, en 1814, et, trente-deux ans plus tard, un homme d'Etat illustre, M. le comte Molé, en parlait en ces termes : « Cette œuvre m'a fait éprouver, lorsqu'elle parut, l'un des plus grands plaisirs que je connaisse, celui que cause tout ce qui est exquis. Je veux parler de *la Pauvre Fille,* morceau charmant, diamant pur, chef-d'œuvre de quelques vers, où se rassemble l'âme entière de l'auteur, toute pénétrée de mélancolie, de pieuse tendresse et d'harmonieuse poésie [2]. » En 1815, Alexandre Soumet avait remporté à l'Académie française une double couronne avec sa pièce sur la *Découverte de la vaccine* et celle sur les *Derniers moments de Bayard.* Pareil succès lui était réservé à la scène, où il faisait applaudir, à deux jours de distance, sa tragédie de *Clytemnestre,* au Théâtre-Français, le

[1] Amédée Pommier, *Colifichets et jeux de rimes,* 1860.

[2] *Discours de M. le comte Molé,* dans la séance de l'Académie française du 26 mars 1846.

7 novembre, et sa tragédie de *Saül*, à l'Odéon, le 9 novembre 1822. Ce *coup double*, il avait l'ambition, en 1824, de le renouveler, non plus seulement au théâtre, mais dans une sphère plus haute et plus difficile encore. Il avait commencé dès lors et il menait de front deux grands poèmes, la *Divine épopée* et *Jeanne d'Arc*, dont ses jeunes amis allaient déjà disant merveille. Dans ce petit groupe de la *Muse*, Soumet était le poète par excellence, il était le maître. Alfred de Vigny et Victor Hugo, — nous l'avons vu, — l'appelaient « notre grand Alexandre. » Tous, en parlant du chantre de la *Divine Épopée*, répétaient le mot de Dante, dans la *Divine Comédie : Onorate l'altissimo poeta*[1] *!*

Méridional comme Soumet et du même âge que lui, Alexandre Guiraud[2] avait obtenu, lui aussi, un grand succès de théâtre avec sa tragédie des *Machabées*, jouée le 14 juin 1822. Je lis au tome II de *Victor Hugo raconté :* « Talma joua les *Machabées* de M. Guiraud. » C'est une erreur ; Talma appartenait au Théâtre-Français, et les *Machabées* furent représentés à l'Odéon. Le rôle d'Antiochus était tenu par Eric-Bernard ; celui d'Ephraïm, par Joanny. Auguste, qui créera le marquis de Nangis, dans *Marion Delorme*, et *Saltabadil*, dans *le Roi s'amuse*, remplissait le rôle de l'un des jeunes Machabées. Frédérick-Lemaître, qui sera un jour le Gennaro et le Ruy-Blas de M. Hugo, paraissait aussi dans la tragédie de Gui-

[1] *L'Enfer*, chant IV.

[2] Né en 1788, mort en 1847.

raud[1], à côté de Provost, qui, avant de devenir, au Théâtre-Français, l'excellent comédien que nous avons tous connu, joua avec conviction la tragédie et le drame. Je lis dans le *Journal des Débats* du 19 juin 1822 : « Provost a mis de la chaleur dans le récit de l'apparition de l'ange exterminateur. » Plus tard, il mettra la même chaleur au service des rôles que lui confiera M. Victor Hugo : l'Angély, dans *Marion Delorme ;* Gubetta, dans *Lucrèce Borgia ;* Simon Renard, dans *Marie Tudor ;* Homodéi, dans *Angélo*. Le succès des *Machabées* fut dû surtout à Mlle Georges et à Mlle Anaïs, qui remplissaient les rôles de Salomé et de Misaël :

Jamais, écrivait au sortir de la première représentation le critique du *Journal des Débats*, M. Duvicquet, jamais Mlle Georges n'a plus dignement secondé les intentions d'un poète : sensibilité entraînante, force, pantomime pathétique, tour à tour terrible et déchirante, déclamation franche, développement complet des plus beaux moyens qui depuis longtemps aient été accordés à une actrice, voilà ce que l'on a vu dans Mlle Georges, voilà par où elle a enlevé tous les suffrages ; et, redemandée unanimement après la pièce, elle est venue s'offrir aux nouveaux applaudissements d'un public qui n'en est jamais avare envers elle et qui, cette fois, n'a été que juste en s'en montrant prodigue. Mlle Anaïs, par l'ingénuité décente de son jeu, a mérité d'être associée au triomphe de Mlle Georges[2].

Alexandre Guiraud fut moins heureux l'année suivante, avec le *Comte Julien*, représenté à l'Odéon le

[1] Il jouait le rôle de Neptali. *L'Odéon*, par Paul Porel et Georges Monval, t. II, p. 41.

[2] *Journal des Débats*, du 16 juin 1822.

12 avril 1823. Cette tragédie, essai timide de transaction entre l'ancienne école et l'école nouvelle, ne satisfit aucun des deux partis. Mais le succès qui lui échappait au théâtre, il le retrouva avec ses *Élégies savoyardes*, publiées en 1823, et ses *Poèmes et chants élégiaques*, publiés au mois de février 1824. Son élégie du *Petit Savoyard* rendit son nom populaire ; classiques et romantiques firent fête à l'envi à ce vers du petit mendiant tendant la main :

Un petit sou me rend la vie.

L'auteur des *Machabées* consacra les dernières années de sa vie à des œuvres empreintes d'un profond sentiment chrétien : *Césaire, Flavien ou Rome au désert, le Cloître de Villemartin, la Philosophie catholique de l'histoire*. L'oubli a déjà recouvert ces livres, dont l'un du moins, *Flavien*, est pourtant des plus remarquables : le nom de l'auteur n'a pas péri, et il se pourrait bien qu'il survécût à d'autres, plus bruyants et plus ambitieux. Mme Récamier, à une femme qui lui faisait, après une longue séparation, des compliments sur son visage, répondait : « Ah ! ma chère amie, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards, dans la rue, ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. » Moins parfaite que la beauté de Mme Récamier, mais peut-être aussi moins fugitive, la poésie de M. Guiraud a encore pour elle les petits Savoyards.

Guiraud et Soumet avaient introduit à la *Muse*

française Michel Pichald [1], leur camarade de collège, venu, comme eux, à Paris, avec une tragédie en poche. Mort jeune, le 20 janvier 1829, Pichald a eu dans sa vie une heure éclatante, lorsque, le soir du 26 novembre 1825, après la représentation de son *Léonidas*, Talma jeta son nom aux applaudissements d'une salle enthousiaste. « Le *Léonidas* de M. Pichald réussit froidement. » Ainsi s'exprime M. Victor Hugo, au tome II de son autobiographie [2]. Rien n'est moins exact. Remplie de situations fortes, de vers bien frappés, de nobles sentiments exprimés avec énergie, admirablement jouée par Talma, qui, s'inspirant du tableau de David, fit vivre et parler la figure tracée par le grand peintre [3], venue d'ailleurs à l'heure propice, en un moment où tous, libéraux et royalistes, romantiques et classiques se confondaient dans une même sympathie pour la *cause sacrée des Hellènes*, dans un même élan pour leur délivrance, la tragédie de *Léonidas* obtint un succès prodigieux [4]. Pour trouver un autre exemple d'un pareil triomphe, il nous faudrait redescendre à cette soirée du 22 avril 1843, où François Ponsard donna à l'Odéon sa tragédie de *Lucrèce*. Chose singulière ! les auteurs de *Léonidas* et de *Lucrèce*, Michel Pichald et François Ponsard, sont

[1] L'auteur de *Léonidas* signait ses œuvres : Michel *Pichald ;* Alfred de Vigny a dédié l'un de ses poèmes *à Pichald, auteur de Léonidas et de Guillaume Tell.* Son vrai nom était Pichat.

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 54.

[3] Théodore Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. II, p. 276.

[4] Lesur, *Annuaire historique*, année 1825, p. 247. — *Biographie universelle*, t. LXXII, article de M. de Grégory sur Pichat.— Théodore Muret, *loc. cit.*

tous les deux enfants de la même ville ; ils ont grandi tous les deux à l'ombre de ces vieux débris d'architecture romaine qui couronnent les collines de Vienne, en Dauphiné.

Le Midi avait encore fourni à la *Muse française* une autre brillante recrue, Jules de Rességuier [1], né à Toulouse en 1788, la même année que Guiraud et Alexandre Soumet. Il avait fait, comme officier dans un régiment de cavalerie, les campagnes d'Espagne et de Pologne. Forcé par sa santé de quitter le service, il s'était voué tout entier à la poésie et aux lettres. Membre de l'Académie des Jeux Floraux, il entretint à ce titre avec Victor Hugo une correspondance qui ne tarda pas à nouer entre eux une étroite amitié. Victor Hugo lui écrivait, le 25 février 1822, alors que leur correspondance durait déjà depuis un an, sans qu'ils se fussent encore jamais vus :

Permettez-moi, cher ami, de vous reparler maintenant du plaisir que m'ont fait vos lettres, à la lecture desquelles je reviendrai souvent, je vous assure, toutes les fois que je sentirai le besoin d'entendre une voix de consolation et d'amitié. J'ai peine à croire, comme vous, que nous ne nous soyons jamais vus ; — deux amis se parlent de loin. D'ailleurs on peut aimer un ami comme on aime les choses du ciel qu'on adore et que nos yeux ne connaissent pas... Je suis confus de vos éloges que je ne mérite pas et bien heureux de votre amitié que je mérite, si l'amitié paye l'amitié. Dans l'échange qui a lieu entre nous, *vous gagnez en quantité ce que vous perdez en qualité*.

... Je vous enverrai une ode quand vous voudrez ; mais, de

[1] Né en 1788, mort en 1862.

grâce, accablez-nous de vers, de prose et de commissions. Je vous aime comme j'aime Soumet, comme Soumet vous aime.

Dans la séance publique du 3 mai 1823, Jules de Rességuier donna lecture, devant l'Académie des Jeux Floraux, d'une *ode à Clémence Isaure*, où se trouvait cette strophe :

> Il vint ce jeune HUGO s'essayer à combattre
> Sous ton poétique drapeau ;
> Et couvrit d'un laurier la tombe d'Henri Quatre
> Non loin de son royal berceau [1].

Dès qu'il connut les vers de son ami, le *jeune* Hugo le remercia en ces termes :

J'étais à la campagne, mon cher Jules, quand votre aimable lettre et votre ode charmante sont arrivées chez moi. J'ai lu avec un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance cette petite pièce remplie de grâce et de douceur, dans laquelle je n'ai trouvé qu'une stance, ou pour mieux dire qu'un mot de trop. Cette stance, cependant, m'est bien précieuse, parce qu'elle m'a prouvé que mon souvenir était quelquefois près de vous, même au sein de l'inspiration poétique [2].

Au commencement de septembre, Victor Hugo apprend, par un de leurs amis communs, que Jules de Rességuier se décide enfin à quitter Toulouse, pour venir se fixer à Paris. Il lui écrit aussitôt :

Qu'est-ce que Durand m'écrit donc, mon ami ? Faut-il croire à ce bonheur ? Vous allez venir à Paris, et je n'en sais

[1] *Tableaux poétiques*, par le comte Jules de Rességuier, p. 114.
[2] Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier, du 26 mai 1822.

encore rien par vous ! Heureusement j'ai à Marseille un ami pour m'informer de ce que fait un autre ami bien cher, à Toulouse. Écrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir.

Cependant je ne crois pas à toute votre aimable lettre. J'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges, parce que toute cette louange est de l'amitié...

J'ai envoyé votre lettre à Guiraud, qui était déjà reparti pour Limoux quand je l'ai reçue. Je n'ai pas osé joindre à un si agréable envoi une lettre de moi.

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes. Il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux changements. Vous verrez, je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont, à mes yeux, les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien...

Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dire tout cela beaucoup mieux que moi. Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime et comment je vous embrasse. — Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas !

VICTOR [1].

Ainsi appelé par l'amitié, cédant à l'attrait de la poésie, et un peu aussi peut-être à celui de la politique, Jules de Rességuier vint se fixer à Paris, à la fin de septembre 1822 : il embrassa Victor Hugo, se fit nommer maître des requêtes au conseil d'État et fut l'un des fondateurs de la *Muse française*. Il y

[1] Lettre de Victor Hugo à Jules de Rességuier, du 6 septembre 1822.

inséra plusieurs pièces de vers, réimprimées en 1827 dans ses *Tableaux poétiques*, des causeries littéraires, et, sous ce titre : *Un Samedi au Louvre*, un compte rendu humoristique de l'Exposition des produits de l'industrie [1], où se retrouvent quelques-uns de ces traits ingénieux et brillants qui rendaient sa conversation si remarquable. « Comme il avait été en poésie, a dit un bon juge, l'émule des plus distingués parmi ses contemporains, il fut, pour les traits spontanés de repartie, de fine raillerie ou de piquante observation, l'égal des maîtres en ce genre. A ce titre seul, son nom demeurera à côté de celui de Rivarol ou du chevalier de Pannat [2]. »

Démissionnaire du conseil d'Etat après la révolution de 1830, il publia, en 1836, *Almaria*, roman ; en 1838, les *Prismes poétiques*. En 1840, il regagna Toulouse, et ne revint plus. Il n'avait pas du moins donné sa démission de poète, et ses meilleurs vers datent de ces années de retraite, où il célébra les joies et les douleurs du foyer domestique dans des compositions exquises de sentiment et de forme. Homme de goût autant qu'homme d'esprit, il savait, aussi bien en poésie qu'en politique, concilier l'esprit de tradition et l'esprit de nouveauté. Il a lui-même tracé sa ligne et donné du même coup le conseil et l'exemple dans des vers qui, résumant avec fidélité le programme de la *Muse française*, doivent ici trouver place.

1 *La Muse française*, liv. IV, octobre 1823.

2 *Le comte J. de Rességuier*, par A. de Falloux (*Biographie universelle*, 2e éd., t. XXXII).

Oui, je ne puis souffrir ces vers, fils de l'orgie,
Mais je n'aime pas beaucoup mieux
Ces vers, petits enfants de la mythologie,
Et qui tout jeunes semblent vieux.
. . . .

Que dans la vérité le poète demeure,
Qu'il marche au même but par un nouveau chemin ;
Qu'il soit bien de son temps, de son jour, de son heure,
Et moins d'hier que de demain.

Des deux écoles donc, quelle est la différence ?
Ce sont d'aimables sœurs, leur âge n'y fait rien :
L'une est le souvenir et l'autre l'espérance.
Leur intérêt commun est de s'entendre bien.

Qu'entre jeunes et vieux la guerre soit finie ;
Tout système devient très bon par le talent ;
Pour que le plus mauvais soit le plus excellent,
Une chose suffit... c'est un peu de génie.

La gloire est à Bouvine ainsi qu'à Marengo :
Immortalisez-vous par une ode superbe ;
N'importe après cela qu'on se nomme Malherbe,
Jean-Baptiste ou Victor Hugo.

III

L'armée à laquelle avait appartenu autrefois Jules de Rességuier était représentée, à la *Muse française*, par Alfred de Vigny et Gaspard de Pons, qui passaient sans transition de la caserne au cénacle. Lieutenant

de la garde, portant l'habit bleu de roi, les pattes de parements et retroussis rose foncé, les boutons et le pantalon blancs, en garnison tantôt à Courbevoie, tantôt à Vincennes, Alfred de Vigny, en 1822 et pendant les premiers mois de 1823, ne manquait jamais, dans ses courses fréquentes à Paris, de visiter ses jeunes amis, qu'il voyait surtout alors chez une des connaissances intimes de son père, M. Deschamps, père des deux poètes, Émile et Antony. Au mois de mars 1823, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étant passé dans l'infanterie de ligne, il dut aller rejoindre à Strasbourg son nouveau régiment. A partir de ce moment jusqu'en 1826, époque à laquelle il se retira du service actif, sans pourtant donner définitivement sa démission, qui est du 22 avril 1827 [1], il ne fit plus que de rares et courtes apparitions dans la capitale, où il apportait à chaque nouveau voyage un nouveau chef-d'œuvre, tantôt *Moïse*, tantôt le *Déluge*, tantôt *Cinq-Mars* ou *Eloa*. Il écrivait de Pau, où il tenait garnison à la fin de 1824 : « Ma bible, quelques gravures anglaises, me suivent comme mes pénates, et je passe de mon épée à ma plume ici comme partout. » Il aurait pu prendre pour devise ce mot du poète grec : « Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre ; » ou encore cette phrase de Michel de Cervantes : *Nunca la lanza embotò la pluma*. « La lance n'émousse pas la plume. »

Jamais d'ailleurs les corps de garde n'avaient vu

[1] M. A. de Forges a publié, en 1864, dans le *Moniteur de l'armée*, le résumé des états de service d'Alfred de Vigny.

passer tant de poètes. C'était le temps où Victor Hugo commençait ainsi l'une de ses lettres : « C'est du corps de garde de notre excellent de Pons que je vous écris [1]. »

Gaspard de Pons était venu, en 1819, d'Avallon, sa ville natale, à Paris, pour y entrer dans la garde. Il se lia, par son camarade Alfred de Vigny, avec M. Victor Hugo, dont il était l'aîné de deux ans, et dont il devint le collaborateur au *Conservateur littéraire*, puis à la *Muse française*. Dans ses *Adieux poétiques*, qui ne forment pas moins de trois volumes [2], il a inséré des vers de l'auteur des *Odes et Ballades* qui n'ont jamais été imprimés que là. Ce livre étant aujourd'hui d'une grande rareté et ne se trouvant pas même à la Bibliothèque nationale [3], je crois devoir en extraire la pièce de M. Victor Hugo qui porte la date du 11 novembre 1820 et répond à une épître dans laquelle Gaspard de Pons exprimait à son ami la crainte que ses excès de travail ne le conduisissent

[1] Lettre de M. Victor Hugo à Adolphe de Saint-Valry.

[2] *Adieux poétiques*, par le comte Gaspard de Pons, 3 vol. in-18. Paris, 1860. Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 13.

[3] Le lendemain du jour ou l'un des plus savants et des plus aimables conservateurs littéraires de la Bibliothèque nationale me déclarait, après de longues et patientes investigations, qu'elle ne possédait pas les *Adieux poétiques* et qu'il avait, par suite, les meilleures raisons du monde pour mettre en doute l'existence de cet ouvrage, je rencontrais les trois précieux volumes sur le quai Malaquais, dans la boite d'un bouquiniste : *Habent sua fata libelli.* Si je rapporte ici ce très petit incident, qui n'aura guere d'intérêt que pour deux ou trois bibliomanes de mes amis, c'est afin d'avoir l'occasion d'adresser aux bibliothécaires de la rue Richelieu, et en particulier à M. Thierry-Poux, mes sincères remerciements pour la complaisance avec laquelle ils ont bien voulu m'aider dans mes recherches.

prématurément au tombeau. *Va donc*, lui écrivait Gaspard de Pons,

Va donc, après cela dans ton feu poétique,
Va t'enivrer des flots de l'Hippocrène antique,
Ou bien boire à longs traits (car pour moi c'est tout un),
Non l'Hippocrène, mais l'Hypocras romantique ;
Travaille en vrai forçat pour devenir étique...
Peut-être, aigle naissant, par un labeur perfide,
Tu vas, tu vas toi-même, innocent suicide,
Détruire imprudemment ta future grandeur.

M. Victor Hugo répondit par ees jolis vers :

Comment pourrais-je, je te prie,
Répondre à tes vers gracieux,
Mais gâtés par la flatterie ?
La docte fontaine est tarie,
Phébus est sourd, Pégase est vieux
Et ne monte plus guère aux cieux
Que pour chercher son écurie.

Va donc, au gré de tes désirs,
Poursuis : donne ta vie aux Grâces,
Consacre aux Muses tes loisirs ;
Chante l'Hymen et ses disgrâces,
Chante l'Amour et ses plaisirs...
Moi, sans m'en soucier, j'attends
La mort, ou précoce ou tardive ;
J'ignore, éphémère convive,
S'il faudra fuir avant le temps
Ce vaste banquet où j'arrive :
Qu'importe d'ailleurs que je suive
Chatterton mort dès son printemps,
Qui s'en alla sur l'autre rive
Faire des vers à dix-huit ans ?

Que le Dieu des arts me délivre
De ce corps formé pour souffrir ;
Ta muse, ami, me fera vivre,
Si la mienne me fait mourir [1].

Poète aimable et gracieux, capable par instants d'une inspiration assez forte, comme le prouvent des strophes sur *Bonaparte et Byron*, insérées par lui, en 1826, dans les *Annales romantiques*, Gaspard de Pons était surtout un homme d'esprit. Il avait composé un grand nombre de pièces de théâtre, tragédies, drames, comédies ; le moment venu de les publier, il pensa qu'il serait convenable de les faire précéder d'une courte préface ; il commença à l'écrire, se laissa aller peu à peu au charme de ses souvenirs, esquissa, chemin faisant, les portraits de ses amis, de ceux surtout qu'il avait connus à la *Muse française*, eut bien soin, en liant sa gerbe, de ne laisser échapper ni un épi ni un bluet — et il se trouva que la préface, une fois terminée, formait un volume de cinq cents pages :

[1] *Adieux poétiques*, t. III, p. 169. Gaspard de Pons a fait suivre la pièce de M. Victor Hugo de la note suivante : « On devra me savoir gré d'avoir conservé cette agréable bagatelle échappée à la première jeunesse d'un grand poète, d'autant plus qu'il a bien peu écrit, bien peu rimé dans ce genre. On retrouvera un jour, au surplus, son manuscrit dans mes papiers, et il sera sans doute d'autant plus précieux qu'on ne trouvera guère, j'imagine, de manuscrit de l'écriture du grand homme à cet âge, passablement différente du griffonnage adopté par lui plus tard, sauf les g qu'il a toujours faits en g d'impression. Son écriture est en effet fort jolie et fort lisible ; ce dernier mérite a toujours manqué un peu, mais pas trop pourtant, à celle d'Alfred de Vigny, très remarquable en revanche, parce qu'on la prendrait volontiers pour une de ces grandes écritures usitées dans le siècle de Louis XIV. »

Tel qui part pour un an croit partir pour un jour [1].

Il publia sa préface [2], — et ne publia pas ses tragédies : n'ai-je pas dit déjà que c'était un homme d'esprit ?

Le comte Gaspard de Pons a eu d'ailleurs une bonne fortune qui ne permettra pas à l'histoire de la poésie française sous la Restauration de mettre son nom en oubli. On sait quel intérêt passionné, quel élan d'enthousiasme, a provoqués chez nous, de 1821 à 1828, la lutte des Grecs contre les Turcs. Sur ce terrain-là, du moins, il n'y avait plus de partis en France, il n'y avait plus que des Philhellènes ! *Philhellène,* — vieux mot qui n'a plus de sens pour les générations nouvelles, — tout le monde l'était, depuis les poètes jusqu'aux banquiers, depuis la femme du peuple jusqu'à cette spirituelle duchesse de Duras, qui disait au roi Charles X : « Après tout, sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée du christianisme. » Les salons retentissaient tous les soirs de conversations et de lectures sur les Klephtes du Pinde et les héros de Parga. Tandis que Béranger, dans les salons de M. Laffitte, chantait le *Voyage imaginaire* et le *Pigeon messager*, et que Casimir Delavigne, dans les salons du Palais-Royal, récitait le *Jeune Diacre ou la Grèce chrétienne*, Lamartine, au faubourg Saint-

[1] Victor Hugo, *la Légende du beau Pécopin.*

[2] Elle forme le premier volume (le seul qui ait paru) de ses *Essais dramatiques.*

Germain, lisait des fragments de son *Pèlerinage de Childe-Harold*, et Victor Hugo, à l'Arsenal, disait les *Têtes du Sérail* ou l'*Enfant* :

Que veux-tu? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Vadius, l'immortel Vadius, déclamait sa ballade sur *Canaris*, et, lorsqu'il avait fini, Henriette elle-même était la première à s'écrier :

Ah! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour des Grecs, monsieur, on vous embrasse!

Il n'était pas jusqu'à Chrysale qui n'eût cédé à l'entraînement général, ne parlant plus qu'avec respect de son *gros Plutarque*, où il lisait de temps en temps la vie de Thémistocle et celle de Miltiade, et ne manquant jamais, au sortir de ses lectures, d'envoyer sa souscription au *comité français hellénique*. Eh bien, c'est à Gaspard de Pons que revient l'honneur d'avoir, le premier, chanté les *Hellènes*. Il publia, dès 1821, une *ode sur l'Insurrection des Grecs*, qu'il réimprima en 1825, en la dédiant à M. Victor Hugo et en la faisant précéder de cette note : « Cette pièce a été imprimée en 1821 ; elle est même la *première* qui ait paru en faveur de la cause sacrée des Hellènes. C'est du moins une gloire qu'il me sera toujours permis de revendiquer avec un juste or-

gueil [1]. » L'ode de Gaspard de Pons est la première fusée lancée en l'honneur des Grecs, la première de ces pièces d'artifice tirées sans interruption pendant huit ans par les poètes de la Restauration et qui vinrent se résumer, comme dans un bouquet éblouissant, dans les *Orientales* de Victor Hugo, toutes pareilles, en effet, avec leur éclat sans chaleur, à un feu d'artifice tiré sur l'eau, — sur les flots de la mer de l'Archipel.

Un des jeunes poètes de la *Muse*, Jules Lefèvre [2], ne se borna pas à célébrer les *Hellènes :* il alla en Grèce, sur les traces de Byron, dont il avait traduit ou imité plusieurs poèmes, *Parisina, Manfred*, etc. « M. Jules Lefèvre, écrivait Sainte-Beuve en 1832, a commencé de prendre rang vers 1822 environ. Il est de ceux qui ont le plus vivement senti alors et embrassé avec le plus de conscience et de labeur l'œuvre d'une régénération poétique en France. » Et l'illustre critique nous le montre « avec son beau et large front sillonné de pâleur, sa figure fine, sa réserve silencieuse et un certain air de malheur répandu sur toute sa personne [3]. » Son intime ami, Emile Des-

[1] Parmi les vers de l'ode de Gaspard de Pons, je remarque celui-ci :

Si les vierges de Thrace, *à la clarté des soirs...*

Je retrouve cet hémistiche dans une pièce des *Rayons et des Ombres* (mai 1840) :

Dans les lointains brumeux, *à la clarté des soirs...*

L'expression est vraiment belle, et M. Victor Hugo est assez riche de son propre fonds pour ne pas s'approprier le bien d'autrui.

[2] Né en 1797, mort en 1857.

[3] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 261.

champs, l'a défini ainsi, tel qu'il était, dans son meilleur temps et dans la saison des espérances : « Génie poétique, cœur ingénu, ayant du bel esprit dans la région du sublime. »

Nature inquiète et tourmentée, âme timide et fière, Jules Lefèvre ne fit guère que traverser le Cénacle et la *Muse*, dont Émile Deschamps fut, au contraire, le desservant le plus fidèle. Émile Deschamps [1] fut, en effet, avec Adolphe de Saint-Valry, le véritable directeur de la *Muse française*. La souplesse et la fertilité de son esprit le rendaient merveilleusement propre à remplir ce rôle. Son talent, fait de fraîcheur et de grâce, était alors dans sa fleur. « Émile Deschamps, a écrit quelque part Lamartine, avait le gazouillement des oiseaux chanteurs [2]. » Adolphe de Saint-Valry a dit, de son côté :

> Émile est l'esprit même, et ne cesse un moment
> De scintiller de feux, comme le diamant [3].

Il avait grandi au milieu d'une société choisie et lettrée, qui se rassemblait dans le salon de son père, administrateur de l'enregistrement et des domaines, dont l'appartement était situé dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, non loin de la maison où demeurait le père d'Alfred de Vigny, en face du palais de l'Élysée. Le salon de M. Deschamps était un terrain neutre, où les poètes de l'école impériale se rencon-

[1] Né en 1791, mort en 1871.

[2] *Souvenirs et portraits*, par A. de Lamartine, t. III, p. 120.

[3] *Épitre à Jules de Rességuier.*

traient avec ceux de l'école de la Restauration, où Parseval-Grandmaison, l'auteur du poème de *Philippe-Auguste*, tendait la main à l'auteur du poème d'*Eloa*. Le plus jeune des deux frères Deschamps, Antony, le futur traducteur de Dante, nous a laissé, dans son livre des *Dernières paroles*, une peinture touchante du salon paternel.

C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,
Où, pour se faire aimer, Pichat vivait encor,
Cygne du paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin,
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment, au fauteuil de mon père
Vous veniez, le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine
Et frémissaient d'amour à leur muse divine ;
Les autres, avant eux, amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire
Sur Voltaire et Lekain quelque nouvelle histoire,
Et, le cœur tout ému d'un innocent plaisir,
Avec les jeunes gens se sentaient rajeunir [1].

Passionné pour le beau sous toutes ses formes, Émile Deschamps traduisait Horace en même temps que Shakespeare et le *Romancero ;* il passait sans effort de l'ode *à Quintus* au poème de *Rodrigue* et à la scène des sorcières de *Macbeth*. Prosateur et poète,

[1] *Dernières paroles*, XIX.

il redisait les *Plaintes de la jeune Emma*, et il donnait, dans chaque livraison de la *Muse française*, de piquantes études de mœurs qu'il signait : *Le jeune moraliste*. Comment donc s'est-il fait que cet homme d'un si vrai talent, au lieu de le concentrer en une œuvre puissante et forte, l'ait perdu et dépensé en menue monnaie, en petites pièces de salon et d'album ? L'explication se peut donner d'un mot : Émile Deschamps avait trop d'esprit, et *ceci a tué cela* : l'esprit a tué la poésie. Quand ils ont tant d'esprit, les poètes vivent peu.

Adolphe de Saint-Valry [1], qui partageait avec Émile Deschamps la direction de la *Muse française*, était, à cette époque, l'ami le plus intime de Victor Hugo : n'avaient-ils pas même passion pour la poésie, mêmes croyances religieuses et monarchiques ? Il a marqué son rang, comme romancier, par une œuvre éminente, *Madame de Mably*. Ses vers sont purs, élégants, nobles et faciles : ils coulent d'une source élevée. Il avait fait paraître, en 1825 et en 1826, deux poèmes, la *Chapelle de Notre-Dame du Chêne* et les *Ruines de Montfort-l'Amaury* ; mais, après la révolution de 1830, il renonça à publier de nouveaux recueils, sans pour cela renoncer à la poésie. A plusieurs reprises, il adressa à M. Victor Hugo des vers éloquents, pleins des souvenirs de leur commun passé, pleins aussi de l'espoir que le poète des *Odes et Ballades* n'était pas perdu sans retour pour les grandes et saintes causes

[1] Né en 1796, mort en 1867.

qu'avait chantées sa jeunesse. A l'envoi d'une de ces pièces, M. Victor Hugo répondit, le 17 juin 1841 :

Cher poète, vous voulez bien me prédire qu'en vieillissant je reviendrai aux illusions de ma jeunesse ; cela s'appelle bien un peu, je crois, retomber en enfance ; mais vous me le prophétisez en vers si charmants, si tendres et si beaux, que je suis tout heureux de la prophétie. Cependant je vous crois plus poète que prophète, et je ne vous en aime que mieux.

Votre vieux camarade,
Victor.

Non, certes, Adolphe de Saint-Valry n'était pas prophète ; mais M. Hugo l'était-il davantage, lui qui écrivait ces lignes au lendemain de son discours de réception à l'Académie française, dont la péroraison est consacrée à célébrer, en termes magnifiques, le défenseur de Louis XVI, « ce noble et vénérable Malesherbes, pour lequel il a toujours eu une piété particulière [1] ! » Prévoyait-il alors qu'un jour viendrait où il se prosternerait, éperdu d'enthousiasme et d'amour, devant les hommes qui ont assassiné Louis XVI et Malesherbes, où il admirerait Danton, où il glorifierait Robespierre, où il diviniserait Marat ?

A partir de 1850, les liens qui unissaient, depuis trente ans, le chantre de *Louis XVII* et son *vieux camarade,* se relâchent, puis se brisent complètement, sans pourtant que l'amitié meure tout à fait, chez l'un d'eux du moins, M. de Saint-Valry, qui terminait, en 1862, le récit d'un épisode de leur jeunesse par ces paroles émues :

[1] V. Hugo. *Discours de réception à l'Académie française*. 2 juin 1841.

Hélas ! ce temps-là est bien loin, bien loin, et il nous semble néanmoins, tant la vie est courte, que c'était hier. Un amas d'événements prodigieux ont roulé depuis comme des flots amers sur nos têtes blanchies par les années ; l'éloignement, des rapports plus rares, les dissentiments politiques s'aggravant sans cesse, des tiers malveillants, de bons conseils trop méconnus, ont peut-être refroidi peu à peu, de part et d'autre, une vieille et sincère affection ; mais ces amitiés du premier âge ont des racines si fortes et si profondes, que rien ne saurait les détruire entièrement, et qu'il s'exhale encore de leur ruine un reste de parfum qu'on respire avec une douce tristesse jusque sur le seuil de la tombe [1].

Mais voilà que l'espace va me faire défaut et que je n'ai plus que quelques lignes à accorder à Delphine Gay, Ulric Guttinguer et Chênedollé, tous les trois rédacteurs de la *Muse* et membres du Cénacle.

Delphine Gay [2] était, en 1824, dans toute la fraîcheur et tout l'éclat de sa rayonnante beauté. Elle n'avait pas encore reçu le surnom de *Muse de la patrie*, et elle se contentait, en attendant, d'être appelée par les poètes du Cénacle la *Muse française*. L'un d'eux, le plus exquis, le plus pur, le plus chevaleresque, avait, sans le vouloir, touché son cœur ; et Mme Sophie Gay avait fait ce beau rêve d'unir le chantre de *Madeleine* au chantre d'*Eloa* [3]. Hélas ! il était écrit que Delphine épouserait, au lieu du plus

[1] *Un voyage sentimental*, par A. de Saint-Valry. Voy. ci-dessus, ch. VIII, p. 260.

[2] Née à Aix-la-Chapelle en 1804, morte en 1855.

[3] Voy., dans les *Nouveaux Lundis* de Sainte-Beuve (t. VI, p. 416 et suiv.), les lettres de Mme Sophie Gay à Mme Desbordes-Valmore, relatives à ce curieux épisode.

éthéré des poètes, le plus prosaïque des hommes d'affaires, au lieu d'Alfred de Vigny, M. Emile de Girardin. Si elle n'a pas terminé son poème de *Madeleine ;* si elle a versé de la poésie dans la prose, du char de la reine Mab dans le fourgon du journalisme, *c'est la faute du mari*[1].

Ulric Guttinguer, né à Rouen en 1785, et plus âgé que la plupart des rédacteurs de la *Muse française*, était un homme du monde à qui sa belle prestance, ses manières distinguées et sa grande fortune assuraient, parmi les membres du Cénacle, un réel prestige. Emile Deschamps, qui traduisait alors Horace, se plaisait à lui appliquer ces vers de son poète favori :

. . . . Di tibi formam,
Di tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Sainte-Beuve l'a peint dans *Volupté*, sous le nom de *l'Ami de Normandie ;* Victor Hugo lui a dédié l'une de ses odes, *l'Homme heureux ;* Alfred de Musset lui a adressé quelques-uns de ses plus beaux vers :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme...

« Oh ! la belle destinée, — c'est un mot du grand poète italien Leopardi, — oh ! la belle destinée, de ne pouvoir plus mourir, sinon avec un immortel ! »

[1] *C'est la faute du mari :* Mme Emile de Girardin fit jouer, sous ce titre, au Théâtre-Français, en 1851, un proverbe en un acte et en vers. — L'Odéon avait représenté, le 9 février 1843, une comédie de M. Léon Guillard, intitulée : *Delphine ou la faute du mari*.

Normand comme Ulric Guttinguer, — il était né à Vire, le 4 novembre 1769, — Chênedollé[1] avait fait partie, au commencement du siècle, de ce premier cénacle, dont Chateaubriand était le chef et où figuraient, avec lui, Joubert et Fontanes[2]. Étant venu à Paris au mois de juillet 1823, au moment de la fondation de la *Muse française*, il avait été heureux d'unir sa collaboration à celle des nouveaux poètes, comme lui disciples et amis de Chateaubriand. Je trouve, dans la quatrième livraison de la *Muse*, à côté de la *Dolorida* d'Alfred de Vigny, une ode de Chênedollé sur *le Supplice des suicides*, imitée de Dante. Alexandre Soumet lui écrivait, à l'occasion de cette pièce, le 20 septembre 1823 :

Mon cher maître et ami, je viens moi-même du bureau de notre journal ; je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi-même pour corrig·r les épreuves de vos beaux vers. Nous avons hésité longtemps entre les stances du Troubadour et le morceau du Dante, comme on hésite entre une statue d'Hébé et celle d'un Hercule. La force l'a emporté sur la grâce, et votre admirable imitation est déjà imprimée. J'ai sollicité la faveur de paraître dans le même numéro que vous, afin de me mettre sous votre sauvegarde comme autrefois. Je rends compte des *Soirées de Saint-Pétersbourg* ; je parle des peines de l'Enfer, et le morceau du Dante viendra joindre l'exemple au précepte...

« C'est ainsi, dit Sainte-Beuve, après avoir cité cette lettre dans sa belle étude sur Chênedollé, c'est ainsi qu'on se parlait tous les jours, à toutes les

[1] Né en 1769, mort en 1833.
[2] *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, par Sainte-Beuve.

heures, dans ce monde-là : c'était les plus grandes rudesses. » On peut sourire assurément, et Sainte-Beuve ne s'en est pas fait faute, des travers de ce petit monde poétique, caressant et parfumé, tout confit en douceurs, où les poètes de la *Muse* s'appelaient entre eux *Alfred, Victor, Adolphe, Jules, Gaspard, Émile* ou *Delphine*. Mais cette camaraderie innocente ne valait-elle pas mieux, après tout, que les jalousies et les haines qui bientôt attristeront la poésie et les lettres? Cet âge d'or de la littérature romantique n'était-il pas préférable cent fois à cet âge de fer de la *littérature industrielle*, contre lequel il appartiendra à Sainte-Beuve lui-même de réagir un jour avec éclat [1]?

En dépit de ses défauts, le groupe de la *Muse française* a exercé une influence heureuse sur la poésie et sur l'art. Son véritable caractère, celui qui lui est propre, c'est la tendance à l'élévation. Élégant et noble, gracieux et pur, ce groupe d'élite mérite qu'on l'appelle de ce nom que Dante nous fournit, *la bella Scuola*.

Dans les premiers jours d'août 1830, Charles X, le duc d'Angoulême, la duchesse sa femme, la duchesse de Berry, le duc de Bordeaux, sa sœur, escortés de leur garde fidèle, se dirigeaient vers Cherbourg. Tandis que ces princes, dont les ancêtres avaient fait la France, s'acheminaient vers l'exil, l'auteur des *Odes*

[1] Voy., dans les *Portraits contemporains* (t. Ier, p. 427), l'article intitulé : *Quelques vérités sur la situation en littérature*. 1er juillet 1843.

et Ballades, de la même plume qui avait écrit les odes sur *la Naissance du duc de Bordeaux* et sur *le Sacre de Charles X*, écrivait des strophes enthousiastes en l'honneur des *héros* de Juillet :

Frères ! et vous aussi vous avez vos journées [1] !...

Cependant le cortège royal, poursuivant son triste itinéraire, traversait le val de Vire et passait non loin de la maison de Chênedollé : il était sur la route, entouré de tous les siens, tenant à la main des branches de lis qu'ils offrirent au vieux roi, prêt à quitter, pour ne les plus revoir, les rivages de la patrie : pieuse et touchante inspiration ! Adieux de la poésie à la royauté ! Traduction vraiment française du vers de Virgile : *Manibus date lilia plenis !*

Chênedollé, ce jour-là, le généreux poète, a noblement payé au petit-fils de Louis XIV la dette de la *Muse française.*

[1] *Les Chants du crépuscule.*

CHAPITRE XI

LES NOUVELLES ODES. — LE SACRE DE CHARLES X.

Préface des *Nouvelles Odes.* Racine et Boileau. M. Ternaux et l'abbé Delille. Variantes. — Du rôle des initiales dans la république des Lettres. Un article d'Hoffman. *Mémoires* de Philarète Chasles. Un plagiat d'outre-tombe. Réponse de M. Victor Hugo à Hoffman. — La Légion d'honneur en 1825. Lettres inédites. Augustin Soulié. — Le Sacre de Charles X. Comment M. Victor Hugo a vu, *à Reims*, le 29 mai 1825, M. de Lamartine qui était *à Lyon*. Un passage de Malebranche. — Une audience aux Tuileries. La culotte courte de M. Brifaut. — Voyage en Suisse. Le bon éditeur Urbain Canel. Visite à Saint-Point. Julia de Lamartine et Léopoldine Hugo. *Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix.* M. X. Doudan. *Ce cyclope de Victor Hugo! — Guerre aux démolisseurs!*

I

Dans les quelques lignes consacrées par M. Victor Hugo à la *Muse française*, il ne s'est pas fait faute de reprocher à ses collaborateurs leur timidité, de tourner en ridicule leur polémique douceâtre et trop peu agressive. « Les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion définitive. » Ah ! s'il eût été le maître ! ce n'est pas lui qui se serait contenté d'une *opposition de salon ;* il aurait fait une *guerre à outrance*[1]. Comme

[1] *Victor Hugo raconté,* etc., t. II, p. 83.

le bon Canaris sur les vaisseaux des Turcs, il aurait, sur les tragédies des classiques, *arboré l'incendie*[1] ! — M. Victor Hugo oublie qu'en 1824 il n'était pas aussi farouche que cela :

Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.

1824, c'est l'année où parut le second volume des *Odes ;* il était accompagné d'une préface dans laquelle l'auteur exposait ses principes et ses théories littéraires en toute liberté et sans avoir à tenir compte des ménagements et des scrupules de collaborateurs trop timorés. Or rien ne ressemble moins à une déclaration de guerre que ce manifeste, où Victor Hugo se montre à nous sous les traits, non d'un romantique intransigeant, mais d'un modéré et d'un conciliateur. Il adresse aux deux partis en lutte des paroles de paix ; il répudie toutes les violences ; il écarte ce qui divise, pour rechercher ce qui rapproche. Il semble que par moments on l'entende s'écrier comme cet honnête Sosie :

Messieurs, ami de tout le monde.

Il y a maintenant, écrit-il, deux partis dans la littérature comme dans l'État... Les deux camps semblent plus impatients de combattre que de traiter... Quelques voix importantes néanmoins se sont élevées, depuis quelque temps, parmi les clameurs des deux armées. Des conciliateurs se sont présentés avec de sages paroles entre les deux fronts d'attaque. Ils seront peut-être les premiers immolés, mais qu'importe !

[1] *Les Orientales,* t. II.

C'est dans leurs rangs que l'auteur de ce livre veut être placé, dût-il y être confondu [1]...

Pour lui, il ignore profondément ce que c'est que le *genre classique* et le *genre romantique*. Sans doute, il admire Shakespeare et Calderon, mais il n'admire pas moins Racine et Boileau. Voici en quels termes il parle de ce dernier : « Nul ne pousse plus loin que l'auteur de ce livre l'estime pour cet excellent esprit. Boileau partage avec notre Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française, ce qui suffirait pour prouver que lui aussi avait un *génie créateur*. » Un seul reproche peut être adressé aux *admirables poètes du grand siècle :* Français et chrétiens, ils ont eu le tort de ne chanter que les dieux de l'Olympe, de ne célébrer que les héros de la Grèce et de Rome. Cette faute, en apparence purement littéraire, a eu, dans l'ordre politique et social, des conséquences funestes que l'auteur des *Nouvelles Odes* fait ressortir avec force dans une page éloquente :

Si la littérature du grand siècle de Louis le Grand eût invoqué le christianisme, au lieu d'adorer des dieux païens, si ses poètes eussent été ce qu'étaient ceux des temps primitifs, des prêtres chantant les grandes choses de leur religion et de leur patrie, le triomphe des doctrines *sophistiques* du dernier siècle eût été beaucoup plus difficile, peut-être même impossible. Aux premières attaques des novateurs, la religion et la morale se fussent réfugiées dans le sanctuaire des lettres, sous la garde de tant de grands hommes. Le goût national, accoutumé à ne point séparer les idées de religion et de poésie,

[1] Préface des *Nouvelles Odes*, p. 7.

eût répudié tout essai de poésie irréligieuse, et flétri cette monstruosité, non moins comme un sacrilège littéraire que comme un sacrilège social. Qui peut calculer ce qui fût arrivé de la *philosophie*, si la cause de Dieu, défendue en vain par la vertu, eût été aussi plaidée par le génie ?... Mais la France n'eut pas ce bonheur ; ses poètes nationaux étaient presque tous des poètes païens ; et notre littérature était plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocratique que d'une société monarchique et chrétienne ; aussi les philosophes parvinrent-ils, en moins d'un siècle, à chasser des cœurs une religion qui n'était pas dans les esprits [1].

Pour réparer le mal fait par les sophistes, il importe de ne pas retomber dans la faute commise au dix-septième siècle, il faut que les ouvrages des poètes nouveaux, vrais pour le fond, soient également vrais dans la forme : la poésie vit moins de fiction que de vérité. « Le poète, aujourd'hui, disait Victor Hugo, en terminant, doit marcher devant les peuples, comme une lumière, et leur montrer le chemin... Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu. Il se rappellera toujours ce que ses prédécesseurs ont trop oublié, que lui aussi il a une religion et une patrie. Ses chants célébreront sans cesse les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte... Telle est la mission du génie ; ses élus sont *ces sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, et qui ne se tairont ni jour ni nuit.* »

Certes, c'était là un noble programme ; mais ce programme était précisément celui de la *Muse française*,

[1] Préface des *Nouvelles Odes*, p. 25.

tel que l'avait exposé, peu de temps auparavant, Alexandre Guiraud, dans un article où il parlait au nom de tous ses collaborateurs et qui était intitulé : *Nos doctrines*[1]. Comme ses amis de la *Muse*, et après eux, Victor Hugo se bornait à revendiquer pour notre littérature le droit d'être française et chrétienne ; pour le poète le droit de puiser ses inspirations dans son âme et dans son cœur, dans nos traditions et dans nos croyances. En ce qui touche la forme même des vers, la versification proprement dite, l'auteur des *Nouvelles Odes* n'était pas plus révolutionnaire. « S'il est utile et parfois nécessaire, écrivait-il, de rajeunir quelques tournures usées, de renouveler quelques vieilles expressions, et peut-être d'essayer encore d'embellir notre versification par la plénitude du mètre et la pureté de la rime, on ne saurait trop répéter que là doit s'arrêter l'esprit de perfectionnement. Toute innovation contraire à la nature de notre prosodie et au génie de notre langue doit être signalée comme un attentat aux premiers principes du goût. »

Ni la brisure du rythme, ni la césure mobile, ni l'enjambement, n'étaient encore inscrits sur son programme. Depuis, il s'est vanté d'avoir démoli la prosodie, cette Bastille des vers, et d'avoir mis l'hémistiche en liberté :

> Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
> Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
> N'étaient que des toutous auprès de mes audaces[2]...

[1] *La Muse française*, janvier 1824.
[2] *Les Contemplations*, t. I, p. 35.

Ses audaces, en ce temps-là, n'allaient même pas jusqu'à rejeter complètement le joug de la périphrase, et il était sur ce point moins hardi que quelques-uns de ses confrères de la *Muse*. Tandis que Jules de Rességuier écrivait simplement :

Tes grâces sous ton *schall* te trahissent encore [1],

Victor Hugo, qui avait acheté à sa jeune femme, avec le produit de la première édition des *Odes et poésies diverses*, un beau schall Ternaux, ne se décidait à l'introduire dans ses vers qu'après l'avoir soigneusement enveloppé dans les plis de cette périphrase :

« Couvre-toi du *tissu*, *trésor de Cachemir* [2]... »

Ternaux eût approuvé, Delille eût applaudi.

II

Les *Nouvelles Odes* [3], dont la préface nous a retenus quelques instants, furent publiées chez Ladvocat, non au mois de février 1824, comme l'a dit Sainte-Beuve [4], mais dans les derniers jours de mars [5].

1 *Le Schall*, par Jules de Rességuier.

2 *Odes et Ballades : la Promenade*.

3 *Nouvelles Odes*, par M. Victor Hugo : avec cette épigraphe : *Nos canimus surdis*. Chez Ladvocat, libraire. Un vol. grand in-8°, orné d'une gravure. Prix : 4 fr.

4 *Portraits contemporains*, t. I, p. 406.

5 *Journal des Débats*, 24 mars 1824.

Dans l'édition définitive de 1828, M. Victor Hugo a distribué ses odes suivant un classement méthodique où il n'est tenu nul compte de leur date de publication. Afin de permettre au lecteur de rétablir la physionomie du volume de 1824, nous donnerons la liste des pièces qui le composaient, en les rangeant dans l'ordre même de leur composition, ainsi que nous l'avons fait pour le volume de 1822 :

Année 1823 : *A mes vers ; l'Histoire ; la Bande noire ; le Repas libre ; le Sylphe ; la Grand'Mère ; Mon Enfance ; Epitaphe ; A. G... Y.; le Paysage ; Encore à toi ; Son Nom ; le Dernier Chant ; l'Antéchrist ; l'Ame ; la Liberté ; A mon père ; le Poète ; Actions de grâces ; A mes Amis ; A l'Ombre d'un enfant ; la Guerre d'Espagne ; A l'Arc de triomphe de l'Étoile ; la Mort de Mlle de Sombreuil.*

Année 1824 : *Ballade ; le Chant de l'Arène ; le Chant du Cirque ; le Chant du Tournoi.*

La première de ces pièces, *A mes Vers,* a pour titre, dans l'édition de 1828 : *A mes Odes.* Celle qui était intitulée, en 1824, *Ballade,* a maintenant pour titre : *Une fée :*

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée, au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi.

La *Bande noire* était dédiée à l'auteur du *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France,* à Charles Nodier. Cette dédicace a disparu. Disparue

aussi la note qui précédait cette ode et qui était ainsi conçue :

On reprochera peut-être au titre de cette ode sa trivialité ; mais *la Bande noire* était une des institutions laissées par la révolution ; et, en parlant des choses de cette révolution, la trivialité est souvent un défaut inévitable.

Victor Hugo a corrigé, dans les éditions suivantes, la plupart des pièces de son volume de 1824, refaisant bon nombre de vers, remaniant bon nombre de strophes. La place nous manquerait ici pour reproduire ces variantes, et nous devons nous borner à en signaler quelques-unes.

La sixième stance de *la Grand'Mère* se lisait ainsi dans l'édition de 1824 :

Ou montre-nous ta bible, aux figures dorées ;
Les saints, vêtus de blanc, protecteurs des hameaux,
Les vierges, de rayons dans leur joie entourées,
Et ces feuillets où luit, en lettres ignorées,
Le langage inconnu qui dit à Dieu nos maux.

Elle a été entièrement refaite dans l'édition de 1828 :

Ou montre-nous ta bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf et les mages ;
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

Dans l'ode intitulée *Mon Enfance*, la strophe sixième était d'abord ainsi conçue :

Et j'accusais mon âge, et je disais : « O gloire !
Quand donc serai-je aussi connu de la victoire ?
Mon sang dormira-t-il, dans mes veines perdu ?
Faut-il qu'en un combat, célébré par l'histoire,
Il ne soit jamais répandu ? »

Elle a reçu, en 1828, les modifications suivantes :

Et j'accusais mon âge : — Ah ! dans une ombre obscure,
Grandir, vivre ! laisser refroidir sans murmure
Tout ce sang jeune et pur, bouillant chez mes pareils,
Qui dans un noir combat, sur l'acier d'une armure,
Coulerait à flots si vermeils !

La strophe deuxième de l'ode sur la *Liberté* n'a pas été remaniée moins heureusement :

Non, sur nos tristes bords, ô belle voyageuse !
Sœur auguste des rois, fille sainte de Dieu,
Liberté ! guide pur de la gloire orageuse,
Non, je ne t'ai point dit adieu !
Mes hymnes dévoués ne vont point sur l'arène,
Traînant dans la lutte une chaîne,
Mais du manteau d'azur vêtus.
Mon luth n'est point de ceux dont les voix importunes
Ne savent pas pleurer toutes les infortunes
Et bénir toutes les vertus.

Tel était le texte de 1824. Voici le texte de 1828 :

Liberté ! pur flambeau de la gloire orageuse,
Non, je ne t'ai point dit adieu !
Car mon luth est de ceux dont les voix importunes
Pleurent toutes les infortunes,
Bénissent toutes les vertus.
Mes hymnes dévoués ne traînent point la chaîne
Du vil gladiateur, mais ils vont dans l'arène,
Du linceul des martyrs vêtus.

Le *Journal des Débats* rendit compte des *Nouvelles Odes* dans son numéro du 14 juin 1824. L'article était signé Z. M. Victor Hugo a dit au tome Ier des *Misérables*, dans son chapitre sur l'*année* 1817 : « M. de Féletz signait A. et M. Hofmann signait Z. » C'était un usage accepté, sauf de très rares exceptions, par les journalistes de l'Empire et de la Restauration, de ne jamais mettre leur nom au bas de leurs articles politiques, et de se contenter pour leurs articles littéraires d'un signe conventionnel ; les initiales jouaient, par suite, un rôle considérable dans la république des lettres. Les articles de l'abbé de Féletz étaient signés A., bien que leur auteur, depuis longtemps, n'en fût plus à l'A, B, C de la critique, où il était passé maître. Ceux de M. Hoffman (et non pas Hoffmann, ainsi que l'écrit M. Hugo, comme s'il s'agissait du célèbre conteur allemand) étaient signés, en 1817, de l'initiale de son nom, à laquelle il substitua plus tard la lettre Z. Un autre rédacteur des *Débats*, Dussault, signait Y, tandis que Castil-Blaze, dans le même journal, signait XXX ses articles de critique musicale. L'alphabet français y avait passé tout entier. Un aimable érudit, M. Boissonnade, fut obligé de recourir à l'alphabet grec ; il choisit modestement la dernière lettre et signa Ω.

« Hoffman, a dit quelque part Sainte-Beuve, avait bien des qualités du vrai critique : conscience, indépendance des idées, un avis à lui. Esprit exact, sincère et scrupuleux, il possédait l'art d'une ironie fine... Il était l'ennemi des engouements et de tous les char-

latanismes[1]. » Son article sur les *Nouvelles Odes* est des plus spirituels, et, à côté de justes éloges, il renferme des traits qui eurent le don d'émouvoir M. Victor Hugo. Le poète se garda pourtant de tomber dans la faute de l'ancien archevêque de Malines, M. de Pradt, qui, piqué au vif par un article d'Hoffman, avait, un jour, gravi les quatre étages du critique et lui avait adressé une homélie d'une vivacité singulière, qui se terminait par ces mots : « Vous m'avez traité comme un prestolet, un procureur ou un journaliste. » Hoffman, qui était un homme de théâtre et avait fait jouer, avec le plus vif succès, le *Roman d'une heure* et les *Rendez-vous bourgeois,* mit en scène dans les *Débats* le ci-devant *aumônier du dieu Mars*, et traduisit le plus gaiement du monde les injures, les gesticulations et les anathèmes du fougueux abbé ; la visite de l'archevêque chez le journaliste, racontée par ce dernier, amusa pendant huit jours tout Paris[2].

Victor Hugo, au lieu d'aller trouver le critique, lui adressa une lettre qui parut, le 26 juillet 1824, dans le *Journal des Débats*. Cette lettre, qui a les dimensions d'une brochure, est un des documents les plus

[1] *Causeries du Lundi*, t. I, p. 362.

[2] Au tome Ier de ses *Mémoires,* p. 279 et suiv., M. Philarète Chasles s'est approprié sans vergogne ces pages d'Hoffman. Il reproduit, sans y changer une syllabe, le récit de la visite de l'archevêque de Malines au critique des *Débats,* présente cette visite comme lui ayant été faite à lui-même et donne ce récit comme son œuvre personnelle. Cet homme d'esprit se disait sans doute que jamais personne n'irait déterrer ce *cadavre* enfoui dans les *Débats* du 3 août 1817 ; ou bien peut-être se proposait-il tout simplement de justifier, par ce larcin posthume, les sévérités de l'Académie française qui, en dépit de son rare talent, s'était obstinément refusée à l'admettre dans ses rangs.

importants de l'histoire du romantisme, et on ne s'explique pas qu'elle n'ait point trouvé place dans l'édition des *Œuvres complètes* du poète. Nous ne pouvons en donner ici que de courts extraits.

Après avoir rendu hommage au caractère et au génie de Chateaubriand, « ce grand homme qui, non content d'avoir, dans le *Génie du Christianisme*, tracé les préceptes de la poésie nouvelle, en a donné dans ses *Martyrs* le plus magnifique exemple ; généreux écrivain qu'ont tour à tour trouvé fidèle, en leur temps de péril, la religion, la monarchie et la liberté, les trois grandes nécessités d'un grand peuple. » Victor Hugo continue en ces termes :

Vous avez choisi, monsieur, pour rendre votre démonstration plus sensible, quelques expressions qui vous paraissent caractériser essentiellement le genre *romantique*, et c'est à moi que vous avez fait l'honneur de les emprunter. Ayant depuis assez longtemps ces *Nouvelles Odes* entre les mains, je dois supposer que vous n'avez pas pris vos exemples au hasard, et que les locutions que vous citez sont celles qui vous ont paru représenter plus fidèlement les défauts particuliers à l'école nouvelle. Or, monsieur, si ces locutions, qui vous semblent spécialement *romantiques*, ont par hasard une foule de types et d'équivalents chez les auteurs classiques, ne faudra-t-il pas en conclure que la différence que vous avez voulu établir par des exemples entre les deux genres n'est pas moins illusoire que celle que vous avez indiquée par des raisonnements aussi spirituels qu'erronés ? C'est ce que nous allons examiner.

Selon vous, « les anciens et les grands écrivains modernes ont toujours parlé aux sens pour mieux émouvoir l'esprit. Ils ne nous ont pas montré des *robes de vapeur*... » Je vous arrête ici, monsieur : Horace nous représente Apollon

Nube candentes humeros amictus.

Or, quand on est revêtu *d'un nuage,* ne porte-t-on pas une *robe de vapeur?* — « Ils n'ont pas, continuez-vous, donné à un dieu le *mystère* pour *vêtement.* » Je ne vous dirai pas que cette expression est littéralement empruntée à la Bible. La Bible n'est-elle pas un peu *romantique?* Mais je vous demanderai en quoi cette locution vous semble vicieuse. C'est, me direz-vous, parce qu'une idée abstraite, *le mystère,* y est immédiatement associée à une image physique, *le vêtement.* Eh bien! monsieur, ce genre d'alliance de mots, qui vous paraît si exclusivement *romantique,* se retrouve à chaque instant chez « les anciens et les grands écrivains modernes. » Virgile, dans sa belle peinture de l'*Antre des Cyclopes,* nous représente les compagnons de Vulcain occupés à mêler, pour forger la foudre, *trois rayons de pluie* et le *BRUIT, trois rayons de flamme* et la *PEUR.* Voilà certainement une singulière fusion de réalités et d'abstractions, et ce n'est certainement pas du *Baal romantique* que les cyclopes de Virgile tiennent le secret de cette composition, où il n'entre pas moins d'éléments métaphysiques que d'éléments chimiques. Horace nous montre également Pallas apprêtant tout à la fois son *casque,* son *égide,* son *char* et sa *rage... currusque et RABIEM parat.* (Ode xv, liv. I.) Ailleurs, il charge *les vents de PORTER* dans la mer de Crète (*Creticum mare*) ses *CRAINTES* et sa *TRISTESSE* (*TRISTITIAM* et *METUS*). Ici, il engage ses amis à *chasser* leurs *SOUCIS* par le *vin, vino pellite CURAS,* et de cette *romantique* alliance de mots est né le vieux proverbe, *noyer ses CHAGRINS dans la bouteille.* Plus loin, c'est Vénus plaçant sous des *jougs d'airain* (*juga ahenea*) *des ESPRITS inégaux* (*impares animos*); ou les *COLÈRES* (*tristes IRÆ*) *frappant l'airain avec plus de fureur que ne le frappent les corybantes.* Les exemples de ces sortes d'alliance de mots se présenteront en foule chez les classiques, monsieur. Toutefois, resserré par l'espace, je ne veux plus citer que quelques exemples décisifs. Vous affirmez que les classiques, soigneux de ne

jamais lier les abstractions aux réalités, n'auraient pas donné à un dieu *le mystère* pour *vêtement ;* mais, monsieur, ils ont donné la *JUSTICE* et la *VÉRITÉ* pour *fondement* à son *trône* (J.-B. Rousseau, ode XI, livre I), et par conséquent ils ont appuyé une réalité, le *trône*, sur deux abstractions, la *justice* et la *vérité*. Autres exemples : Horace a dit, ode XXIX, liv. III :

VIRTUTE me involvo mea (je m'*enveloppe* de ma *VERTU*).

Jean-Baptiste a dit (liv. IV, ode X) :

Pour souverain mérite on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaisant de *GRACE revêtu*.

Or, monsieur, quand Horace fait de la *VERTU* une *enveloppe*, et Rousseau, des *GRACES* un *vêtement*, n'emploie-t-on pas précisément la même figure, en appliquant la même expression au *MYSTÈRE*, qui est une abstraction comme les mots *grâce* et *vertu ?*

Voici la fin de cette habile et spirituelle défense :

Il faut conclure, monsieur, et voici ma conclusion : Vous convenez positivement qu'il n'existe, entre les genres classique et romantique, de différence que dans le style, et vous établissez cette différence par des exemples qui vous paraissent caractéristiques. J'ai eu l'honneur de vous prouver que les locutions dans lesquelles vous découvrez tout le *romantisme* ont été au moins aussi fréquemment employées par les classiques anciens et modernes que par les écrivains contemporains ; or, comme dans ces locutions résidait spécialement votre distinction entre les deux genres, cette distinction tombe d'elle-même ; et il suit de là, toujours d'après votre système, qu'il n'existe aucune différence réelle entre les deux genres, puisque la seule que vous reconnaissez, celle du style, s'est complètement évanouie. Permettez-moi de vous remercier de ce résultat.

Cette lettre est longue, monsieur ; je pourrais dire, avec un

fameux écrivain : *Je n'ai pas eu le temps d'être court.* Pressé par le temps et par l'espace, obligé le plus souvent de citer de mémoire, je vous laisse à juger du degré d'évidence que j'aurais produit si j'avais eu votre érudition profonde et votre ingénieux talent. Sûr de votre loyauté, c'est à vous que je m'adresse pour obtenir l'insertion de cette réponse dans le *Journal des Débats*. Venez vous-même m'ouvrir la porte de l'arène où je me présente pour vous combattre, avec plus de confiance en vous qu'en moi-même. Méritez de ma part encore cette reconnaissance, et faites que mes paroles aient du moins la même publicité que les vôtres, puisqu'elles ne peuvent avoir la même autorité.

VICTOR-M. HUGO [1].

III

Après avoir fait paraître, en 1824, *Han d'Islande* et le second volume de ses *Odes*, Victor Hugo ne publia, l'année suivante, ni roman nouveau ni poésies nouvelles. Cette année 1825 fut cependant marquée pour lui par quelques événements dignes d'être notés.

On lit dans le *Moniteur* du 29 avril 1825 : « Le roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo chevaliers de la Légion d'honneur. »

En même temps, le roi Charles X l'invitait à son sacre, qui devait avoir lieu le 29 mai. Lorsque cette invitation lui parvint, il était à Blois, chez son père, et c'est de là qu'il écrivait à l'un de ses amis, M. Augustin Soulié, rédacteur de la *Quotidienne* [2] :

[1] *Journal des Débats*, 26 juillet 1824.

[2] Jean-Baptiste-Augustin Soulié, né à Castres en 1780, mort à Paris en

Blois, 27 avril 1825.

Savez-vous, mon bon Soulié, que les grâces royales pleuvent sur moi ? Le roi me nomme chevalier de la Légion d'honneur et me fait l'insigne faveur de m'inviter à son sacre. Vous allez vous réjouir, vous qui m'aimez, et je vous assure que le plaisir que cette nouvelle vous donnera augmente beaucoup ma propre satisfaction. Ce qui accroît beaucoup le prix de cette croix à mes yeux, c'est que je l'obtiens avec Lamartine, par ordonnance spéciale qui ne nomme que nous deux... Je dois ajouter que M. de la Rochefoucauld [1] a été charmant dans cette circonstance pour Lamartine et moi. Il est impossible de s'effacer plus complètement pour laisser au roi toute la reconnaissance, de mettre plus de grâce et de délicatesse dans ses rapports avec nous. C'est à lui que nous devons nos croix et c'est lui qui nous remercie.

Je vais donc vous revoir, cher ami, et il me faut cette espérance pour apporter quelque adoucissement au chagrin de quitter mon Adèle pour la première fois.

VICTOR.

Le 7 mai suivant, il écrivait à un autre de ses amis, Adolphe de Saint-Valry :

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort [2],

1845. Il avait pris part, le 12 mars 1814, au mouvement royaliste de Bordeaux, et il avait fondé dans cette ville trois journaux : le *Mémorial bordelais*, la *Ruche d'Aquitaine* et la *Ruche politique*. Fixé à Paris, à partir de 1820, il devint un des principaux rédacteurs de la *Quotidienne* et fut nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Il a publié des traductions en vers de plusieurs poètes anglais, Gray, Robert, Charlotte Smith et James Montgomery, et donné une excellente édition des *Poésies de Charles d'Orléans*.

[1] Le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des Beaux-Arts.

[2] Montfort-l'Amaury, où Victor Hugo avait reçu, en 1821, l'hospitalité de Mme de Saint-Valry.

et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc*. C'est un homme d'un vrai talent, et il ne manque à son caractère qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même ; il faut que votre poème [1] se vende, et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires*, comme notre grand poète Soumet. Démentez le fait bien haut, partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle ; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau du châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu ! mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 20, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR.

[1] *La chapelle de Notre-Dame du Chêne.*

Adolphe de Saint-Valry avait des premiers composé des vers sur le sacre. Victor Hugo lui écrivit à cette occasion : « Je suis bien impatient de connaître des vers de vous sur *le sacre*. J'aime autant le poète que le sujet. Lamartine, qui est à Paris depuis trois jours pour huit, m'est venu voir deux fois, m'a dit en avoir fait aussi pour cette époque, et m'a demandé si j'en ferais. Je ne le crois pas ; mais je l'ignore : *Spiritus flat ubi vult* [1]. »

Victor Hugo *aimait le sujet* ; nul doute dès lors qu'il ne chantât le sacre de Charles X, comme il avait chanté le baptême du duc de Bordeaux. Il fit le voyage de Reims en compagnie de Charles Nodier, chargé d'écrire le discours préliminaire à la relation des cérémonies ; de M. de Cailleux, secrétaire général des musées, et d'un jeune peintre, M. Alaux, qui fut depuis directeur de l'École de France à Rome. Le 29 mai, revêtu du costume officiel, habit à la française, épée en verrouil, manchettes et jabots de dentelles, il pénétra dans la vieille basilique, toute tapissée de velours et de soie, il s'agenouilla sur ces dalles qui avaient vu Jeanne d'Arc à genoux, et du fond de son cœur, cette prière monta à ses lèvres :

O Dieu ! garde à jamais ce roi qu'un peuple adore !
Romps de ses ennemis les flèches et les dards,
Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars !
Charles, comme au Sina, t'a pu voir face à face !
Du moins qu'un long bonheur efface

[1] Lettre de Victor Hugo à Adolphe de Saint-Valry. Paris, 13 avril 1825.

Ses bien longues adversités !
Qu'ici-bas des élus il ait l'habit de fête !
Prête à son front royal deux rayons de ta tête ;
Mets deux anges à ses côtés [1] !

IV

« M. de Lamartine aussi était venu au sacre, » dit M. Victor Hugo dans ses *Mémoires* [2] ; et un peu plus loin : « A Reims, M. de Lamartine rappela à Victor Hugo la promesse qu'il lui avait faite d'aller le voir à Saint-Point. M. Nodier était présent, Lamartine l'invita aussi [3]. » — Ainsi, M. Victor Hugo a vu Lamartine à Reims au sacre de Charles X. Ses souvenirs à cet égard sont précis et formels. Malheureusement la *Correspondance de Lamartine* est là, non moins précise et non moins formelle, et il en résulte que le poète des *Méditations* n'a pas mis les pieds à Reims en 1825.

Il écrit de Mâcon au comte de Virieu, le 7 avril :

Je suis forcé de partir à l'improviste pour Paris... J'y resterai dix jours et pas plus. Ecris-moi chez Mme de Vaux, rue Férou, no 16, près la place Saint-Sulpice. C'est là que je vais débarquer, *étant trop souffrant* pour le bruit de notre quartier et l'abandon d'une auberge... Je vais vendre aussi un petit fragment intitulé : *le Chant du sacre ou la Veille des armes*. C'est mon poème de Fontenoy. Mais je ne le fais ni pour

[1] V. Hugo. *le Sacre de Charles X*. Reims, mai-juin 1825.
[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 103.
[3] *Op. cit.*, t. II, p. 107.

gloire ni pour argent, par pure conscience royaliste, et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit... *Nous partons décidément pour Aix le 1er juin.* Venez-y donc, c'est un site divin. Voguons encore sur le lac [1] !

Le *Chant du sacre* était donc composé dès le commencement d'avril. Le poète s'était décidé à devancer ainsi les fêtes de Reims, sachant qu'il ne pourrait y assister, et qu'à l'heure où elles se célébreraient, il serait en route pour les eaux d'Aix, où l'envoyaient les médecins. Le 7 mai, il écrit à M. de Virieu :

Je ne puis te promettre une visite dont j'aurais plus besoin que toi : ma femme veut me garder et me soigner au moins un petit mois. Je prends le petit-lait, les bains, etc., pour couper ma fièvre qui paraît y céder un peu. *Le 29 mai*, nous allons à Aix pour six semaines avec Mme de Barol, etc., et nous nous verrons au retour [2].

Quelques jours après, de Mâcon, où il est auprès de sa mère malade, il informe son ami qu'il le verra en passant à Lyon, *le 30 ou le 31 mai ou le 1er juin* [3].

Au commencement de juin, il est installé à Aix, et c'est de là qu'il adresse à son fidèle correspondant cette nouvelle lettre :

Nous sommes malheureux cette année en rencontre : tu vas au nord et moi au midi... Quant au *Sacre*, tu sais, sans doute, qu'il se vend à 20,000, et peut-être ira-t-il à 30,000 exemplaires. Mon libraire me mande 5,000 dans une journée ! Ils

1 *Correspondance de Lamartine*, t. III, p. 332.
2 *Ibid.*, t. III, p. 341.
3 *Ibid.*, p. 342.

gagneront 50,000 francs avec ce rogaton dont j'ai eu 100 louis et la honte !

Sais-tu le tapage qu'il fait contre son auteur ? Le duc d'Orléans est allé se plaindre au roi, *co' fiocchi,* des insultes que je lui adressais. Le roi a ordonné la suppression du passage. Les libraires, comme des coquins, l'ont refusée. J'ai été instruit trop tard, et je me suis empressé d'écrire d'arrêter, de changer, de tout faire pour contenter le roi. *Le roi m'a fait écrire de Reims* son mécontentement par M. Doudeauville. J'ai répondu de mon mieux. Les journaux libéraux ont écrit. J'ai répondu pour disculper seulement le roi que ces coquins avaient l'air d'accuser de mon fait très isolé. Enfin tu triompheras à bon droit, une sanglante satire ne m'eût pas fait plus d'amis ; mais, malgré cela, je ris, excepté de la peine du roi.

Me voilà ici, venant du lac. O lac, ô pays, ô vignes festonnées, noyers, érables, prairies, délicieuses montagnes, neiges, ciel, lumière et ombre ! Il y a de quoi s'exclamer jusqu'à la fin de la page. C'est toujours tout neuf, comme ce que Dieu a fait. Mais toi, je te plains : Plombières est du pittoresque pour les bourgeois de Paris [1].

Voilà donc une fois de plus les souvenirs personnels de M. Victor Hugo démontrés inexacts. Est-ce donc à dire que nous entendions mettre en doute la bonne foi du poète ? En aucune façon. Il croit évidemment *que c'est arrivé ;* il croit qu'il a vu *à Reims,* le 29 mai 1825, Lamartine, qui était ce jour-là sur la route de Mâcon à Lyon. Qui eût jamais plus que lui « l'imagination forte et vigoureuse ? » Et Malebranche ne nous apprend-il pas que les esprits ainsi doués « s'imaginent les choses tout autrement qu'elles ne sont, et *en imaginent même qui ne sont point* [2] ? » Tout ce

[1] *Correspondance de Lamartine,* t. III, p. 344.

[2] Malebranche, *de la Recherche de la vérité,* l. IIe, 3e partie, ch. I.

chapitre de Malebranche sur les défauts et aussi sur la puissance de ceux qui ont « l'imagination forte » s'applique d'une façon merveilleuse à Victor Hugo, à sa vie et à ses œuvres : « Ces esprits sont excessifs en toute rencontre ; ils relèvent les choses basses, ils agrandissent les petites... Rien ne leur paraît tel qu'il est. Ils admirent tout [1]. Ils n'imitent jamais la nature ; tout est affecté, tout est forcé, tout est guindé. Ce ne sont que figures et qu'hyperboles [2]. »

Voilà les défauts. Voici maintenant les qualités : « Ceux qui imaginent fortement les choses, les expriment avec beaucoup de force... Ils ont l'avantage de plaire, de toucher et de persuader, à cause qu'ils forment des images très vives et très sensibles de leurs pensées... Ils ne se servent que d'expressions et de termes qui ne réveillent que les notions confuses des sens, lesquelles sont toujours très fortes et très touchantes [3]. »

V

Victor Hugo quitta Reims dans les premiers jours de juin, après avoir composé, à l'ombre même de la cathédrale, son *Ode sur le sacre*. A peine avait-elle paru, que Charles X récompensait l'auteur de la façon la plus délicate : il conférait au général Hugo le titre

[1] « Quant à moi, qui parle ici, *j'admire tout*, comme une brute. » (Victor Hugo, *William Shakespeare*, p. 371.)

[2] Malebranche. *Ibid.*

[3] *Ibid.*, *id.*

de lieutenant général de ses armées [1]. Le 24 juin, le poète eut l'honneur de présenter ses vers au roi [2]. Il avait sollicité lui-même cette audience, et fut avisé seulement la veille au soir qu'elle lui était accordée. Si sa joie fut grande, son embarras ne le fut guère moins. Il n'ignorait point en effet que, pour se présenter au château, la culotte courte était de rigueur, et il n'en avait pas. Où en prendre une ? Il eut la bonne idée de courir chez un de ses anciens collaborateurs de la *Muse française*, M. Charles Brifaut, homme de cour par excellence et possesseur des plus belles culottes du monde. Il lui exposa sa situation. L'auteur de *Ninus II* prêta bien vite au futur auteur de *Cromwell* l'objet de ses convoitises, et c'est ainsi que le grand poète fit son entrée aux Tuileries, dans la culotte de M. Brifaut. — Les temps sont bien changés : M. Hugo n'a plus aujourd'hui pour amis que des sans-culottes [3].

Quoi qu'il en soit, quelques jours plus tard, on lisait dans le *Moniteur :*

Nous avons annoncé que le roi avait accueilli avec bonté M. Victor Hugo, auteur d'une *Ode sur le sacre*. M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld, chargé du département des Beaux-Arts, vient d'informer ce jeune poète que Sa Majesté, voulant témoigner la satisfaction que lui a causée la lecture de cette ode, avait ordonné qu'elle fût réimprimée avec tout le luxe typographique par les presses de l'Imprimerie royale [4].

[1] *Moniteur* du 5 juin 1825.

[2] *Moniteur* du 25 juin 1825.

[3] Nous empruntons le récit de ce petit épisode au remarquable et curieux volume de M. Louis Favre : *Etienne-Denis Pâsquier; Souvenirs de son dernier secrétaire.*

[4] *Moniteur* du 30 juin 1825.

Victor Hugo et Charles Nodier avaient formé à Reims le projet d'un voyage en Suisse, ils le réalisèrent au mois d'août 1825. Le bon éditeur Urbain Canel avançait les fonds en échange d'une promesse de manuscrit. Nodier, qui avait publié, en 1821, un si charmant livre sous ce titre : *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, devait écrire une *Promenade de Paris aux montagnes de Suisse*, à laquelle Victor Hugo apportait un contingent de quatre odes et de deux ou trois feuilles de prose. Les deux amis reçurent un à-compte chacun de 1750 francs et louèrent aussitôt deux berlines. Mme Victor Hugo et sa petite fille Léopoldine, âgée de dix mois, Mme Charles Nodier et sa fille Marie, étaient du voyage, ainsi qu'un peintre, M. Gué, chargé d'*illustrer* le livre[1]. On sortit de Paris par la barrière de Fontainebleau, et, à quelques jours de là, la joyeuse caravane arrivait à Saint-Point, chez Lamartine.

« Nous quittons notre solitude de Saint-Point avec regrets, écrivait ce dernier à Mme Eugène de Genoude le 18 août 1825. Nous venons d'y recevoir nombreuse compagnie : M. et Mme Hugo, Charles Nodier, sa femme et sa fille, et un peintre qu'ils ont avec eux, et quelques Anglais. Nous sommes désolés que vous n'ayez pas pu trouver, Eugène et vous, une quinzaine à nous donner depuis deux ans : vous y auriez laissé pour nous des souvenirs bien plus chers encore[2]. »

[1] *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier, p. 268.

[2] *Correspondance de Lamartine*, t. III, p. 356.

Trente ans plus tard, Lamartine, évoquant les souvenirs heureux de sa vie passée, retraçait avec complaisance les détails de cette visite de Victor Hugo et de Charles Nodier à Saint-Point :

Je passais un congé diplomatique dans mes montagnes natales. Je vis descendre par les rudes sentiers, en face de ma fenêtre, à travers les châtaigniers, une caravane de voyageurs, hommes, femmes et enfants, les uns à pied, les autres sur des *mules au pied réfléchi*, comme dit le poète. Bientôt la caravane eut atteint le pied sablonneux des montagnes, gayé le ruisseau, traversé les prés et regravi le mamelon du château. C'était Victor Hugo et Charles Nodier, suivis de leurs charmantes jeunes femmes et de leurs enfants. Ils venaient me demander l'hospitalité de quelques jours en allant en Suisse.

Charles Nodier était l'ami-né de toute gloire. Aimer le grand, c'était son état. Il ne se sentait de niveau qu'avec les sommets. Son indolence l'empêchait de produire lui-même des œuvres achevées, mais il était capable de tout ce qu'il admirait. Il se contentait de jouer avec son génie et avec sa sensibilité, comme un enfant avec l'écrin de sa mère. Il perdait les pierres précieuses dans le sable.

Cette incurie de sa richesse le rendait le Diderot, mais le Diderot sans charlatanisme et sans déclamation de notre époque. Nous nous aimions pour notre cœur et non pour nos talents. C'était un de ces hommes du coin du feu, un génie familier, un confident de toutes les âmes, dont la perte ne paraît pas faire un si grand vide que les grandes renommées. Mais ce vide se creuse toujours davantage. Il est dans le cœur.

Pendant que les femmes et les enfants jouaient dans le verger, nous goûtâmes, Hugo, Nodier et moi, l'ombre des bois, le frisson du vent, la fraîcheur des sources, le silence de la vallée, le balbutiement des vers futurs qui dormaient et qui chantaient en rêvant en nous comme les enfants des deux jeunes mères sur leurs genoux.

La caravane poétique reprit sa route vers les Alpes. Je la vis disparaître derrière la montagne [1]...

En 1834, après une lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* à l'Abbaye-aux-Bois, dans ce salon de Mme Récamier, où Chateaubriand, caché dans un fauteuil au coin de la cheminée, avait au-dessus de sa tête le portrait de Mme de Staël et le brillant tableau de Gérard, *Corinne au cap Misène*, Sainte-Beuve écrivait : « Staël ! Chateaubriand ! les voilà devant nous, l'une aussi présente, l'autre aussi dévoilé qu'ils peuvent l'être, unis tous les deux sous l'amitié vigilante d'un même cœur... Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Édens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier ! et n'enviera-t-on pas un jour ceci [2] ? »

Parmi ces lieux *où se sont groupés des génies, des affections et des gloires*, ceux qui gardent encore le culte des lettres se plairont toujours à saluer ce coteau lumineux de Saint-Point où, par une belle matinée d'été, — au lendemain du sacre de Charles X, à l'heure où la France, prospère, libre et forte, donnait le spectacle « du plus beau comme du plus hardi mouvement intellectuel qu'aucun de nos siècles eût encore vu [3], » — Lamartine, Hugo et Nodier s'entretenaient des choses de la poésie et de l'art, à l'ombre

[1] *Souvenirs et Portraits*, par A. de Lamartine, t. III, p. 42.
[2] *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1834.
[3] Lamartine, *Des Destinées de la poésie*.

des grands arbres, en face des horizons du Jura et des Alpes, tandis que les enfants jouaient à leurs côtés dans l'herbe, et que les mères parlaient entre elles des félicités présentes et des espérances de l'avenir.

L'avenir, en effet, ne s'annonçait-il pas plein de radieuses promesses pour elles et pour leurs enfants, surtout pour ces deux petites filles qui « jouaient dans le verger, » et qui avaient trouvé dans leur berceau les noms des deux plus grands poètes de notre siècle : Julia de Lamartine et Léopoldine Hugo ! — L'une qui mourra à douze ans, en Orient, à mille lieues de la *terre natale ;* l'autre qui mourra à dix-neuf ans,

Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée !

La Providence miséricordieuse nous voile l'avenir. Aucune ombre ne vint ternir la joie des heures passées par nos voyageurs à Saint-Point. Reprenant leur route vers les Alpes, ils traversèrent Lyon, puis Genève, et arrivèrent à Chamonix. Ils ne dépassèrent pas le mont Blanc, sur les flancs duquel ils auraient pu inscrire, avec une légère variante, le vers tracé par Regnard et ses compagnons sur le haut de la montagne Metevara :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit... AURUM.

Les 3,500 francs d'Urbain Canel étaient dépensés ou bien près de l'être, et il fallait songer au retour. Quelques jours plus tard, Nodier rentrait à l'Arsenal et Victor Hugo, rue de Vaugirard. Le voyage était terminé, mais non le livre, qui ne le fut jamais, si nous

en devons croire le *Témoin de la vie de Victor Hugo*, lequel ajoute : « M. Victor Hugo seul fit sa part ; M. Nodier attendit pour commencer la sienne que les dessins fussent prêts : la gravure prit des mois, et donna le temps à l'éditeur de faire faillite, ce qui dispensa M. Nodier de s'exécuter [1]. » Je trouve pourtant, dans la *Revue de Paris* d'août 1829, une note qui n'est point tout à fait d'accord avec l'assertion du *Témoin*. Voici le texte de cette note :

Au mois d'août 1825, M. Victor Hugo fit, de compagnie avec M. Charles Nodier, un voyage de plaisir à la célèbre vallée de Chamonix. Chemin faisant, les deux amis jetèrent, chacun de leur côté, sur leur album de voyage, les impressions qu'éveillait en eux la riche nature des Alpes. Cela fit un livre que M. Taylor, qui avait déjà visité les mêmes lieux, se plut à enrichir de huit dessins, et dont la publication, promise d'année en année, va enfin avoir lieu sous le titre d'*Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix*. L'*Album de trois voyageurs*, orné de huit gravures, faites en Angleterre, sur les dessins de M. Taylor, sera publié avec le plus grand luxe par les libraires Levavasseur et Canel [2].

Suivait, dans la *Revue de Paris*, un fragment du récit de Victor Hugo, racontant son voyage de Sallenches à Servoz. La *Revue des Deux Mondes* de 1831 a publié la fin des notes du poète ; elles conduisent le lecteur de Servoz à Chamonix.

Ces notes de voyage, insérées par l'auteur au tome II de ses *Mémoires* [3], seraient peut-être mieux à leur

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 153.
[2] *Revue de Paris*, t. V, p. 289.
[3] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 122-144.

place en tête de son livre sur *le Rhin*. Lors des premières représentations des *Burgraves*, M. Doudan écrivait : « Quoi ! ce *cyclope* de Victor Hugo a tiré une tragédie de son *absurde* livre sur *le Rhin ?* Il devrait bien laisser ces bords du Rhin à Gœthe et à Schiller, et ne pas charbonner ses extravagances sur la porte des vieux châteaux abandonnés. » *Absurde* est bientôt dit ; n'en déplaise à M. Doudan, *le Rhin* renferme des descriptions d'un relief étonnant, des pages où les sites grandioses, les vieilles cathédrales et les burgs démantelés se reflètent comme dans les eaux mêmes du grand fleuve. Quant à cet autre mot de M. Doudan, *ce cyclope de Victor Hugo,* il est plus heureux et vaut d'être retenu. Il peint bien la puissance et l'indomptable vigueur du poète, forgeant ses vers, qui ont l'éclat et la force de l'airain, comme les compagnons de Vulcain forgeaient, dans l'antre de Lemnos, le bouclier de Minerve et les foudres de Jupiter. Comme eux, il sait assouplir le bronze et façonner le fer, et, comme eux aussi, il sait unir ensemble trois rayons de grêle entrelacés, trois rayons de nuages pluvieux, et trois d'un feu brillant et de vents à l'aile rapide :

Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri [1].

Ne pourrait-on pas ajouter que depuis longtemps

[1] *Énéide,* liv. VIII. Victor Hugo a publié, dans le *Conservateur littéraire,* t. I. p. 327, une traduction en vers de cet épisode. Voy. ci-dessus, chap. V, p. 168.

Victor Hugo, comme Brontes, Sterope et Pyracmon [1], n'a qu'un œil au milieu du front : il saisit admirablement les traits, les contours et les couleurs des *choses qui se voient ;* les choses de l'âme lui échappent.

Outre le récit de son *Voyage à la vallée de Chamonix,* Victor Hugo composa, en 1825, un grand nombre d'odes et de ballades ; il reprit le conte ébauché de *Bug-Jargal,* le remania et le récrivit presque en entier ; mais ce roman, ces odes et ces ballades ne devaient paraître qu'en 1826. Leur auteur ne se rappela au public, en 1825, que par un écrit de quelques pages seulement, intitulé : *Guerre aux démolisseurs* [2]. Dans cet écrit, il appelle la nouvelle France au secours de l'ancienne : « Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menacent à la fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du moyen âge, où s'est imprimée la vieille gloire nationale, auxquels s'attachent à la fois la mémoire des rois et la tradition du peuple. »

Il parle en ces termes du château de Chambord et de la souscription qui avait conservé ce chef-d'œuvre à la France : « Nous avons visité Chambord, cet Alhambra de la France. Il chancelle déjà, miné par les eaux du ciel qui ont filtré à travers la pierre tendre de ses toits dégarnis de plomb. Nous le déclarons avec douleur, si l'on n'y songe promptement, avant peu d'années, la souscription, souscription qui, certes,

1 Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque et nudus membra Pyracmon.

2 Octobre 1825.

méritait d'être nationale, qui a rendu le chef-d'œuvre du Primatice au pays, aura été inutile ; et bien peu de chose restera debout de cet édifice, beau comme un palais de fées, grand comme un palais de rois. »

Dans cette campagne contre les *démolisseurs*, Victor Hugo venait après Charles Nodier, qui, dès 1820, dans son *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, avait défendu avec éclat la cause de notre architecture nationale. C'est une remarque que nous avons eu déjà l'occasion de faire : dans aucune question, sur aucun terrain, Victor Hugo n'est un initiateur. Si grand qu'il soit, il lui manque cette grandeur suprême d'avoir été un générateur d'idées, un chef de doctrines, un créateur d'âmes. Il lui reste, et cela certes suffit à sa gloire, d'avoir souvent, à défaut des premiers coups, porté les coups décisifs, d'avoir imprimé sa marque sur les idées d'autrui avec une telle puissance, avec un génie d'exécution si prodigieux, que ces idées demeureront frappées à son effigie. Les terres qu'il n'a pas découvertes porteront son nom : Améric Vespuce est immortel comme Christophe Colomb.

CHAPITRE XII

Bug-Jargal. — Odes et Ballades. — L'Ode a la Colonne.

Les deux *Bug-Jargal*. Le conte et le roman. Le capitaine d'Auverney et la République. *Bug-Jargal* et *Notre-Dame-de-Paris*. — *Odes et Ballades*. — Modèle de supplique. — Deux articles du *Globe*. — Premières relations de M. Victor Hugo et de Sainte-Beuve. Le numéro 90 et le numéro 94 de la rue de Vaugirard. — L'année où l'auteur des *Feuilles d'automne a eu âge d'homme*. — *Ecrit en 1827*... ou en 1866. Comment M. Hugo a eu pour précurseur M. Viennet. — L'*Ode à la Colonne de la place Vendôme*. Le baron de Vincent et le comte Appony. M. Hyde de Neuville. — Chapitre détaché de l'*Histoire des Variations* de M. Victor Hugo. Hommages du poète au roi Louis-Philippe, à la reine Victoria, au czar Nicolas et à Sa Majesté... le Roi de Prusse.

I

Bug-Jargal a paru au mois de janvier 1826. On lit en tête de l'édition de 1832 : « En 1818, l'auteur de ce livre avait seize ans ; il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours. Il fit *Bug-Jargal*... Ce livre a donc été écrit deux ans avant *Han d'Islande*. Et, quoique sept ans plus tard, en 1825, l'auteur l'ait remanié et récrit en grande partie, il n'en est pas

moins, et par le fond et par beaucoup de détails, le premier ouvrage de l'auteur. »

Dans le *Conservateur littéraire*, où il fut d'abord inséré [1] et où il occupe seulement 47 pages, *Bug-Jargal* est donné comme « extrait d'un ouvrage inédit intitulé *Contes sous la tente*. » L'auteur suppose que, pendant les guerres de la Révolution, plusieurs officiers conviennent entre eux, pour abréger la longueur des nuits du bivouac, de raconter chacun à leur tour quelques-unes de leurs aventures. Sous sa première forme, le récit de M. Victor Hugo, dont le fond est emprunté à la révolte des esclaves de Saint-Domingue en 1791, et qui a pour héros le nègre Bug-Jargal, est simple, vif, naturel ; point de longueurs, point d'inutiles descriptions, point de phrases. Un peu moins de sentiments chevaleresques chez Bug, un peu moins de *sensibilité* chez le narrateur, le capitaine Delmar, et Prosper Mérimée aurait pu signer ce *conte*, écrit par M. Victor Hugo à seize ans.

En faisant de ce conte un roman, en donnant à sa Nouvelle les proportions d'un volume, il l'a gâtée. Il y a introduit deux personnages nouveaux, le nain Habibrah et Marie, la fiancée du capitaine, — lequel a échangé son nom de Delmar contre celui de Léopold d'Auverney. Marie traverse le roman sans y jouer aucun rôle, sans ajouter en rien à l'intérêt ; elle ne sert qu'à rendre plus invraisemblable encore la grandeur d'âme de Bug, qui ressent pour elle une passion

[1] Tome II, pp. 22, 63, 99, 150 et 193.

ardente, et qui sacrifie tout, sa passion et sa vie, pour servir les amours de son rival. Habibrah est un monstre, frère de Han d'Islande, et plus hideux encore. Il n'intervient guère que pour permettre à l'auteur de décrire, avec un luxe de détails inouï, toutes les variétés de supplices, tous les modes d'égorgements et de tortures.

On se souvient que *Bug-Jargal* n'est qu'un récit fait au bivouac par un officier. Dans le *Conservateur littéraire*, avec ses allures rapides et dégagées, ce récit se pouvait admettre. Il n'en va pas de même, sous sa forme actuelle, alors que le narrateur rapporte tout au long les délibérations des colons à l'hôtel du gouverneur, M. de Blanchelande ; lorsqu'il redit les discours des orateurs et jusqu'aux interruptions qui les ont accompagnés ; quand il reproduit, à chaque instant, sans les abréger jamais, des dialogues qui feraient paraître courts ceux mêmes de Walter Scott, et qu'il récite de mémoire d'interminables pièces officielles, après avoir pris, il est vrai, la précaution de déclarer qu'il les a retenues mot pour mot.

Je n'hésite donc pas, pour ma part, à préférer le premier *Bug-Jargal* au second, l'ébauche au tableau. M. Victor Hugo en a usé d'ailleurs avec cette œuvre de jeunesse comme avec *Han d'Islande :* l'une des scènes les plus dramatiques de *Notre-Dame de Paris* est empruntée à *Bug-Jargal.*

Le nain Habibrah, précipité du haut d'un rocher, dans sa lutte avec le capitaine, est retenu au-dessus

de l'abîme par la racine d'un vieil arbre. L'archidiacre Claude Frollo, précipité par Quasimodo du haut des tours de Notre-Dame, est arrêté dans sa chute par une gouttière. Les rapports des deux scènes entre elles sont frappants et l'analogie se poursuit jusque dans les détails.

BUG-JARGAL Chap. LIV.	NOTRE-DAME DE PARIS Liv. XI, chap. II.
Mille démons ! s'écria le nain en rugissant : il était tombé dans l'abîme.	Le prêtre cria : — Damnation ! et tomba.
*	*
Une racine du vieil arbre sortait d'entre les fentes du granit, un peu au-dessous du bord. Le nain la rencontra dans sa chute, sa jupe chamarrée s'embarrassa dans les nœuds de la souche, et, saisissant ce dernier appui, il s'y cramponna avec une énergie extraordinaire.	La gouttière au-dessus de laquelle il se trouvait l'arrêta dans sa chute. Il s'y accrocha avec des mains désespérées.
*	*
Habibrah, suspendu sur l'horrible gouffre, essaya d'abord de remonter sur la plate-forme ; mais ses petits bras ne pouvaient atteindre jusqu'à l'arête de l'escarpement, et ses ongles s'usaient	L'abîme était au-dessous de lui... L'archidiacre se tordit sur la gouttière avec des efforts désespérés pour remonter ; mais ses mains n'avaient pas de prise sur le granit... ses ongles sai-

en efforts impuissants pour entamer la surface visqueuse du roc qui surplombait dans le ténébreux abîme.

gnaient sur la pierre, ses genoux s'écorchaient au mur.

*

Habibrah me criait, en écumant de fureur : — Viens donc ! viens ! et il ramassait, pour en finir, le reste de sa vigueur surnaturelle... Il avait consumé toute sa force dans ce dernier effort.

L'archidiacre, écumant de rage et d'épouvante, ramassa tout ce qui lui restait de force pour un dernier effort.

*

La racine, si longtemps tourmentée, se brisa sous son poids.

Cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb sur lequel il s'appuyait.

*

Ses doigts engourdis et roides furent enfin contraints de me lâcher. Le misérable nain s'engloutit dans l'écume de la sombre cascade.

N'ayant plus que ses mains roidies et défaillantes qui tenaient à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba.

Le récit du *Conservateur littéraire* se terminait à la mort de Bug-Jargal. En 1826, M. Victor Hugo a tenu à y ajouter un épilogue dans lequel, sous couleur de raconter la mort du capitaine d'Auverney, il donne un libre cours à sa haine contre la République, à son mépris pour les hommes de la Convention. Il dit aujourd'hui : « Jamais rien de plus haut n'est apparu sur l'horizon des hommes. Il y a l'Himalaya et il y a

la Convention. La Convention est peut-être le point culminant de l'histoire[1]. » Il disait, en 1826 : « Les représentants du peuple en mission, ces espèces d'ambassadeurs à bonnets rouges, que la Montagne députait dans les camps pour les dégrader et les décimer, délateurs attitrés, chargés par des bourreaux d'espionner la gloire... L'idole sanglante de ces temps-là aimait les victimes illustres ; et les sacrificateurs de la place de la Révolution étaient joyeux quand ils pouvaient, d'un même coup, faire tomber une tête et une couronne, ne fût-elle que d'épines, comme celle de Louis XVI, de fleurs comme celle des jeunes filles de Verdun, ou de lauriers, comme celle de Custine et d'André Chénier[2]. »

II

Après avoir ouvert l'année 1826 par la publication de *Bug-Jargal*, Victor Hugo la termina par la publication du troisième volume de ses poésies, qui parut au mois d'octobre, sous le titre d'*Odes et Ballades*.

Ce volume se composait de treize odes et de dix ballades, dont nous donnons ici la liste, en rangeant ces pièces dans l'ordre même de leur composition, ainsi que nous l'avons fait précédemment pour les *Odes et Poésies diverses*, et pour les *Nouvelles Odes* :

[1] *Quatre-vingt-treize*, par Victor Hugo, deuxième partie, livre III, ch. I, *la Convention*.

[2] *Bug-Jargal*, p. 269.

Année 1824 : *A M. de Chateaubriand*, *la Fée et la Péri*, *les Funérailles de Louis XVIII.*

Année 1825 : *A une jeune fille*, *un Chant de fête de Néron*, *le Géant*, *A Trilby*, *Hymne oriental*, *le Voyage*, *le Sacre de Charles X*, *les Deux Iles*, *les Deux Archers*, *Au colonel G.-A. Gustaffson*, *la Mêlée*, *l'Aveu du châtelain*, *la Fiancée du timbalier*, *Promenade*, *Aux Ruines de Montfort-l'Amaury*, *A M. Alphonse de Lamartine*, *A un Passant*, *A****, *le Portrait d'une enfant*, *la Ronde du Sabbat.*

L'*Hymne oriental* ne figure plus depuis longtemps dans les éditions des *Odes et Ballades*. L'auteur a transporté cette pièce dans les *Orientales*, où elle a pour titre *la Ville prise.*

La ballade qui était intitulée, dans l'édition de 1826, *l'Aveu du châtelain*, est celle qui a maintenant pour titre : *Écoute-moi, Madeleine.*

Le *Portrait d'une enfant* est peut-être la pièce la plus charmante de ce troisième volume :

Oui, ce front, ce sourire et cette fraîche joue,
C'est bien l'enfant qui pleure et joue,
Et qu'un esprit du ciel défend.
De ses doux traits, ravis à la sainte phalange,
C'est bien le délicat mélange ;
Poète, j'y crois voir un ange,
Père, j'y trouve mon enfant.

Cette enfant, c'était la petite Léopoldine, celle pour qui M. Victor Hugo composera bientôt *la Prière pour tous :*

Ma fille, va prier ! vois, la nuit est venue [1]...

La pièce des *Odes et Ballades* porte cette dédicace : *A Mlle J.-D. de M.* Ces initiales cachaient le nom de Mlle Julie Duvidal de Montferrier, qui avait fait le portrait de la fille du poète. Mlle de Montferrier est devenue depuis Mme la comtesse Abel Hugo.

Comme les volumes de 1822 et 1824, le volume de 1826 était ardemment royaliste. Dans *les Deux Iles*, le poète qui devait écrire, quelques années plus tard,

Napoléon, soleil dont je suis le Memnon,

faisait entendre contre Bonaparte un cri de haine et de malédiction :

Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne,
De Jaffa, du Kremlin, qu'il brûla sans remords,
Des plaines du carnage et des champs de victoire,
Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
La malédiction des morts !

L'ode *au colonel G.-A. Gustaffson* [2], celles sur les *Funérailles de Louis XVIII* et sur le *Sacre de Charles X*, venant après les odes sur la *Vendée*, *Quiberon*, la *Mort du duc de Berry*, la *Naissance* et le *Baptême du duc de Bordeaux*, la *Guerre d'Espagne*, faisaient de Victor Hugo, bien plus encore que de

[1] *Les Feuilles d'automne.*

[2] C'était le nom qu'avait pris le roi de Suède, Gustave IV, détrôné en 1809. Gustave IV est mort à Saint-Gall (Suisse), en 1837.

Lamartine, le poète-lauréat de la Restauration. Aussi rien n'était-il plus légitime, après la publication de son troisième volume, que sa demande d'une troisième pension. Voici la lettre qu'à cette occasion, et à la fin de l'année 1826, il adressa à M. le vicomte de la Rochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des beaux-arts :

Monsieur le vicomte,

Par décision du mois de septembre 1822, S. M. Louis XVIII, sur la proposition de M. le marquis de Lauriston, alors ministre de la maison du roi, et sur la recommandation spéciale de S. A. R. Madame, duchesse de Berry, transmise au ministre par Mme la maréchale, duchesse de Reggio, daigna m'accorder une pension de 1,000 francs.

Le ministre et M. le vicomte de Senonnes, alors secrétaire général de la maison du roi, en me transmettant la nouvelle de cet honorable bienfait du roi, me donnèrent l'assurance verbale que cette pension, que plusieurs circonstances n'avaient point permis de créer plus forte, ne serait que provisoire, et qu'ils ne tarderaient pas à en solliciter l'augmentation auprès de Sa Majesté.

Quatre ans se sont écoulés depuis cette époque ; et si ma pension est restée ce qu'elle était, j'ai eu du moins la joie de voir la bonté du roi augmenter les pensions de plusieurs hommes de lettres de mes amis, pensions obtenues en même temps que la mienne ou même depuis, et dont quelques-unes, maintenant, la dépassent de plus du double.

Ma pension seule étant restée stationnaire, je pense, monsieur le vicomte, n'être pas sans quelques droits à une augmentation. Si j'avais quelques titres à l'époque où je l'obtins, ces titres ne sont rien auprès de ceux que je pourrais réunir aujourd'hui, et qui eux-mêmes, je suis loin de me le dissimuler, sont encore bien peu de chose ; mais, sans me

faire illusion sur leur insuffisance, j'espère surtout, monsieur le vicomte, dans la flatteuse bienveillance dont vous m'avez donné tant de preuves, et qui, chez vous, s'allie à une sollicitude si éclairée pour les lettres. Je dépose avec confiance ma demande entre vos mains, en vous priant de vouloir bien la mettre sous les yeux de ce roi qui veut faire des beaux-arts le fleuron le plus éclatant de sa couronne.

Quel que soit le résultat de la demande que j'ai l'honneur de vous soumettre, vous savez, monsieur le vicomte, que rien n'égale la reconnaissance et le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.
Rue de Vaugirard, 90.

« *Quatre ans se sont écoulés depuis cette époque* (1822), *et ma pension* (de 1,000 francs) *est restée ce qu'elle était... — Ma pension* (de 1,000 francs) *est restée stationnaire.* » Hé ! sans doute, la pension de 1822 sur la cassette particulière du roi était restée stationnaire ; mais, en 1823, était venue s'y ajouter une pension de 2,000 francs sur les fonds littéraires du ministère de l'intérieur [1]. Dans sa lettre, M. Victor Hugo garde sur cette seconde pension un *silence prudent* et que je me borne à signaler. Soulignons aussi, sans d'ailleurs y insister, cet autre passage : « *Si ma pension est restée ce qu'elle était, j'ai eu du moins la joie de voir la bonté du roi augmenter les pensions de plusieurs hommes de lettres de mes amis, pensions obtenues en même temps que la mienne ou même*

[1] Voy. ci-dessus, chap. IX, p. 302.

depuis, et dont quelques-unes, maintenant, la dépassent de plus du double. »

M. Victor Hugo mettait du génie jusque dans ses suppliques. Ses ballades de 1826 étaient des chefs-d'œuvre, — et ses placets aussi.

III

Le volume des *Odes et Ballades* fut l'objet, dans le *Globe* de janvier 1827, de deux articles dont il convient que nous disions quelques mots, car ces articles sont une date dans l'histoire de la critique au dix-neuvième siècle. L'auteur y faisait la part des beautés et celle des défauts avec une équité parfaite, avec une sûreté de goût singulièrement remarquable. Il ne s'en tenait pas là, et comme s'il eût été doué du don de seconde vue (le vrai critique est quelquefois, lui aussi, un prophète, *vates*), il signalait chez le poète, encore au matin de sa vie et à l'aurore de son talent, les défauts qui ne devaient devenir apparents pour tous que dans les œuvres de M. Victor Hugo à son déclin :

En poésie comme ailleurs, disait-il, rien de si périlleux que la force ; si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse. L'auteur vise à la grâce et à la simplicité, et il va jusqu'à la mignardise et à la simplesse ; il ne cherche que l'héroïque, et il rencontre le gigantesque ; s'il tente jamais le gigantesque,

il n'évitera pas le puéril. M. Hugo pourrait nous en fournir des preuves [1]...

Et plus loin :

Si dans l'abus de décrire — il n'échappe jamais à ce défaut — l'auteur porte parfois de la combinaison et du calcul, le plus ordinairement, néanmoins, la faute n'appartient qu'à son imagination. Cette imagination est si rapide, en effet, qu'elle se meut sur chaque point à la fois et qu'elle met la main à tout ; elle devient analytique à force d'être alerte et perçante. Ce que Delille et ses disciples faisaient à froid et par système, M. Hugo le fait surtout par inadvertance et illusion ; c'est une sorte de simplicité enfantine qui se laisse prendre par les yeux... Jamais il ne rencontrera une tour dont il ne compte les angles, les faces et les pointes.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

De là un éclat brillanté qui blesse ; nulle gradation de couleur, nulle science des lointains : le pli d'un manteau tient autant de place que la plus noble pensée.

Le critique terminait ainsi son second article :

Que M. Hugo se garde surtout de l'excès de sa force ; qu'à l'heure de la méditation, il sache attendre à loisir ses propres rêves, les laissant venir à lui et s'y abandonnant plutôt que de s'y précipiter ; qu'à l'heure de produire, il se reporte sans cesse aux impressions naïves qu'il veut rendre, les contemple longuement avant de les retracer, et plus d'une fois s'interrompe en les retraçant pour les contempler encore ; que, n'épuisant pas à chaque trait ses couleurs, il approche par degrés de son idéal, et consente, s'il le faut, à rester au-dessous plutôt que de le dépasser, ce qui est la pire manière de ne pas l'atteindre...

[1] *Le Globe* du 9 janvier 1827.

Racine lui-même, j'oserai l'affirmer, Racine dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, n'a pas fait passer tout ce que son âme avait conçu de mélodie céleste et d'onction sacrée. Et quelle aisance pourtant dans ces admirables chœurs, quelle quiétude, quelle sérénité de génie ! C'est qu'il a senti combien, devant l'impuissance humaine, il valait mieux encore se résigner que se débattre ; là où il a désespéré d'être excellent, il a mieux aimé rester un peu faible, en voilant sa faiblesse d'une molle et noble douceur, que de s'épuiser en vains efforts pour retomber de plus haut. C'était la seule manière d'être parfait en poésie, autant qu'il est donné à l'humanité de le devenir.

Ces deux articles, où se montrait déjà tout entier le talent de l'écrivain appelé à devenir bientôt le premier critique de notre temps, avaient pour auteur M. Sainte-Beuve, qui depuis a beaucoup écrit sur M. Victor Hugo, mais jamais avec autant de justesse et d'indépendance [1]. Dans cette première rencontre, comme il avait dit avec fermeté les défauts, il saluait avec sympathie les qualités éclatantes du jeune poète, de celui qu'il appelait le *La Mennais de la poésie*. Il disait, par exemple, des stances *A une jeune fille* : « Il n'y a que vingt vers, mais ils sont parfaits de naturel et de mélodie : on dirait le doux et mélancolique regard par lequel l'homme qui a souffert répond aux caresses d'un enfant. Quand on a fait ces vingt vers, on doit comprendre qu'il est un moyen de laisser voir la pensée sans s'épuiser à la peindre. » — « Qu'on imagine à plaisir, écrivait-il encore, tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes

[1] Voy. ces articles au tome Ier des *Nouveaux Lundis*.

sous l'œil de Dieu ; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom ;* les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. »

Sainte-Beuve ne connaissait pas encore Victor Hugo, lorsqu'il écrivait ces articles, et c'est de leur publication que datent, entre le critique et le poète, ces rapports intimes, cette vive amitié, consacrée par le recueil des *Consolations*, célébrée par les *Feuilles d'automne*, et qui, si elle a eu l'éclat des plus beaux vers, en a eu aussi la fragilité.

Au tome II de ses *Mémoires*, M. Victor Hugo raconte à sa façon l'origine de sa liaison avec celui qui allait être son critique en titre, le héraut d'armes qui criera place autour de lui, l'écuyer qui marchera devant son char [1].

Il y avait alors, dit-il, un journal auquel le nom de ses rédacteurs, MM. Guizot, Dubois, Jouffroy, Cousin, etc., donnait une certaine importance, surtout dans les salons : le *Globe* universitaire et gourmé avait pour les novateurs une sorte de bienveillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche. M. Dubois fit un article plus chaleureux que l'auteur ne l'avait attendu, et presque enthousiaste de l'ode intitulée *les Deux Iles*.

M. Victor Hugo ne fermait jamais sa porte, même pendant ses repas. Un matin, il déjeunait, quand la domestique an-

[1] Voy., dans les *Portraits contemporains*, t. I, p. 417, l'article de Sainte-Beuve sur les *Feuilles d'automne*.

nonça M. Sainte-Beuve. Elle introduisit un jeune homme qui se présenta comme voisin et comme rédacteur d'un journal ami ; il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, et il écrivait dans le *Globe*. Le *Globe* ne s'en tiendrait pas, dit-il, à un seul article sur *Cromwell ;* c'était lui-même qui ferait les autres. Il avait demandé à s'en charger, redoutant un retour de M. Dubois, qui n'était pas tous les jours d'une humeur si admirative et qui redeviendrait bien vite professeur. L'entrevue fut fort agréable, et l'on se promit de se revoir, ce qui était d'autant plus facile que M. Victor Hugo allait se rapprocher encore de son critique et loger lui-même rue Notre-Dame-des-Champs[1].

Que M. Victor Hugo ait transformé en rédacteurs du *Globe* MM. Guizot et Cousin, qui n'ont jamais écrit dans ce journal, la faute est vénielle. Ce qui est plus grave, c'est le peu de souci qu'il a pris de rapporter fidèlement les circonstances dans lesquelles Sainte-Beuve et lui firent connaissance. L'auteur des *Causeries du lundi* a rétabli la vérité sur ce point dans une note de la dernière édition de ses *Portraits contemporains :*

Ce ne fut point à l'occasion du *Cromwell* que j'allai pour la première fois chez Victor Hugo (en janvier 1827) ; le *Cromwell* n'avait point encore paru[2], et l'auteur devait seulement en faire prochainement lecture, en partie, dans le salon de son beau-père. Je n'y allais pas non plus pour m'offrir d'en parler, ni pour faire des avances ; j'étais trop critique, même dans ma jeunesse, pour aller d'emblée me jeter à la tête des auteurs dont je pouvais avoir à parler. Mais voici ce qui se passa : J'avais été chargé par M. Dubois de rendre compte, dans le *Globe*, du recueil des *Odes et Ballades ;* je l'avais fait avec des

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 154.

[2] Il fut publié seulement en décembre 1827.

réserves, mais dans un assez vif sentiment de sympathie et de haute estime. Victor Hugo étant allé voir M. Dubois lui demanda mon nom et mon adresse pour me remercier. Or, précisément, je demeurais porte à porte et, sans le savoir, près de Victor Hugo, non pas encore rue Notre-Dame-des-Champs, mais bien rue de Vaugirard. Hugo y occupait un modeste appartement au second, nº 90, et moi j'y habitais, avec ma mère, au nº 94. Hugo étant venu chez moi sans me rencontrer et m'ayant laissé sa carte, j'allai lui rendre sa visite le lendemain vers midi, et je le trouvai à déjeuner. La conversation, dès les premiers mots, roula en plein sur la poésie... Quelques mois après, nous allions, lui et moi, habiter rue Notre-Dame-des-Champs, où, par un nouvel et heureux hasard, je me trouvai encore son proche voisin, lui au nº 11, et moi au 19 [1].

IV

L'année 1827 est, aux yeux de M. Victor Hugo, une année mémorable entre toutes, non sans doute parce qu'elle a été marquée pour lui par sa liaison avec Sainte-Beuve, — non pas même parce qu'elle a vu paraître *Cromwell* et sa préface, — mais parce que c'est l'année où il a publié l'*Ode à la colonne de la place Vendôme*.

Dans cette ode, M. Victor Hugo n'écrit plus *Buonaparte* ni même *Bonaparte*, il écrit *Napoléon ;* — et alors de triompher et de dire : — Vous voyez bien qu'en 1827, je n'étais plus royaliste ! Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai écrit avant cette époque, je vous l'abandonne, car je n'étais qu'un enfant, et l'homme

[1] Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, t. I. p. 468. édition de 1869.

ne saurait répondre des opinions de l'enfant. C'est *en 1827 seulement que j'ai eu âge d'homme*, et dès cette époque, je me suis débarrassé des puérilités de mon enfance ; j'ai embrassé, pour y rester inviolablement fidèle, les opinions que je professe aujourd'hui [1] !

Mahomet s'étant échappé de la Mecque et s'étant réfugié à Yatreb, qui reçut de là le nom de Médine, *Medinet al-Nabi*, l'année où se produisit cet événement fut appelée l'*Hégire* (ou la fuite) et devint pour les sectateurs du Prophète le point de départ d'une ère nouvelle. Convient-il de voir dans l'année 1827 une autre *Hégire*, non moins fameuse que la première et destinée à rappeler le jour où, désertant les vieilles superstitions monarchiques et sacerdotales, comme le fondateur de l'islamisme avait déserté la Mecque, M. Victor Hugo a fait comme Mahomet et est allé à la Montagne ?

Si vif est le désir du poète de rattacher à cette année 1827 sa conversion aux idées révolutionnaires, qu'il le conduit à employer des moyens tels que celui-ci : dans les *Chansons des rues et des bois*, publiées en 1866, il glisse une pièce, où la Restauration et le roi Charles X sont grossièrement insultés, et dont voici quelques extraits :

Le passé règne, il nous menace ;
Le trône est son premier sujet,
Apre, il remet sa dent tenace
Sur l'esprit humain qu'il rongeait.

[1] *Actes et Paroles*, par Victor Hugo, t. I, p. 292.

Les nations sont des cloaques,
Les consciences des égouts ;
L'un vendrait la France aux Cosaques,
L'autre vendrait l'âme aux hiboux.

Le prince est bonhomme ; la rue
Est pourtant sanglante. — Bravo !
Dit Dracon. — La royauté grue
Monte sur le roi soliveau.

Cela continue ainsi pendant soixante vers, en tête desquels se lisent ces mots : ÉCRIT EN 1827. Non, ces vers n'ont pas été écrits en 1827, — parce qu'à cette époque, M. Victor Hugo n'écrivait pas de ce style ; parce que cette façon d'accoler deux substantifs, pour faire du second l'adjectif du premier, — la *royauté grue*, le *roi soliveau*, — ne se rencontre pas une seule fois dans ses œuvres avant 1852 et qu'elle constitue, au contraire, depuis cette époque, un des signes particuliers de sa nouvelle manière[1]. M. Victor Hugo n'a pas écrit ces vers *en* 1827 pour une autre raison. A la fin de 1826, dans une lettre que nous citions tout à l'heure, il disait à l'un des ministres de Charles X : « Si j'avais quelque titre, il y a quatre ans, à une pension du roi, ces titres ne sont rien auprès de ceux

[1] C'est surtout dans les *Contemplations* (1856) que M. Victor Hugo se complait à accoler ensemble des substantifs qui n'ont d'autre lien que leur juxtaposition : l'*arbre éternité*, la *branche destin*, le *crible cimetière*, le *grelot monde*, la *biche illusion*, la *fosse silence*, le *fossoyeur oubli*, la *bouche tombeau*. M. Victor Hugo sait-il qu'il a eu pour précurseur dans cette voie le plus arriéré des classiques, cet excellent M. Viennet, qui, dès 1843, dans son *Epitre à Alexandre Duval sur l'ingratitude*, parlant de certains députés, célèbres hier, aujourd'hui oubliés, s'écriait :

Le *gouffre Moniteur* garde seul leur mémoire ?

que je pourrais réunir aujourd'hui. » En 1829, dans une autre lettre que nous aurons lieu de reproduire bientôt, il disait à un autre ministre : « Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de FIDÉLITÉ, de LOYAUTÉ et de DÉVOUEMENT. » Et ce serait entre ces deux lettres qu'il aurait écrit les vers publiés en 1866 ! Ce prince auquel il prodiguait ses protestations de fidélité, il l'aurait insulté dans l'ombre ! Pour l'honneur de M. Hugo, nous n'en croyons rien.

Reste l'*Ode à la Colonne*, qui, elle, est bien de 1827. Voyons si elle témoigne d'un changement véritable dans les opinions et dans les principes politiques de l'auteur.

On sait à quelle occasion fut composée cette Ode, l'une des plus belles du poète.

En 1814, lors de la conclusion du traité de Paris, l'Autriche avait exigé que les sujets français, pourvus par Napoléon de titres impliquant un droit féodal sur une ville ou une province de l'empire autrichien, cessassent de porter ces titres. Le roi Louis XVIII avait obtenu que cette stipulation ne fût pas rendue publique, et grâce à l'habileté de son gouvernement, grâce aussi à la bonne volonté de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, le baron de Vincent [1], les difficultés qu'elle était de nature à soulever avaient dormi pendant douze ans. Au commencement de 1827,

[1] « Le baron de Vincent était célibataire et ne tenait pas une grande maison... On raconte que les jours où il donnait à dîner, il se tenait sans affectation près de la porte de son salon, ce qui dispensait d'annoncer et de nommer les convives. » (*Histoire de la Restauration*, par M. Louis de Viel-Castel, t. XVI, p. 156.)

M. de Vincent fut remplacé par le comte Appony, et le cabinet de Vienne enjoignit au nouvel ambassadeur de réveiller la question et de la trancher enfin par un éclat public. Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, et le maréchal Soult, duc de Dalmatie, s'étant présentés à l'une de ses soirées, furent annoncés seulement sous leurs noms de famille. Ils se retirèrent aussitôt. L'incident, rendu public par les journaux, produisit une émotion considérable. Il fut porté à la tribune de la Chambre des députés dans la séance du 31 janvier, et le *Journal des Débats* publia, dans son numéro du 9 février, des vers de Victor Hugo sous ce titre : *Ode à la colonne de la place Vendôme*.

« L'ode, dit M. Victor Hugo, dans ses *Mémoires*, où il consacre à cet épisode de sa vie littéraire et politique tout un chapitre, l'ode publiée *immédiatement* [1] par les *Débats*, en *premier Paris* [2], et répétée par plusieurs journaux, produisit un effet profond... Attaquer l'Autriche, c'était attaquer les Bourbons, qu'elle avait ramenés en France ; glorifier les maréchaux, c'était glorifier l'empire. L'ode fit aux royalistes purs l'effet d'une désertion, ce fut le début de la rupture... »

Ainsi, d'après M. Victor Hugo, prendre parti pour les maréchaux contre l'ambassadeur d'Autriche, c'était attaquer les Bourbons. Cela est si peu vrai, que les journaux et les orateurs royalistes s'étaient, dès le

[1] Ceci n'est pas tout à fait exact. L'ode ne parut que dix jours après la soirée du comte Appony.

[2] Autre inexactitude : l'*Ode à la colonne de la place Vendôme* fut publiée par le *Journal des Débats* en troisième et quatrième page, après les *Faits divers*.

premier jour et bien avant M. Hugo, énergiquement élevés contre le procédé du comte Appony. Dès le 31 janvier, M. Hyde de Neuville, qui était pourtant un *royaliste pur*, avait porté l'incident à la tribune, déclarant que « si l'ambassadeur d'Autriche avait osé inviter de braves maréchaux pour les faire débaptiser par un valet, il avait manqué au roi et à la France[1]. » Le *Journal des Débats*, qui, à cette date de janvier-février 1827, était encore ardemment royaliste, demandait « si on laisserait impunément les valets d'une cour étrangère dépouiller les guerriers illustres qui tenaient leurs titres de Dieu, du roi et de leur épée ». Les salons du faubourg Saint-Germain, les pairs de France, les principaux personnages de la cour, toute la société royaliste enfin, prit parti pour les maréchaux. L'ambassadeur d'Autriche ayant donné un grand bal dans les premiers jours de février, pas un seul costume militaire, pas un costume de cour n'y figurèrent[2], et le lendemain le *Journal des Débats* écrivait : « Les pairs de France s'engagent à ne plus entrer dans un salon où l'armée vient d'être insultée dans ses plus glorieuses illustrations... Tous les officiers souscrivent avec empressement à cette légitime et innocente coalition. Le même engagement est pris par tout ce qui compose la maison militaire du roi ; par tout ce qui vit trop près du trône, pour

[1] *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, par M. Duvergier de Hauranne, t. IX, p. 136.

[2] Duvergier de Hauranne, t. IX, p. 137. — De Viel-Castel, t. XVI, p. 158. — Alfred Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. VII, p. 534.

ne pas apprendre à respecter l'honneur national [1]. » Le roi lui-même pensait à cet égard comme les officiers de sa maison militaire. « Hâtons-nous de dire, lisons-nous encore dans les *Débats*, que nous croyons être sûrs qu'à défaut de l'intérêt du ministère, une attention plus auguste est éveillée sur ce débat, une protection plus haute assurée à notre honneur méconnu. La France se sentirait blessée dans tous les coups portés au trône de ses rois. Nos rois sont depuis mille ans en possession de prouver au monde que s'attaquer à notre gloire, c'est vouloir, comme disait un d'eux, leur déchirer le pourpoint [2]. »

En prenant la défense des maréchaux, Victor Hugo ne faisait donc qu'entrer dans les vues du roi lui-même, que suivre l'exemple donné par les journaux et par les salons royalistes *purs*. Il insiste cependant. — En glorifiant les maréchaux, dit-il, je glorifiais l'empire ! Donc, je me séparais des Bourbons ! — Lamartine, l'ennemi invétéré du régime impérial, avait-il donc cessé d'être royaliste le jour où, dans le *Chant du sacre*, il avait célébré, en vers magnifiques, ces mêmes maréchaux, et *Reggio* et *Tarente* et *Bellune* :

> C'est le second Bayard ! C'est VICTOR ! C'est BELLUNE !
> Plus brave que son nom, plus grand que sa fortune !

Est-ce que ces maréchaux, d'ailleurs, n'étaient pas au premier rang parmi les serviteurs du roi ? Le duc

[1] *Journal des Débats*, 8 février 1827.
[2] *Ibid.*, 31 janvier 1827.

de Reggio n'était-il pas, précisément, parmi les chefs de l'ancienne armée, le plus en faveur à la cour [1] ? La duchesse, sa femme, n'était-elle pas la dame d'honneur de MADAME ? — Et M. Victor Hugo ne l'ignorait point, puisque c'était elle qui avait été chargée, par la veuve du duc de Berry, de transmettre au ministre de la maison du roi la demande d'une pension pour l'auteur de l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux ?* Est-ce que Macdonald, duc de Tarente, n'était pas grand chancelier de la Légion d'honneur ; et, tout récemment encore, l'un de ses enfants n'avait-il pas été tenu sur les fonts baptismaux par le roi et par la dauphine ? Est-ce que Victor, duc de Bellune, n'avait pas reçu du roi le commandement du camp de Reims, établi à l'occasion du sacre ? Est-ce que tous les trois n'étaient pas chargés, avec le maréchal duc de Raguse, de commander en chef, à tour de rôle, la garde royale de service aux Tuileries ? Est-ce que les maréchaux choisis par Charles X pour porter à son sacre l'épée de connétable, le sceptre et la main de justice, Moncey, duc de Conégliano, Soult, duc de Dalmatie, Mortier, duc de Trévise, n'étaient pas pourvus tous les trois de titres auxquels étaient attachés des fiefs situés dans l'empire d'Autriche ?

Victor Hugo pouvait donc célébrer leur gloire sans être infidèle à ses convictions royalistes. Dans ses vers *à la Colonne*, il est resté le poète du *Rétablissement de la statue de Henri IV :*

[1] M. de Viel-Castel, *op. cit.*, t. XVI, p. 136.

Au bronze de Henri mon orgueil te marie.
J'aime à vous voir tous deux, honneur de la patrie,
Immortels, dominant nos troubles passagers,
Sortir, signes jumeaux d'amour et de colère,
Lui, de l'épargne populaire,
Toi, des arsenaux étrangers !

Et plus loin :

Les Bourbons ont toujours adopté des victoires.
Nos rois t'ont défendu d'un ennemi tremblant,
O trophée ! à leurs pieds tes palmes se déposent ;
Et si tes quatre aigles reposent,
C'est à l'ombre du drapeau blanc.

Ailleurs, enfin, il évoque les souvenirs de la Vendée, et il termine en disant :

Français ! vous n'avez plus l'aigle qui de son aire
Sur tous les fronts trop hauts portait votre tonnerre.
Mais il vous reste encore l'oriflamme et les lys !

Le *bronze immortel de Henri, les Bourbons, le drapeau blanc, l'oriflamme et les lys!* tout cela, il le faut reconnaître, n'est pas précisément pour justifier les paroles de M. Victor Hugo, proclamant, au mois de mai 1850, du haut de la tribune de l'Assemblée législative, que ses opinions d'alors, — il siégeait à ce moment sur les bancs les plus élevés de la Montagne, — remontaient à l'*année* 1827 :

Je vous livre, disait-il, depuis l'année 1827, *époque où j'ai eu l'âge d'homme,* je vous livre tout ce que j'ai écrit, partout où j'ai écrit, tout ce que j'ai dit, partout où j'ai parlé, je vous livre tout, sans rien retenir, sans rien réserver, et je vous porte à tous, du haut de cette tribune, le défi de trouver dans

tout cela une page, une ligne, un mot, qui, sur quelque question que ce soit, me mette en contradiction avec ce que je dis et avec ce que je suis aujourd'hui[1].

Nous n'écrivons point ici l'*Histoire des Variations* de M. Victor Hugo. Notre seul but, — et nous ne nous en écarterons pas, — est d'étudier la vie et les œuvres du poète avant 1830. Mais puisque nous avons été amené à citer les fières paroles que l'on vient de lire, qu'il nous soit permis, avant de terminer ce chapitre, d'indiquer au lecteur deux documents qu'il ne trouvera point dans les *Œuvres complètes* de M. Hugo, et qui appartiennent à une époque où il avait depuis longtemps *âge d'homme*.

A la suite de la mort du duc d'Orléans, au mois de juillet 1842, M. Victor Hugo, qui avait été élu, le 28 juin précédent, directeur de l'Académie française, fut chargé par ses confrères de rédiger une adresse au roi Louis-Philippe. Le 21 juillet, le roi, entouré des princes ses fils, reçut dans la salle du Trône, en même temps que les membres des grands corps de l'État, ceux de l'Institut. M. Victor Hugo, — qui n'était pas encore pair de France, — donna lecture de l'adresse qu'il avait composée et qui était ainsi conçue :

SIRE,

L'Institut de France dépose au pied du trône l'expression de sa profonde douleur.

Votre royal fils est mort. C'est une perte pour la France et pour l'Europe ; c'est un vide parmi les intelligences. La nation

[1] *Moniteur* du 24 mai 1850. — *Actes et Paroles*, par Victor Hugo, t. I, p. 292.

pleure le prince ; l'armée pleure le soldat ; l'Institut regrette le penseur.

Le duc d'Orléans avait compris, en effet, que dans le siècle laborieux et mémorable où nous sommes, être l'héritier du trône de France, ce n'est pas seulement occuper une haute position, c'est aussi exercer une grande fonction. Ce que le roi fait pour le présent, le prince royal doit le faire pour l'avenir ; tandis que le père, chargé des destinées actuelles de la patrie, auguste et infatigable gardien de la nationalité et de la civilisation, fait tête aux événements, le fils, prince des générations nouvelles et roi des générations futures, doit ouvrir son âme aux idées. L'action est le partage du roi, l'étude est le partage du prince royal. En attendant l'heure de régner, il faut qu'il médite sans cesse l'histoire de ses aïeux, la tradition de son père, les besoins nouveaux de son pays. C'est ce que le duc d'Orléans avait admirablement senti. Ame haute, calme, sereine, ferme et douce, noble intelligence au niveau de tous les talents, fils de Henri IV par le sang, par la bravoure, par l'aménité cordiale et charmante de sa personne, fils de la Révolution par le respect de tout droit et l'amour de toute liberté ; entraîné vers la gloire militaire par l'instinct de sa race, ramené vers les travaux de la paix par les besoins de son esprit ; capable et avide de grandes choses ; populaire au dedans, national au dehors, rien ne lui a manqué excepté le temps ; et l'on peut dire que tous les germes d'un grand roi se manifestaient déjà dans ce prince, mort si jeune, hélas ! qui aimait les arts comme François Ier, les lettres comme Louis XIV, la patrie comme vous-même.

Sire, votre sang est le sang même du pays ; votre famille et la France ont le même cœur. Ce qui frappe l'une blesse l'autre. C'est avec une inexprimable sympathie que le peuple français fixe en ce moment ses regards sur votre famille, sur vous, Sire, qui vivrez longtemps encore, car Dieu et la France ont besoin de vous ; sur cette reine, mère auguste et éprouvée entre toutes les mères ; sur cette princesse, enfin, si française par son cœur et par son adoption, qui a donné à la patrie

deux Français, à la dynastie deux princes, à l'avenir deux espérances.

Que du moins cette affliction universelle soit pour Votre Majesté une sorte de consolation ! Sire, c'est aussi là une acclamation ! La mort fatale du prince eût pu ébranler le trône, ce deuil public et national consolide la dynastie. La France qui vous consacrait, il y a douze ans, par l'unanimité de son adhésion, vous consacre aujourd'hui une seconde fois par l'unanimité de sa douleur [1].

Le 27 février 1845, Sainte-Beuve venait prendre séance à l'Académie française, en remplacement de Casimir Delavigne. Chargé de lui répondre, M. Victor Hugo prononça un discours dans lequel, pour le dire en passant, se trouvait un nouvel éloge du roi Louis-Philippe, et, à quelques jours de là, il s'empressait de faire hommage de sa harangue... au roi de Prusse ! Voici la lettre qu'il écrivit à cette occasion au baron Alexandre de Humboldt, chambellan de S. M. Frédéric-Guillaume IV :

20 mars 1845.

Vous avez bien voulu, monsieur le baron et illustre confrère, me promettre que vous accepteriez de ma main *Notre-Dame de Paris* et être assez bon pour vous charger de l'offrir, en mon nom, à votre auguste roi, pour lequel vous connaissez ma sympathie et mon admiration. Je joins à *Notre-Dame de Paris* mon discours si sérieux à l'Académie. Je serais heureux que vous eussiez quelque plaisir à accueillir cette marque de ma haute et profonde considération.

Victor Hugo.

Après avoir dit et écrit ces choses, — sous la monarchie, — le pair de France du 15 avril 1845, quand

[1] *Moniteur* du 22 juillet 1842.

la république est venue, s'est fait républicain. Soit. Dans cette étude consacrée au poète, je m'abstiens de porter un jugement sur l'homme politique. Mais que M. Victor Hugo ait, en 1829, protesté de sa *fidélité*, de sa *loyauté* et de son *dévouement* au roi Charles X ; qu'il ait dit, en 1842, au roi Louis-Philippe : *Sire, Dieu et la France ont besoin de vous*, et qu'il ait, en 1845, déposé l'hommage de sa *sympathie* et de *son admiration* aux pieds du roi de Prusse ; qu'il ait *béni l'avènement* de la reine Victoria au trône d'Angleterre [1] et célébré le czar Nicolas, *le noble et pieux empereur* [2] ; — qu'il ait ensuite jeté l'insulte à tous les rois, qu'après les avoir traités de *monstres*, de *bandits*, de *tigres* et de *vampires*, il les ait comparés à des *poux sur une souquenille immonde* ; — et que maintenant il nous veuille contraindre à saluer l'unité de sa vie, la fixité de ses opinions, la fermeté immuable de ses principes, cela, — qu'il nous permette de le lui dire, — cela *C'EST RAIDE* [3] !

[1] *Le Rhin*, t. III, p. 288.

[2] *Ibid.*, t. III, p. 331.

[3] Ce n'est pas un royaliste, c'est un républicain qui a porté sur M. Victor Hugo, homme politique, le jugement qu'on va lire : « M. Victor Hugo, en moins de vingt ans, a déroulé sous nos yeux toute la série des apostasies politiques dont ce siècle mobile et sans foi nous donne le spectacle ; parlé hier dynastie, aujourd'hui république ; prêché l'ordre ; hurlé l'anarchie ; endossé l'habit brodé de pair de France et la blouse démocratique ; promis son cœur et sa foi à tous les régimes et renié les uns et les autres ; appelé progrès les variations d'un esprit que le nouveau captive ; cherché à se faire un mérite d'une ambition poursuivant le pouvoir à travers toutes les transformations gouvernementales ; commencé la vie en courtisan ; fini sa carrière en démagogue ; posé en Dieu et en sans-culotte ; vécu contradictoire, outrecuidant, sceptique, pompeux, vide, sonore, finalement pénible à contempler dans ses convulsions, qui ne sont peut-être encore qu'un effet littéraire. » *Portraits politiques au XIXe siècle*, par Hippolyte Castille, 1857.

CHAPITRE XIII

Cromwell.

Un dîner au *Rocher de Cancale.* Talma soufflé par M. Victor Hugo. — Un dîner à la Conciergerie. Comment Talma était romantique. — La préface de *Cromwell.* Guillaume de Schlegel, Mme de Staël, Manzoni et Stendhal. — J.-T. Merle et les acteurs anglais à la Porte-Saint-Martin en 1822. *Shakespeare aide de camp du duc de Wellington !* Les acteurs anglais à l'Odéon en 1827. Charles Kemble et miss Smithson. — Le drame de *Cromwell.* Imitations de Corneille, de Shakespeare, de Regnard, de Molière, de Beaumarchais et de Népomucène Lemercier. — Qu'en 1827 *Torquemada* s'appelait *Cromwell.*

I

Le chapitre qui, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, suit immédiatement celui où il est parlé de l'*Ode à la Colonne*, a pour titre *Cromwell* et débute ainsi :

M. Taylor était *alors* commissaire royal à la Comédie-Française. Il demanda à M. Victor Hugo pourquoi il n'écrivait pas pour le théâtre.

— J'y pense, dit M. Victor Hugo. J'ai même commencé un drame sur Cromwell.

— Eh bien, finissez-le et donnez-le-moi. Un Cromwell fait par vous ne peut être joué que par Talma.

Pour engager l'affaire, il réunit le poète et le tragédien dans un dîner au *Rocher de Cancale.*

Le dîner était nombreux, mais MM. Victor Hugo et Talma, placés l'un à côté de l'autre, purent causer à leur aise.

Talma avait alors soixante-cinq ans ; il était fatigué et malade ; il mourut quelques mois après [1].

M. Victor Hugo place sa rencontre avec Talma à l'époque de la publication de l'*Ode à la Colonne*, qui est du mois de février 1827. En faisant mourir l'illustre tragédien *quelques mois après*, il le fait mourir deux fois. Talma, en effet, était déjà mort l'année précédente, le 19 octobre 1826. Mais ne nous arrêtons pas à ce petit détail et assistons à la scène entre le grand acteur et le grand poète, telle que ce dernier nous la retrace. Talma, qui a trouvé son chemin de Damas au *Rocher de Cancale*, est converti au romantisme, et il confesse sa foi nouvelle avec l'ardeur d'un néophyte :

— L'acteur n'est rien sans le rôle, s'écrie-t-il, et je n'ai jamais eu un vrai rôle. Je n'ai jamais eu de pièce comme il m'en aurait fallu... Un personnage qui eût la variété et le mouvement de la vie, qui ne fût pas tout d'une pièce, qui fût tragique et familier, un roi qui fût un homme. Tenez, m'avez-vous vu dans Charles VI ? J'ai fait de l'effet en disant : *Du pain ! Je veux du pain !* C'est que le roi n'était plus là dans une souffrance royale, il était dans une souffrance humaine. C'était tragique et c'était vrai ; c'était la souveraineté et c'était la misère ; c'était un roi et c'était un mendiant. La vérité ! voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. Mais que voulez-vous ? Je demande Shakespeare, on me donne Ducis [2].

Lorsque nous entendons Talma débiter cette tirade,

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 158.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 160.

toute retentissante du cliquetis des antithèses, nous sommes tentés de nous demander si le tragédien n'a pas ici un souffleur, — et quel souffleur ? M. Hugo lui-même ! Mais écoutons la suite :

— Personne, continue Talma, personne ne sait ce que j'aurais été si j'avais trouvé l'auteur que je cherchais. Je mourrai sans avoir joué une seule fois. Vous, monsieur Hugo, qui êtes jeune et hardi, vous devriez me faire un rôle. Taylor m'a dit que vous faisiez un Cromwell. J'ai toujours eu envie de jouer Cromwell... Qu'est-ce que c'est que votre pièce ? Ça ne doit pas ressembler aux pièces des autres.

— Ce que vous rêvez de jouer, dit M. Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire.

Et il exposa au tragédien quelques-unes des idées dont il allait faire la Préface de *Cromwell :* le drame substitué à la tragédie, l'homme au personnage, le réel au convenu, la pièce libre d'aller de l'héroïque au positif ; le style ayant toutes les allures, épiques, lyriques, satiriques, graves, bouffonnes ; la suppression de la *tirade* et du *vers à effet* [1].

Sur les instances de Talma et des autres convives, Victor Hugo récite deux scènes de son *Cromwell*, celle où Milton adjure le Protecteur de renoncer à se faire roi et celle où Cromwell interroge Davenant sur son voyage.

Cette fois, ajoute M. Victor Hugo, on était loin de la tragédie ! A chaque détail local, à chaque touche de réalité franche, Talma applaudissait :

— A la bonne heure, c'est cela ! c'est ainsi qu'on parle !

Et la scène finie, il tendit la main à l'auteur en lui disant :

— Dépêchez-vous de finir votre drame, j'ai hâte de le jouer.

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 169.

Quelque temps après, Talma était mort. M. Victor Hugo n'ayant plus d'acteur ne se pressa plus, et put donner à son drame des développements que n'aurait pas comportés la représentation [1].

Ne se pourrait-il pas que la mémoire de M. Victor Hugo ait été, ici encore, involontairement infidèle ?

M[me] de Staël disait de Talma : « Il peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possède tous les secrets des arts divers ; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité ; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements, comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard, doivent être l'étude de tous les peintres. Quelquefois il arrive les yeux à demi ouverts, et tout à coup le sentiment en fait jaillir des rayons de lumière qui semblent éclairer toute la scène. Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité l'émotion... D'autres ont besoin de temps pour émouvoir, et font bien d'en prendre ; mais il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie, qui, dès les premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur [2]. » Et l'homme dont M[me] de Staël parlait avec un tel enthousiasme, Talma, aurait dit : *Je mourrai sans avoir joué une seule fois!* — *Je n'ai jamais eu un vrai rôle*, aurait-il dit encore, lui qui, dans les rôles d'Œdipe et d'Oreste, d'Achille

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 161.

[2] *De l'Allemagne*, I[re] partie, ch. XXVII.

et de Cinna, de Joad et de Manlius, de Macbeth, d'Othello et d'Hamlet, s'était élevé jusqu'au sublime ! Tout cela, il le faut avouer, n'est guère vraisemblable. J'ai peine à croire aussi que Talma ait parlé avec dédain de son vieil ami Ducis, pour le talent duquel il professait, au contraire, une grande estime : « On peut trouver, dit Mme de Staël, beaucoup de défauts dans les pièces de Shakespeare adaptées par Ducis à notre théâtre ; mais il serait bien injuste de n'y pas reconnaître des beautés du premier ordre. Ducis a son génie dans son cœur, et c'est là qu'il est bien. Talma joue ses pièces *en ami du beau talent du noble vieillard* [1]. » — Quant à la conversion de Talma au romantisme, elle cadre difficilement avec les témoignages des contemporains et des amis du grand acteur. Le financier Ouvrard, étroitement lié avec lui depuis plus de trente ans et qui recevait fréquemment ses visites dans la prison où il passa cinq années, afin d'être dispensé de payer à son associé Seguin une somme de 5 millions, raconte ce qui suit, au tome III de ses *Mémoires :*

Au mois de septembre 1826, Talma se trouvant à la Conciergerie avec plusieurs personnes, à la fin du dîner la conversation tomba sur le théâtre.

— Que pensez-vous du romantique ? demanda l'un des convives à Talma.

— J'aime le romantique, répondit-il vivement, mais *surtout celui de Racine*. Nos auteurs vivants ne vont pas si loin que ce maître dans le genre. Racine ! Racine [2] !...

[1] *De l'Allemagne*, Ire partie, ch. XXVII.
[2] [illegible] *e C.-J. Ou*[illegible]*rard*, t. III, p. 352. Paris. 1827.

Il est un point du moins sur lequel il semble que M. Victor Hugo n'ait pu se tromper, c'est lorsqu'il nous dit que son drame de *Cromwell* avait été commencé par lui en vue de la scène, qu'il en destinait le rôle principal à Talma, et que c'est seulement après la mort de ce dernier que, *n'ayant plus d'acteur*, il s'était décidé à donner à sa pièce des développements que n'aurait pas comportés la représentation. Eh bien! même sur ce point, je suis condamné à contredire M. Victor Hugo. J'ai sous les yeux une lettre qu'il écrivait à son ami Adolphe de Saint-Valry, le 11 octobre 1826, *avant la mort de Talma*, et j'y trouve ce passage relatif à *Cromwell :*

Quant à moi, mon ami, je travaille à force à ce que vous savez. J'ai fait *deux actes de quinze cents vers chacun* depuis votre départ. Je vis dans une retraite profonde, n'ayant d'entretien qu'avec les personnages imaginaires que je ressuscite pour mon plaisir. Je voudrais bien que ce fût aussi pour le vôtre.

Deux actes de quinze cents vers chacun, cela fait trois mille vers, si Barême n'est pas trompeur ; — presque le double d'*Andromaque* et de *Phèdre* réunies. Les cinq actes d'*Andromaque* n'ont que seize cent quarante-huit vers, et les cinq actes de *Phèdre* seize cent cinquante-quatre. Si Victor Hugo, du vivant même de Talma, donnait à son drame des développements aussi démesurés, si dès ce moment il donnait à chaque acte de sa pièce les proportions d'une pièce entière, il est de toute évidence qu'il ne l'écrivait pas en vue du théâtre et pour être jouée par Talma. Et

alors que reste-t-il de la scène entre le tragédien et le poète ? Le dîner au *Rocher de Cancale* n'est-il pas pour faire le pendant du souper chez Mlle Duchesnois [1] ?

II

Cromwell parut au mois de décembre 1827, accompagné d'une longue préface qui nous montre Victor Hugo en pleine possession de son talent de prosateur. Verve, éclat, netteté, vigueur, les plus rares et les plus brillantes qualités de style se rencontrent dans ce morceau, resté l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, et qui, attaqué avec violence par les tenants du *classicisme*, fut accueilli avec enthousiasme par les adeptes de l'école romantique. « La préface de *Cromwell*, a dit Théophile Gautier, rayonnait à nos yeux comme les Tables de la loi sur le Sinaï, et ses arguments nous semblaient sans réplique [2]. »

Aujourd'hui que la poussière du combat est tombée et que les questions soulevées par la célèbre préface de 1827 ne sont plus de celles qui passionnent les esprits, nous pouvons les soumettre à un examen calme et impartial.

Le manifeste de Victor Hugo débute par des considérations générales sur la poésie et sur l'art.

D'après lui, aux trois âges successifs de la société,

[1] Voy. ci-dessus, chap. VIII, p. 267.

[2] *Histoire du romantisme*, par Théophile Gautier, p. 5.

— les temps primitifs, les temps antiques et les temps modernes, — correspondent trois états différents de la poésie.

Aux temps primitifs, quand l'homme s'éveilla dans un monde qui venait de naître, sa première parole fut un hymne. L'ode fut toute sa poésie. Ce poème, cette ode des temps primitifs, c'est la *Genèse*.

Au second âge de la civilisation, aux temps antiques, lorsque la tribu devint nation, lorsque l'histoire commença, la poésie chanta les siècles, les peuples, les empires. L'ode fait place à l'épopée ; à la *Genèse* succède l'*Iliade*.

Avec le christianisme, une autre ère commence pour le monde et pour la poésie. La religion chrétienne, « qui est complète, parce qu'elle est vraie, enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre ; l'une passagère, l'autre immortelle ; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps ; en un mot qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels ; la première, partant de la pierre pour arriver à l'homme ; la seconde, partant de l'homme pour finir à Dieu [1] ». La muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule face, rejetant sans pitié de l'art tout ce qui,

[1] Préface de *Cromwell*, p. 8.

dans le monde soumis à son imitation, ne se rapportait pas à un certain type du beau. Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne accepte et fond dans une unité suprême ces deux natures de l'homme si disparates et si unies, l'âme et les sens, l'esprit et la chair, l'immortel et le périssable. Elle ne dédouble pas l'homme et le prend tout entier ; elle ne dédouble pas non plus la création au sein de laquelle le laid existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime. Estimant qu'il ne lui appartient pas de rectifier Dieu, elle essaye, dans l'humble mesure de ses forces, de faire comme lui, et elle mêle, elle aussi, dans ses œuvres « l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes le corps à l'âme, la bête à l'esprit ; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout cela se tient[1] ».

L'introduction dans la poésie d'un type nouveau, le *grotesque*, voilà, d'après M. Victor Hugo, le trait caractéristique et profond qui distingue l'art moderne de l'art antique ; là et non ailleurs se trouve la différence fondamentale qui sépare la littérature *romantique* de la littérature *classique*[2].

De ce principe découlent de nombreuses et importantes conséquences.

Ce type nouveau, le grotesque, donne en effet naissance à une forme nouvelle, la comédie. Mais de

[1] Préface de *Cromwell* p. 11.
[2] *Ibid.*, p. 12.

même qu'il serait impossible, sans mutiler l'homme, de mettre l'âme d'un côté et le corps de l'autre, de même le but suprême de l'art ne peut être atteint qu'à la condition de ne pas circonscrire le beau et le sublime dans la tragédie, le laid et le grotesque dans la comédie. L'équilibre ne s'établit que si ces principes rivaux, le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, se fondent ensemble, sous un même souffle, dans une même œuvre, qui est le drame. Le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature moderne : il peint, tels qu'ils sont et sous tous leurs aspects, l'homme, la vie, la création ; il unit les qualités les plus opposées, il est tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittoresque.

« Les temps primitifs, dit M. Victor Hugo, résumant lui-même la première partie de son manifeste, les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakespeare [1]. »

Ces considérations générales sur l'histoire de la poésie ont pour elles d'être présentées, dans la préface de *Cromwell*, avec une originalité de style et avec un éclat d'images qui peuvent faire un instant illusion au lecteur : mais elles ont contre elles quel-

[1] Préface de *Cromwell*, p. 18.

que chose de plus puissant que le talent et que le génie lui-même, elles ont contre elles les faits.

Aux temps primitifs, d'après M. Victor Hugo, *l'ode est toute la poésie.* « Ce poème, cette ode des temps primitifs, c'est la *Genèse.* » Mais la *Genèse* commence par un récit ; les premiers livres de la Bible, le *Pentateuque, Josué,* les *Juges,* les *Rois, Tobie, Judith, Esther,* à ne les considérer qu'au point de vue littéraire, le seul auquel nous devions nous placer ici, sont d'admirables épopées et c'est à bon droit que Chateaubriand les a rapprochés des poèmes d'Homère, dans ces beaux chapitres du *Génie du christianisme,* où il a ouvert et préparé la voie à la critique moderne [1]. La Bible ne devient lyrique qu'avec David et les prophètes, c'est-à-dire à une époque qui n'appartient déjà plus aux temps primitifs et qui touche à celle que M. Victor Hugo réserve à l'épopée.

Et de même qu'il s'est trompé en affirmant que les temps primitifs n'avaient pas connu d'autre poésie que la poésie lyrique, de même il se trompe encore en affirmant que la poésie des temps antiques, — la poésie grecque, — est exclusivement épique, qu'elle n'est ni lyrique ni dramatique. C'est le contraire qui est vrai. Le génie lyrique, après Homère et pendant plusieurs siècles, n'a cessé d'être cher à la Grèce et d'y produire d'innombrables chefs-d'œuvre. Les noms ici se pressent en foule, qui donnent un démenti au système de M. Victor Hugo : Pindare, Archiloque,

[1] *Génie du Christianisme*, 2e partie, liv. Ve : *la Bible et Homère.*

Alcée, Sapho, Callinus, Tyrtée, Stésichore, Anacréon, Simonide, Callimaque [1]. Et à côté de ces noms, au-dessus d'eux, ne sied-il pas de placer ceux des trois grands tragiques de la Grèce et de rappeler l'élévation lyrique d'Eschyle, les chœurs majestueux de Sophocle, les hymnes gracieux d'Euripide ?

Après avoir dit, bien à tort, nous venons de le voir, que la poésie grecque n'était pas lyrique, M. Victor Hugo ajoute qu'elle n'était pas dramatique : assertion non moins erronée que la précédente et que M. de Rémusat réfutait, en 1828, dans un excellent article du *Globe*. « La tragédie antique, écrivait-il, offre mille traits qui la distinguent de l'épopée. Si elle n'est pas dramatique, ce n'est pas au moins faute de situations fortes, de déchirantes émotions ; le théâtre d'Athènes retentissait de cris de douleur, et jamais, peut-être, la terreur tragique ne fut poussée plus loin que sur la scène ensanglantée par les fils de Pélops et de Laïus [2]. »

On a vu, tout à l'heure, dans notre analyse de la préface de *Cromwell*, quel est, aux yeux de M. Victor Hugo, le rôle immense du grotesque ; c'est sur lui que repose tout le système de l'auteur. Qu'il soit démontré que le grotesque et la comédie ont été connus des anciens, et le système s'écroule tout entier. L'auteur le comprend si bien, qu'après avoir

[1] Voy. le beau livre de M. Villemain. *Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique.*

[2] Les articles de M. Charles de Rémusat sur *le Cromwell de M. Victor Hugo* ont été reproduits au tome Ier de ses *Mélanges*. p. 249.

avancé que « l'antiquité avait rejeté sans pitié de l'art presque tout ce qui ne se rapportait pas à un certain type du beau, » il ajoute : « La comédie et le grotesque n'étaient pas absolument inconnus des anciens... mais le grotesque antique est timide et cherche toujours à se cacher. » Eh quoi ! le grotesque antique cherche à se cacher, et il est partout : dans l'Olympe, avec Vulcain ; dans l'*Iliade*, avec Thersite ; dans l'*Odyssée*, avec Irus et avec les compagnons d'Ulysse métamorphosés en pourceaux ; dans l'*Énéide*, avec Cacus et Polyphème ; dans Horace, avec la sorcière Canidie ! Il cherche à se cacher : et afin, sans doute, de n'être pas vu, il se réfugie... au théâtre, où le *Drame satyrique* met en scène les silènes ventrus, les Pans au pied de chèvre, les satyres à la tête de bouc. Dans ces concours, où les Eschyle et les Sophocle se disputaient la palme, il fallait produire une trilogie (trois tragédies tirées d'une fable commune) et un drame satyrique s'y rattachant d'une façon plus ou moins directe. L'*Orestie* d'Eschyle, cette admirable trilogie, formée d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides*, était accompagnée d'un drame satyrique qui avait pour titre *Protée*. Pratinas de Phlionte, Aristias son fils, Chœrile, Xénoclès, Philoclès, Morsimus, Achœus, Astydamas le fils, Jophon, Platon lui-même, composèrent des drames satyriques. Eschyle en fit représenter cinq ; Sophocle, sept ou huit ; Euripide, cinq, parmi lesquels le *Cyclope*, qui nous a été conservé et dont les principaux personnages sont, avec

Ulysse, Polyphème et Silène, un grotesque, s'il en fut [1].

Une fois lancé sur la pente du paradoxe, M. Victor Hugo ne s'arrête plus, et il ne craint pas d'écrire ceci : « La comédie passe presque inaperçue dans le grand ensemble épique de l'antiquité... » Ne lui objectez ni Plaute ni Aristophane : il ne s'en embarrasse guère, en effet. « Que sont, dit-il, Aristophane et Plaute ? Homère les emporte avec lui, comme Hercule emportait les Pygmées, cachés dans sa peau de lion. » L'image est belle, mais ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est plus facile à M. Victor Hugo de trouver des images que des raisons. On ne supprime pas ainsi d'un trait de plume les comédies de Plaute et celles d'Aristophane, ce génie prodigieux, que Rabelais n'a pas égalé, que n'a pas surpassé Molière, dont les bouffonneries étaient « le charme de la canaille, » dont la poésie était « le mets des plus délicats, » et à qui Platon a fait cette épitaphe : « Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane. »

Si l'Antiquité — et rien n'est plus incontestable — a connu la comédie ; si elle n'a pas rejeté de sa littérature le bouffon et le grotesque, la théorie de M. Victor Hugo s'écroule par sa base, puisque sa théorie repose tout entière sur ce fait : que le grotesque est un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie par les modernes.

[1] Le *Cyclope* d'Euripide a été traduit en vers par Joseph Autran, de l'Académie française. (*Œuvres complètes* de J. Autran, t. VI.)

III

Dans la seconde partie de sa préface, l'auteur de *Cromwell* examine les règles de composition du drame moderne.

Il admet l'unité d'action, mais il rejette l'unité de temps et l'unité de lieu. Il a certes raison sur ces trois points, mais il ne venait ici qu'après Guillaume de Schlegel, qui, dès 1808, dans son *Cours de littérarure dramatique*, avait renouvelé la face de la critique et armé de toutes pièces le romantisme naissant [1] ; — après Mme de Staël, qui, dans un des chapitres les plus spirituels de son beau livre sur l'*Allemagne*, publié en 1813, avait battu en brèche les unités de temps et de lieu, qu'elle appelait l'unité de cadran et l'unité de salon [2] ; — après Manzoni, qui, en 1820, dans une *Lettre* écrite en français *sur les unités de temps et de lieu*, avait trouvé, contre l'arbitraire des règles relatives à ces deux unités, des raisons aussi piquantes que décisives ; — après Stendhal, enfin, qui, en 1823, avait épuisé le sujet dans la première de ses deux brochures sur *Racine et Shakespeare*.

Victor Hugo, il est vrai, ne se borne pas à répudier les unités de temps et de lieu, il s'élève contre la

[1] Les *Leçons d'art dramatique et de littérature*, professées à Vienne, en 1808, par Guillaume de Schlegel, ont été traduites en français par Mme Necker de Saussure et publiées par elle sous le titre de : *Cours de littérature dramatique.*

[2] *De l'Allemagne,* IIe partie, ch. xv.

distinction des genres ; il veut que le drame soit un miroir où se réfléchisse la nature ; il veut que l'art interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, qu'il mette le beau à côté du laid, le vulgaire à côté du sublime, qu'il ne recule pas devant le mot vrai et ne rougisse ni de la *poule au pot* ni du *ventre-saint-gris* de Henri IV. Ici encore, Victor Hugo a raison : mais, ici encore, il s'en faut bien qu'il vienne le premier.

Est-ce que Mme de Staël n'avait pas dit ces mêmes choses, avec moins d'images sans doute, mais en termes excellents ? Est-ce qu'elle n'avait pas écrit dans le chapitre sur l'*art dramatique* que je rappelais tout à l'heure :

Pour peindre les caractères, il faut nécessairement s'écarter du ton majestueux exclusivement admis dans la tragédie française ; car il est impossible de faire connaître les défauts et les qualités d'un homme, si ce n'est en le présentant sous divers rapports ; le vulgaire, dans la nature, se mêle souvent au sublime, et quelquefois en relève l'effet... Si l'on voulait risquer, en France, dans une tragédie, une innovation quelconque, aussitôt on s'écrierait que c'est un mélodrame ; mais n'importe-t-il pas de savoir pourquoi les mélodrames font plaisir à tant de gens ? En Angleterre, toutes les classes sont également attirées par les pièces de Shakespeare ; nos plus belles tragédies, en France, n'intéressent pas le peuple ; sous prétexte d'un goût trop pur et d'un sentiment trop délicat pour supporter de certaines émotions, on divise l'art en deux ; les mauvaises pièces contiennent des situations touchantes mal exprimées, et les belles pièces peignent admirablement des situations souvent froides à force d'être dignes ; nous pos-

sédons peu de tragédies qui puissent ébranler à la fois l'imagination des hommes de tous les rangs...

Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change plus. Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps... La tendance naturelle du siècle, c'est la tragédie historique. Tout est tragédie dans les événements qui intéressent les nations ; et cet immense drame que le genre humain représente depuis six mille ans fournirait des sujets sans nombre pour le théâtre, si l'on donnait plus de liberté à l'art dramatique. Les règles ne sont que l'itinéraire du génie ; elles nous apprennent seulement que Corneille, Racine et Voltaire ont passé par là ; mais si l'on arrive au but, pourquoi chicaner sur la route ? Et le but n'est-il pas d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant ?...

Il serait donc à désirer qu'on pût sortir de l'enceinte que les hémistiches et les rimes ont tracée autour de l'art ; il faut permettre plus de hardiesse, il faut exiger plus de connaissance de l'histoire ; car si l'on s'en tient exclusivement à ces copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit [1].

Mais c'est surtout Stendhal qui, pendant plusieurs années et bien avant la préface de *Cromwell*, a guerroyé, suivant le mot de Sainte-Beuve, pour faire place nette et pour conquérir au talent toutes ses franchises [2].

[1] *De l'Allemagne*, IIe partie, ch. xv.

[2] *Causeries du lundi*, par C. A. Sainte-Beuve, t. IX, p. [illegible].

Dans une série de lettres et de brochures, où il se montre également prompt à l'attaque et à la riposte, il mène la campagne contre les tragiques suivants d'Aristote, et il pose tout d'abord la question sur son véritable terrain :

Eh ! monsieur, dit-il dans sa *Cinquième Lettre d'un romantique à un classique*, qui a jamais parlé de siffler Voltaire, Racine, Molière, génies immortels dont notre pauvre France ne verra peut-être pas les égaux d'ici à huit ou dix siècles ? Qui même a jamais osé concevoir la folle espérance d'égaler ces grands hommes ? Ils s'élançaient dans la carrière chargés de fers, et ils les portaient avec tant de grâce, que des pédants sont parvenus à persuader aux Français que de pesantes chaînes sont un ornement indispensable dès qu'il s'agit de courir.

Voilà toute la question. Comme depuis cinquante ans nous attendons en vain un génie égal à Racine, nous demandons à un public qui aime à voir courir dans l'arène de souffrir qu'on y paraisse sans chaînes pesantes... Nous demandons que l'on ne continue pas à imposer aux poètes nouveaux l'armure gênante portée jadis avec tant de grâce par Racine et Voltaire [1].

Il établit que « le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible ; que le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères [2]. » Il s'élève contre

[1] *Racine et Shakespeare*, IIe partie.

[2] *Ibid.*, Ire partie, ch. III.

« le langage noble » et plaide la cause du mot propre et du terme précis. « La pensée ou le sentiment, dit-il, doit, avant tout, être énoncée avec clarté dans le genre dramatique, en cela l'opposé du poème épique. » — « Ce qu'il a d'antiromantique, dit-il encore, c'est M. Legouvé dans la tragédie de *Henri IV*, ne pouvant pas reproduire le plus beau mot de ce roi patriote : « Je voudrais que le plus « pauvre paysan de mon royaume pût au moins « avoir la poule au pot le dimanche [1]. »

M. Victor Hugo aime à rappeler qu'il a le premier fait sonner l'heure vraie au cadran du théâtre et qu'il a ouvert le second acte de *Cromwell* par ce vers :

Don luis de Cardenas, *à un de ses pages.*
— Page, quelle heure est-il ?

Le page, *regardant à une grosse montre.*
— Minuit.

Il n'a fait en cela que se conformer aux indications de Stendhal, écrivant à propos du *Cid d'Andalousie*, de Pierre Lebrun, en 1825 :

Un roi arrivant, la nuit, dans une maison ennemie dit à son confident : *Quelle heure est-il ?* Eh bien ! l'auteur du *Cid d'Andalousie* n'a pas osé faire répondre : *Sire, il est minuit.* Cet homme d'esprit a eu le courage de faire deux vers :

La tour de Saint-Marcoz, près de cette demeure,
A, comme vous passiez, sonné la douzième heure [2].

[1] *Racine et Shakespeare*, p. 35.
[2] *Ibid.*, p. 221.

En résumé, la préface de *Cromwell* comprend une esquisse de l'histoire de la poésie depuis ses origines jusqu'à nos jours, et un exposé du système de composition qui convient au drame moderne. Les idées de M. Victor Hugo sur l'histoire de la poésie lui appartiennent, et elles sont fausses. Ses idées sur les règles de composition du drame sont justes, mais elles ne ne lui appartiennent pas.

Au mois de juillet 1822, un homme d'esprit, J.-T. Merle, qui fut depuis le mari de Mme Dorval, avait eu l'idée de faire représenter, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont il était le directeur, les principales tragédies de Shakespeare, jouées par des acteurs anglais. La troupe d'outre-Manche débuta par *Othello*, qui fut outrageusement sifflé. « Les jeunes libéraux, écrivait à cette occasion Stendhal, excités par le *Constitutionnel* et le *Miroir*, ont chassé les acteurs anglais du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et privé d'un plaisir fort vif les Français qui, à tort ou à raison, aiment ce genre de spectacle. On sait que les sifflets et les huées commencèrent avant la pièce anglaise dont il fut impossible d'entendre un mot. Dès que les acteurs parurent, ils furent assaillis avec des pommes et des œufs ; de temps en temps on leur criait : *Parlez français !* Quelques calicots crièrent : *A bas Shakespeare ! c'est un aide de camp du duc de Wellington !* En un mot, ce fut un beau triomphe pour l'*honneur national*[1] ! »

[1] *Racine et Shakespeare*, p. 214.

Après une seconde représentation (2 août 1822), non moins orageuse que la première, le théâtre de la Porte-Saint-Martin fut obligé de renoncer à sa tentative. C'est le moment que Stendhal choisit pour entrer en lice et pour publier sa première brochure sur *Racine et Shakespeare*.

Le théâtre de l'Odéon entreprit, au mois de septembre 1827, de renouveler l'épreuve qui avait si mal réussi à la Porte Saint-Martin. Il donna l'hospitalité à une troupe de comédiens anglais dont les premiers sujets n'étaient rien moins que Charles Kemble et miss Smithson. *Othello*, cette fois, fut accueilli avec des transports d'enthousiasme, ainsi que *Roméo et Juliette* et *Hamlet*. Miss Smithson était particulièrement admirable dans le rôle d'Ophélia[1]. La partie était gagnée ; le public se prononçait pour Shakespeare : Victor Hugo choisit ce moment pour écrire sa Préface, qui porte en effet la date d'*octobre* 1827. Chose remarquable ! ce *novateur* a toujours marché derrière le succès. Si le retentissement de son manifeste a été si considérable, c'est précisément parce que ce manifeste venait à son heure ; c'est parce que l'auteur avait mis son admirable talent d'écrivain au service d'idées acceptées déjà par presque toute la jeunesse lettrée et applaudies chaque soir au théâtre. M. Victor Hugo, dans la préface de *Cromwell*, a eu

[1] *Histoire de l'Odéon*, par Paul Porel et Georges Monval, t. II, p. 98. — M. Charles Magnin publia dans le *Globe*, du 18 septembre 1827 au 19 juillet 1828, sur les représentations des acteurs anglais, une suite d'articles excellents, recueillis par leur auteur, en 1843, au tome II de ses *Causeries et méditations historiques et littéraires*.

l'honneur de *sonner la victoire ;* mais d'autres avant lui, Stendhal en tête, avaient *sonné la charge.*

IV

Alors que la préface de *Cromwell* était applaudie comme une scène d'*Hamlet* ou du *Roi Lear,* jouée par Ch. Kemble ou par Macready, le drame lui-même n'obtenait guère qu'un succès d'estime.

Les cinq actes de *Cromwell* n'ont pas moins de six mille cinq cents vers ! On connaît le mot de Michaud sur un poème épique, le *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison, je crois, qui avait douze chants de mille vers chacun : « Douze mille vers ! Bon Dieu ! mais, pour les lire, il faudrait six mille hommes ! » Dieu me garde de comparer les vers de M. Victor Hugo à ceux de M. Parseval-Grandmaison ; mais la vérité est qu'on ne lit pas beaucoup plus *Cromwell* que *Philippe-Auguste.*

Après avoir, dans sa Préface, jeté feu et flamme contre les unités de temps et de lieu, M. Victor Hugo les observe toutes les deux dans sa pièce, ou peu s'en faut. Elle commence le 25 juin 1657, à trois heures du matin, et finit le 26 à midi : voilà pour l'unité de temps. Elle ne sort pas de Londres, et trois actes consécutifs, le second, le troisième et le quatrième se passent à White-Hall : voilà pour l'unité de lieu. Quant à l'unité d'action, l'auteur s'y conforme si rigoureusement, que son drame réalise l'idéal de ce

qu'Aristote appelle le drame *simple*. La pièce tout entière se réduit à une seule idée, à une seule situation. Cromwell se fera-t-il proclamer roi ? Et cette situation unique ne se dénoue même pas au cinquième acte, puisque le dernier mot de la pièce est celui-ci :

CROMWELL.

Quand donc serai-je roi ?

C'est le privilège des romanciers, dit Walter Scott au premier chapitre de *Kenilworth*, de placer le début de leur histoire dans une auberge. M. Victor Hugo, qui avait tiré un drame de ce roman de Walter Scott, ainsi que nous le verrons bientôt, place le début de son *Cromwell* dans une taverne, la taverne des *Trois grues*,

Près de la halle au vin, à l'angle des deux rues.

Royalistes et républicains, cavaliers et têtes-rondes y sont réunis pour aviser ensemble aux moyens de se débarrasser du Protecteur, alors à l'apogée de sa puissance. Ils conspirent avec un tel fracas, que le fils de Cromwell, attiré par le bruit, entre dans l'auberge, se proclame royaliste et boit *A la santé du roi Charles!* Cependant le complot est formé. Les puritains ont décidé qu'ils assassineraient Cromwell ; les cavaliers feignent d'entrer dans leur dessein, mais, pour se conformer aux ordres du roi, ils se réservent de faire prendre un narcotique au Protecteur, de l'enlever et de l'amener vivant au fils de Charles Ier.

Lord Rochester s'introduira auprès de Cromwell, en qualité de chapelain, et lui versera le narcotique.

Rochester se fait admettre sans peine à White-Hall et s'acquitte d'abord à merveille de son rôle de chapelain ; mais s'étant avisé de tomber amoureux de lady Francis, la plus jeune des filles du Protecteur (ce qui était d'autant plus mal de sa part qu'il n'avait pas encore dix ans, puisqu'il était né en 1648, et que le drame se passe en 1657)[1], il glisse dans la main de lady Francis un papier sur lequel il a écrit certain madrigal, qu'il promène depuis le commencement de la pièce et dont il inflige la lecture à tous les gens qu'il rencontre. Le malheur veut qu'il se soit trompé de poche et qu'au lieu de contenir son madrigal, le maudit papier soit un avis adressé par Rochester à lord Ormond pour l'informer que tout va bien, que le poste de White-Hall est acheté et que, le soir même, à minuit sonnant, il remettra entre ses mains Cromwell endormi. Lady Francis donne le billet à son père, qui fait boire au faux chapelain le narcotique préparé, se déguise en soldat, se met en faction à la poterne, laisse entrer les cavaliers et les prend comme dans une souricière. Le complot royaliste ainsi déjoué, il ne lui reste plus qu'à s'asseoir, dans la grande salle de Westminster, sur le trône où le Parlement l'invite à prendre place. Milton lui crie, comme le devin à Jules César : *Crains les ides de mars !*

[1] Rochester (John Wilmot, comte de) a laissé des satires et des poésies légères qui ne manquent ni de grâce ni d'esprit. Né en 1648, il mourut en 1680.

Cromwell repousse la couronne que l'orateur du Parlement lui présente, et pendant que les conjurés puritains jettent leurs poignards, il descend du trône en murmurant : *Quand donc serai-je roi ?*

Telle est l'*action* qui occupe, sans les remplir, les cinq actes de *Cromwell*, actes démesurément longs et singulièrement vides, en dépit des emprunts que l'auteur a faits à Corneille et à Shakespeare, à Molière et à Regnard, à Beaumarchais et à Lemercier. Au troisième acte, Cromwell discute avec ses conseillers la question de savoir s'il doit ou non prendre la couronne. C'est la situation d'Auguste délibérant avec Maxime et Cinna sur le même sujet [1]. Rien ne montre mieux que la comparaison entre ces deux scènes, quelle distance sépare M. Victor Hugo, malgré son incontestable génie, de celui que Mme de Sévigné appelait *notre vieil ami Corneille*. — Au cinquième acte de *Cromwell*, les scènes dans lesquelles l'auteur essaye de peindre le mouvement et les agitations de la foule sont imitées des scènes de *Jules César* qui ont pour théâtre les rues et pour acteurs les citoyens de Rome [2]. M. Victor Hugo y reste aussi loin de Shakespeare qu'il était resté loin de Corneille, dans la scène imitée de *Cinna*.

Fidèle, cette fois, à sa théorie, qui veut que, dans le drame, le grotesque ait sa place à côté du sublime, la comédie à côté de la tragédie, après avoir demandé des inspirations à Corneille et à Shakespeare, il en

[1] *Cinna*, acte II, scène I.
[2] *Jules César*, acte I, scènes I et II.

demande à Regnard. Au moment où lord Rochester se hasarde à parler d'amour à la fille de Cromwell, il prélude par cet *aparté :*

D'abord, tournons la place avant de l'attaquer,
Une fille est un fort, j'ai pu le remarquer.
Les clins d'yeux qu'on lui fait, la mise recherchée,
Les petits soins, les mots galants, sont la tranchée
Qui s'avance en zigzag ; la déclaration,
C'est l'assaut ; le quatrain — capitulation[1] !

Et maintenant écoutons Crispin, dans les *Folies amoureuses :*

Il faut d'abord savoir si, dans la forteresse,
Nous nous introduirons par force ou par adresse...;
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siège réussisse,
Il faut premièrement s'emparer du dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche aussitôt,
On avance en bon ordre et l'on donne l'assaut...
C'est de même à peu près quand on prend une fille[2].

Dans la même scène, M. Victor Hugo passe de Regnard à Molière, et, après avoir mis à contribution les *Folies amoureuses*, met à profit l'*École des Femmes*. Pour séduire lady Francis, mylord Rochester recourt aux mêmes moyens, se sert des mêmes mots que la vieille femme emploie auprès d'Agnès pour la décider à recevoir Horace. Et lady Francis, qui tient sans

[1] *Cromwell,* acte III, scène VII.
[2] *Les Folies amoureuses,* acte I, scène VII.

doute à montrer qu'elle aussi connaît son Molière, fait les mêmes réponses qu'Agnès, et presque dans les mêmes termes.

Vous vous rappelez l'entrée de Figaro au premier acte du *Barbier de Séville : Figaro, une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main. — Il chante,* puis il *met un genou en terre et écrit en chantant.* — Au premier acte de *Cromwell*, lord Rochester ne fait pas autrement son entrée : *Lord Rochester entre gaiement, un crayon et un papier à la main. — Il se met à écrire sur son genou* et *il chante.*

Dans sa rage d'imitation, l'auteur de *Cromwell* va jusqu'à emprunter à Népomucène Lemercier le procédé dont celui-ci s'était servi, dans la *Panhypocrisiade,* pour rendre le mouvement d'une foule sur le passage de François Ier :

VOIX DANS LA FOULE

Rangez-vous ! place ! place ! — Holà, ciel ! — Je rends l'âme !
Au voleur !... — Insolent ! respectez une femme !...
— On m'étouffe ! — Poussons ! enfonçons ! — Je le voi !
Vivat ! — Je suis rompu, mais j'ai bien vu le roi [1].

M. Victor Hugo rend, par les mêmes moyens, le mouvement de la foule sur le passage de Cromwell :

VOIX DANS LA FOULE

Dieu me protège !
J'étouffe ! — Attention ! Voici que le cortège

[1] *La Panhypocrisiade, ou le Spectacle infernal du seizième siècle,* comédie épique, par N. Lemercier, 1819.

Débouche dans la place. — Enfin. — Ah !. . . . . . .
— Qu'il fait chaud ! — Qu'on est mal ! — La foule encore aug-
— On m'écrase !. . . . . [mente.
— Ah ! le voilà ! — C'est lui ! — Voyons ! — Lui-même ! —
[Ah ! — Oh !

Cela n'a pas empêché M. Victor Hugo, après avoir ainsi pillé ce pauvre Népomucène Lemercier, de devenir son successeur à l'Académie :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Est-ce donc à dire que *Cromwell* soit une œuvre sans mérite ? Nous sommes bien loin de le penser. Si l'intérêt dramatique est faible ou plutôt à peu près nul, étouffé qu'il est, d'ailleurs, par la multiplicité des détails, la longueur démesurée des scènes, l'abus incessant des *tirades* ; si l'auteur est entièrement dépourvu du génie de l'invention, il possède en revanche le génie du style ; sa pièce est moins un drame qu'une étude pleine de vers énergiques, simples et naturels, d'une grande et ferme allure. Dans une note, M. Victor Hugo s'élève contre les *beaux vers* au théâtre : « Ce sont les beaux vers, dit-il, qui tuent les belles pièces ; » soit ; mais s'ils tuent les belles pièces, ils font vivre les mauvaises, — et c'est justement là ce qui empêchera celles de M. Victor Hugo de périr.

Je terminerai par une dernière remarque ces observations, trop longues peut-être, sur *Cromwell*.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, que l'auteur de *Torquemada* faisait dater les opinions qu'il

professe aujourd'hui de l'année 1827, *époque où il a eu âge d'homme* [1]. *Cromwell* étant de la fin de 1827, il y a donc intérêt à rechercher si, lorsqu'il écrivait ce drame, qui avait pour héros un régicide, M. Victor Hugo avait cessé d'être royaliste. Bien loin qu'il en soit ainsi, son drame n'est qu'une longue satire contre la république. Il représente les puritains comme des pédants, des bouffons et des hypocrites. De Cromwell, leur chef, il fait un personnage grotesque, un rêveur bavard, un bouffon cruel. « Le *Cromwell* de M. Hugo a, presque à chaque scène, écrivait dans le *Globe* M. Charles de Rémusat, un *aparté* pour ses remords. Et quels remords ! ceux d'un régicide !... M. Hugo paraît s'être trop souvenu de ses propres opinions. Il a vu le régicide en royaliste. » Ce républicain dont Bossuet avait parlé du haut de la chaire chrétienne, devant le cercueil de la veuve de Charles Ier, avec une si admirable modération, M. Victor Hugo lui prête, dans son drame, toutes les hypocrisies et tous les ridicules ; il le montre dissertant gravement sur le point de savoir s'il faut brûler ceux qui disent *siboleth* au lieu de *schiboleth*, ou si, au contraire, il n'est pas préférable de les pendre.

CROMWELL, *méditant.*

La question est grave et veut être mûrie.
Prononcer *siboleth*, c'est une idolâtrie.
Crime digne de mort, dont sourit Belzébuth.
Mais tout supplice doit avoir un double but,

[1] Voyez ci-dessus, chapitre XII, p. 405.

Que pour le patient l'humanité réclame.
En châtiant son corps, il faut sauver son âme.
Or quel est le meilleur de la corde ou du feu
Pour réconcilier un pécheur avec Dieu ?
Le feu le purifie. . . . .
Daniel s'épura dans le brûlant triangle.
Mais la potence a bien son avantage aussi ;
La croix fut un gibet [1] !

On le voit, l'idée de mettre en scène un homme qui envoie les hérétiques au bûcher, pour sauver leurs âmes, ne date pas d'hier chez M. Victor Hugo ; elle remonte à 1827. Seulement, cet homme alors ne s'appelait pas TORQUEMADA, il s'appelait CROMWELL.

[1] Acte III, scène II.

CHAPITRE XIV

Amy Robsart. — M. Victor Hugo et Sainte-Beuve.

Mort du général Hugo. Son portrait. — Balzac et le *Château de Kenilworth. Emilia* et Mlle Mars. — *Amy Robsart,* drame, et *le Menin du Dauphin,* comédie. — De l'art de ne pas être sifflé. — Edition définitive des *Odes et Ballades.* Jeux de rime renouvelés d'un chanoine et d'un père carme. — Sainte-Beuve et M. Victor Hugo en 1828 et en 1829. Une lettre de faire part. Le *baron* Victor Hugo. *Sunt lacrymæ rerum. La Veillée. Les Consolations. En revenant du convoi de Gabrielle Dorval.* — Election de Sainte-Beuve à l'Académie. Séance du 27 février 1845. Le puits de la savane Alachua. — Un élève de David et le *javelot de Tatius.*

I

Le drame de *Cromwell* était précédé de cette dédicace :

A MON PÈRE
Que le livre lui soit dédié
Comme l'auteur lui est dévoué.
V. H.

Le livre avait paru depuis quelques semaines seulement, lorsque le général Hugo mourut subitement, frappé d'une apoplexie foudroyante, dans la nuit du 28 au 29 janvier 1828. « Il habitait rue Plumet, » lisons-nous au tome II de *Victor Hugo raconté par un*

témoin de sa vie [1]. La rue Plumet, située au faubourg Saint-Germain, entre la rue de Babylone et la rue de Sèvres, joue un grand rôle dans le roman des *Misérables*. Le livre IIIe de la IVe partie a pour titre : *la Maison de la rue Plumet*. Pour être tout à fait exact, et sans attacher d'ailleurs à cette petite rectification plus d'importance qu'il ne convient, je dois dire que le général Hugo habitait, non la rue Plumet, mais le n° 9 de la rue de Monsieur [2]. — M. Paul Foucher, beau-frère du poète, a dit du général Hugo, dans son livre *les Coulisses du passé* : « Le général aimait à rire et ne haïssait pas le propos leste. C'était un homme excellent ; — au physique, replet et coloré, et qui rappelait tout à fait d'encolure Abel Hugo, son fils aîné, mort comme lui d'apoplexie [3]. »

Ses obsèques eurent lieu, le 31 janvier, à l'église des Missions-Étrangères [4]. A peine avait-il conduit son père à sa dernière demeure, que les hasards, souvent cruels de la vie littéraire, condamnaient M. Victor Hugo à surveiller sur un théâtre les répétitions d'un drame en cinq actes et en prose dont il était l'auteur.

Balzac écrivait un jour à sa sœur, Mme Laure Surville : « Je t'engage à lire *Kenilworth*, le dernier roman de Walter Scott ; c'est la plus belle chose du monde [5]. » Victor Hugo, qui partageait sans doute l'enthousiasme de Balzac, avait entrepris, de concert

1 Page 173.
2 *Moniteur* du 31 janvier 1828.
3 *Les Coulisses du passé*, p. 367.
4 *Moniteur*, loc. cit.
5 *Correspondance de H. de Balzac*. t. I, p. 44.

avec son ami Soumet, d'extraire une pièce de ce roman. Il se chargea d'écrire les trois premiers actes, et Soumet les deux derniers. Toujours le premier prêt, il lut ses trois actes à son collaborateur ; mais des difficultés s'étant élevées entre eux, chacun reprit son manuscrit et termina sa pièce à sa façon. Soumet porta la sienne au Théâtre-Français, où elle fut jouée, le 1er septembre 1827, sous le titre d'*Emilia*. Emilia, c'était Amy Robsart, l'héroïne du *Château de Kenilworth*. Comme Walter Scott, Soumet lui avait bien donné le nom d'*Amy* ; mais aux répétitions, lorsque Mlle Mars était arrivée à cette phrase : « J'étais Amy (elle disait Émy, suivant la prononciation anglaise), j'étais *Amy* quand il m'aimait, » un éclat de rire général avait fait renoncer à Amy, qui fut remplacée par *Emilia*. Grâce au talent de Mlle Mars et à l'intérêt du sujet, la pièce de Soumet réussit.

Deux autres théâtres représentèrent des pièces tirées du roman de Walter Scott. Tandis qu'à la Porte-Saint-Martin, on jouait un gros mélodrame intitulé, comme le roman lui-même, le *Château de Kenilworth*, l'Opéra-Comique donnait *Leicester*, paroles de Scribe et musique d'Auber.

Victor Hugo hésitait à jouer sa première partie au théâtre avec une pièce dont le sujet ne lui appartenait pas et avait été déjà porté plusieurs fois à la scène. A la fin de 1827, cependant, il se décida à tenter l'aventure ; mais dans la crainte d'un échec, il fit présenter son drame à l'Odéon par son beau-frère Paul Foucher, âgé de dix-sept ans à peine et

frais émoulu du collège [1]. Le directeur du théâtre, Thomas Sauvage, sachant parfaitement quel était le véritable auteur, reçut la pièce et s'empressa de mettre ses meilleurs acteurs à la disposition... du beau-frère du jeune Paul Foucher. Rien ne fut négligé pour assurer le succès ; les costumes furent dessinés par Eugène Delacroix, et le 13 février 1828 l'affiche du second Théâtre-Français annonça : *AMY ROBSART, dramé en cinq actes et en prose, tiré du CHATEAU DE KENILWORTH, roman de sir Walter Scott.*

Voici quelle était la distribution des rôles :

Leicester.	MM.	*Lockroy.*
Varney.		*Provost.*
Alasco.		*Thénard.*
Sir Robsart..		*Auguste.*
Flibbertigibbet		*Doligny.*
Sussex.		*Paul.*
Foster.		*Ménétrier.*
La reine Élisabeth. . .	Mmes	*Charton.*
Anna..		*Anaïs.*
Jeannette.		*Dorgebray.*

On lit, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* que Bocage jouait dans *Amy Robsart* [2]. C'est une erreur.

La représentation, qui dura près de cinq heures, fut des plus orageuses. « Le lutin en cage avec la

[1] Paul Foucher, né le 21 avril 1810, mort le 24 janvier 1875. Sorti au mois d'août 1827 du collège Henri IV, en même temps que son ami Alfred de Musset, il débuta seulement en 1830 par un drame en quatre actes et en vers intitulé : *Yseult Raimbauld.*

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 178.

colombe tombée dans la serre du vautour ; — la brebis lancée dans la fosse aux loups ; — le tigre se donnant tout entier, sang et cervelle, etc., etc. » Ces phrases et bien d'autres provoquèrent des rires et des sifflets [1]. Le bruit alla grandissant d'acte en acte, et la pièce se termina au milieu d'un tumulte indescriptible.

La Réunion, journal des spectacles, disait le lendemain : « L'auteur de ce drame barbaro-amphigouri-romantique a mis une fois de plus le roman du *Château de Kenilworth* en pièce, mais il s'est arrangé de façon à le rendre méconnaissable. »

Le *Journal des Débats* écrivait de son côté :

On a joué hier, à l'Odéon, un drame historique en cinq actes, intitulé : *Amy Robsart*, sujet emprunté au *Château de Kenilworth*, de sir Walter Scott, et qui, déjà traité sur trois théâtres différents, reparaissait pour la quatrième fois sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté [2].

Même note dans le *Moniteur :*

On avait prédit à ce drame un succès extraordinaire ou une chute complète. Ce n'est point la première prédiction qui s'est vérifiée. L'opposition s'est manifestée dès le premier acte ; et à la fin de la représentation, le nom de l'auteur n'a pu être prononcé ou du moins entendu. Ce succès de l'école *shakespearienne* n'est pas de nature à enhardir les imitateurs, on peut même rendre grâce à l'auteur qui, sans le savoir, a rendu un service réel au bon goût. Au reste, que parlait-on d'origi-

[1] *Histoire de l'Odéon*, par Paul Porel et Georges Monval, t. II, p. 104.

[2] *Journal des Débats* du 15 février 1828.

nalité, d'inventions, de hardiesses ? Quel mérite d'originalité y a-t-il à prendre un roman, à le couper en actes et en scènes, à s'emparer des parties les plus remarquables du dialogue et à se tromper au point de croire que tout ce qu'un romancier écossais a pu mettre dans la bouche de ses personnages peut être entendu sur la scène française ? Quelle hardiesse que celle qui consiste à réunir l'affectation de l'enflure à la prétention, à la recherche de la trivialité ? Est-ce là le naturel qu'on nous promet, la vérité qu'on prétend avoir trouvée ? Encore si de ce système il naissait des impressions vives, des émotions profondes ; mais ce qu'il y a eu de plus profond à cette représentation, c'est un ennui de quatre heures, dont la dernière est employée à contempler des tableaux que commence à dédaigner le monde du mélodrame. Plaignons le talent qui volontairement s'égare de la sorte ; nous aimerions à le reconnaître, à le suivre, à le seconder dans une autre direction [1].

Le *Figaro* est, de tous les journaux, celui qui donne le plus de détails sur la soirée du 13 février 1828.

A quoi devait s'attendre, écrivait-il, un auteur qui venait répéter, mot pour mot, un roman qui est dans la mémoire de tout le monde ? Que pouvait faire un spectateur repoussé par ses souvenirs mêmes, et qui ne se rappelait pas sans regret les moments délicieux passés, au coin de son feu, à lire les malheurs d'Amy Robsart, les infamies de Varney, les fureurs d'Elisabeth, et tant de délicieuses et idéales descriptions, tant de saillies spirituelles, tant d'aventures pleines d'intérêt et de charme, qui disparaissaient tout entières pour la plupart ou qu'on revoyait privées de leur coloris, de leur charme, à peu près comme ces plantes exotiques qui perdent toute leur beauté dans les serres de nos amateurs ?...

Si l'auteur n'a pas eu de succès, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. La pièce a été montée avec un soin extrême... Rien

[1] *Moniteur* du 15 février 1828.

n'est beau, rien n'est exact comme les costumes. Les acteurs ont fort bien joué pour la plupart. Nous devons surtout des éloges au jeune Lockroy [1], à Provost, acteur plein d'intelligence et d'esprit [2], à Doligny, qui est fort bien d'un bout à l'autre ; enfin à Mlle Anaïs [3], qui méritait, sans nul doute, un destin plus heureux.

Mlle Charton [4], qui avait rempli avec beaucoup d'âme et de feu le rôle d'Elisabeth, s'est trouvée sérieusement indisposée à la fin de la pièce. Le cinquième acte, terminé par un coup de théâtre d'un bel effet, avait un peu désarmé la rigueur du parterre. Le tumulte a pourtant empêché Provost de livrer au public le nom de l'auteur. C'est un très jeune homme qui donne des espérances. M. Victor Hugo n'est pour rien dans la composition de cet ouvrage. Ceci soit dit à l'adresse des gens qui se réunissaient hier pour lui imputer l'œuvre nouvelle [5].

Le *Figaro*, qui n'a jamais passé pour naïf, même quand il était jeune, croyait-il vraiment que M. Victor Hugo n'était pour rien dans la composition d'*Amy Robsart*? Il y était, au contraire, pour tout. Paul Foucher n'en avait pas écrit une seule ligne : nous en fournirons la preuve tout à l'heure. Puisque sa pièce était tombée, M. Victor Hugo ne devait pas souffrir que les soupçons s'égarassent sur un autre nom que le sien ; il devait avouer hautement son œuvre ; telle était la

[1] *Lockroy* (Joseph-Philippe *Simon*, dit), né à Turin le 17 octobre 1803, avait débuté, le 11 octobre 1827, par le rôle de Lorédan, dans les *Vêpres siciliennes*.

[2] Provost, né à Paris en 1798, sociétaire de la Comédie-Française, mort le 24 décembre 1865.

[3] Mlle Anaïs Aubert, née en 1802, sociétaire de la Comédie-Française, morte en 1871.

[4] Victime d'un acte de vengeance et défigurée par l'eau-forte, Mlle Charton disparut rapidement de la scène, vécut pauvre, oubliée, et mourut le 27 juillet 1872. (*Histoire de l'Odéon*, t. II, p. 115.)

[5] *Figaro* du 14 février 1828.

seule conduite qu'il eût à tenir. Est-ce là celle qu'il a tenue ?

Lorsque la toile se releva, après le cinquième acte, l'un des acteurs, Provost, s'avança sur la scène et annonça que le drame que l'on venait de représenter était... de M. Paul Foucher.

Le tumulte était tel, que personne n'entendit le nom. Il importait cependant de faire taire « les gens » qui se permettaient d'attribuer *Amy Robsart* à l'auteur de *Cromwell.* Aussi, dès le matin du 14 février, les affiches du second Théâtre-Français indiquaient-elles M. Paul Foucher comme auteur de la pièce sifflée la veille. « Le nom de l'auteur, inutilement proclamé, disait le *Journal des Débats,* serait encore un mystère, si l'affiche de ce jour ne trahissait son *incognito.* Il s'appelle M. Paul Foucher [1]. »

Cette fausse indication ne pouvait être le fait du directeur de l'Odéon, lequel avait tout intérêt à mettre sur ses affiches le nom de *VICTOR HUGO ;* car, avec ce nom déjà illustre et qui passionnait alors les esprits, il était assuré d'avoir un certain nombre de représentations, bruyantes peut-être, mais fructueuses. Pour qu'il se fût résigné à remplacer le nom de l'auteur véritable par celui d'un collégien à peine sorti des bancs, le nom de Victor Hugo par celui de Paul Foucher, il fallait évidemment qu'il y eût un ordre exprès venu de Victor Hugo lui-même. Ce dernier adressait d'ailleurs à tous les journaux, ce même jour, 14 février, la lettre suivante :

[1] *Journal des Débats* du 15 février 1828.

Paris, le 14 février 1828.

Monsieur le rédacteur,

Puisque la réussite d'*Amy Robsart*, début d'un jeune poète, dont les succès me sont plus chers que les miens, a éprouvé une si vive opposition, je m'empresse de déclarer que je ne suis pas absolument étranger à cet ouvrage. Il y a dans ce drame quelques mots, quelques fragments de scènes qui sont de moi, et je dois dire que ce sont peut-être ces passages qui ont été le plus sifflés.

Je vous prie, monsieur, de publier cette réclamation dans votre numéro de demain et d'agréer, etc.

Victor Hugo.

P. S. L'auteur a retiré sa pièce [1].

Comment douter, après cette lettre et devant des affirmations aussi précises, que la pièce ne fût effectivement l'œuvre de M. Paul Foucher, et que M. Victor Hugo n'y fût pour rien ou presque rien : « quelques mots » seulement et « quelques fragments de scènes ? » Et cependant la vérité est que ce pauvre Paul Foucher était *absolument étranger à cet ouvrage*, dont il n'avait pas écrit un traître mot, et qui était tout entier de Victor Hugo seul. Ce dernier l'a reconnu, un peu tard, il est vrai, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* [2] ; et, de son côté, Paul Foucher, — à qui son illustre beau-frère avait fait jouer, en cette occasion, le rôle de ces menins du Dauphin qui, s'il faut en croire la légende, recevaient le fouet quand

[1] *Journal des Débats* et *Figaro* du 15 : *Moniteur* du 17 février 1828.

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 175.

Monseigneur avait commis quelque sottise, — est revenu sur cet épisode dans son livre intitulé : *les Coulisses du passé,* et il l'a fait en ces termes :

Amy Robsart fut accueillie par des tempêtes dans son unique représentation à l'Odéon. On sait que le *véritable auteur* me fit l'honneur (je sortais à peine du collège) de m'attribuer ce drame pour lequel Eugène Delacroix, grand ami des romantiques, avait dessiné de très beaux costumes... Si j'ai reparlé de cette chute célèbre, ce n'est pas par amour-propre d'auteur, *je ne fis que la signer ;* c'est pour un simple avis au public.

Le manuscrit a été égaré, et n'a jamais pu se retrouver ni à l'Odéon ni au Ministère. On dit pourtant qu'il est quelque part. Dans ce cas, j'adjure le détenteur de se déclarer. Qui sait ? Il y aurait peut-être quelque intérêt à remonter l'ouvrage aujourd'hui... L'idée peut être bonne ou mauvaise ; dans tous les cas, *pour ma part, elle est complètement désintéressée*[1].

Suivant M. Paul Foucher, *Amy Robsart* n'a eu qu'une seule représentation. D'après M. Victor Hugo, au contraire, elle en aurait eu plusieurs. Il dit, en effet, dans son autobiographie, à propos de sa lettre aux journaux, — que d'ailleurs il ne reproduit point : « Ce fut pour la pièce une réclame involontaire. Les jeunes gens, qui ne s'étaient pas dérangés pour une pièce non avouée, accoururent alors ; ils applaudirent, les sifflets redoublèrent, l'agitation du parterre s'étendit dans le quartier latin : le gouvernement intervint et interdit la pièce[2]. » Ces représentations dont on ne nous dit pas le nombre, la jeunesse des écoles qui

[1] *Les Coulisses du passé*, p. 245.
[2] *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 178.

prend feu pour *Amy Robsart*, le quartier latin qui s'agite, le gouvernement qui prend peur et qui interdit le drame, tout cela est du roman pur. Le gouvernement n'interdit point la pièce ; elle fut *retirée par l'auteur lui-même*, dès le 14 février, ainsi que l'établit la lettre de M. Victor Hugo, que nous avons citée tout à l'heure. Elle ne fut jouée qu'une fois : d'accord avec M. Paul Foucher, MM. Porel et Monval, dans leur *Histoire de l'Odéon*, le constatent pièces en mains [1].

II

M. Victor Hugo n'était pas pour rester longtemps sur son échec. Au mois d'août 1828, il publia l'édition définitive des *Odes et Ballades*.

A cette édition, qui comprenait toutes les pièces publiées dans les trois volumes de 1822, 1824 et 1826, moins cependant l'*Hymne oriental* [2], l'auteur avait ajouté dix pièces nouvelles, sans compter *l'Ode à la Colonne de la place Vendôme*.

Voici la liste de ces dix pièces, avec la date de leur composition :

Premier soupir (décembre 1819).

La Demoiselle (mai 1827) ; *A Madame la comtesse A.-H.* et *A mon ami S.-B.* (décembre 1827).

[1] *Histoire de l'Odéon*, t. II, p. 105.

[2] Voy. ci-dessus, ch. XII, p. 3[illegible].

La Chasse du Burgrave (janvier 1828) ; *le Pas d'armes du roi Jean* (avril 1828) ; *Fin* (mai 1828) : *Pluie d'été, Rêves* et la *Légende de la Nonne* (juin 1828).

Ainsi complétées, les odes étaient au nombre de soixante-douze, et les ballades, au nombre de quinze.

Dans l'édition de 1828, restée le modèle de toutes les éditions suivantes, ces soixante-douze odes sont divisées en cinq livres. Les trois premiers contiennent les odes politiques, partagées elles-mêmes en trois groupes, allant, le premier de 1818 à 1822, le second de 1822 à 1824, le troisième de 1824 à 1828.

Le quatrième livre est consacré aux sujets de fantaisie, et le cinquième à des traductions d'impressions personnelles.

Ce dernier livre, où se trouvent les pièces *Encore à toi, Son nom, Actions de grâces, l'Ombre d'un enfant, le Portrait d'une enfant, A une jeune fille,* forme un poème délicieux, le plus achevé qui soit sorti de la plume de M. Victor Hugo. Il a fait depuis de plus beaux vers, plus puissants, plus éclatants et plus sonores ; il n'en a pas écrit de plus doux, de plus frais et de plus purs ; il s'est montré depuis plus grand artiste, jamais il n'a été plus poète.

Quelques-unes des pièces publiées pour la première fois dans cette édition nous arrêteront un instant.

Dans celle qui a pour titre : *Fin*, et qu'il écrivit au mois de mai 1828, pour servir d'épilogue à ses odes politiques, M. Victor Hugo affirme une fois de plus ses principes royalistes et sa haine de la révolution. Une des strophes commence ainsi :

Des révolutions j'ouvrais *le gouffre immonde.*

L'ode *A Madame la comtesse A.-H.* fut composée par le poète, à l'occasion du mariage de son frère Abel avec Mlle Julie Duvidal de Montferrier :

Ah ! puisse dès demain se lever sur tes jours
Un bonheur qui jamais ne s'éclipse, et toujours .
Brille plus beau qu'un rêve même !
Vers le ciel étoilé laisse monter nos vœux.
Dors en paix cette nuit où nous veillons tous deux,
Moi qui te chante, et lui qui t'aime !

L'ode *A mon ami S.-B.* consacrait l'amitié ardente, enthousiaste, qui unissait, à la fin de 1827, Victor Hugo et Sainte-Beuve. Viens, disait au chantre de *Joseph Delorme* le poète des *Odes et Ballades*,

Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle ;
Poète, prends ta lyre ; aigle, ouvre ta jeune aile ;
Etoile, étoile, lève-toi !

Les deux amis n'habitaient plus la rue de Vaugirard [1] ; ils étaient venus, au printemps de 1827, demeurer tous les deux rue Notre-Dame-des-Champs, Victor Hugo au n° 11, Sainte-Beuve au n° 19. Leur intimité, à ce moment, était telle, qu'ils se voyaient deux fois le jour.

C'était l'époque où Sainte-Beuve écrivait et publiait dans le *Globe* les articles sur *la Poésie française au seizième siècle,* qui parurent en volume l'année sui-

[1] Voy. ci-dessus, ch. XII, p. 404.

vante, au mois de juin 1828[1]. Le jeune et savant critique, tout en subissant sur plus d'un point la domination de celui qu'il appelait *notre grand Victor*[2], avait exercé sur lui, à son tour, une influence considérable. Il le fit pénétrer dans l'intimité des poètes de la pléiade et en particulier de Ronsard. Il est remarquable, en effet, que Victor Hugo n'essaya des formes poétiques nouvelles, ne substitua au vers régulier la césure mobile et le libre enjambement qu'à partir de 1827, c'est-à-dire après sa liaison avec Sainte-Beuve. *La Chasse du Burgrave, le Pas d'armes du roi Jean*, sont de 1828. N'est-il pas permis de conjecturer que ces pièces, où l'auteur se crée à plaisir des difficultés dont il triomphe avec une étonnante souplesse, ont été écrites après une conversation où le critique lui avait montré, chez les poètes dont il faisait son étude journalière, de semblables jeux de rime? Dans *la Chasse du Burgrave*, par exemple, Victor Hugo répète la syllabe finale du vers, de façon à produire l'effet d'un écho :

Mon page, emplis mon escarcelle,
Selle
Mon cheval de Calatrava ;
Va !

Un des poètes de la pléiade, Joachim du Bellay,

[1] Ces articles parurent dans le *Globe*, à partir du 7 juillet 1827 et durant les mois suivants.

[2] Pour être aimés toujours de notre grand Victor...
(*Les Consolations*, XIX.)

avait dit de même, en parlant des douleurs que lui causait l'amour :

Qu'étais-je avant d'entrer dans ce passage ?
Sage.
Et maintenant que sens-je en mon courage ?
Rage.
Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent ?
Vent. Etc., etc.

En même temps que du Bellay, chanoine de Notre-Dame de Paris, Victor Hugo, dans *la Chasse du Burgrave,* imitait encore l'auteur du poème de *Magdeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence*, le père Pierre de Saint-Louis, religieux carme. Dans ce poème, Magdeleine avait avec l'écho de longues conversations, dont voici un spécimen :

Quels furent donc mes yeux à ceux des regardants ?
Ardents.
De qui suivait les pas autrefois Madeleine ?
D'Hélène.
Que me fera l'époux dans sa cour souveraine ?
Reine.
Et que donne le monde aux siens le plus souvent
Vent.
Que dois-je vaincre ici sans jamais relâcher ?
La chair.
Qui fut cause des maux qui me sont survenus ?
Vénus.

Après s'être ainsi continué longtemps, le dialogue se termine par ces vers :

Pourrais-je quelque jour aller tout droit à Dieu
Adieu.

Lorsque les jeunes romantiques de 1828 allaient répétant *la Chasse du Burgrave* et, se pâmant d'admiration devant ces rimes redoublées, y voyaient une innovation merveilleuse, qu'auraient-ils pensé si on leur eût dit que le maître ici n'était lui-même qu'un écho, — l'écho d'un chanoine et d'un père Carme ?

III

Les relations de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, en ces dernières années de la Restauration, forment un des épisodes les plus intéressants de l'histoire du romantisme, et il convient d'en dire encore quelques mots.

Les deux poètes, à cette date de 1828-1829, au lendemain des *Odes et Ballades* et de *Joseph Delorme*, à la veille des *Consolations* et des *Feuilles d'automne*, n'étaient pas seulement deux amis se voyant chaque jour, échangeant leurs pensées et leurs vers, se célébrant l'un l'autre avec un enthousiasme lyrique : c'étaient deux frères vivant ensemble au même foyer et, s'ils n'avaient pas même génie, ayant même âme et même cœur. Si étroite était leur union, qu'après deux jours passés à la campagne loin de son ami, Sainte-Beuve lui écrivait, en même temps qu'à Mme Victor Hugo :

> Vous dont j'embrasse en pleurs et le seuil et l'autel,
> Êtres chers, objets purs de mon culte immortel,
> Oh ! dussiez-vous de loin, si mon destin m'entraîne,
> M'oublier, ou de près m'apercevoir à peine,

Ailleurs, ici, toujours vous serez tout pour moi ;
— Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi [1].

Lorsque l'auteur de *Cromwell* voulut, en 1829, publier, chez le libraire Charles Gosselin, une édition complète de ses œuvres, ce fut Sainte-Beuve qui se chargea de rédiger le prospectus. « Il y a, écrivait-il longtemps après, tel *prospectus* des Œuvres de Victor Hugo (en 1829, chez Gosselin) signé Amédée Pichot, et où Wordsworth est cité sur Shakespeare, qui est de moi [2]. »

Sainte-Beuve ne s'en tenait pas à ces petits services d'ami : il s'associait avec une tendresse, avec des effusions de cœur dont son recueil des *Consolations* porte la trace à chaque page, à toutes les joies et à tous les deuils de la famille de M. Victor Hugo devenue véritablement la sienne, comme le prouvent les détails qui vont suivre.

Le poète des *Odes et Ballades* avait deux enfants, une fille, Léopoldine, née en 1824 [3], et un fils, Charles-Victor, né en 1826 [4]. Un second fils lui naquit, le 21 octobre 1828, et reçut les noms de François-Victor [5]. J'ai sous les yeux la lettre de faire part de sa naissance, et je la reproduis ici.

1 *Les Consolations*, XII.

2 *Premiers lundis*, t. III, p. 344. — Nous avons vainement essayé de retrouver ce *prospectus* ; il manque à la Bibliothèque nationale.

3 Morte tragiquement à Villequier (Seine-Inférieure), le 4 septembre 1843.

4 Mort le 13 mars 1861.

5 Mort le 26 décembre 1873. La seconde fille du poète, Adèle Hugo, née après 1830 et filleule de Sainte-Beuve, a seule survécu à sa sœur et à ses deux frères. Elle est, depuis 1872, enfermée dans une maison de folles. *Sunt Lacrymæ rerum.*

M

Madame la baronne VICTOR HUGO est heureusement accouchée d'un garçon.

Monsieur le baron VICTOR HUGO a l'honneur de vous en faire part.

La mère et l'enfant se portent bien.

Paris, 21 octobre 1828.

Ce billet nous montre M. Victor Hugo prenant le titre de *baron*, en attendant qu'il prenne, à partir de 1836, le titre de *vicomte*.

Çà, mon frère,
Viens, rentrons
Dans notre aire
De barons [1].

Quoi qu'il en soit, dans la nuit du 21 octobre 1828, Sainte-Beuve, à l'occasion de la naissance du fils de son ami, composait la pièce suivante :

LA VEILLÉE

A mon ami V. H.

Minuit, 21 octobre.

Mon ami, vous voilà père d'un nouveau-né :
C'est un garçon encor : le Ciel vous l'a donné
Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère ;
A peine il a coûté quelque plainte à sa mère.
Il est nuit ; je vous vois ;... à doux bruit, le sommeil
Sur un sein blanc qui dort a pris l'enfant vermeil,
Et vous, père, veillant contre la cheminée,
Recueilli dans vous-même et la tête inclinée,

[1] *Odes et Ballades : le Pas d'armes du roi Jean.*

Vous vous tournez souvent pour revoir, ô douceur !
Le nouveau-né, la mère, et le frère et la sœur,
Comme un pasteur joyeux de ses toisons nouvelles,
Ou comme un maître, au soir, qui compte ses javelles.
A cette heure si grave, en ce calme profond,
Qui sait, hors vous, l'abîme où votre cœur se fond,
Ami ? qui sait vos pleurs, vos muettes caresses ;
Ces trésors du génie épanchés en tendresses ;
L'aigle plus gémissant que la colombe au nid ;
Les torrents ruisselants du rocher de granit,
Et comme sous les feux d'un été de Norwège,
Au penchant des glaciers mille fontes de neige ?
Vivez, soyez heureux, et chantez-nous un jour
Ces secrets, plus qu'humains, d'un ineffable amour !

Cette amitié des deux poètes était devenue plus profonde encore un an plus tard. Sainte-Beuve, dédiant à Victor Hugo son recueil des *Consolations*, lui disait :

Que sont devenus ces amis du même âge, ces frères en poésie, qui croissaient ensemble, unis, encore obscurs, et semblaient tous destinés à la gloire ? Que sont devenus ces jeunes arbres réunis autrefois dans le même enclos ? Ils ont poussé, chacun selon sa nature ; leurs feuillages, d'abord entremêlés agréablement, ont commencé de se nuire et de s'étouffer ; leurs têtes se sont entre-choquées dans l'orage ; quelques-uns sont morts sans soleil ; il a fallu les séparer, et les voilà maintenant, bien loin les uns des autres, verts sapins, châtaigniers superbes, au front des coteaux, au creux des vallons, ou saules éplorés au bord des fleuves. La plupart des amitiés humaines, même des meilleures, sont donc vaines et mensongères, ô mon ami...

En écrivant ces lignes attristées, Sainte-Beuve entendait bien que son amitié pour Victor Hugo était

de celles que la lassitude ne peut atteindre, que les passions mauvaises ne peuvent briser et qui sont plus fortes que la mort. « L'amitié que mon âme implore, ajoutait-il, et en qui elle veut établir sa demeure, ne saurait être trop pure et trop pieuse, trop empreinte d'immortalité, trop mêlée à l'invisible et à ce qui ne change pas ; vestibule transparent, incorruptible, au seuil du sanctuaire éternel ; degré vivant, qui marche et monte avec nous et nous élève au pied du saint trône. Tel est, mon ami, le refuge heureux que j'ai trouvé en votre âme. »

Comment donc s'est-il fait, ô poète, que, moins de huit ans après, vous ayez écrit ces vers qui scellaient à jamais dans la tombe votre amitié morte ?

Quand, de la jeune amante, en son linceul couchée,
Accompagnant le corps, deux amis d'autrefois,
Qui ne nous voyons plus qu'à de mornes convois,
A cet âge où déjà toute larme est séchée ;

Quand, l'office entendu, tous deux silencieux,
Suivant du corbillard la lenteur qui nous traîne,
Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,
L'un devant l'autre, assis, ne pas mêler nos yeux,

Et ne pas nous sourire, ou ne pas sentir même
Une prompte rougeur colorer notre front,
Un reste de colère, un battement suprême
D'une amitié si grande et dont tous parleront ;

Quand, par ce ciel funèbre et d'avare lumière,
Le pied sur cette fosse où l'on descend demain,
Nous pûmes jusqu'au bout, sans nous saisir la main,
Voir tomber de la pelle une terre dernière,

Quand, chacun, tout fini, s'en alla de son bord,
Oh! dites! du cercueil de cette jeune femme,
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort ?

Cette pièce est du mois d'avril 1837. Publiée d'abord sans titre et sans commentaire dans les *Pensées d'août* (septembre 1837), elle a paru, en 1862, dans l'édition définitive des poésies de Sainte-Beuve, avec ce titre : *En revenant du convoi de Gabrielle*, et accompagnée de cette note : « Gabrielle Dorval, fille de la célèbre actrice de ce nom... A son convoi, je me trouvai avec V. H. dans la même voiture [1]. »

Tout était si bien fini entre eux que, lorsque Sainte-Beuve se présenta à l'Académie française, au mois de mars 1844, sa candidature eut pour adversaire celui qui semblait devoir en être, au contraire, l'introducteur et le patron, celui qu'il avait célébré en tant de rencontres, auquel il avait dit :

C'est assez, c'est assez : jusqu'à l'heure où mon âme,
Secouant son limon et rallumant sa flamme
A la nuit des tombeaux,
Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,
Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,
O toi l'un des plus beaux [2] !

On lit, dans une note de Sainte-Beuve, écrite par

[1] Les causes de la rupture de M. Victor Hugo et de Sainte-Beuve étant d'une nature tout intime et n'ayant rien à démêler avec la littérature, nous ne les signalerons point. Le lecteur, qui serait curieux de les connaître, trouvera des renseignements complets sur ce point délicat dans *les Guêpes* d'Alphonse Karr, numéro d'avril 18[illegible], et dans le livre de M. Pons, l'un des derniers secrétaires de Sainte-Beuve, intitulé : *Sainte-Beuve et ses Inconnues*.

[2] *Poésies de Joseph Delorme : A mon ami V. H.*

lui quelques jours avant l'élection : « Mes fonds, qui étaient très bons, semblent baisser depuis quelques jours. Le chancelier (M. Pasquier), mon grand appui, est malade et ne pourra aller voter et influer par sa présence. J'ai contre moi *HUGO*, Thiers, très peu pour moi Lamartine ; si j'arrive, ce sera laborieux ; si je manque, ce sera, je le crains, définitif ; il me faudra prendre quelque grand parti de travail et de plan de vie [1]. » Sainte-Beuve fut élu, le 14 mars 1844, par 21 voix contre 15 données à M. Vatout et au comte Alfred de Vigny.

« M. Sainte-Beuve séchait sur pied, écrivait M. Doudan le lendemain du vote, et il eût fallu être bien méchant pour ne pas lui donner sa voix. Ces méchants se sont rencontrés en assez grand nombre, quoique heureusement en minorité [2]. »

M. Victor Hugo, qui avait voté contre Sainte-Beuve, fut condamné, comme directeur de l'Académie, à lui souhaiter la bienvenue, dans la séance du 27 février 1845. Les choses se passèrent avec une courtoisie parfaite, et le directeur ne ménagea pas au récipiendaire les éloges accoutumés. Il parla avec une gravité éloquente, ne laissant apparaître, à la surface de son discours, unie et calme comme un beau lac, qu'une âme apaisée et un cœur serein. Mais j'imagine que Chateaubriand, qui assistait à la séance, n'aura pu entendre ce discours sans se rappeler les paroles qu'il avait placées autrefois dans la bouche de Chactas :

[1] *La Vie de Sainte-Beuve*, par Jules Troubat, p. 56.

[2] *Lettres de X. Doudan*, t. II, p. 44.

« Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux [1]. »

Voilà beaucoup de notes et de digressions. Le lecteur me pardonnera, sans doute, s'il veut bien se souvenir que je l'ai averti au début de cette étude, — un lecteur bien averti en vaut deux, — et s'il est disposé, comme moi, à dire avec l'abbé Delille :

Le détour me rit plus que le chemin lui-même.

Aussi bien, je me suis surtout proposé, dans ce travail, de réunir des documents précis, des informations exactes pour servir à l'histoire du romantisme. Un des élèves les plus obscurs de David, nommé Lavoipière, sollicitant du prince Louis-Napoléon, en juillet 1852, une place de conservateur des musées, faisait ainsi valoir le plus mémorable de ses titres : « Je fus aussi chargé par David de lui ébaucher le javelot de Tatius, dans le tableau des *Sabines*. » Je ne prétends pas, je l'avoue, à une autre gloire que celle de ce brave Lavoipière, et il me suffira d'avoir *ébauché le javelot de Tatius* pour celui des successeurs de Sainte-Beuve qui, avec un talent à la hauteur du sujet, fera un jour le tableau de la Poésie française au dix-neuvième siècle.

[1] Chateaubriand, *Atala*.

CHAPITRE XV

LES ORIENTALES. — LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. — LE CÉNACLE DE 1829. — MARION DE LORME ET HERNANI.

Les premières éditions des *Orientales*. — Le *Dernier Jour d'un Condamné*. 1829 et 1832. Sainte-Beuve et la tête de mort de Madame X. *L'Ane mort et la femme guillotinée*. — Le cénacle de 1829. Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Fontaney, Alexandre Dumas, Charles Nodier, Alfred de Musset, Ernest Fouinet, Gérard de Nerval, Eugène et Achille Devéria, Louis Boulanger, David (d'Angers). La *Camaraderie*. — Une lecture de Lamartine. — *Marion de Lorme* et *Zaïre*. Le salon de M. Victor Hugo en 1829 et en 1882. — M. de Martignac. *Le sept août mil huit cent vingt-neuf*. Un article de la *Revue de Paris*. — *Hernani ou l'Honneur castillan*. Bulletins des premières représentations. Charles Magnin. Lettres inédites de Sainte-Beuve. — Parodies. — Les *Feuilles d'Automne*. *Notre-Dame de Paris*. — M. Victor Hugo en juillet 1830.

I

Paris, 21 décembre 1828.

Pour une fois que vous me grondez sur cent que je le mérite, vous êtes mal tombé, mon cher ami. Votre paresseux ami n'a pas été paresseux ce mois-ci, et s'il ne vous a pas écrit, ce n'est pas parce qu'il ne faisait rien, c'est parce qu'il faisait trop. Si je ne réponds pas aussi vite qu'il le faudrait à vos bonnes et aimables lettres, c'est parce que je travaille jour et nuit ;

et au lieu d'une lettre, vous aurez, le mois prochain, un volume de prose et un volume de vers.

Adieu, ne m'en veuillez plus. Lamartine vient de m'adresser une ode charmante, et je ne lui ai pas encore répondu. C'est que, en vérité, le temps et les plumes me font défaut, mais non la vieille et bonne amitié que j'ai pour vous et les vôtres.

VICTOR [1].

Le volume de prose et le volume de vers dont Victor Hugo, à cette date de décembre 1828, annonçait la prochaine publication, étaient le *Dernier jour d'un condamné* et les *Orientales*.

Les *Orientales* parurent les premières, au mois de janvier 1829. Encore bien qu'elles n'aient point eu *quatorze* éditions en un mois, comme il a plu à l'auteur de l'affirmer [2], leur succès n'en fut pas moins des plus vifs. « A peine, lisons-nous dans l'*Annuaire historique* de C.-L. Lesur *pour* 1829, à peine avait-on mis au jour les *Orientales* de M. Victor Hugo, qu'il a fallu les tirer trois fois en quelques mois, à plusieurs milliers d'exemplaires [3]. » La seconde édition est du mois de février 1829 ; et la troisième du mois d'avril [4].

Nulle part, le poète n'a déployé plus de souplesse, n'a manié le rythme avec plus d'habileté et fait faire à la langue de plus difficiles évolutions. Nulle part, surtout, il n'a prodigué des couleurs plus chaudes et plus éclatantes. Un rayon du soleil d'Orient éclaire et

[1] Lettre de Victor Hugo à M. Adolphe de Saint-Valry.

[2] *Les Orientales*, éditions Charpentier (1840), Furne et Cᵒ (1841). Voy. ci-dessus, ch. IX, p. 301.

[3] *Annuaire historique universel pour 1829*, par C.-L. Lesur, p. 255.

[4] *Bibliographie de la France*, année 1829.

brûle ces pages, qui ne pâlissent pas à côté des toiles de Decamps et d'Eugène Delacroix. On est ébloui, mais on n'est pas ému ; et lorsqu'on ferme le livre, on se surprend à se demander si les vers par lesquels s'ouvre le volume ne pourraient pas lui servir d'épigraphe :

> La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir,
> Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
> Morne comme un été stérile ?
> On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
> Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
> De l'embrasement d'une ville.

Dans ces strophes, merveilleuses de forme, on cherche en vain un sentiment qui aille au cœur, une pensée qui élève l'intelligence. En lisant les *Orientales*, on se rappelle involontairement ce que raconte quelque part le célèbre voyageur écossais James Bruce. Il montra un jour un poisson peint à un musulman. Celui-ci, après un moment de surprise, lui fit cette question : « Si ce poisson, au jour du jugement, se lève contre toi et t'accuse en ces termes : « Tu m'as donné un corps et point d'âme vivante, que lui répondras-tu ? » Le poisson de M. Victor Hugo est admirablement peint, mais l'*âme vivante* où est-elle ? Au sortir de cette poésie, *splendide à voir*, mais pareille *à un été stérile*, on est bien près de regretter ces humbles pièces où le vers est faible, où l'image est froide et décolorée, mais où le sentiment est pur et touchant : la *Pauvre fille*, de Soumet ; la *Chute des feuilles*, de Millevoye ; *l'Ange et l'Enfant*, de

Reboul. Fuyant le soleil qui darde sur lui ses rayons étincelants, le lecteur altéré va demander à la petite source qui se cache au fond du bois

Une goutte d'eau qu'on peut boire.

Au mois de février 1829, en même temps que la seconde édition des *Orientales*, paraissait, sans nom d'auteur, le *Dernier jour d'un condamné*.

En 1832, alors qu'un très vif mouvement d'opinion s'était produit dans la presse et à la Chambre des députés en faveur de l'abolition de la peine de mort, M. Victor Hugo s'empressa d'écrire une longue préface, où il déclarait que son ouvrage n'était rien moins que « la plaidoirie générale et permanente pour tous les accusés présents et à venir ; le grand point de droit de l'humanité, allégué et plaidé à toute voix devant la société, qui est la grande cour de cassation ; la question de vie et de mort, déshabillée, dénudée, dépouillée des entortillages sonores du parquet, brutalement mise au jour, et posée où il faut qu'on la voie, où il faut qu'elle soit, où elle est réellement dans son vrai milieu, dans son milieu horrible, non au tribunal, mais à l'échafaud, non chez le juge, mais chez le bourreau [1]. » Je ne sais si j'ai tort, mais j'imagine que M. Victor Hugo ne s'est avisé de toutes ces belles choses qu'après coup, et que, en 1828, en écrivant son livre, il se proposait uniquement de faire œuvre d'*art* et de *fantaisie*. Voici, en effet, les quelques lignes qui

[1] Préface de la 5e édition, mars 1832.

se trouvent en tête de toutes les éditions de son ouvrage antérieures à 1832 :

Il y a deux manières de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu une liasse de papiers jaunes et inégaux sur lesquels on a trouvé, enregistrées une à une, les dernières pensées d'un misérable ; ou il s'est rencontré un homme, un rêveur occupé à observer la nature *au profit de l'art*, un philosophe, un poète, que sais-je ? dont cette idée a été *la fantaisie*, qui l'a prise ou plutôt s'est laissé prendre par elle, et n'a pu s'en débarrasser qu'en la jetant dans un livre.

De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra.

En composant le *Dernier jour d'un condamné*, Victor Hugo ne faisait donc point œuvre d'apôtre, mais œuvre d'artiste, d'un artiste qui, selon sa constante habitude, suivait la mode du jour. Or, à ce moment, la mode était aux têtes de mort, aux squelettes et aux fantômes. C'était le temps où les amoureux se promenaient la nuit sous le balcon de leur belle, non une guitare, mais une tête de mort à la main. Le biographe de Sainte-Beuve, auquel nous empruntons ce trait de mœurs romantiques, ajoute : « Sainte-Beuve, environ vers ce temps, reçut la visite d'une jeune et illustre dame ; elle lui remit une tête de mort préparée pour l'étude. Le crâne scié formait couvercle et s'ouvrait sur charnière. Elle avait mis dedans une mèche de ses cheveux : « Vous remettrez cela à A***, dit-elle [1]. » Jules Janin, qui flairait le vent, lui aussi, et dont les débuts sont contemporains du *Dernier jour d'un condamné*, ne trouve rien de

[1] *Sainte-Beuve poète*, par A. France, p. 12

mieux, afin d'en assurer le succès, que de choisir pour sujet de son premier roman, de son *maiden speech*, l'histoire d'une jeune fille qui meurt à la place de Grève, sous le couteau de la guillotine. Je m'empresse, du reste, de reconnaître que Jules Janin n'a jamais prétendu avoir fait une œuvre humanitaire en écrivant *l'Ane mort et la Femme guillotinée.* Son livre n'était même, à le bien prendre, qu'une critique de la littérature de cours d'assises et d'échafaud. Le spirituel écrivain n'était la dupe ni de son propre talent ni du génie de Victor Hugo, et il jugeait ainsi, dans la *Quotidienne*, le *Dernier jour d'un condamné :*

C'est à en devenir fou. Ce livre, tout étincelant d'une atroce et horrible vérité, doit mettre à bout le peu d'émotions qui nous restent... Figurez-vous une agonie de trois cents pages ; figurez-vous un homme de style, d'imagination et de courage, un poète habitué à jouter avec les plus grandes difficultés de la langue et des passions, se plongeant par plaisir dans ces longues tortures, interrogeant le pouls de ce misérable, comptant les battements de ces artères, prêtant l'oreille à ce cœur qui se gonfle dans cette poitrine, et ne se retirant de l'échafaud que lorsque la tête a roulé. Tout ceci n'est-il pas de l'atroce ? et puis ne s'agit-il pas d'un homme de sang ? Que si, par hasard, vous avez essayé un plaidoyer contre la peine de mort, je vous répondrai qu'un drame ne prouve rien. De grâce, vous nous faites trop peur. Trêve à ces tristes efforts ! Préservez-nous d'une vérité si dure. Permettez-nous encore de nous sentir hommes quelquefois, c'est-à-dire d'être assez bien organisés pour être émus par des beautés simples et naturelles, intéressés par une fable riante et jeune, attendris par des récits animés et vivement passionnés...

Il convient d'ajouter, pour être juste, qu'il y a,

dans le *Dernier jour d'un condamné*, des pages admirables, des tableaux d'un art achevé. A cette date de 1829, le talent du prosateur, chez Victor Hugo, est à la hauteur de son talent de poète. Ce double talent atteindra bientôt son apogée dans deux œuvres, publiées seulement en 1831, mais qui furent composées toutes les deux en 1830, les *Feuilles d'automne* et *Notre-Dame de Paris*.

II

Bayle remarque quelque part que chaque écrivain a dans sa vie son époque lumineuse, son moment plus favorable que les autres et vers lequel ses souvenirs aiment à se reporter. Ce moment doit être pour M. Victor Hugo l'année même où nous sommes parvenus, cette année 1829, où prennent place la publication des *Orientales* et du *Dernier jour d'un condamné*, la composition de *Marion de Lorme*, d'*Hernani*, et de quelques-unes des plus belles pièces des *Feuilles d'automne*. Agé de vingt-sept ans, en pleine sève et en pleine gloire, il est le chef incontesté de l'école romantique ; il voit se presser autour de lui, dans le Cénacle nouveau qui a succédé à celui de 1824 [1], Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Charles Nodier, Ulric Guttinguer, Adolphe de Saint-Valry, Fontaney ; Alcide de Beauchesne, qui écrira plus tard sur *Louis XVII* deux volumes, commentaire éloquent

[1] Sur le Cénacle de 1824, voy. ci-dessus, chapitre X.

de l'ode de M. Victor Hugo sur le fils du roi-martyr ; Ernest Fouinet, « jeune écrivain de savoir et d'imagination », qui avait mis son érudition au service du poète des *Orientales* [1] ; Émile et Antony Deschamps, Alfred de Musset, Victor Pavie, Jules de Rességuier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas ; et, à côté des poètes, les peintres et les sculpteurs, Louis Boulanger, Achille et Eugène Devéria, Eugène Delacroix et David d'Angers. David fait son médaillon et l'envoie, avec quelques autres, à Alfred de Vigny, qui le remercie en ces termes : « J'ai devant moi mes chères médailles. Mes yeux ne cessent de passer de la gloire à la gloire et de l'amitié à l'amitié, en allant de l'image de mon cher Victor à votre nom [2]. » Achille Devéria fait son portrait, et à cette lithographie, qui attire la foule à la vitrine de tous les marchands d'estampes, la *Revue de Paris* consacre aussitôt un article, dont j'extrais les lignes suivantes :

C'est peut-être la première fois qu'un portrait sur pierre ressemble autant à une peinture, et qu'un seul et même crayon a su produire à l'œil l'illusion de tant de nuances diverses. L'ensemble est plein d'agrément, d'éclat et saisit tout d'abord. La tête, haute et puissante, se détache en blanc sur un fond noir, et cette blancheur des parties saillantes du front et de la face fait ressortir davantage l'ardeur inextinguible et redoublée des yeux. A regarder de plus près, le *modelé* des joues est d'une exécution achevée. Il n'est pas jusqu'à la nuance lustrée de cette cravate de soie noire qui ne

[1] Voy., dans les notes des *Orientales*, les nombreux fragments de poèmes orientaux traduits par Ernest Fouinet.

[2] *David d'Angers*, par M. Henry Jouin, t. I, p. 195.

se distingue du collet noir de l'habit, autant que la blancheur de la joue se sépare du blanc de ce gilet. La ressemblance est réelle et frappante ; l'expression de l'âme et du talent de M. Hugo ne l'est pas moins ; il semble qu'un rayon intérieur, un pâle éclair se brise, se reflète et joue sur les contours de ce front immense et de cette noble et grave figure. Il est impossible de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de vingt-sept ans. M. Devéria n'aurait su débuter, dans sa série de portraits contemporains, par une plus belle œuvre ni par un modèle plus digne [1].

Sainte-Beuve, qui vient de terminer son choix des poésies de Ronsard, fait hommage au chef de la Pléiade romantique du bel exemplaire in-folio sur lequel avaient été pris les extraits, et le lui dédie par cette épigraphe :

Au plus grand inventeur lyrique
que la poésie française ait eu depuis Ronsard,
le très humble commentateur de Ronsard.
S. B.

Et sur cet exemplaire à grandes marges, Alfred de Vigny, Fontaney, Sainte-Beuve, Ulric Guttinguer, Alexandre Dumas, Mme Tastu, d'autres encore, inscrivent pieusement quelque strophe, quelque marque de souvenir [2].

[1] *Revue de Paris*, 1829, t. VI, p. 272.

[2] Je trouve, dans un article de M. Édouard Laboulaye, concernant le catalogue de la bibliotheque de M. Charles Giraud (*Journal des Débats* du 11 mars 1855), ces lignes charmantes : « Pour moi, si j'etais poète, je pousserais à l'enchère ou cette *Imitation* de Corneille, qui porte une dédicace de la main de l'auteur, ou ce beau Ronsard in-folio, offert à Victor Hugo par Sainte-Beuve. Ce livre qui porte sur ses marges des vers autographes de Victor Hugo, de Dumas, d'Alfred de Vigny, de Sainte-Beuve, d'Ulric Guttinguer, de Mme Amable Tastu, ce livre, sorti des mains de son véritable

Pour ses jeunes disciples du Cénacle, Victor Hugo n'est pas seulement LE MAÎTRE, il est bien près d'être un dieu. Un des poètes du groupe, et non le moindre, assurément, lui dit :

Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie :
Votre souffle en passant pourrait nous renverser [1].

Aussi, toutes les fois qu'il daigne lire devant eux une ode ou quelque scène d'un drame inédit, avec quelle ferveur d'admiration, avec quels transports d'enthousiasme chacun de ses vers n'est-il pas accueilli! Pénétrons, à la suite d'un guide aimable et sûr, dans le salon de Charles Nodier, à l'Arsenal, un soir où Victor Hugo y récite des vers.

Quand Hugo, dit Mme Ancelot, dans ses intéressants souvenirs sur les salons de Paris, la tête inclinée et le regard sombre et soucieux, disait, de sa voix puissante dans sa monotonie, quelques strophes d'une belle ode sortie nouvellement de sa pensée, pouvait-on employer ces mots d'admirable ! superbe ! prodigieux ! qu'on venait d'user devant lui en l'honneur de quelque médiocrité ! C'était impossible !

Alors il se faisait un silence de quelques instants, puis on se levait, on s'approchait avec une émotion visible, on lui prenait la main, et on levait les yeux au ciel ! La foule écoutait. Un seul mot se faisait entendre, à la grande surprise de ceux qui

maître, errant comme lui, n'est-il pas toute une histoire ? Où sont maintenant tous ces beaux rêves d'il y a vingt-cinq ans ? Quel vent a dispersé tous ces fidèles qu'unissaient la religion des lettres et l'amour de la poésie ? Où sont envolées tant d'espérances et tant d'amitiés ? — Et cependant, si précieux que soit ce livre qui me rappellerait ma jeunesse, il en est un qui me serait plus cher encore : c'est un Nouveau Testament grec, qui porte un simple nom, mais c'est celui de Racine... »

[1] Sainte-Beuve, *les Consolations*, sonnet *à Victor Hugo*.

n'étaient pas initiés, et ce mot retentissant dans tous les coins du salon, c'était :

— Cathédrale !

Puis l'orateur retournait à sa place ; un autre se levait et s'écriait :

— Ogive !

Un troisième, après avoir regardé autour de lui, hasardait :

— Pyramide d'Égypte !

Alors l'assemblée applaudissait et se tenait ensuite dans un profond recueillement : mais il ne faisait que précéder une explosion de voix qui toutes répétaient en chœur les mots sacramentels qui venaient d'être prononcés chacun séparément [1].

Par cette scène, on peut voir à quel diapason était monté l'enthousiasme des adeptes du romantisme. Bien plus encore que celui de 1824, le *Cénacle* de 1829 était une école d'admiration mutuelle. Un esprit mordant et dur, Henri de Latouche, dans un article de la *Revue de Paris* [2], intitulé *la Camaraderie littéraire*, se donna le malin plaisir de relever ce travers de M. Victor Hugo et de ses disciples. « Entre tout adepte, disait-il, rencontré par un autre adepte, il s'échange toujours un regard qui veut dire : *Frère, il faut nous louer !*... Ces mutuelles compagnies d'assurances pour la vie des ouvrages ne sont attaquables, nous le répétons, que par leur influence sur l'avenir des lettres. Du reste, elles sont douces et commodes. Si elles nuisent à l'art, elles font peut-être le bonheur de l'artiste. Cette banque de vanité escompte les mérites futurs et permet de réaliser des jouissances

[1] *Les Salons de Paris. — Foyers éteints,* par Mme Ancelot, p. 123.
[2] Octobre 1829.

qui suffisent aux exigences du moment. Des poètes *encamaradent* des musiciens ; des musiciens, des peintres ; des peintres, des sculpteurs. On se chante sur la plume et sur la guitare ; on se rend en madrigaux ce qu'on a reçu en vignettes ; on se coule en bronze de part et d'autre : chacun peut, à l'heure qu'il est, se suspendre à sa cheminée et se constituer le dieu lare de son foyer. »

Pour justes et piquantes que fussent ces lignes, il faut bien reconnaître cependant que quelques-uns de ces *camarades* n'ont pas laissé de faire dans le monde un chemin assez glorieux. Il faut reconnaître surtout que c'était une merveilleuse époque, — et dont nous sommes, hélas ! bien loin, — que celle où David d'Angers, le grand statuaire, pouvait écrire : « Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit ; cependant le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres [1]. »

[1] *David d'Angers*, par M. Henry Jouin, t. I, p. 199. — Notes autographes de David. Quelques lignes plus loin, le statuaire ajoute : « Quand Lamartine est avec ses amis, il ne s'assied jamais comme les autres. Son corps a la souplesse du serpent et prend toujours des attitudes ondoyantes. »

III

A l'époque où eut lieu, dans le petit salon de la rue Notre-Dame-des-Champs, la lecture dont parle David (juin 1829), Victor Hugo écrivait *Marion de Lorme*. Commencée le 1er juin, la pièce était terminée le 24 du même mois, après vingt-quatre jours de travail, deux de plus que n'en avait mis Voltaire à composer *Zaïre*. Le poète lut son drame, qui s'appelait alors *un Duel sous Richelieu,* devant une réunion dont ne faisaient partie, cette fois, ni Lamartine, qui venait de retourner à Saint-Point [1] ; ni David, qui se disposait à partir pour aller voir Gœthe à Weimar, mais dans laquelle on remarquait Balzac, Alfred de Vigny, le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français ; Sainte-Beuve, Soumet, Émile et Antony Deschamps, Alexandre Dumas, Charles Magnin, Eugène et Achille Devéria, Eugène Delacroix, Frédéric Soulié, Armand et Édouard Bertin, Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Villemain, Mme Tastu, etc. [2]

Aujourd'hui, sans doute, il arrive à M. Victor Hugo de faire des lectures devant ses nouveaux amis. L'un d'eux, et non le moins enthousiaste, M. Gustave Rivet, dans un livre intitulé : *Victor Hugo chez lui,* a pris soin de nous faire connaître ceux qui se réunissent, le soir, « dans le salon rouge », et « composent le

[1] *Correspondance de Lamartine,* t. IV, p. 242.

[2] *Victor Hugo raconté,* etc., t. II, p. 282.

bataillon sacré et comme la garde d'honneur du *MAITRE* [1]. » Il m'a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre en regard des noms de ses auditeurs d'autrefois les noms de ses auditeurs d'à présent.

1829	1882
H. de Balzac.	E. de Goncourt.
Alfred de Vigny.	Auguste Vacquerie.
Baron Taylor.	Colonel Langlois.
Sainte-Beuve.	Gustave Rivet.
Alexandre Soumet.	H. de Lacretelle.
Émile Deschamps.	Émile Deschanel.
Antony Deschamps.	Antony Mérat.
Alexandre Dumas.	Paul Meurice.
Charles Magnin.	Edmond Magnier.
Eugène Devéria.	Chiffart.
Achille Devéria.	Régamey.
Eugène Delacroix.	Bonnat.
Frédéric Soulié.	Ernest Blum.
Armand Bertin.	Pierre Véron.
Édouard Bertin.	Ildefonse Rousset.
Alfred de Musset.	Théodore de Banville.
Prosper Mérimée.	Tony Révillon.
Villemain.	Allain-Targé.
Mme Tastu.	Mme Adam.

Je laisse au lecteur le soin de se prononcer entre les deux listes, et je m'assure que M. Victor Hugo lui-

[1] *Victor Hugo chez lui*, p. 17.

même doit se sentir plein de tristesse et d'ennui dans son « salon rouge », lorsqu'il compare

Aux hommes d'autrefois les hommes d'aujourd'hui.

Marion de Lorme fut reçue par acclamation au Théâtre-Français ; mais le ministre de l'intérieur, M. de Martignac, crut devoir interdire la pièce, en raison du rôle que l'auteur y faisait jouer à Louis XIII. M. Victor Hugo en appela du ministre au roi. L'audience demandée lui fut accordée sur-le-champ. « Il reçut le lendemain matin, lisons-nous dans son autobiographie, un mot du duc d'Aumont, l'avertissant que Sa Majesté recevrait, le jour même, à midi, en audience particulière, « le baron Victor Hugo. » Il n'avait jamais pris son titre, et c'était la première fois qu'on le lui donnait [1].» M. Victor Hugo se trompe lorsqu'il dit qu'il n'avait jamais pris le titre de baron. Nous avons vu, dans notre précédent chapitre, qu'il l'avait pris au moins une fois [2].

L'audience eut lieu au palais de Saint-Cloud, et se prolongea près de trois quarts d'heure. C'était le 7 août 1829. Le prince fut plein de bonne grâce et de bienveillance ; le poète, plein de franchise et de respect. Il a rendu compte de cette entrevue, une première fois, en 1839, dans la pièce des *Rayons et des Ombres* qui a pour titre *le Sept août mil huit cent vingt-neuf ;* une seconde fois, en 1864, dans le cha-

[1] *Victor Hugo raconté,* etc., t. II, p. 287.
[2] Voy. ci-dessus, p. 464.

pitre LIVe de son autobiographie [1]. Ces deux récits, l'un en vers, l'autre en prose, tous deux d'une convenance parfaite, ont cependant le défaut d'avoir été composés longtemps après l'événement. Aussi le lecteur, curieux de connaître exactement la vérité sur *l'audience accordée par S. M. Charles X à M. Victor Hugo*, fera-t-il bien de recourir à la *Revue de Paris* du mois d'août 1829 [2], où il trouvera un compte rendu écrit au lendemain même de cette audience, et qui, bien que signé par le directeur de la *Revue*, le docteur Louis Véron, est en réalité de Sainte-Beuve, ou plutôt de Victor Hugo lui-même, à qui Sainte-Beuve, ce jour-là, avait prêté sa plume. On lit, en effet, dans une *Note* laissée par l'auteur des *Causeries du Lundi* : « J'ai, en bien des cas, prêté ma plume à mes amis, en me mettant en leur lieu et place et en faisant ce qu'ils désiraient de moi. Par exemple : le récit de l'audience accordée par le roi Charles X à Victor Hugo, récit inséré dans la *Revue de Paris*, est de moi [3].. »

En quittant Saint-Cloud, l'auteur de *Marion de Lorme* avait respectueusement déposé aux mains du monarque l'*acte redoutable* du drame, le IVe. Après l'avoir lu, Charles X crut devoir maintenir la décision de ses ministres, et il faut reconnaître qu'elle n'était que trop justifiée par les circonstances du moment. N'était-ce pas le temps où le roi était, dans la presse,

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 281.
[2] *Revue de Paris*, 1829, t. V, p. 127.
[3] *Premiers lundis*, par Sainte-Beuve, t. III, p. 344.

l'objet des plus violents outrages, et où l'*Album* publiait contre lui cet article odieux qui avait pour titre *le Mouton enragé*[1]? Dans le Louis XIII du drame, caricature de celui de l'histoire[2], dans ce roi qui se laisse gouverner par un prêtre, et qui ne pense qu'à la chasse, l'opposition n'eût pas manqué de voir une allusion à Charles X. Certes, cette allusion n'était point dans la pensée de l'auteur, alors encore royaliste ; mais de ses intentions certaine portion du public aurait eu peu de souci, et elle eût infailliblement tourné la pièce contre le prince dont M. Victor Hugo avait célébré l'avènement par de si beaux vers[3].

Pour adoucir le refus qu'il était obligé d'opposer à la requête du poète, Charles X ne se contenta pas de bonnes paroles, il multiplia les marques de sa bienveillance. On lit dans le *Moniteur* du 12 août 1829 :

L'intendant général de la maison du roi a fait souscrire,

1 L'auteur de l'article, M. Fontan, « un homme de plus de prison que de talent », fut poursuivi devant le tribunal de police correctionnelle de la Seine, et condamné le 24 juillet 1829.

2 Voy. *Louis XIII et Richelieu*, par M. Marius Topin. L'auteur a parfaitement démontré que « Louis XIII n'avait pas été l'esclave couronné de Richelieu, mais bien son collaborateur actif, son ami reconnaissant et dévoué. »

3 Voici le jugement que portait, en 1836, sur le drame de *Marion de Lorme*, un écrivain ami de M. Victor Hugo, M. Jules Janin : « *Marion de Lorme*, c'est la réhabilitation de la courtisane ! Tous les personnages principaux, Richelieu, le terrible cardinal, Louis XIII, le roi si brave et de tant d'esprit, tous les seigneurs de cette cour élégante qui allait être bientôt la cour du grand roi, sont sacrifiés, devinez à qui ? à Marion de Lorme, la courtisane ! Elle seule, dans tout ce drame ; elle a de l'esprit, elle a du dévouement, elle a du courage, elle a du cœur. Toute cette époque de l'histoire de France est misérablement sacrifiée à cette vile fille de joie... » *Dictionnaire de la Conversation*, 63e livraison, p. 197.

chez le libraire Charles Gosselin, à quinze exemplaires de la cinquième édition des *Poésies* de M. Victor Hugo, renfermant les *Odes et Ballades* et les *Orientales*, et au même nombre de la troisième édition des *Poèmes* de M. Alfred de Vigny. Ces exemplaires sont destinés aux bibliothèques particulières de Sa Majesté.

En même temps, le successeur de M. de Martignac au ministère de l'intérieur, M. de la Bourdonnaye, à peine entré en fonctions, écrivait à l'auteur de *Marion de Lorme,* pour lui annoncer que le roi lui donnait une nouvelle pension de deux mille francs, et non *une nouvelle pension de quatre mille francs*, comme le dit à tort M. Victor Hugo, qui enfle ici le chiffre de l'offre, afin d'accroître d'autant l'honneur du refus. Il répondit, en effet, au ministre par la lettre suivante :

Monseigneur,

Je suis profondément touché des bontés du roi.

Mon dévouement au roi est, en effet, sincère et profond. Ma famille, *NOBLE DÈS L'AN* 1531, est une vieille servante de l'État. Mon père et mes deux oncles l'ont servi quarante ans de leur épée. J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services au roi et à la royauté. *J'ai fait vendre cinq éditions d'un livre où LE NOM DE BOURBON SE TROUVE A CHAQUE PAGE.*

Monseigneur, ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans, le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2000 francs sur les fonds littéraires du ministère de l'intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. *Il est vrai* que toute la fortune de mon père, à peu

près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. *Il est vrai* que j'ai une femme et trois enfants. *Il est vrai* que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante. C'est pourquoi cette pension de 2000 francs, qui m'est précieuse, surtout comme gage des bontés du roi, me suffit.

Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*. Mais, puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourra changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée ; je ne demande rien autre chose.

Veuillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, *rien d'hostile ne peut venir de moi*. Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement.

Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi, avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

Victor Hugo.

Rue Notre-Dame-des-Champs, 11.

Paris, le 14 août 1829.

IV

Deux mois après l'interdiction de *Marion de Lorme*, M. Victor Hugo était en mesure de lire, au comité du Théâtre-Français, un nouveau drame, composé également en quelques semaines, au mois de septembre 1829.

Reçu le 1er octobre suivant, *Hernani* fut distribué immédiatement. Si quelqu'un doit connaître les noms des acteurs qui eurent l'honneur de créer les rôles de la pièce, ce doit être l'auteur. Là pourtant, comme partout, il trouve moyen d'être inexact. « Des bouts de rôle, dit-il, furent acceptés et sollicités par des comédiens de grand mérite, MM. Régnier, Samson, etc.[1]. » Samson joua, en effet, le rôle de *don Ricardo* : quant à Régnier, il n'appartenait pas encore au Théâtre-Français, où il ne devait débuter qu'au mois de novembre 1831. M. Victor Hugo a confondu ici dans ses souvenirs (et la confusion, il faut l'avouer, est un peu forte) l'excellent acteur Régnier avec sa mère, Mme Tousez-Régnier, qui joua, dans *Hernani*, le rôle de la duègne *dona Josefa Duarte*.

La pièce était en pleine répétition au mois de décembre, et Victor Hugo écrivait à M. de Saint-Valry :

Paris, 18 décembre 1829.

Que vous êtes bon, mon ami, de vous souvenir toujours un peu de moi, qui ai l'air de vous oublier tous ! C'est que vous savez bien que je n'en ai que l'air. Vous avez quelque chose

[1] *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 292.

qui vous dit au fond du cœur qu'il est impossible que le mien change. Et puis vous êtes indulgent, et c'est en cela que vous êtes véritable ami. Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé. La Comédie-Française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute..., par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie : le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi ! Du moins, si je leur écris peu, je les aime toujours, et vous êtes des plus chers, des plus anciens, des plus désirés. Allez ! vous êtes au port, tenez-vous-y. Moi, je nage, je lutte, je remonte le courant. Vous vous y laissez aller. C'est vous qui êtes le sage et l'heureux.

VICTOR.

Le 25 février 1830, l'affiche du Théâtre-Français annonça la première représentation de *HERNANI ou L'HONNEUR CASTILLAN, drame nouveau en cinq actes et en vers.* En même temps, les journaux publiaient la note suivante, que M. Victor Hugo leur avait adressée, avec prière de l'insérer, prière à laquelle le *Constitutionnel* lui-même s'était empressé de déférer :

Il est peut-être à propos de mettre sous les yeux du public ce que dit la chronique espagnole de Alaya (qui ne doit pas être confondu avec Ayala, l'annaliste de Pierre le Cruel), touchant la jeunesse de Charles-Quint, lequel figure, comme on sait, dans le drame de *Hernani*.

« D. Carlos, tant qu'il ne fut qu'archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, fut un jeune prince amoureux de son plaisir, grand coureur d'aventures, sérénades et estocades sous les balcons de Saragosse, ravissant volontiers les belles aux galants, et les femmes aux maris, voluptueux et cruel au besoin. Mais, du jour où il fut empereur, une révolution se fit en lui (*se hizo una revolucion en el*), et le débauché don Carlos devint ce monarque habile, sage, clément, hautain, glorieux, hardi avec prudence, que l'Europe a admiré sous le nom de Charles-Quint. » (*Grandezas de Espana, descanso 24.*)

Nous ajouterons que le fait principal du drame de *Hernani*, lequel sert de base au dénouement, est historique [1].

L'auteur ne s'en tint pas là, et il eut soin de faire distribuer cette note dans la salle, avant le lever du rideau. La plupart des spectateurs, du reste, n'étaient guère d'humeur à le chicaner sur les libertés qu'il avait pu prendre avec l'histoire. Le baron Taylor, en effet, lui avait abandonné l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre presque tout entier. On sait quel merveilleux parti M. Victor Hugo sut tirer des places ainsi mises à sa disposition, et qu'il dépensa plus de génie pour assurer le succès de sa pièce qu'il ne lui en avait fallu pour l'écrire.

Je ne décrirai pas la première représentation, après Théophile Gautier et M. de Pontmartin. Le premier, dans l'*Histoire du Romantisme*, le second, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [2], ont tracé de cette soirée mémorable deux tableaux aussi exacts que brillants. J'arrive immédiatement au lendemain de la

[1] *Constitutionnel*, 25 février 1830.

[2] *Mes Mémoires*, par Armand de Pontmartin, p. 129 et suiv.

victoire, et je prends tout d'abord le récit de M. Victor Hugo.

La première représentation, dit-il, avait eu lieu un samedi ; le lundi, jour de la seconde, les feuilletons parurent. Sauf celui du *Journal des Débats*, tous étaient hostiles ; ils s'en prenaient au drame et à son public : l'auteur avait amené des spectateurs dignes de sa pièce, des espèces de bandits, des individus incultes et déguenillés, ramassés dans on ne sait quels bouges, qui avaient fait d'une salle respectée une caverne nauséabonde ; ils s'y étaient livrés à une orgie qui avait eu des conséquences immondes ; ils avaient entonné, les journaux libéraux disaient des chants obscènes, les journaux royalistes disaient des chants impies ; le temple était à jamais profané, et Melpomène était dans un état pitoyable. Le commissaire royal accourut chez l'auteur. Il était fort inquiet ; évidemment, cette unanimité des journaux allait redonner de l'élan aux inimitiés domptées l'avant-veille, et il y aurait bataille le soir. Puisque M. Victor Hugo ne voulait pas de claqueurs (!), il fallait que ses amis revinssent défendre la deuxième représentation comme la première [1].

Naturellement, il n'y a pas dans cette page une seule ligne qui ne soit inexacte.

La première représentation n'avait pas eu lieu un samedi. Le 25 février 1830 était un jeudi.

En 1830, l'institution du feuilleton dramatique du lundi n'existait pas encore ; les comptes rendus de théâtre paraissaient, dans chaque journal, à des dates irrégulières, et en général le surlendemain de chaque pièce nouvelle. Pour *Hernani*, en raison du bruit qui s'était fait autour de la pièce et de la célébrité de son

[1] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 320.

auteur, tous les journaux en rendirent compte dès le vendredi 26 février.

Aucun d'eux ne peignit le public de la première représentation sous les couleurs qu'il a plu à M. Victor Hugo d'imaginer. Les deux journaux qui se montrèrent le moins favorables au drame nouveau furent le *Constitutionnel* et la *Gazette de France*. Voici en quels termes la première de ces feuilles parlait des spectateurs qui, suivant le mot de Théophile Gautier, avaient répondu au cor d'Hernani :

Oubliant, peut-être parce que c'est le vieux Corneille qui l'a dit, que

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,

les ligueurs se sont escrimés en champ clos, et ils avaient pris des précautions pour pénétrer seuls dans la lice ; les hommes d'armes en fermaient les issues à quiconque ne portait pas inscrit sur sa bannière : *HERNANI*. Si, par hasard ou par miracle, quelque faux frère est entré dans l'enceinte, la visière baissée, force lui a été de se renfermer dans l'inaction et le silence ; s'avisait-il de laisser échapper un mouvement, un geste, un son, qui peignissent autre chose que l'admiration et l'enthousiasme, mille cris et mille bras s'élevaient soudain pour le réduire au néant. Les chevaliers *hernaniens*, cuirassés et armés de pied en cap, n'ont donc combattu que des fantômes ou des moulins à vent, et leur victoire n'a pas été moins glorieuse que celle de don Quichotte [1].

La *Gazette de France* terminait ainsi son article du 26 février :

Quant à la séance d'hier au soir, c'est une représentation

[1] *Le Constitutionnel*, 27 février 1830.

que l'auteur s'est donné la satisfaction d'offrir à ses amis. Les bravos furieux, les trépignements frénétiques, les exclamations folles, ne lui ont pas été épargnés. Les spectateurs étaient au niveau des acteurs, qui ont joué comme des épileptiques. Je ne puis donc dire si la pièce a eu du succès. J'attendrai pour cela la première représentation : on dit que ce sera la cinquième.

Et c'est tout. Des *bandits,* des *bouges,* de la *caverne nauséabonde,* de l'*orgie* et de ses *conséquences immondes,* des *chants obscènes* et des *chants impies,* il n'y a trace nulle part ; tout cela est invention pure de M. Victor Hugo, désireux de prouver que, s'il a rempli la salle de claqueurs volontaires à la seconde représentation et aux suivantes, c'est bien malgré lui, et uniquement parce que les outrages et les violences de ces gueux de journaux lui en faisaient une obligation ! Pure invention, également, cette prétendue unanimité des comptes rendus « tous hostiles, sauf celui du *Journal des Débats.* » C'est le contraire qui est vrai. Tous les journaux s'accordèrent à reconnaître le talent du poète et les beautés du drame nouveau ; tous, même la *Gazette de France,* qui signalait, dans la pièce, « des *lueurs de génie,* des pensées fortes et profondes [1] ; » — même le *Constitutionnel,* qui disait :

Hâtons-nous de le proclamer, lorsqu'un poète d'une imagination aussi riche que M. Victor Hugo s'abandonne sans frein à toute l'effervescence de ses passions poétiques, il est impossible qu'il ne trouve pas fréquemment de nobles inspirations, des beautés de pensée et d'expression qui font pressentir

[1] *Gazette de France,* 27 février 1830.

un grand poète. Dans le drame d'*Hernani*, si la plupart des combinaisons sont fausses, elles n'en donnent pas moins lieu à des développements de caractères et de passions qui sont vrais. L'ensemble du tableau est reprochable de tous points ; mais beaucoup de détails pris séparément sont d'un naturel et d'une beauté que la seule mauvaise foi pourrait contester. Le vieux don Diègue, dans la situation de don Gomez, lorsqu'il trouve chez lui deux hommes se disputant sa fiancée l'épée à la main, ne s'exprimerait ni avec plus de noblesse, ni d'une manière plus énergique que l'oncle de dona Sol. Nous pourrions citer nombre d'autres passages, d'autres scènes, où le poète s'élève aussi à une grande hauteur de talent.

Le *Moniteur*, dans son numéro du 28 février, publia des extraits empruntés aux divers journaux : le *National*, le *Journal des Débats*, le *Temps*, le *Messager des Chambres*, le *Courrier des Tribunaux*, le *Drapeau blanc*, le *Courrier français*, le *Journal du Commerce*, l'*Universel*, le *Globe*, etc. Ces extraits donnent un démenti à l'assertion de M. Victor Hugo ; sans doute quelques-uns de ces journaux attaquent la conception et certains détails de la pièce, mais il n'en est pas un seul qui ne mêle à ses critiques de justes et considérables éloges. Plusieurs même se montrent beaucoup plus favorables que les *Débats*, le *Globe*, par exemple, dont les bulletins étaient rédigés par un des meilleurs écrivains de ce temps, M. Charles Magnin. Dans ses *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve nous a retracé l'histoire de ces bulletins.

M. Magnin, dit-il, eut l'honneur de rédiger au *Globe* les feuilletons et les bulletins de *Hernani :* c'est de lui (sans

compter le grand article qui suivit), c'est de lui que sont les entrefilets des 26 et 28 février 1830, tout haletants, tout fumants, tracés le soir à minuit, sur un coin de table à l'imprimerie, au sortir d'une représentation brûlante. Quel dommage, pour l'histoire littéraire du temps, que tout cela soit enfoui, enterré! On y verrait le vrai degré de chaleur des esprits... Je me souviens, pour l'avoir vu faire sous mes yeux, du premier de ces bulletins et des moindres circonstances qui l'accompagnèrent. M. Magnin, qui d'habitude avait besoin d'écrire à tête reposée, était au fond de l'imprimerie du *Globe*, voisine du Théâtre-Français; nous étions venus là plusieurs, au sortir du spectacle; on discutait, on admirait, on faisait des réserves; il y avait, dans la joie même du triomphe, bien du mélange et quelque étonnement. Jusqu'à quel point le *Globe* s'engagerait-il? Prendrait-il fait et cause pour le succès d'une œuvre dans laquelle il ne reconnaissait, après tout, qu'une moitié de ses théories? On hésitait, je n'étais pas sans anxiété, quand, d'un bout à l'autre de la salle, un des spirituels rédacteurs (qui a été depuis ministre des finances, et qui n'était autre que M. Duchâtel) cria : « Allons, Magnin, lâchez l'*admirable* [1] ! »

Voici ce premier bulletin, celui du 26 février :

Nous sortons d'*Hernani*, et le public enthousiasmé applaudit encore. Cette grande et poétique composition a tenu au delà des espérances et des craintes de l'amitié et de l'envie. Ébloui de tant de beautés, enivré d'une poésie si vive et si nouvelle, nous ne hasarderons pas ce soir un jugement : nous ne voulons aujourd'hui qu'annoncer le triomphe de M. Victor Hugo; *Hernani* a obtenu un succès complet, un succès mérité. Grandeur et profondeur de pensée, poésie lyrique admirablement mêlée au drame, intérêt un peu romanesque, mais vif et pressant, vers souvent de facture cornélienne, le public a tout

[1] Sainte-Beuve. *Nouveaux lundis*, t. V, p. 455. — Article sur M. Charles Magnin.

senti, tout écouté, tout applaudi : çà et là, il a indiqué au poète, avec une justesse extrême, quelques coupures nécessaires. Mais l'œuvre est si pleine, si riche, que M. Victor Hugo peut élaguer quelques accessoires sans craindre d'appauvrir l'ensemble. Nous osons prédire à ce drame un succès de vogue, un succès populaire.

Dans le *Globe* du 28 février, M. Charles Magnin rendait compte, en ces termes, de la seconde représentation :

Ce soir, l'affluence était aussi grande et la réunion aussi brillante que la première fois. Le même zèle d'admiration enflammait la jeunesse du parterre ; mais les loges étaient plus calmes. L'opposition était représentée. Plusieurs fois, durant les premiers actes, elle s'est manifestée par des réclamations timides ; mais elle a été vite étouffée, et par le respect que chacun porte à un grand talent, et aussi par la violence de l'amitié. Il faut le dire pourtant, ces réclamations ont rarement été injustes ; elles ont éclaté à des passages que dès hier la critique la plus bienveillante signalait à l'auteur comme trop longs ou trop prétentieux. Ainsi la fin malheureuse du dialogue entre Hernani et Charles-Quint, lorsqu'ils disputent tous deux du prix de la tête du proscrit ; ainsi la longue apostrophe aux portraits de famille ; et, çà et là, quelques affectations dans l'entretien avec Charlemagne. La scène de la conspiration n'a pas produit d'effet ; mais toutes les grandes beautés de l'ouvrage, la magnanimité de Charles-Quint surpris par Hernani et refusant le duel, le premier entretien d'amour à la lueur de l'incendie de Saragosse, les excuses délicates et tendres du vieillard sur son amour, le magnifique symbole du peuple et de l'empire dans le monologue ; enfin tout le cinquième acte, chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de force, ont excité les plus vifs transports.

Après ces deux épreuves, la critique peut maintenant juger avec plus d'assurance. L'œuvre d'un homme comme M. Hugo

doit exciter une controverse sérieuse. Il le faut pour l'art et l'avenir du poète. Excès de force et de grandeur, proportions colossales, confusion du roman vulgaire et du fantastique le plus idéal ; style épique et lyrique ; du coloris quelquefois le plus riche et le plus harmonieux, et quelquefois mêlé et heurté ; mots de cœur et de génie, jetés en images étincelantes, ou échappant tout vifs de simplicité ; puis des recherches, des affectations, des redites, des plaisanteries, les unes de mauvais goût, les autres rudes et gauches ; voilà, certes, matière à discussion. Mais partout il faudra reconnaître la supériorité, l'originalité et la puissance, vertu de génie si rare et si vainement demandée depuis tant d'années à notre scène épuisée et appauvrie.

Le *Moniteur* reproduisit, en déclarant s'y associer, les deux articles du *Globe*, et voilà comment, « sauf les *Débats*, tous les journaux étaient hostiles ! » M. Victor Hugo ne s'est pas borné à mettre en oubli les services que lui avait rendus le *Globe*, en cette circonstance ; lorsqu'il en a parlé dans ses *Mémoires*, non à l'occasion d'*Hernani*, mais à propos d'un article de M. Dubois, sur les *Odes et Ballades*, il l'a fait avec le ton légèrement dédaigneux qui sied, paraît-il, vis-à-vis de ces croquants de l'Université, à un gentilhomme dont la famille était *NOBLE DÈS L'AN 1531*[1]. « Le *Globe*, dit-il, *universitaire* et *gourmé*, avait pour les novateurs une sorte de bienveillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche[2]. »

A côté des journaux quotidiens, il existait alors trois

[1] Voy. ci-dessus, p. 487.

[2] *Victor Hugo raconté*, etc., t. II, p. 154.

revues : l'une hebdomadaire, la *Revue de Paris* ; l'autre bi-hebdomadaire, le *Correspondant ;* la troisième, la *Revue française*, paraissant tous les deux mois. La *Revue de Paris* publia, dès la fin de février, un examen critique d'*Hernani*, dû à la plume de Philarète Chasles, et plein d'observations aussi fermes que judicieuses.

Ce qui manque, faisait remarquer avec raison le spirituel écrivain, ce qui manque à cet assemblage de beautés mâles et sombres, c'est la composition ; il y a trop ; et le spontané, l'involontaire, l'indépendance du talent ne s'y trouvent pas. Quelque chose de systématique, d'exagéré, de contraint, de tendu, se mêle à tous ces efforts ; et pour résumer notre opinion en peu de mots, c'est l'œuvre d'une volonté puissante qui s'astreint à une création laborieuse, plutôt que d'un génie marchant dans sa force, dans sa liberté, se développant sans peine et développant avec naïveté tous ses trésors [1].

Les deux articles du *Correspondant*, insérés dans les numéros des 12 et 16 mars 1830, ne portent pas de signature. Écrits en dehors de toute préoccupation d'école, remplis de vues neuves, présentées d'une façon piquante, ces articles sont extrêmement remarquables, et nous aurions aimé à en reproduire de nombreux fragments. Faute d'espace, nous nous bornerons à en extraire ces quelques lignes :

L'invocation au tombeau de Charlemagne est noble et belle. L'image des deux souverainetés est riche de couleurs, et n'est pas en dehors du génie du temps ; toutefois l'ensemble est entaché du vice d'une fausse profondeur ; il y a plus d'images

[1] *Revue de Paris*, t. XI, p. 213.

que de pensées, et les pensées arrivent par les images. J'y vois plutôt l'éclat et la manière de M. de Chateaubriand que la simplicité profonde de Shakespeare. Mon oreille est étonnée, mon âme n'est pas profondément ébranlée [1]...

Il y a plus d'images que de pensées, et les pensées arrivent par les images : M. Victor Hugo poète, avec ses qualités et ses défauts, n'est-il pas tout entier dans cette phrase ?

Moins bienveillant, moins sympathique que l'article du *Correspondant,* celui de la *Revue française* accompagnait ses éloges de réserves plus accentuées. Le critique faisait remarquer combien était pauvre le fonds de vérité, historique ou humaine, qu'on trouvait dans la pièce nouvelle, et, après avoir montré que « dans le premier rêve de son drame, M. Hugo s'est développé lui-même, au lieu de développer ses personnages, semblable en cela à ces pauvres classiques dont il se croit si fort éloigné » ; il ajoutait : « Mahomet est assurément fort peu arabe,... Alzire, hésitant par philosophie à se poignarder, est tout aussi peu américaine ; mais ni l'un ni l'autre de ces personnages ne parlent plus faux que Charles-Quint dans son monologue tant admiré [2]. » Cet article de la *Revue française* n'était pas signé ; mais il avait, paraît-il, pour auteur M. Auguste Trognon. M. Victor Hugo, qui oublie vite les services rendus (nous l'avons vu tout à l'heure, à propos de M. Magnin), a la mémoire plus longue lorsque sa vanité est blessée.

[1] *Le Correspondant*, 12 mars 1830.
[2] *Revue française,* n° XIV, mars 1830.

Huit ans après *Hernani*, il livrait aux risées du parterre le nom du critique de la *Revue française*, enchâssé dans ces vers de *Ruy Blas* :

> ... Une duègne, affreuse compagnonne,
> Dont la barbe fleurit et dont le nez *trognonne*[1].

V

Le succès d'*Hernani*, constaté par tous les journaux, même par ceux-là, en petit nombre, qui en contestaient la légitimité[2], ne tarda pas à recevoir une consécration nouvelle, celle de la parodie.

Devançant tous les autres théâtres, la Porte-Saint-Martin joua, dès le 12 mars 1830, *N, I, NI, ou le Danger des Castilles, amphigouri romantique en cinq tableaux et en vers*, qui avait pour auteurs MM. Dupeuty, Carmouche et de Courcy. Dans cette pochade, où *Hernani* était transformé en M. *N, I, NI*, vagabond échappé du dépôt de mendicité, dona Sol s'appelait Mlle *Parasol* ; don Ruy Gomez, M. *Dégommé* ; et Charles Quint, *Arlequin-Pathos*, fabricant de blanc d'Espagne, à Madrid, près le bois de Boulogne. Engagé dans un immense monologue, où il entassait méta-

[1] *Ruy Blas*, acte IV, sc. VII.

[2] Un seul critique se montra sans ménagements et détailla sans pitié tous les défauts de la pièce. Ce critique n'était autre que Balzac, dont l'article parut, le 10 mars 1830, dans *le Feuilleton des Journaux politiques*, revue hebdomadaire, fondée par le célèbre romancier en société avec MM. Emile de Girardin, Victor Varaigne et Hippolyte Auger. Voy. *Œuvres complètes de H. de Balzac*, t. XXII, p. 44 et seq.

phores sur métaphores, Arlequin-Pathos s'arrêtait tout à coup, tirait sa montre, regardait l'heure et annonçait au public qu'il n'achèverait pas son monologue ce jour-là, car le spectacle n'en finirait pas. Un peu plus loin, les auteurs de la parodie mettaient en relief, avec non moins d'esprit, un des plus grands défauts du drame. Après le quatrième tableau (le quatrième acte), le régisseur se présentait avec un grand sérieux, et s'adressant aux spectateurs, qui se disposaient à sortir, disait : « Messieurs, l'administration vous supplie de rester ; vous avez peut-être cru que la pièce était terminée, tout le monde l'aurait pensé comme vous, mais il y a encore un acte, pour le second et le vrai dénouement de l'ouvrage. » C'est Provost qui jouait le rôle du brigand *N, I, NI,* ne se doutant guère qu'il créerait bientôt des rôles dans les drames de M. Victor Hugo : l'Angély, dans *Marion de Lorme ;* Gubetta, dans *Lucrèce Borgia ;* Simon Renard, dans *Marie Tudor ;* et Homodei, dans *Angelo.*

Le 16 mars, la Gaîté représenta *Oh ! qu'Nenni, ou le Mirliton fatal,* par Brazier et Carmouche. Voici deux couplets du vaudeville final :

Plus d'un grand homme au berceau
Dit qu'il a tué Rousseau,
Que Voltaire est éclopé,
Que Racine est enfoncé :
Oh ! qu'nenni !

Si quelqu'un disait ici
Qu' l'auteur qui fit *Hernani*

Est un homme sans talent,
On répondrait à l'instant :
Oh ! qu'nenni !

Les Variétés donnèrent, le 23 mars, *Hernani*, imitation burlesque du drame du Théâtre-Français, avec Odry et Vernet dans les deux principaux rôles ; mais cette pièce ne valait pas à beaucoup près les amusantes bouffonneries de la Porte-Saint-Martin et de la Gaîté ni surtout la farce désopilante jouée, le 23 mars également, sur le théâtre du Vaudeville, sous ce titre : *Harnali ou la contrainte par cor*, par Auguste de Lauzanne. C'est une vraie et bonne parodie, spirituelle, amusante, et dont plus d'un trait porte juste. M. Dégommé-Comilva, Mlle Quasifol, Charlot, Harnali, sont d'excellentes caricatures dessinées d'après don Gomez de Silva, dona Sol, Charles-Quint et Hernani. Une foule de vers heureux furent vivement applaudis. L'auteur parodiait ainsi la manière dont M. Victor Hugo coupait quelquefois ses alexandrins :

Il faudrait donc que j'eusse,
Trompeté pour Sa Ma — jesté le roi de Prusse !

Le rôle d'*Harnali* était rempli par Arnal, à qui il appartenait à un double titre,

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Ceux de *Dégommé-Comilva*, de *Mme Joseph (dona Josefa)* et de *Quasifol* étaient tenus par Lepeintre jeune, Mme Ravel et Mlle Suzanne Brohan. *Harnali*,

qui a eu, en 1838, les honneurs d'une reprise, est resté la meilleure et la plus célèbre parodie de notre temps, — après cependant les *Petites Danaïdes* de Désaugiers, jouées le 14 décembre 1817, et où se trouve ce type d'une facétie incomparable, si admirablement rendu par Potier, *le père Sournois* [1].

VI

M. Victor Hugo avait pu remplir de ses amis la salle du Théâtre-Français pendant les trois premières représentations. A partir de la quatrième, il n'eut plus que cent places à donner. Cette représentation, qui eut lieu le 3 mars, fut troublée par les plus violents orages. « Les sifflets, lisons-nous dans la *Gazette de France,* ont été très vifs à la représentation du mercredi 3 mars. Le vrai public était enfin entré [2]. » La lutte se renouvelle, ardente, acharnée, à chacune des représentations suivantes. « Beau temps, écrivait plus tard, Théophile Gautier, à l'occasion d'une reprise d'*Hernani,* beau temps, où les choses de

[1] *Les Petites Danaïdes ou quatre-vingt-dix-neuf victimes,* par Désaugiers et Gentil, étaient une parodie des *Danaïdes*, tragédie lyrique en cinq actes, paroles du bailli du Rollet et du baron de Tschudy, musique de Saliéri, représentée sur le théâtre de l'Académie royale de musique le 26 avril 1784, et reprise le 22 octobre 1817. La pièce de Désaugiers et Gentil a eu, comme *Harnali,* les honneurs d'une reprise au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1846.

[2] *Gazette de France*, 9 mars 1830.

l'intelligence passionnaient à ce point la foule [1] ! » J'emprunte à une lettre inédite de Sainte-Beuve le bulletin de ces dramatiques et mémorables soirées :

Ce lundi 8 mars 1830.

Mon cher Saint-Valry, nous voici ce soir à la septième d'*Hernani*, et la chose commence à devenir claire, elle ne l'a pas toujours été. Les trois premières représentations, soutenues par les amis et le public romantique, se sont très bien passées ; la quatrième a été orageuse, quoique la victoire soit restée aux bravos ; la cinquième, mi-bien, mi-mal ; les cabaleurs assez contenus ; le public, indifférent, assez ricaneur, mais se laissant prendre à la fin. Les recettes sont excellentes, et avec un peu d'aide encore de la part des amis, le cap de Bonne-Espérance est décidément doublé : voilà le bulletin. Victor, au milieu de tout cela, calme, l'œil sur l'avenir, cherchant jour dans son temps pour faire une autre pièce, véritable César ou Napoléon, *nil actum reputans*, etc. La pièce est imprimée demain : il a fait un très bon marché avec le libraire : 15 000 francs trois éditions, de deux mille exemplaires chacune, et pour un temps déterminé. Nous sommes tous sur les dents ; car il n'y a guère de troupes fraîches pour chaque nouvelle bataille, et il faut toujours donner, comme dans cette campagne de 1814. En somme, la question romantique est portée par le seul fait d'*Hernani* de cent lieues en avant, et toutes les théories des contradicteurs sont bouleversées ; il faut qu'ils en rebâtissent d'autres à nouveaux frais, que la prochaine pièce de Victor détruira encore. — Et vous, êtes-vous rendu à vos bois, à votre vie de famille, à vos rêveries de cœur ? Attendez-vous avec anxiété ce premier souffle du printemps qui fait tout oublier et remplit l'âme de parfum et de jeunesse ? Pensez toujours à nous ; pensez un peu à moi, et achevez vite ce petit livre dont vous m'avez parlé, et dont la

[1] *Moniteur*, 25 juin 1867.

onfidence me sera si chère. — Mon volume n'est pas encore paru [1] ; quand il le sera, vous ne tarderez pas à en recevoir un exemplaire qui réclamera de vous la même indulgence amicale que vous portez à son aîné [2].

Un mois plus tard, Sainte-Beuve adressait à M. de Saint-Valry une nouvelle lettre que nous reproduisons également :

11 avril 1830.

Mon cher Saint-Valry, je suis bien tardif mais non coupable. Vous ne vous faites pas idée de la multitude de dérangements qui sont venus interrompre mes bonnes intentions de vous écrire chaque matin. Vous recevrez en même temps que cette lettre, ou le lendemain, mon petit volume. Victor, qui ne vous a pas oublié, vous enverra *Hernani ;* il n'en avait pas ces jours-ci ; il a dû en redemander au libraire. — C'est vous que j'ai bien à remercier des bons et doux vers que vous m'adressez. Ils sont, comme ce qui me plaît surtout, pleins de sensibilité, de naturel, de *réalité ;* vous me faites bien envier votre sort, heureux homme. J'espère bien que votre roman continue ; il doit vous être délicieux de *refeuilleter ainsi votre âme et votre vie,* comme dit André Chénier [3].

Lamartine est ici ; il a très bien parlé à l'Académie [4], et n'a pas abjuré du tout ; bien au contraire, il a noblement avoué ses amis du dehors. Son discours a fait le meilleur effet, mais il a ranimé ses ennemis. — *Christine* [5] a réussi, après un

[1] Les *Consolations* furent publiées quelques jours après cette lettre, en ce même mois de mars 1830.

[2] *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* (mars 1829).

[3] Le roman de M. de Saint-Valry, dont parle ici Sainte-Beuve, parut seulement en 1836, avec une préface de Charles Nodier, sous le titre de *Mme de Mably.*

[4] Le discours de réception de Lamartine avait été prononcé quelques jours auparavant, le 1er avril 1830.

[5] *Stockholm, Fontainebleau et Rome,* trilogie en cinq actes et en vers, avec un prologue et un épilogue, par Alexandre Dumas, jouée sur le théâtre

bon nombre de coupures; il y a du talent aux deux derniers actes ; mais c'est du second ordre, et autant au-dessous d'*Hernani* que l'hysope est au-dessous du cèdre, — quoique avec assez de prétention de l'égaler.

Hernani est à sa vingt-troisième, faisant toujours de l'argent, et plaisant toujours avec plus ou moins de restrictions ; mais peu importe, la brèche est faite, le cheval est entré en triomphe [1]...

La dernière représentation d'*Hernani*, — c'était la quarante-cinquième, — eut lieu le 18 juin 1830.

Vers ce même temps, M. Victor Hugo quitta son appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs pour venir demeurer aux Champs-Élysées, dans une rue projetée du quartier François Ier, la rue Jean-Goujon, qui ne comptait alors qu'une seule maison.

C'est là qu'il composa *Notre-Dame de Paris*, publiée seulement au mois de mars 1831, mais écrite en 1830. Il pensait à ce roman dès 1828, époque à laquelle il l'avait vendu au libraire Gosselin, s'engageant à le livrer en avril 1829.

Les *Feuilles d'automne* parurent, comme *Notre-Dame de Paris*, en 1831, mais la Restauration peut les revendiquer aussi bien que les *Odes et Ballades* et les *Orientales*. Sur les quarante pièces dont se compose ce recueil, trente sont antérieures, par la date de leur composition, au mois de juillet 1830.

de l'Odéon, le 30 mars 1830. L'épilogue, qui se passait à Rome, ayant été supprimé après les premières représentations, la pièce n'eut plus alors que ce titre : CHRISTINE, *ou Stockholm et Fontainebleau*.

[1] Nous sommes redevables de ces lettres de Sainte-Beuve à une obligeante communication de Mme G. de Saint-Valry.

A cette date de juillet 1830, à laquelle nous sommes arrivés et que nous ne dépasserons pas, M. Victor Hugo était en possession d'une gloire aussi légitime qu'elle était pure. Sa vie était sans tache comme son talent, et il pouvait écrire ces vers, qu'il nous est doux de rappeler, au terme de cette trop longue étude :

L'orage des partis, avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde, a remué mon âme ;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !
Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs [1] !

[1] *Les Feuilles d'automne,* I, juin 1830.

CHAPITRE XVI.

Conclusion.

De 1830 à 1882. — Chateaubriand. Lamartine. Alfred de Musset. — Que M. Hugo n'est pas un inventeur ; qu'il n'est jamais à la tête, toujours à la suite ; jamais créateur et maître d'une idée, mais toujours serviteur et héraut des idées du moment. — Comment son influence véritable est nulle, en dépit de sa popularité. Deux vers des *Châtiments*. — Le Romantisme, le Naturalisme et la Démocratie. — De la place qu'il convient d'assigner à M. Victor Hugo.

I

Notre tâche est maintenant remplie. « Ce que je voudrais avant tout, a dit Sainte-Beuve, dans son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, ce serait de donner simplement des chapitres d'histoire littéraire, de les donner vrais, neufs, s'il se peut, nourris de toutes sortes d'informations sur la vie et l'esprit d'un temps encore voisin de date et déjà lointain de souvenir [1]. » C'est là aussi ce que nous avons essayé de faire, dans l'humble mesure de nos forces, en écrivant ces études sur *Victor Hugo et son groupe littéraire sous la Restauration*, et peut-être nous aura-t-il été donné de ne pas échouer complète-

[1] T. II, p. 145.

ment, grâce aux nombreux documents qui ont été si obligeamment mis à notre disposition. Si imparfait qu'il soit, il restera, du moins, de notre travail, quelques pages d'Alfred de Vigny, de Sainte-Beuve et de Victor Hugo lui-même, arrachées à l'oubli, quelques fouilles patientes, pratiquées dans les journaux d'autrefois, la vérité rétablie sur nombre de petits faits, assez peu importants en apparence, mais qu'il convient pourtant de ne point laisser dénaturer : altérés et travestis, les *petits faits* ne sont pas plus inoffensifs que ces *petites pluies* dont Mme de Sévigné a dit dans l'une de ses lettres : « Ce sont les petites pluies répétées qui gâtent bien les chemins. »

Au moment de fermer ces pages, une dernière tâche s'impose à nous, et nous ne la déclinerons pas.

Depuis 1830, M. Victor Hugo n'a cessé de produire des œuvres nombreuses, considérables. Des *Chants du Crépuscule* à la *Légende des Siècles,* des *Voix intérieures* aux *Châtiments,* des *Rayons et les Ombres* aux *Quatre Vents de l'esprit,* des *Misérables à Quatre-vingt-treize,* du *Roi s'amuse* à *Torquemada,* il a multiplié ses publications, poésies, drames, romans, avec une énergie et une continuité de travail qui commandent le respect. Voici bien des années qu'il a dit, dans les *Contemplations :*

Qui travaillait avant l'aurore
Peut s'en aller avant le soir.

Le soir est venu et il travaille encore. Comme Gœthe et comme Chateaubriand, il a rempli toute sa

journée. Tout ce qu'il avait en lui de force et de génie, de sentiments et de pensées, d'images et de couleurs, il a pu le traduire au dehors, donnant ainsi un complet épanouissement à ses merveilleuses qualités, — et aussi à ses énormes défauts.

Quel rang l'ensemble de cette œuvre étonnante lui assure-t-il parmi les poètes et les écrivains de notre temps?

M. Victor Hugo est le plus grand artiste en vers que la littérature française ait produit. Nul n'a manié la langue avec plus de force et d'habileté ; nul ne lui a fait rendre davantage et n'en a tiré des effets plus prodigieux. Le génie de l'exécution n'a jamais été poussé plus loin. Mais en poésie, comme en musique, il y a autre chose que l'exécution, autre chose que le doigté : il y a l'âme ; et l'âme est presque toujours absente de la poésie de M. Victor Hugo. La poésie de Lamartine est plus haute et plus pure, plus intime et plus sincère. Elle n'éblouit pas, mais elle charme ; elle ne force pas l'admiration par le relief du style, la précision du dessin et l'éclat du coloris ; elle émeut et elle touche. On discutait un jour devant Rossini sur les mérites comparés de Beethoven et de Mozart. « Beethoven, dit Rossini, est le plus grand des musiciens ; oui, sans doute ; mais Mozart, c'est la musique. » Ne pourrait-on pas dire de même : — Victor Hugo est un grand poète ; mais Lamartine, c'est la poésie.

Comment oublier, d'ailleurs, que c'est Lamartine qui a rapporté la poésie à la France après le siècle de Voltaire et le règne de l'abbé Delille, comme les

Bourbons lui avaient rapporté la paix et la liberté après les guerres de l'empire et le despotisme de la république ? Les *Méditations* ne sont pas seulement un livre immortel, elles sont une date dans notre histoire littéraire. Ce petit livre, publié sans nom d'auteur au mois de mars 1820, a fait une révolution dans la poésie. Avant lui, on ne pouvait faire des vers, on ne pouvait en lire sans avoir sous la main le *Dictionnaire de la Fable;* c'est Lamartine qui a changé tout cela, qui a banni de la poésie les sentiments et les images du paganisme, qui lui a rendu ses titres et restitué son domaine : la nature et l'idéal, l'âme et Dieu.

A cette double supériorité d'avoir été un initiateur, alors que Victor Hugo n'était encore qu'un enfant, et d'être le poète de l'âme, alors que l'auteur des *Orientales* est surtout le poète de la forme, Lamartine en joint une troisième. Tandis que Victor Hugo, dans ses divers recueils, et même dans la *Légende des siècles,* n'a écrit que des pièces détachées, le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* s'est révélé grand poète épique dans *Jocelyn*, cette épopée domestique, dont Victor de Laprade, le chantre de *Pernette,* a dit quelque part : « Je n'hésite pas, pour mon compte, à prononcer à côté du nom de Lamartine le nom divin d'Homère... *Jocelyn* est pour moi la plus haute expression de cette forme nouvelle et tout à fait chrétienne de l'épopée qui élève la vie privée, la vie de famille à la dignité de l'histoire, qui accorde aux destinées individuelles une large place dans la pein-

ture des événements nationaux, qui ne prise pas moins l'héroïsme caché et l'intime développement de l'âme que la vertu militaire et la grandeur politique. Une telle poésie a seule le droit de dire, d'après l'antiquité : « Je suis la poésie humaine, et rien de ce qui « est humain ne m'est étranger[1]. »

Lamartine restera donc le premier poète du dix-neuvième siècle. Victor Hugo ne viendra qu'après lui, au troisième rang, parmi les écrivains de notre temps, car au-dessus de Victor Hugo et de Lamartine, il y a Chateaubriand. Voltaire a dit, au sujet de Corneille : « Les novateurs ont le premier rang à juste titre dans la mémoire des hommes. » Si nous faisons à Chateaubriand l'application de cette parole, d'une incontestable justesse, comment ne pas reconnaître que jamais gloire ne fut plus justifiée que la sienne, et que, dans notre siècle au moins, nul écrivain ne lui peut disputer la primauté ?

Le *Génie du Christianisme* a relevé la religion dans les esprits, à l'heure même où le Premier consul relevait les autels dans les temples. Et en même temps qu'il ramenait à la vérité religieuse les esprits et les cœurs, il donnait le signal du retour à la vérité littéraire. La Bible vengée du sarcasme de Voltaire ; l'antiquité classique remise en honneur et Homère replacé à son rang ; l'attention ramenée sur les Pères de l'Église, sur ces hommes en qui se résume l'âge héroïque de la littérature chrétienne ; la supériorité

[1] Victor de Laprade, *Essais de critique idéaliste*, p. 275.

des écrivains du dix-septième siècle sur ceux du dix-huitième hautement proclamée et invinciblement établie ; les chefs-d'œuvre des littératures étrangères admis au foyer d'une hospitalité plus large et plus intelligente ; l'art gothique réhabilité ; les nouveaux historiens de la France invités, par l'exemple même de l'auteur, à étudier avec un respect filial le passé de la patrie ; le système représentatif salué comme l'idéal des gouvernements chrétiens : tels sont les principaux services rendus aux lettres et à la société par le *Génie du Christianisme*. « Ce livre, a dit M. Léon Gautier, a enfanté et mis au monde le dix-neuvième siècle [1]. » « Toutes les nouveautés, a dit, de son côté, M. Nisard, toutes les nouveautés durables de la première moitié du dix-neuvième siècle, en poésie, en histoire, en critique, ont reçu de Chateaubriand ou la première inspiration ou l'impulsion décisive. Il a ouvert la marche... Il nous a donné des goûts qui sont devenus des sciences. Son admiration pour les beautés de l'architecture gothique a suscité l'archéologie chrétienne [2]. »

Dans l'*Itinéraire*, Chateaubriand a créé un genre, et il en a, du même coup, donné le modèle.

On peut discuter sur la valeur des *Martyrs*, considérés comme épopée [3] ; on ne saurait contester ni la

1 *Portraits littéraires*, par Léon Gautier, p. 6.

2 D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 503.

3 « Dans les *Martyrs*, M. de Chateaubriand a livré la plus grande bataille que le talent puisse livrer, la bataille *épique ;* il suffit à sa gloire de dire qu'il ne l'a pas perdue. » (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, t. II, p. 46.)

beauté ni la nouveauté de tant d'admirables peintures : le tableau du christianisme naissant, dans les catacombes de Rome, dans les vallons de la Grèce et les forêts de la Germanie ; les coutumes et les mœurs des barbares revivant pour la première fois avec leurs vraies couleurs ; le combat des Romains et des Franks, plein de flamme et de poésie, comme un chant d'Homère, plein de précision et de clarté comme un bulletin de Napoléon. Ces grandes et fortes pages étaient à la fois d'un poète et d'un historien : ce sont elles qui ont révélé sa vocation à l'auteur des *Récits mérovingiens* [1]. A l'entrée de cette voie nouvelle, où vont s'engager, avec Augustin Thierry, Guizot, de Barante, Michelet, c'est encore Chateaubriand que nous apercevons ; là encore, il est l'initiateur et le guide.

Si Chateaubriand marche le premier dans toutes les directions, il n'en va pas de même de M. Victor Hugo. M. Nisard écrivait de lui, en 1836 : « M. Victor Hugo n'est jamais à la tête, mais toujours à la suite ; jamais créateur et maître d'une idée, mais toujours serviteur et héraut des idées du moment [2]. » Rien n'est plus

[1] Voy. la préface des *Récits des temps mérovingiens*, par Augustin Thierry, p. 28.

[2] *Victor Hugo en 1836*, *Revue de Paris*, t. XXV, p. 313. — Après plus de quarante ans, M. Victor Hugo n'a pas encore pardonné à son confrère M. Nisard cet article de 1836. Hier encore, il l'injuriait dans les *Quatre vents de l'esprit*, comme il l'avait fait déjà dans les *Châtiments* et dans l'*Art d'être grand-père*, où il compare l'éminent historien de la littérature française à un *hibou* et à un *âne :*

Un âne qui ressemble à M. Nisard, brait,
Et s'achève en hibou dans l'obscure forêt.

Avec M. Victor Hugo, pas de milieu : ou il faut tout admirer dans ses œuvres, comme *une brute* (*William Shakespeare*, p. 371) : ou il faut se rési-

vrai et nous en avons déjà fourni plus d'une preuve ; mais il sied d'y revenir, et, sur un point aussi décisif, de compléter la démonstration.

Victor Hugo, dans ses premières *Odes*, se refuse à donner place aux divinités du paganisme ; ses expressions et ses images sont chrétiennes ; il demande ses inspirations à la Bible, au lieu de les puiser aux *sources d'Hippocrène*, au *ruisseau du Permesse* et à la *fontaine de Castalie*. Cette réconciliation de la religion chrétienne et de la poésie, qui constitue la première phase du romantisme, n'est rien moins qu'une révolution ; mais lorsque parut le premier recueil de M. Victor Hugo, les *Odes et poésies diverses*, au mois de juin 1822, cette révolution était consommée depuis deux ans par Lamartine et par les *Méditations*.

De 1822 à 1826, date du second recueil du poète, le triomphe des idées ultra-royalistes a son contre-coup dans le monde des lettres. Les chevaliers et les troubadours sortent des pages du *Génie du Christianisme*, tandis que les lutins et les sylphes s'échappent des pages de *Trilby*. Ce ne sont que joutes, castilles et pas d'armes ; les fanfares sonnent, les ponts-levis s'abaissent, de toutes parts retentit le cri : *l'amour des dames, la mort des héraux, louenge et pris aux chevaliers!* C'est la seconde phase du romantisme,

gner à être traité de *hibou*, d'*âne* et de *gâte-sauces*, comme M. Nisard ; de *nain horrible*, comme Gustave Planche : de *gueux* et de *coquin*, comme M. Louis Veuillot ; d'*idiot*, comme Mgr de Ségur (*les Châtiments, l'Art d'être grand-père, les Quatre vents de l'esprit*, passim.). Que M. Hugo soit satisfait ; il a rêvé toute sa vie de ressembler à Napoléon Ier, et de lui aussi l'on peut dire ce que disait de l'empereur le prince de Talleyrand : « C'est un grand homme, mais un homme bien mal élevé. »

celle qui a pour organe et pour centre la *Muse française* [1], — la phase moyen âge. Lamartine, ce poète spontané, qui puise en lui-même ses inspirations, ne fait pas à la mode nouvelle la concession d'un seul hémistiche. Victor Hugo, au contraire, *écho sonore* des bruits du dehors [2], se fait le chantre de ce pseudo-moyen âge ; il écrit son ode contre la *Bande noire*, le *Sylphe, Trilby*, le *Chant du tournoi*, les *Deux Archers*, la *Ronde du Sabbat*. Plusieurs de ces pièces sont charmantes ; quelques-unes même sont admirables. Pourquoi faut-il qu'ici encore, au lieu de devancer le mouvement, Victor Hugo n'ait fait que le suivre ? Tout à l'heure, il venait après Chateaubriand et Lamartine ; cette fois, il vient après Chateaubriand... et Marchangy.

Avec l'année 1827 commence la troisième phase du romantisme. Jusque-là, Victor Hugo a été romantique dans la pensée seulement, il est resté classique dans l'expression. A partir de 1827, il fait usage de la césure mobile et de l'enjambement. Mais, là encore, il n'a garde de venir le premier. Non seulement André Chénier, dans ses œuvres publiées en 1819, avait montré, avec quel merveilleux talent ! le parti que l'on pouvait tirer de l'alexandrin ainsi jeté dans un nouveau moule ; mais Alfred de Vigny, dès 1822 [3], s'était approprié, avec un rare bonheur, les procédés

[1] Voy. ci-dessus, chap. X, p. 326.

[2] Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un *écho sonore*.
(*Les Feuilles d'automne.*)

[3] *Poèmes*, par A. de Vigny, 1822. Voy. surtout la *Dryade*, le *Bain*, etc.

du chantre de l'*Aveugle* et de la *Jeune captive*. Il est, d'ailleurs, remarquable que Victor Hugo ne se soit avisé de ces libertés de rythme et n'ait donné une si grande importance à ces questions de facture qu'à la suite de sa liaison avec Sainte-Beuve, et après que ce dernier l'eut familiarisé avec Ronsard et les poètes de la Pléiade.

S'est-il, du moins, montré novateur dans la fameuse préface de *Cromwell* ? Ce n'est pas assurément en combattant les unités de temps et de lieu, après Mme de Staël, Manzoni et Stendhal. Ce n'est pas non plus en proclamant la supériorité de Shakespeare sur Racine, plusieurs années après que Stendhal avait consacré à cette démonstration deux brochures retentissantes, et au lendemain du jour où les pièces du grand tragique anglais venaient d'obtenir, à Paris même, un succès éclatant. Il y a dans cette Préface une idée, — d'ailleurs éminemment fausse, — qui semble, au premier abord, être propre à M. Victor Hugo. D'après lui, le grotesque est une des beautés suprêmes du drame qui, loin de repousser les trivialités, doit les rechercher et en faire l'assaisonnement du sublime. Mais même cela n'était pas neuf ; ici, en effet, l'auteur de *Cromwell* ne faisait que copier l'auteur d'*Hamlet ;* et, en France même, est-ce que Népomucène Lemercier, quelque vingt ans auparavant, dans sa pièce de *Christophe Colomb*, — dont l'action commençait en Espagne et se dénouait en Amérique, — n'avait pas entremêlé son drame de lazzis burlesques, tels que celui-ci :

Je réponds qu'une fois saisi par ces coquins,
On t'enverra bientôt au pays des requins ?

Sur quel terrain M. Victor Hugo s'est-il donc révélé novateur ? Est-ce au théâtre ? Sa première pièce, *Hernani*, a été jouée le 25 février 1830, quatre mois après *le More de Venise* d'Alfred de Vigny (24 octobre 1829), un an après l'*Henri III* d'Alexandre Dumas (11 février 1829). Et plus tard, *Lucrèce Borgia*, *Angelo*, *Marie Tudor*, n'ont fait que renchérir sur les drames à la suite desquels ils sont venus, dont ils imitent, en les exagérant encore, les déclamations et les monstruosités, et dont ils ne se distinguent que par ce souci du style qui n'abandonne jamais l'auteur des *Odes et Ballades*.

Est-ce dans le roman ? Le révérend Mathurin Lewis et le bon Nodier lui-même ont mis à la mode le *genre frénétique :* M. Victor Hugo écrit *Han d'Islande*, *Bug-Jargal* et le *Dernier jour d'un condamné*. Le moyen âge fait fureur, et aussi les romans historiques de Walter Scott : M. Victor Hugo écrit *Notre-Dame de Paris*. Eugène Sue obtient une vogue extraordinaire avec les *Mystères de Paris* et le *Juif errant*, deux romans humanitaires et socialistes. Vite, M. Victor Hugo prend la plume et écrit les premiers chapitres des *Misérables*, roman socialiste et humanitaire, publié seulement en 1862, mais commencé dès 1846.

Lorsqu'il a fait paraître, en 1859, la *Légende des siècles*, on lui a fait honneur d'avoir créé un genre, d'avoir le premier composé de courts poèmes, de

petites épopées, dont la succession forme une œuvre d'ensemble. Le malheur est que, dès 1829, Alfred de Vigny, dans ses *Poèmes anciens et modernes,* avait fait précisément ce que M. Victor Hugo devait faire à son tour, — trente ans après lui [1].

On le voit, M. Victor Hugo ne saurait prétendre à ce *premier rang, réservé à juste titre aux inventeurs.* Et ce que M. Désiré Nisard écrivait en 1836, nous pouvons le redire en 1882 : « Je ne sais pas un de ses ouvrages dont la pensée lui soit propre ; je n'en sais pas un où il ait crié, le premier, du haut du mât de misaine : « Italie ! Italie ! » Il a quelquefois exploité les découvertes d'autrui, mais il n'a jamais rien découvert [2]. »

Et parce que chez lui l'inspiration personnelle manque, parce que sa pensée n'est qu'un écho, c'est vainement que l'on chercherait dans ses livres cette spontanéité puissante, cette originalité vraie, cette émotion sincère, qui seules font les grandes œuvres. Les *Châtiments* mis à part, et quelques rares pièces exceptées, celles où, à vingt ans, il chantait ses jeunes et pures amours, et celles que lui a inspirées la mort de sa fille, dans tout le reste, c'est-à-dire dans vingt

[1] Une des plus belles pages de la *Légende des siècles,* les *Pauvres gens,* est empruntée, pour le fond et pour un grand nombre de détails, à une pièce de M. Charles Lafont, publiée huit ans auparavant et intitulée : *les Enfants de la morte.* Sans doute, M. Victor Hugo a su tirer un merveilleux parti de la petite pièce blanche de M. Charles Lafont et il en a centuplé la valeur. Mais l'emprunt n'en est pas moins incontestable, et il serait bien au grand poète de le reconnaitre dans l'édition définitive de ses Œuvres. (Voy. *les Légendes de la charité,* par Charles Lafont, p. 101.)

[2] *Revue de Paris,* année 1836, p. 313.

recueils et dans la masse la plus énorme de vers que jamais poète ait entassée, vous trouverez des strophes superbes, des vers artistement ciselés, une langue poétique admirable ; vous n'y trouverez pas le frémissement de la passion, l'élan de l'enthousiasme, la voix de l'âme ou le cri du cœur.

M. Victor Hugo n'est pas de ceux qui, suivant le mot d'un poète castillan qu'il cite lui-même quelque part [1], parlent par la bouche de leur blessure, *por la boca de su herida*. Est-il un seul de ses admirateurs qui ait jamais, en le lisant, versé une larme ? C'est pour cela que de bons juges, se méprenant d'ailleurs, à notre sens, sur l'infériorité relative d'Alfred de Musset, n'ont pas hésité à mettre le poète de la *Nuit de mai* et des *Stances à la Malibran* au-dessus du poète des *Orientales*. Nous ne saurions, pour notre part, souscrire à une telle appréciation ; mais ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'il y a, chez Musset, plus de tendresse et d'émotion, plus de passion et de douleur sincère, de vrais sanglots, des cris poignants et des accents immortels. Lorsque nous lisons M. Victor Hugo, nos yeux éblouis restent secs ; nous pleurons avec Alfred de Musset, parce que lui-même a pleuré.

Je disais tout à l'heure que les *Châtiments* devaient être mis à part. Ici, en effet, le poète n'est plus un écho ; sa passion est une vraie passion ; sa colère, une vraie colère ; sa haine, une vraie haine. Aussi le livre est-il violent jusqu'à la rage, brutal jusqu'au cynisme,

[1] Préface de *Cromwell*, p. 52.

injuste jusqu'à la folie ; mais violent, brutal et fou, il est vivant ! Cette fois, ce n'est plus un auteur qui écrit, c'est un homme qui se venge ! Il est seulement fâcheux que le seul livre que M. Victor Hugo ait tiré de ses entrailles soit une œuvre de colère et de haine.

II

Un dernier mot.

En lui donnant le génie, Dieu n'a pas ménagé à M. Victor Hugo ses autres dons, la force physique, l'énergie de la volonté, la puissance du travail, la longévité. Né avec le siècle, le poète des *Feuilles d'automne* assiste vivant à son apothéose. Le jour où il est entré dans ses quatre-vingts ans, un demi-million d'hommes a défilé sous ses fenêtres. Les théâtres célèbrent à l'envi sa gloire ; on parle de lui élever des statues, sa popularité est inouïe. Mais tout cela, c'est l'éclat, c'est le bruit, c'est la parade. Où est l'influence ? Où est l'action exercée sur les imaginations, sur les âmes ? Chateaubriand a subjugué, dominé, enivré plusieurs générations. *René* a fait école ; il a marqué de son signe la jeunesse de la première moitié de ce siècle. Où est l'école de Bug-Jargal, de Claude Frollo, de Jean Valjean, des *Travailleurs de la mer* et de l'*Homme qui rit ?* Lamartine s'est emparé des femmes, des âmes tendres et rêveuses. Il a transfiguré le langage de l'amour : Victor Hugo s'est borné à renouveler la forme matérielle du vers. Aussi n'est-

il jamais arrivé à un de ses lecteurs de prendre ses poèmes pour confidents, d'y chercher l'expression de ses rêveries, de ses sentiments, de ses secrètes aspirations vers un idéal de tendresse, de beauté morale, d'espérance divine et de foi. A ce point de vue, Alfred de Musset, si incomplet, mort à quarante-sept ans, fini à trente, est entré plus avant dans le cœur de ses contemporains, et l'on pourrait en dire autant de George Sand et de Balzac.

Détail remarquable ! La popularité de M. Victor Hugo date de 1852, et elle a été depuis lors grandissant sans cesse ; elle est aujourd'hui à son apogée. Il semble donc que ce soit pendant ces trente années, qui vont du coup d'Etat à 1882, que l'influence du grand écrivain a dû se faire sentir. Il s'est produit, en effet, durant cette période, un changement total de nos goûts et de nos mœurs littéraires. Mais il se trouve précisément que ce changement est la négation absolue des doctrines, des programmes et des prétentions du poète. Le romantisme, dont il est resté le chef, a fait place au réalisme d'abord, au naturalisme ensuite. Or l'école réaliste et l'école naturaliste, qui copient grossièrement l'ignoble, qui érigent en doctrine qu'il n'y a de vrai que le laid, le commun et le trivial, sont en tout l'opposé du romantisme et en particulier du procédé de M. Hugo, qui crée Quasimodo, Triboulet, Lucrèce Borgia, Gwynplaine, mais qui a bien soin de rendre poétiques leur laideur et leur difformité. L'auteur des *Misérables* est à ce point le contraire d'un réaliste, que, lorsqu'il a à peindre

un homme de police, il ne peut se défendre de l'idéaliser, et il fait de Javert un mouchard sublime !

Le succès du réalisme et du naturalisme est d'ailleurs la conséquence logique, le corollaire naturel du triomphe, chaque jour plus accentué, de la démocratie. Eh bien, rien n'est plus contraire que l'esprit démocratique à la vraie tradition, au véritable esprit romantique, qui vit de souvenirs, de grandeur, d'exceptions, de tout ce qui n'est pas le niveau révolutionnaire.

L'influence du poète depuis trente ans a donc été absolument nulle. Si bruyante qu'ait été sa renommée, il n'aura exercé aucune action sur son temps. On a pu dire : le siècle de Voltaire. On ne dira jamais : le siècle de Victor Hugo. Le dix-huitième siècle, jusqu'au bout, jusqu'à Coblentz et sous l'échafaud, est le commentaire vivant ou mourant de l'omnipotence voltairienne. Le dix-neuvième siècle, à dater du moment où il prend sa vraie et fatale direction, tourne le dos à la poésie des *Odes et Ballades* et des *Voix intérieures*, d'*Hernani* et d'*Olympio*.

Dira-t-on qu'il est difficile de concilier cette absence complète d'influence avec la popularité qui entoure le nom de M. Victor Hugo ? Eh ! mon Dieu ! cette popularité, il est facile d'en démêler les causes. Elle ne s'adresse pas à l'auteur des *Feuilles d'automne* et de la *Légende des siècles ;* elle ne lui vient pas de ses lecteurs : ceux qui défilent aux grands jours sous ses fenêtres et qui acclament son nom, ne lisent pas ses vers, ils lisent M. Zola. La popularité de M. Victor Hugo est tout simplement la récompense — ou le

châtiment — des flatteries qu'il prodigue depuis trente ans au peuple et à Paris, *la cité de lumière !* Il encense la démocratie et la démocratie lui rend ses coups d'encensoir : voilà tout et cela ne tire pas autrement à conséquence.

Dans une des plus belles pièces des *Châtiments*, il nous montre Napoléon Ier condamné à monter sur un tréteau devant la baraque du Deux-Décembre, et, entouré de pitres et de paillasses, à battre pour eux la grosse caisse. N'est-ce pas là justement le rôle que les républicains font aujourd'hui jouer au poète, et à lui aussi ne pourrait-on pas adresser ces vers de l'*Expiation :*

> Te voilà dans leurs rangs ; on t'a, l'on te harnache,
> Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux ganache [1] ?

Que M. Victor Hugo le sache bien, là ne sont pas ses vrais amis, ses vrais admirateurs. Ceux qui l'admirent véritablement, ce ne sont pas ceux qui exploitent son nom et sa gloire : ce sont ceux qui oublient l'homme politique pour ne voir que le poète, ceux qui l'aiment encore, malgré tout, pour tant de beaux vers et de pages éloquentes, qui recherchent jusqu'aux moindres écrits de sa jeunesse et qui, après avoir fait la part équitable du bien et du mal dans son talent et dans ses œuvres, constatent, sans les réduire et sans les surfaire, ses titres à l'immortalité.

Le premier de tous est son respect de la langue. Il fut un temps où ses adversaires se plaisaient à le représenter comme un barbare qui foulait aux pieds toutes

[1] *Les Châtiments*, liv. V, XIII.

les règles. La vérité est que, dans ses plus grandes audaces, il a toujours obéi aux lois de la grammaire. Qu'il écrive en vers ou en prose, il est toujours de la plus irréprochable correction, et, à ce point de vue, son style est véritablement impeccable. Dans son *Commentaire sur Corneille,* Voltaire a relevé, chez l'auteur du *Cid,* à tort quelquefois, il est vrai, de nombreuses incorrections. Qui entreprendrait un semblable travail sur l'auteur d'*Hernani* ne trouverait peut-être pas à signaler, dans toutes ses œuvres, une seule faute contre la langue.

Dans ses vers, faibles de sentiment et de pensée, qui ne viennent pas du cœur, mais de la tête, tout est forme et couleur. Mais quelle forme incomparable! quel merveilleux coloriste! quelle imagination fut jamais plus riche et plus puissante? Notre littérature n'a pas de plus grand peintre ; elle n'en a pas qui ait déployé des qualités descriptives plus prodigieuses.

Au-dessous des grands poètes épiques, — Homère, Virgile, Dante, Milton, le Tasse, Goethe ; — au-dessous de ces maîtres du théâtre, — Corneille, Shakespeare, Racine, Molière, — qui ont fait marcher, agir devant nous, sur la scène, des êtres vivant de la vie humaine tout entière ; au-dessous des poètes lyriques qui nous ont livré leur âme, qui ont fait parler la portion divine du cœur humain, au-dessous de Lamartine, — j'allais dire aussi d'Alfred de Musset, — il y a encore une belle place pour celui qui a été le maître souverain du rythme et de l'image, et cette place ce sera celle de Victor Hugo.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Les Ancêtres de M. Victor Hugo.

CHAPITRE II

L'Enfance du Poète.

CHAPITRE III

La Pension Cordier et l'Académie Française.

CHAPITRE IV

L'Académie des Jeux-Floraux. — *Le Télégraphe.*

CHAPITRE V

Le Conservateur littéraire.

CHAPITRE VI

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE.

(Suite)

CHAPITRE VII

L'ENFANT SUBLIME. — *Odes et Poésies diverses.*

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE DU POÈTE. — M. VICTOR HUGO ET ALEXANDRE SOUMET.

CHAPITRE IX

HAN D'ISLANDE. — LA MUSE FRANÇAISE. — M. VICTOR HUGO ET ALFRED DE VIGNY.

CHAPITRE X

LE CÉNACLE DE 1824

CHAPITRE XI

Les Nouvelles Odes. — Le Sacre de Charles X.

CHAPITRE XII

Bug-Jargal. — Odes et Ballades. — L'Ode a la Colonne.

CHAPITRE XIII

CROMWELL.

CHAPITRE XIV

AMY ROBSART. — M. VICTOR HUGO ET SAINTE-BEUVE.

CHAPITRE XV

LES ORIENTALES. — LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. — LE CÉNACLE DE 1829. — MARION DE LORME ET HERNANI.

CHAPITRE XVI

Conclusion.

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.



